





~~1748~~
CONTEMPLATION



CONTEMPLATION

D E

LA NATURE.

NOUVELLE ÉDITION

TOME TROISIÈME.

A HAMBURG

chez J. B. Neumann, N. Neumann, Libraires Français.

M D C C C X X I I I

CONTEMPLATION

DE

LA NATURE

~~HHH~~
CONTEMPLATION

DE LA

NATURE.

PAR CH. BONNET,

De l'Académie Impériale Léopoldine, & de celle de Saint-Petersbourg; des Académies Royales des Sciences de Londres, de Montpellier, de Lyon, de Göttingue, de Stockholm, de Copenhague; Honoraire de celle des Beaux-Arts de la même Ville; des Académies de l'Institut de Bologne, de Harlem, de Munich, de Sienna, de Cassel; des curieux de la Nature de Berlin; Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris.

NOUVELLE ÉDITION.

Corrigée & considérablement augmentée.

TOME TROISIÈME.

~~XXXXXXXXXX~~
A HAMBOURG;

Chez J. G. VIRCHAUX & Compagnie, Libraires François.



M. D. CC. LXXXII.

1148
CONTEMPLATION

D. E. B. P. A.
NATURE.

PAR CH. BONNET,

De l'Académie Impériale des Sciences, de celle de
Saint-Etienne, des Académies Royales des
Sciences de Londres, de Montpellier, de Lyon,
de Turin, de Göttingue, de Copenhague,
Honorary de l'Académie des Sciences de Berlin,
de l'Institut National de France, de l'Institut de
Bologne, de l'Académie des Sciences de Göttingue,
des sciences de la Nature de Berlin, de l'Académie
des Sciences de Paris.



3879

NOUVELLE ÉDITION.

Compte rendu complètement augmenté

92360

TOME TROISIÈME



Paris, chez J. G. Virechoux & Compagnie, Libraires, Palais National, ci-devant des Arts, ci-devant de la Nation, ci-devant de l'Assemblée Nationale, ci-devant de la Convention, ci-devant de la République.

M. D. CC. LXXXII.



CONTEMPLATION

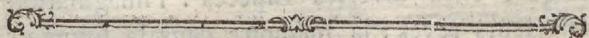
DE LA

NATURE.



ONZIEME PARTIE.

DE L'INDUSTRIE DES ANIMAUX.



INTRODUCTION.

JUSQU'ICI nous n'avons guere envisagé les Animaux que du côté de l'organisation, & de ses résultats les plus immédiats & les plus généraux. Contemplons maintenant leur industrie qui nous intéresse encore davantage. Nous ne

Tome III.

A

nous fervirons pas des yeux du Naturaliste ou de l'Observateur ; ils voyent trop de choses & dans un trop grand détail : nous n'employerons que ceux du Contemplateur , qui ne faiffent dans chaque genre , que les traits les plus frappans , qui les parcourent rapidement , & laissent sans cesse échapper les détails.

C H A P I T R E P R E M I E R.

Généralités sur l'instinct des Animaux.

IL est des Animaux qui semblent réduits au toucher. D'autres ont tous nos sens , & s'élevent presque jusqu'à l'intelligence. Du Polype au Singe la distance paroît énorme.

L'IMAGINATION & la mémoire se font remarquer chez diverses Especes : l'imagination dans leurs rêves ; la mémoire dans le souvenir des choses qui les ont affectées. Les lieux , les personnes , les objets animés & inanimés se retracent dans leur cerveau , & elles agissent relativement à ces représentations.

LE degré de connoissance de chaque Espece répond à la place qu'elle occupe dans le Plan

général. La sphere de cette connoissance s'étend à tous les cas où l'Animal peut se rencontrer naturellement. Et si par le fait de l'Homme ou autrement, l'Animal vient à être tiré de son cercle naturel, & que néanmoins il n'en soit point dérouté, on pourra en conclure que cette nouvelle situation a du rapport avec quelqu'un des cas auxquels la sphere de sa connoissance s'étend. Le plus ou le moins de facilité qu'il montrera alors dans son jeu, indiquera si ce rapport est prochain ou éloigné, direct ou indirect.

LA maniere dont les Animaux varient au besoin leurs procédés, fournit un des plus forts argumens contre l'opinion qui les transforme en pures Machines. Le Philosophe qui leur attribue une Ame, se fonde sur l'analogie de leurs organes avec les nôtres, & de leurs actions avec plusieurs des nôtres. Ceux qui font cette Ame matérielle, oublient que la simplicité du sentiment est incompatible avec les propriétés de la matiere (1), & que la Foi est très-indépendante de nos systèmes sur la nature de l'Ame.

(1) †† Quand nous avons à la fois plusieurs perceptions distinctes, nous ne sentons pas en nous autant de *Moi* que nous avons de perceptions. C'est toujours le même *Moi* qui voit, entend, goûte, flaire, touche, agit. Le sentiment de ce *Moi* est toujours un, simple, indivisible. Si ce *Moi* étoit matiere, il seroit étendu, & il y auroit autant de *Moi* qu'il y auroit

CONTEMPLATION

PLUS le nombre des cas auxquels la connoissance d'un Animal s'étend ou peut s'étendre, est grand, & plus cet Animal est élevé dans l'échelle.

LA conservation de la vie, la propagation de l'Espece & le soin des Petits, sont les trois principales branches du savoir des Animaux, mais tous ne se font pas également admirer à ces trois égards.

L'HUITRE, immobile sur la vase, ne fait qu'ouvrir & fermer son écaille.

L'ARAIGNÉE industrieuse tend un filet à sa proie. Elle attend en Chasseur patient, que quelqu'Insecte vienne donner dans ce piège. A peine l'a-t-elle touché, qu'elle s'élance sur lui. Est-il armé ou trop vif? elle lui lie les membres avec une adresse merveilleuse, & le réduit ainsi à ne pouvoir ni se défendre ni fuir.

DIVERSES Especees d'Animaux vivent au jour le jour, sans s'embarrasser du lendemain.

D'AUTRES, qui semblent doués d'une sorte de points matériels affectés par les objets. Je ne fais qu'esquisser cette preuve de l'immatérialité de l'Âme : je l'ai plus approfondie dans un autre Écrit.

de prévoyance, construisent avec beaucoup d'art des magasins qu'ils remplissent de différentes sortes de provisions; tels sont l'Abeille & le Castor.

PARMI les Animaux qui vivent de proie, les uns, comme l'Aigle, le Lion, attaquent à force ouverte. Les autres, comme l'Epervier, le Renard, joignent la ruse à la force. Les uns mettent leur vie en sûreté par la fuite; d'autres en se cachant sous terre ou sous l'eau; d'autres recourent à diverses ruses qui assurent leur fuite & déroutent leur ennemi. Le Lievre fournit un exemple familier de ceux-ci. D'autres enfin opposent la force à la force.

LES Philosophes qui se tourmentent à définir l'*instinct*, ne songent pas, que pour y parvenir, il faudroit passer quelque tems dans la tête d'un Animal sans devenir Animal. Dire en général, que l'*instinct* est le résultat de l'impression de certains objets sur la Machine, de la Machine sur l'Ame, & de l'Ame sur la Machine; c'est substituer des termes un peu moins obscurs à un terme très-obscur; mais l'idée ne sort point des ténèbres épaisses qui la couvrent. Nous savons bien ce que l'*instinct* n'est pas & point du tout ce qu'il est. Il n'est pas l'Intelligence, la Raison. La Brute n'a ni nos notions ni nos idées.

moyennes ; c'est qu'elle n'a pas nos signes (2),

(2) †† Les *signes* dont je parlois ici, sont les mots ou ces expressions articulées, qui constituent ce qu'on nomme le langage *artificiel* ou la *parole*. Nous imposons des noms aux différens Êtres ; nous représentons par des mots leurs qualités, leurs accidens, leurs actions, & ces représentations qui ont reçu le nom de *symboliques*, sont le fondement des notions que nous nous formons des différens Êtres. La simple perception ou la simple vue de ces Êtres n'est pas une notion ; elle n'est que le résultat de l'impression de l'objet sur l'organe ; mais quand nous exprimons par des mots ou par des signes d'institution tout ce que cette impression nous fait éprouver, & que nous désignons ainsi les caractères sous lesquels l'objet s'offre à nos yeux, nous acquérons une *notion* de cet objet ; & cette notion, qui est l'ouvrage de notre entendement, est, comme l'on voit, bien différente de la simple perception. La Brute a, comme nous, des perceptions, puisqu'elle a des sens qui lui transmettent l'impression des objets ; mais elle ne transforme pas ces impressions en notions, parce qu'elle n'a pas l'usage de la parole. Elle ne raisonne donc pas ; car le raisonnement suppose des notions pour juger de leur rapport ou de leur opposition ; & ces notions dont il se fert alors, sont ce que les Logiciens nomment des *idées moyennes*. Nous reviendrons ailleurs à la prééminence que la parole donne à l'Homme sur tous les Animaux.



CHAPITRE II.

Sagesse dans la conservation des Especies.

EN même tems que la NATURE a appris à divers Animaux la maniere d'attaquer & de poursuivre leur proie, ELLE a appris à d'autres celle de se défendre ou d'échapper. Si nous avions communication des Livres de la Nature, nous y verrions fans doute, que le profit balance constamment la perte. Un Régistre des naissances & des morts de quelques Especies mettroit cette vérité en évidence (1).

(1) †† Un habile Homme (†), qui s'est beaucoup occupé de la population de notre Globe, observe que par une dispensation particuliere de la SAGESSE, le nombre des naissances surpasse dans l'Espece humaine celui des morts; enforte que le nombre des Hommes va toujours en croissant; ce qui rend l'Espece supérieure aux accidens & aux révolutions qui tendroient à la détruire.

La multiplication excessive qu'on observe de tems en tems dans certaines Especies & sur-tout chez celles qui émigrent, a peut-être pour fin de rétablir la balance lorsqu'elle incline trop vers la destruction. S'il nous étoit permis de pénétrer ici jusques dans les plus grands détails, nous reconnoîtrions avec autant de surprise que d'admiration, que rien n'a été abandonné au hasard, & que tout a été calculé dans un rapport exact à la nature & au nombre des Especies, aux accidens divers qui

(†) Mr. SUSSMILCH.

LES Especies qui multiplient le plus, ont le plus d'ennemis. Les Chenilles & les Pucerons sont attaqués tant au-dedans qu'au-dehors par je ne fais combien d'Insectes toujours occupés à détruire les Individus, & qui ne parviennent point à détruire l'Espece (2).

BEAUCOUP d'Especies cherchent leur vie ou leur retraite dans l'intérieur de la terre ou dans celui des Plantes & des Animaux.

D'AUTRES se construisent avec un art merveilleux des nids ou des coques, où elles passent les tems d'inaction & de foiblesse.

D'AUTRES, plus habiles encore, savent, com-

les menaçoient, à leurs relations réciproques & à la constitution générale & particuliere du Globe. Ce seroit une sorte de démonstration de fait de l'existence d'une SAGESSE CONSERVATRICE: mais combien d'autres preuves n'avons-nous point de cette existence dont l'idée est si chere au vrai Philosophe!

(2) †† Je ne pouvois choisir ici un exemple plus frappant que celui des Chenilles & des Pucerons. Il faut voir dans les beaux Mémoires de leur célèbre Historien, l'histoire intéressante de leurs nombreux ennemis. Mais les Chenilles ont d'autres ennemis plus redoutables encore: ce sont les Oiseaux. Le curieux BRADLEY, qui cultivoit avec succès la Botanique, avoit calculé que deux Moineaux apportent par semaine à leurs Petits trois mille trois cent soixante Chenilles.

me nous, se faire des habits, & des matieres mêmes dont elles se nourrissent. Elles dépouillent nos draps & nos fourrures de leurs poils, & en fabriquent avec de la soie une espece d'étoffe dont elles se vêtissent. La forme de leur habit est très-simple, mais très-commode. C'est une sorte de manchon ou de fourreau, qu'elles entendent à alonger & à élargir au besoin. Elles l'alongent en ajoutant à chaque bout de nouvelles couches de soie & de poils; elles l'élargissent comme nous élargissons une manche, en le fendant par le milieu suivant sa longueur, & en y mettant une piece. Vous devinez que je parle des Teignes domestiques; les Teignes champêtres, qui se font des habits de feuilles, les surpassent encore en industrie. Nous jetterons ailleurs un coup-d'œil sur leur travail.

PLUSIEURS Especies de Poissons & d'Oiseaux changent à tems marqué de demeures ou de climats. On connoît les nombreuses caravanes des Harengs & des Morues, & les épaisses nuées d'Oies, de Cailles, de Corneilles, &c. qui quelquefois obscurcissent l'air. C'est par de telles émigrations périodiques que ces Especies se conservent, & dans leurs longs pèlerinages la Nature est leur Pilote & leur Pourvoyeur.



CHAPITRE III.

La propagation de l'Espece.

LE Polype, privé de sexe, ne connoît point les plaisirs de l'amour. Le Papillon plus heureux, voltige autour de sa Femelle, & sollicite par ses jeux des faveurs, qu'elle ne semble d'abord lui refuser que pour mieux enflammer ses desirs. La Reine-abeille, placée au milieu d'un Serrail de Mâles, choisit celui qui lui plaît le plus, & dompte par ses agaceries sa froideur & son indolence naturelle (1). Le Crapaud tient sa Femelle embrassée pendant quarante jours, & lui sert d'Accoucheur lorsque le tems de sa délivrance est venu. Le fier Taureau, dédaignant de folâtrer autour de la jeune Genisse, s'élançe sur elle avec impétuosité. Le Pigeon, fidele à sa Compagne, ne prodigue point à d'autres ses caresses. Le Coq, moins réservé

(1) †† J'admettois ici comme vrai ce que Mr. de REAUMUR a raconté si en détail des prostitutions de la Reine-abeille. Il avoit été induit en erreur par des apparences très-propres à en imposer. Des faits qu'il ne soupçonnoit point, paroissent prouver que cette prétendue Prostituée vit, au contraire, dans un célibat perpétuel. (Consultez la Note 5 du Chapitre VII de la Partie VIII.)

dans ses amours, partagés les siennes entre plusieurs Poules.

VOYEZ encore les soins empressés que les Mâles de plusieurs Especes prennent de leurs Femelles, soit en leur faisant part des nourritures qu'ils découvrent, soit en les soulageant dans leur travail; soit enfin en les défendant contre les insultes de leurs semblables ou de leurs Ennemis (2).

(2) † Cette petite Espece de Perroquet ou de Perruche, connue des Oiseleurs sous le nom de *Moineau de Guinée*, nous offre un exemple frappant de ces tendres soins que les Mâles prennent de leurs Femelles. Les jolies Perruches dont je veux parler sont sur-tout renommées pour leur tendresse conjugale; & j'avoue que, quoique je sois fort éloigné de prêter aux Animaux nos affections morales, je n'ai rien vu qui s'en rapprochât plus que ce qui se passe dans la société conjugale de nos petites Perruches de Guinée. J'en ai été témoin bien des fois & toujours avec le même intérêt. Il est vrai qu'il étoit encore accru par celui qu'y prenoit une tendre & vertueuse Épouse qui se plait à contempler avec moi la Nature, & qui fait charmer ainsi sa solitude champêtre, & adoucir la douloureuse épreuve à laquelle des maux habituels exposent sa patience depuis près de vingt-quatre ans. Parmi les Oiseaux de différentes Especes qu'elle avoit rassemblés autour d'elle, étoit une paire de nos petites Perruches. Elle ne perdoit presque pas de vue ce couple intéressant, & chaque jour il lui donnoit lieu de faire quelque nouvelle observation. Elle en a écrit elle-même l'histoire, & ce que je vais en rapporter n'en fera guere que l'extrait.

Les deux Oiseaux avoient été logés dans une cage quarrée, appropriée à cette Espece de Perruche. L'auget qui renfermoit

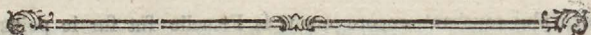
la nourriture, étoit placé au bas de la cage. Le Mâle étoit presque toujours perché sur le même juchoir à côté de sa Femelle. Ils se tenoient collés & se regardoient fréquemment d'un air tendre. S'ils s'éloignoient l'un de l'autre, ce n'étoit que pour quelques instans, & on les voyoit bientôt se rejoindre & se ferrer l'un contre l'autre. Ils alloient ensemble prendre leurs repas, & retournoient bien vite se percher sur le juchoir le plus élevé de la cage. De tems en tems ils sembloient lier une sorte de conversation à voix basse & se répondre l'un à l'autre : ils faisoient entendre alors de petits sons assez variés, qui haussioient & baussioient alternativement : quelquefois même ils paroissoient se quereller ; mais ces petites querelles n'étoient que passagères & se terminoient toujours par de nouvelles tendresses qu'ils se prodiguoient mutuellement.

L'heureux couple passa ainsi quatre ans dans un Climat bien différent de celui où il étoit né : mais au bout de ce terme, qui étoit apparemment assez long pour cette Espece de Perruche, la Femelle tomba dans une forte de langueur qui avoit tous les caracteres de la vieillesse : ses jambes enflerent & il y parut des nodosités comme si elles eussent été goutteuses. Il ne lui fut plus possible d'aller prendre sa nourriture comme auparavant : mais le Mâle, toujours officieux & toujours empresse, alloit la prendre pour elle & la lui dégorgeoit dans le bec. Il fut ainsi son vigilant pourvoyeur pendant quatre mois entiers. Les infirmités de sa chere Compagne accroissoient chaque jour & la réduisirent à ne pouvoir plus se percher. Elle se tenoit accroupie au bas de la cage, & faisoit de tems en tems d'inutiles tentatives pour gagner le premier juchoir. Le Mâle qui s'y tenoit perché tout près d'elle, secundoit de tout son pouvoir ses efforts impuissans. Tantôt il saisissoit avec son bec le haut de l'aile de sa Femelle pour la tirer à lui ; tantôt il la prenoit par le bec & tâchoit de la soulever en réitérant ses efforts à plusieurs reprises. Ses mouvemens, ses gestes, sa contenance, sa sollicitude continuelle ; tout en un mot indiquoit dans l'intéressant Oiseau, le desir ardent d'aider à la foiblesse de sa Compagne & de soulager ses infirmités. Mais le spectacle devint

bien plus touchant encore quand la Femelle fut sur le point d'expirer : jamais on ne vit chez les Oiseaux de scene plus attendrissante : le Mâle infortuné tournoit sans cesse autour de sa Femelle expirante ; il redouloit ses empressements & ses tendres soins ; il essayoit de lui ouvrir le bec pour lui dégorger quelque nourriture ; son émotion aceroissoit d'instant en instant ; il alloit & venoit de l'air le plus agité & le plus inquiet ; il pouffoit par intervalles des cris plaintifs ; d'autrefois , les yeux collés sur la Femelle , il gardoit un morne silence : il étoit impossible de se méprendre sur les expressions de sa douleur ; je dirois presque de son désespoir ; & l'Ame la moins sensible en eût été émue. Sa fidele Compagne expira enfin , & lui-même ne fit plus que languir , & ne lui survécut que quelques mois.

Le Kamichi , grand Oiseau de l'Amérique , demi-aquatique , d'un genre fort singulier & très-réfractaire à la nomenclature , est bien plus remarquable encore par sa fidélité conjugale , que par la corne qu'il porte sur la tête , & par les éperons dont ses ailes sont armées. Le Mâle & la Femelle demeurent unis toute leur vie & ne se séparent presque jamais. Il semble même que la mort qui met fin à tout , ne puisse rompre les doux liens par lesquels l'amour avoit uni les deux sexes : on voit l'individu qui a le malheur de survivre à sa moitié , traîner une vie languissante , errer sans cesse en poussant des cris lugubres , & se consumer près des lieux où il a perdu l'objet de sa tendresse.





C H A P I T R E I V.

*Réflexions sur la multiplication par le concours
des Sexes.*

CE concours ne nous frappe point, parce qu'il est toujours sous nos yeux ; mais lorsqu'on vient à l'examiner philosophiquement, il surprend autant qu'il embarrasse ; sur-tout quand on songe à ce qui se passe chez les Pucerons (1) & chez les Polypes (2).

DE-LA naît une question : quelle est la raison métaphysique du concours des Sexes ? Cette raison, comme celle de tous les systèmes particuliers, est dans le système général, dont notre foible vue ne peut saisir que quelques portioncules. Bornons-nous donc ici à observer le fait & ses conséquences immédiates ou médiates.

ON voit d'abord que la distinction de Sexes donne lieu à une espece de société entre le Mâle & la Femelle, d'où résultent des avantages communs à l'un & à l'autre, & qui s'étendent

(1) Part. VIII, Chap. VIII.

(2) Ibid. Chap. XI, XII, XIII, XV.

encore aux Individus qui proviennent de leur union.

ON observe que les Animaux féconds par eux-mêmes vivent sans paroître former de véritables sociétés, quoique rassemblés en grand nombre dans le même lieu. On remarque encore qu'ils ne prennent aucun soin de leurs Petits. Il est vrai que ces derniers ont été mis en état de se passer de leur secours.

AUTRE remarque : les Animaux féconds par eux-mêmes multiplient prodigieusement & avec une extrême facilité. La Terre n'auroit pas suffi à contenir & à entretenir les Espèces qui la peuplent, si toutes avoient été douées d'une pareille fécondité. La dépendance absolue & mutuelle des deux Sexes rend la propagation moins sûre, moins abondante, moins facile que chez de tels Androgynes. Ainsi les mêmes moyens qui opèrent la multiplication de la plupart des Animaux, lui servent en même tems de barriere ou de frein.

ENFIN, la distinction de Sexes répand dans la Nature une agréable variété (3), & donne

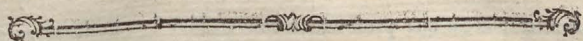
(3) †† La distinction de Sexe chez les Plantes donne lieu à des variétés analogues, sur-tout chez celles où les Sexes sont séparés.

plus d'étendue aux divers services que l'Homme tire des Animaux.

C'EST un grand argument en faveur des *fins*, que ce mouvement secret qui porte les deux Sexes à se chercher & à s'unir. Ce mobile, inhérent à la nature de l'Animal, ne dépend point de causes étrangères. Il agit dans les Animaux élevés en solitude comme dans ceux qui vivent en société. La température de l'air, les alimens, l'éducation & d'autres circonstances peuvent bien modifier son jeu; mais non le détruire. Et encore, quelle foule de rapports très-complicqués entre les organes propres à chaque Sexe, & entre les organes correspondans des deux Sexes? Combien de fins particulières qui tendent toutes ici vers une fin générale! Que de liaisons, que de convergence dans les moyens! Que d'utilités dans le but & de conséquences de tout cela!

LE plus souvent il est dans les Femelles des tems marqués pour la génération: les Mâles les attaqueroient vainement en d'autres tems: elles les repoufferoient ou se soustrairoient à leurs recherches. La raison de cet ordre est sensible: la génération auroit été troublée ou interrompue

pue si les Femelles avoient reçu les Mâles en tout tems (4).



CHAPITRE V.

Le lieu & l'arrangement des œufs & le soin des Petits.

LA Sauterelle, le Lézard, la Tortue, le Crocodile fournissent des exemples d'Animaux qui ne prennent presque aucun soin de leurs œufs, & qui n'en prennent point du tout des Petits qui en éclosent. Ils pondent dans la terre ou dans le sable, & laissent au Soleil le soin d'échauffer leurs œufs. Les Poissons à écailles en usent de même : les uns frayent dans l'eau, les autres entre les cailloux ou dans le sable (1).

(4) † La plupart des Quadrupèdes ont un tems marqué pour la copulation : les Loups & les Renards en Janvier ; les Chevaux, en Été ; les Cerfs, en Septembre & Octobre, les Chevres sauvages, en Décembre ; les Chats, en Janvier, Mai & Septembre. Le Printems & l'Été sont les saisons des amours des Oiseaux, des Poissons & des Insectes.

(1) † La Sauterelle pond en Automne, à l'aide d'une sorte de plantoir dont son derriere est pourvu, & qui est formé de deux lames écailleuses en maniere de petit sabre : elle introduit ses œufs dans la terre ; elle les y seme en quelque sorte. Au sortir du ventre, ils glissent entre les deux lames du plantoir

Tome III.

B



L'INSTINCT de différentes Especes se borne à placer les leurs dans des endroits où les Petits

qui les place à une profondeur convenable. Les Petits en éclosent au retour du Printems. C'est un petit Animal bien formidable que la Sauterelle : elle est un des grands fléaux qui défolent de tems en tems les Campagnes. Les plus anciennes Histoires ont consacré ses ravages. Elles nous peignent les armées innombrables de Sauterelles obscurcissant l'air par leurs épaisses phalanges, traversant d'un vol rapide de grandes Contrées, s'abattant sur les Prairies & les transformant en déserts.

Le Lézard pond dans les vieilles mafures ou dans le sable, & toujours dans des lieux où ses œufs peuvent être échauffés par le Soleil. Leur enveloppe n'est que membraneuse. J'en ai fait couvrir plus d'une fois dans une terre sèche & très-pulvérisée, que j'exposois au Soleil. Le Lézard est un petit Quadrupede très-joli, très-agile & qui a beaucoup de grace dans tous ses mouvemens ; mais il est bien plus joli encore au sortir de l'œuf : il est alors une vraie miniature dont on a peine à détacher ses yeux. Le Lézard se rapproche assez par sa forme de la Salamandre aquatique : il s'en rapproche encore par le privilege de reproduire sa queue lorsqu'il l'a perdue : mais cette reproduction n'a pas été suivie avec autant de soin que celle de la Salamandre, & mériteroit bien un examen plus approfondi. Ce que divers Auteurs en rapportent est bien vague, & prouve trop qu'ils n'avoient pas observé cette reproduction avec toute l'attention qu'elle exige. Non-seulement il conviendrait de répéter les expériences sur la reproduction de la queue ; mais il faudroit encore les étendre aux autres membres pour s'assurer si le Lézard, comme la Salamandre, peut refaire ses mains, ses pieds, ses doigts, &c. Si elles ne réussissent pas sur des Lézards parvenus à leur parfait accroissement ou à-peu-près, elles réussiroient peut-être sur les plus jeunes, dont les membres plus mols & plus souples se prêteroiient davantage à l'opération, & en favoriseroient le succès.

Les Tortues de mer, celles d'eau douce & de terre pondent



trouveront à leur naissance des nourritures convenables. Les Meres ne se méprennent point

également dans le sable ou dans une terre légère. Lorsque les Tortues de mer ou d'eau douce sont sur le point de se décharger de leurs œufs, elles abandonnent l'eau, se rendent sur terre, y pratiquent des fosses dans lesquelles elles placent leurs œufs, & ne les recouvrent que légèrement de sable afin que le Soleil puisse mieux les échauffer. Elles creusent ces fosses avec leurs mains ou ailerons, & à une petite distance de l'endroit où le flot va battre. Les œufs, qui sont souvent au nombre de deux ou trois cents, de figure ronde & de la grosseur d'une orange, ne sont revêtus que d'une enveloppe membraneuse, de la consistance du parchemin. Les petites Tortues en éclosent au bout de trois semaines ou un mois, & instruites de bonne heure par la Nature, elles ne manquent point de gagner l'eau qui est leur vraie patrie.

Le Crocodile, ce terrible Amphibie, dont la voracité est extrême, qui hante les grands fleuves de l'Inde, de l'Afrique & de l'Amérique, & qui ressemble tant par sa forme au Lézard, est, comme lui, ovipare, & pond comme lui, dans le sable. Ses œufs, de la grosseur de ceux d'une Oie, & au nombre de cinquante ou soixante, multiplieroient trop la race redoutable de cet énorme Amphibie, si l'Ichneumon, qui est très-friand de ces œufs, n'en détruisoit un grand nombre. C'est donc par ce petit Quadrupede que la sage Nature prévient les ravages que causeroit la trop grande multiplication du Crocodile.

Nous venons de voir les Tortues aquatiques abandonner l'eau pour aller pondre sur le bord de la mer ou des rivières : quelques Amphibies, tels que les Crapauds terrestres & la Grenouille des Arbres, abandonnent au contraire la terre, pour aller pondre dans les eaux. Ils semblent savoir que ce n'est que dans les eaux que leurs Petits peuvent éclore, & trouver à leur naissance les nourritures qui leur conviennent. De petits Insectes aquatiques sont la pâture qui leur a été assignée ; mais cette pâture ne se trouve que dans les eaux croupissantes ; aussi n'est-

là-dessus. Le Papillon de la Chenille du Chou ne va point pondre sur la viande, ni la Mouche de la viande sur le Chou.

LE Cousin (2) qui voltige dans l'air, a d'abord été habitant de l'eau. C'est aussi sur l'eau qu'il va déposer ses œufs. L'amas qu'ils composent a de l'air d'une petite nacelle que l'Insecte fait construire & mettre à flot. Chaque œuf a la forme d'une quille. Toutes les quilles sont verticales & adossées les unes aux autres. Le Cousin ne pond qu'un œuf à la fois. On ne devine pas comment il parvient à faire tenir sur l'eau le premier œuf ou la première quille. Son procédé est pourtant très-simple, & n'en est que plus ingénieux. Il porte en arrière ses plus longues jambes; il les croise, & c'est dans l'angle qu'elles forment alors, qu'il reçoit le premier œuf & qu'il le tient assujetti. Un second œuf est bientôt déposé contre le premier, puis un troisième, un quatrième, &c. La base de la pyramide s'élargit ainsi peu-à-peu, & elle se soutient enfin par elle-même.

ce que dans de semblables eaux que nos Amphibies se rendent au tems de la ponte : jamais on ne les voit pondre dans les eaux courantes.

(2) *Culex pipiens* LINN. syst. nat. Voyez REAUMUR, Inf., Tome IV.

QUELQUES Especies collent leurs œufs avec beaucoup de symmétrie & de propreté autour des branches ou des menus jets des Arbres, en maniere de bagues ou d'anneaux. On diroit qu'une main adroite ait pris plaisir à ajuster à ces jets, des brasselets de perles. Une Chenille, que la distribution de ses couleurs a fait nommer *Livrée*, se transforme en un Papillon qui arrange ainsi ses œufs, & qui en compose de ces jolis brasselets.

D'AUTRES Papillons font plus encore; ils se dépouillent de leurs poils, & en construisent à leurs œufs une espee de nid où ils reposent mollement & chaudement. Tel est en particulier le procédé industrieux du Papillon de la Chenille appelée *commune*, parce qu'elle est en effet la plus commune dans nos Contrées.

CERTAINES Especies font si attachées à leurs œufs, qu'elles les portent par-tout avec elles. L'Araignée-loup renferme les siens dans une petite bourse de soie, dont elle charge son derriere. Vient-elle à la perdre ou vient-on à la lui enlever? sa vivacité & son agilité naturelles l'abandonnent: elle semble tomber dans une sorte de langueur. Est-elle assez heureuse pour recouvrer le précieux dépôt? elle s'en fait à

l'instant, l'emporte & fuit. Dès que les petites Araignées sont écloses, elles se rassemblent & s'arrangent adroitement sur le dos de leur Mere, qui continue encore quelque tems à leur donner ses soins, & à les transporter par-tout avec elle.

UNE autre Araignée loge ses œufs dans une petite poche de soie, qu'elle enveloppe d'une feuille. Elle se pose sur cette poche, & couve ses œufs avec une assiduité merveilleuse. Une autre enfin, renferme les siens dans deux ou trois petites boules de soie qu'elle suspend à des fils, mais avec la précaution de suspendre au-devant & à quelque distance un petit paquet de feuilles seches, qui les dérobe aux regards des Curieux.

DIVERSES Especies de Mouches solitaires ne se font pas moins admirer par leur prévoyance à amasser des provisions pour leurs Petits, que par l'art qui brille dans les nids qu'elles leur préparent. L'Abeille - maçonne, ainsi nommée parce qu'elle fait comme nous, l'art de bâtir, exécute en maçonnerie des ouvrages qui sembleroient devoir surpasser de beaucoup les forces d'une Mouche. Avec du sable choisi grain à grain, & lié avec une forte de ciment bien préférable au nôtre, elle construit à sa Famille

une Maison, à la vérité très-simple, mais également solide & commode. Elle est divisée intérieurement en plusieurs chambres ou logettes, adossées les unes aux autres, & qui ne doivent point communiquer ensemble. Une enveloppe générale qui est, pour ainsi dire, un mur de clôture, les renferme toutes & ne laisse au-dehors aucune ouverture. Il faut briser ce mur pour voir les chambres, & on lui trouve la dureté de la pierre. Ces nids sont très-communs sur les faces des maisons : ils y paroissent comme des monticules ovales, d'un gris différent de celui de la pierre. La Mouche, qui est l'Architecte de ces petits bâtimens, dépose dans chaque chambre un œuf, & y renferme en même tems une provision de cire ou de pâtée, qui est la nourriture appropriée à ses Petits.

UNE autre Mouche, qu'on pourroit appeller l'Abeille - *Charpentiere*, parce qu'elle travaille en bois, construit aussi des logemens à sa Famille ; mais dans un autre goût que la Maçonne. Tantôt elle distribue les chambres par étages, tantôt elle les dispose en enfilade. Des planchers ou des cloisons artistement façonnés, séparent tous les étages ou toutes les chambres, & dans tous est déposé un œuf avec la mesure de pâtée nécessaire au Petit.

CES divers ouvrages exigent en général moins d'adresse & de génie que de travail & de patience. Il y a bien autrement d'art & d'industrie dans le nid qu'une autre Mouche construit avec de simples morceaux de feuilles. Ce nid est un vrai prodige. Quand on le décompose & qu'on en examine de près toutes les pieces, on ne sauroit comprendre comment une Mouche a pu parvenir à les tailler, à les contourner & à les assembler avec tant de propreté & de précision. Vu par dehors, ce nid ressemble très-bien à un étui de cure-dents. L'intérieur est divisé en plusieurs cellules qui ont la forme d'un dé à coudre, & qui sont emboîtées les unes dans les autres, comme les dés le sont chez le Marchand. Chaque dé est composé de plusieurs pieces, qui ont été taillées séparément sur une feuille, & dont la figure, les contours & les proportions répondent à la place que chacune doit occuper. Il en est de même des pieces qui forment l'étui ou l'enveloppe commune. En un mot, il regne dans ce petit chef-d'œuvre tant de justesse, de symétrie, de rapports & d'habileté, qu'on ne croiroit point qu'il fût l'ouvrage d'une Mouche, si l'on ne favoit à quelle école elle a appris à le construire. On devine assez que chaque dé est le logement d'un Petit; mais ce qu'on n'imagine pas, c'est que la pâtée que la Mere approvisionne

pour lui est presque liquide, & que la cellule, toute composée de petits morceaux de feuilles, est pourtant un vase si bien clos, que cette pâtee ne se répand point, lors même que le vase est incliné (3).

C'EST moins pour elles-mêmes que pour leurs Petits, que les Abeilles-*Republicaines* construisent

(3) † Ici l'habile Traducteur Italien de l'Ouvrage que je commente, a placé une Note dont je donnerai le précis.

Un autre Insecte ne montre guere moins d'industrie que la Mouche coupeuse de feuilles. C'est dans une sorte de cornet qu'il dépose ses œufs, & ce cornet est fait de feuilles. Pour parvenir à le façonner il commence par courber la feuille, & pour que son ressort ne déränge point la courbure qu'il veut lui donner, il en assujettit les bords au moyen de quelques fils de soie. Mais comme il est fort petit & assez foible, il ne parviendroit pas à courber à son gré la feuille & à vaincre son ressort naturel, si la Nature ne lui avoit enseigné un moyen aussi simple qu'ingénieux d'en venir à bout. La feuille ne résiste que par sa vigueur: l'Insecte a donc été instruit à l'affoiblir ou à diminuer la quantité de nourriture qu'elle reçoit à chaqu' instant de la branche qui la porte. Pour cet effet, il en ronge un peu le pédicule, & intercepté ainsi une partie des sucs nourriciers. Il en reste assez pour l'entretien de la feuille, & point assez pour lui conserver tout son ressort. L'adroit Insecte la manie ensuite comme il lui plait. Il la courbe de maniere que la surface inférieure est à l'intérieur du cornet, & c'est contre cette surface qu'il colle ses œufs.

Ce joli Charanson doré, espece de petit Scarabé, connu sous le nom de *Bêche* ou *Lisette*, roule aussi avec beaucoup d'art les feuilles de la Vigne, & dépose de même ses œufs dans l'intérieur du rouleau,

ces Gâteaux dont l'ordonnance & les proportions sont déterminées sur les regles de la plus fine Géométrie. Une partie des cellules dont ils sont composés sert de berceaux aux Petits; & comme ceux-ci sont de trois grandeurs, les Abeilles construisent aussi de trois ordres de cellules. Chaque jour elles apportent à manger à leurs nourrissons, & par une attention singulière, elles proportionnent la nourriture à leur âge & à leurs forces. Elles ont encore soin d'entretenir autour d'eux une chaleur toujours à-peu-près égale, en se rassemblant sur leurs cellules dans les jours froids, & en s'en éloignant dans les jours chauds. Enfin, lorsque le tems est venu où les Petits n'ont plus besoin de nourriture & où ils doivent se préparer à la métamorphose, elles ferment exactement leurs alvéoles avec un couvercle de cire. L'instinct de la Mere-abeille dans le choix des cellules pour y déposer ses œufs est aussi très-remarquable. On ne la voit point loger un œuf de Mâle dans une cellule d'Ouvrière, ni un œuf d'Ouvrière dans une cellule de Mâle (4).

(4) †† Je parlois ici d'après Mr. de REAUMUR; mais des Observateurs plus modernes refusent un tel discernement à la Reine-abeille, & prétendent que ce sont les Ouvrières qui en sont douées, & qui ont été chargées de distribuer les œufs dans les cellules appropriées aux Petits qui en doivent éclore. Ils

LES Petits de différentes Especies de Mouches sont carnaciers, & ne se nourrissent que d'Animaux vivans. Les Meres renferment donc dans leurs nids; les unes, de petites Araignées; les autres, de petites Mouches; d'autres, de petits Vers, qu'elles assujettissent contre les parois de la cellule, & qu'elles arrangent les uns sur les autres en maniere de cerceaux. Le Petit dévore successivement ces malheureuses victimes condamnées à lui servir de pâture, & lorsqu'il a achevé de dévorer la dernière, le tems est arrivé où il n'a plus besoin de manger & où il a pris son parfait accroissement.

D'AUTRES Mouches ont été instruites à aller déposer leurs œufs dans le Corps des Insectes vivans ou dans leurs nids. Ni l'agilité de ces Insectes, ni les armes offensives & défensives dont ils sont pourvus, ni la solidité ou l'épais-

sement de la Reine pond souvent & en grand nombre les trois sortes d'œufs dans des cellules communes, & que bientôt ces œufs sont distribués dans les alvéoles qui leur conviennent. Ce fait demanderoit à être mieux constaté: car les meilleurs Historiens des Abeilles n'ont rien raconté de semblable: ils ont bien remarqué à la vérité, que la Reine pond quelquefois plusieurs œufs dans la même cellule, & que les Ouvrières ont toujours soin d'enlever les surnuméraires; mais ils ne les ont point observé replacer ces œufs un à un dans les cellules appropriées.

leur des parois de leurs logemens ne fauroient triompher de l'adresse, du courage & de la vigilance des Ichneumons (5).

LES procédés analogues de quelques autres Mouches sont encore plus frappans. L'une se tient à l'entrée de l'anüs des Chevaux, & attend le moment où il doit s'ouvrir, pour se glisser dans les intestins & y déposer ses œufs. Une autre entre dans le nez des Moutons, & va pondre dans les sinus frontaux. Une autre, plus hardie encore, enfile les conduits naseaux du Cerf, descend dans son palais, & dépose ses œufs dans deux bourses charnues placées à la racine de la langue (6).

(5) C'est le nom que les Naturalistes ont donné aux Mouches qui vont déposer leurs œufs dans le corps des Insectes vivans. Ce nom est pris de l'*Ichneumon*, espece de Chat d'Egypte, qui détruit les œufs du Crocodile.

(6) † Ces Mouches courageuses en rappellent une autre qui donne aussi ses œufs à couvrir & ses Petits à élever à de grands Animaux vivans. C'est sous le cuir épais des Bêtes à cornes, & jusques dans leur chair, que cette Mouche va déposer ses œufs au moyen d'une tariere bien emmanchée, qu'elle entend à merveille à faire jouer. Dans chaque plaie qu'elle fait au dos d'un Bœuf ou d'une Vache, elle place un œuf. Le Ver qui en éclôt se trouve environné à sa naissance, d'une nourriture très-abondante & très-appropriée. Il croît beaucoup, & à mesure qu'il croît, il fait croître la tumeur où il est logé. Elle devient une espece de galle animale qu'on voit s'élever

COMME il est des Especes qui déposent leurs œufs dans l'intérieur des Animaux vivans, il en est un bien plus grand nombre qui déposent les leurs dans l'intérieur des Végétaux. Il n'est aucune de leurs parties, qui ne serve de retraite & de pâture à un ou plusieurs Insectes. Une Mouche pique la feuille d'un Arbre, elle y fait naître une galle au centre de laquelle un œuf est logé. Nous avons vu (7) que cet œuf singulier croît comme un Animal. En croissant, il fait croître la galle; le Petit qui en éclot, trouve ainsi en naissant le logement & la nourriture (8).

comme une bossé sur le dos de la Bête à cornes, & qui est analogue aux galles végétales que d'autres Mouches font naître sur les Plantes. Mais le Ver renfermé dans la galle animale ne sauroit se passer d'une communication libre avec l'air extérieur; il a besoin de l'inspirer: la petite ouverture que l'instrument de la Mouche a pratiquée dans le cuir du Bœuf ou de la Vache, ne se ferme pas; le Ver a même grand soin de l'entretenir, & il vient un tems où il lui convient de l'agrandir peu-à-peu; il y réussit au mieux en y introduisant le bout de son derriere & en l'y retenant comme une tente. Cette même ouverture a encore un autre usage: elle donne un écoulement au pus qui abonderoit trop dans la plaie & incommoderoit le Ver.

(7) Partie VIII, Chap. VI.

(8) † Ce n'est pas uniquement à des Mouches que les galles dont je parle ici doivent leur naissance; des Papillons & des Scarabés en font naître aussi. La plupart s'élevent sur les feuilles. Leurs formes, leurs couleurs, leurs dimensions, leur consistance présentent une multitude de variétés que deux grands

Une autre Mouche , à l'aide d'une scie admirable (9) , pratique dans les branches du Ro-

Observateurs (†) se font attachés à décrire. Beaucoup sont sphériques , & parmi celles-ci il en est de toute grosseur depuis celle d'une tête d'épingle jusqu'à celle d'une petite pomme. Quelques-unes ont un si beau coloris , qu'on les prendroit pour des fruits auxquels elles ressemblent encore par leur tissu & leur chair. D'autres sont presque ligneuses. Il en est qui sont façonnées en manière de parasol : d'autres imitent la forme d'un clou , d'une gondole , d'un rein , d'un artichaut , d'une fleur , &c. Les unes sont lisses ; les autres sont hérissées d'épines ou garnies d'une épaisse chevelure. Les unes n'ont dans leur intérieur qu'une seule cavité , & ne logent ainsi qu'un seul Ver ; d'autres , dont l'intérieur est divisé en plusieurs logettes , renferment autant de Vers. Les Insectes de différentes classes , dont les Petits doivent éclore & s'élever dans ces diverses sortes de tumeurs , ont été pourvus d'instrumens admirables , au moyen desquels ils savent percer ou entailler les parties des Plantes auxquelles ils confient leurs œufs. Il y a de ces galles qui sont très-utiles dans les Arts ; & l'on aime à contempler les rapports éloignés qui enchaînent la Mouche d'une galle du Chêne à l'art ingénieux de peindre la parole & de parler aux yeux. Enfin ; on trouve des galles sur presque tous les Arbres & Arbustes : le Chêne seul en présente de bien des espèces. Il y en a aussi sur les Plantes herbacées. Nous sommes peu éclairés encore sur leur formation , & nous n'avons là-dessus que des conjectures qui ne suffisent point à rendre raison de la diversité des formes & des tissus.

(9) †† Ce bel instrument n'est pas seulement une scie ; il est encore une rape & une tarière. Je ne dis pas assez ; car la scie n'est pas simple ; elle est double ; & les deux scies , appliquées l'une contre l'autre , jouent alternativement. Avec un si excel-

(†) MALPIGHI & REAUMUR.

fier des cellules qu'elle dispose fymmétriquement , & dans chacune defquelles elle pond un œuf (10).

lent instrument , la Mouche pratique jufqu'à vingt-quatre logettes dans la même branche , dans chacune defquelles elle dépose un œuf , qu'elle arrose d'une liqueur visqueufe. Ces œufs de la Mouche à feie font au nombre de ceux dont j'ai parlé ailleurs , & qui offrent une singularité remarquable , celle de croître après avoir été pondus. (Partie VIII , Chapitre VI.) ¶

La Cigale , fi connue par fon chant , & qui appartient à la classe des Mouches à quatre ailes , est auffi pourvue d'un instrument admirable qu'elle porte au derriere , & à l'aide duquel elle pratique de longues entailles dans de menues branches de bois fec. Cet instrument est une double tariere composée de deux pieces terminées en pointe , qui font affemblées à couliffe & à languette dans un fupport commun , & qui jouent alternativement & parallelement fans s'écarter jamais l'une de l'autre. C'est toujours au bois vert ou qui végete encore , que la Mouche à feie confie fes œufs ; & c'est toujours au bois fec que la Cigale confie les fiens. Elle les distribue avec beaucoup d'ordre dans les différentes logettes qu'elle creufe au centre du brin de bois qu'elle a choifi. Il fort de ces œufs un Ver à six jambes , dont les deux premieres ont une conformation particuliere , qui le met en état de fouiller la terre , & d'aller chercher fa nourriture fur les racines de quelque Plante.

(10) †† Les procédés des Escarbots *pilulaires* méritent bien que j'en faffe mention. Ce font des Scarabés , & le nom de *Pilulaires* qui leur a été donné par les Anciens , ne rend pas mal l'industrie qui les caractérife. Ils hantent les fumiers & les excréments , & en forment des pilules ou des boulettes , qu'ils arrondiffent de plus en plus en les roulant fur le terrein. Plusieurs Escarbots s'occupent à la fois à promener la boulette. Ils la pouffent avec leurs jambes de derriere en marchant à reculons ; & quand il arrive que les inégalités du terrein

apportent des obstacles à la marche de la petite boule ; ils font effort pour les surmonter , & quelquefois d'autres Escarbots surviennent , qui partagent leurs efforts , & leur aident à pousser la boule plus loin. Ils sont opiniâtres dans leurs manœuvres & ne se découragent point : lors même qu'on vient à les manier ou à les interrompre dans leur travail , ils ne manquent point de le reprendre. Souvent ils roulent avec leur balotte dans des fosses plus ou moins profondes ; mais nos petits Sisyphes , toujours infatigables , ne se rebutent point , & redoublant leurs efforts ils parviennent ordinairement à retirer la balotte de la fosse , & à la conduire plus loin. Ils vont enfin l'enterrer à une assez grande profondeur , & cette opération exige de leur part autant de travail que de patience.

Ce n'est pas sans bonne raison que nos Escarbots sont si attachés à leurs boulettes : elles renferment un dépôt précieux. Un œuf est logé au centre de chacune ; & cet œuf demandoit apparemment à être enveloppé d'excrémens & enterré à une certaine profondeur pour que le Petit pût en éclore. Le soin des œufs n'a point été confié par la Nature aux seules Mères qui les ont pondus : la Société entière des Escarbots a été chargée de s'en occuper & y prend un égal intérêt. Des Escarbots étrangers font rouler les boules avec autant d'activité & de constance que ceux qui les ont eux-mêmes façonnées , & que les Mères qui ont pondu les œufs.

Tous les Escarbots ne renferment pas leurs œufs dans des boules d'excrémens : il en est qui les logent dans les cadavres de petits Animaux , tels que les Taupes , les Grenouilles , les Sauterelles , &c. Quand ces Escarbots rencontrent sur la surface de la terre , de pareils cadavres , ils se hâtent d'en prendre possession ; mais ils n'ont garde de les laisser sur la place : ils s'y dessécheroient ou s'y consumeroient inutilement ou leur seroient bientôt enlevés par des Animaux rodeurs & carnaciers. Ils travaillent donc à mettre en sûreté leur capture ; & mon Lecteur n'imagine pas peut-être le moyen auquel ils ont recours. On n'en pouvoit choisir un meilleur. Ils se mettent à enterrer le cadavre , mais on conviendra que c'est presque un travail d'Her-

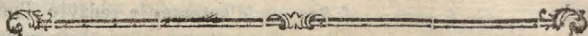
ent pour de si petits Insectes que d'enterrer le cadavre d'une grosse Taupe. Ils y parviennent néanmoins, & en bien moins de tems qu'on ne le croiroit. Il ne faut quelquefois qu'un jour ou deux à deux paires d'Escarbots pour enterrer une Taupe à trois ou quatre doigts de profondeur. Je puis dire plus : Mr. GLEDITSCH s'est assuré qu'un seul Escarbot peut enterrer une Taupe en entier dans le court espace de vingt-quatre heures. Un pareil travail tient du prodige. C'est avec leur tête, leur corcelet & leurs pieds que les Escarbots creusent la fosse dans laquelle ils veulent enterrer le cadavre. Ils amoncellent autour la terre qu'ils retirent de la fosse; ils en construisent une sorte de couronnement ou de rempart qui trace les contours du tombeau, & dont les dimensions sont exactement proportionnelles à celles du cadavre. A mesure qu'ils creusent la fosse, le cadavre s'enfonce davantage, & la terre qui étoit amassée autour de lui, vient peu-à-peu à le recouvrir. Il se forme alors au-dessus une petite élévation qui indique l'endroit sous lequel il repose. La petite éminence s'affaisse insensiblement, se met au niveau du terrain, & bientôt on ne reconnoît plus l'endroit où le cadavre est enterré.

Lorsque la sépulture est achevée, les Escarbots vident le cadavre, & déposent leurs œufs dans son intérieur. Si on le retire de son tombeau au bout de quelques jours, on le verra fourmiller de Vers d'Escarbots.

Ce ne sont pas seulement des cadavres entiers de petits Animaux, que les Escarbots ensevelissent pour fournir une nourriture assurée à leurs Petits; ils ensevelissent de même pour la même fin, des morceaux de chair des grands Quadrupedes qu'on met à leur portée.

En cinquante jours l'Académicien de Berlin a vu quatre Escarbots enterrer complètement deux Taupes, quatre Grenouilles, trois petits Oiseaux, deux Sauterelles, les entrailles d'un Poisson, & deux morceaux de foie de Bœuf.

Nos laborieux enterreurs ensevelissent ainsi les cadavres depuis le mois d'Avril jusqu'au mois d'Octobre. On juge bien que ce n'est que dans une terre légère & un peu humide qu'ils



C H A P I T R E V I.

Continuation du même sujet.

Les Oiseaux.

CHEZ les Oiseaux, la Femelle n'est pas chargée seule du travail; le Mâle le partage (1).

peuvent pratiquer de semblables sépultures: une terre forte ou graveleuse résisteroit trop à leurs efforts.

(1) †† On dit que les Oiseaux *parient*: il semble qu'on puisse dire qu'ils *se marient*; car chez la plupart l'union du Mâle & de la Femelle semble être une sorte de pacte conjugal contracté pour la procréation & l'éducation des Petits. L'amour paroît donc prendre chez les Oiseaux une teinte de moral qui l'ennoblit & nous retrace l'image touchante de la Société conjugale la plus tendre & la plus parfaite. Appelés à travailler en commun au petit édifice qui logera la postérité prête à naître, le Mâle & la Femelle, déjà unis par les doux liens d'une sympathie naturelle, s'attachent d'autant plus fortement l'un à l'autre, qu'ils ont été mis dans une obligation plus étroite de remplir les devoirs de la Société conjugale & de s'entr'aider dans un travail pour lequel la Nature a su les intéresser tous deux également. Non-seulement le Mâle aide sa Femelle à construire le nid; assez souvent encore il partage avec elle les ennuis de l'incubation. Il fait plus; tandis qu'elle demeure collée sur ses œufs, il va lui chercher la nourriture & revient la lui dégorger dans le bec. D'autres fois, placé auprès de sa compagne, il semble vouloir la réjouir par son chant & charmer, en quelque sorte, l'ennui de sa situation. Un

La simplicité de leur architecture est admirable. Le nid est creux, & de forme à-peu-près

tendre attachement à succéder aux feux de l'amour, & la naissance des Petits, qui est pour l'heureux couple une autre jouissance, resserre de plus en plus les liens de l'union conjugale en la rendant plus nécessaire. De nouveaux soins appellent alors le Pere & la Mere, & toujours fideles à la voix de la Nature, ils s'y livrent tous deux avec un égal empressement. Comme ils ont travaillé de concert à la construction du nid, ils travaillent encore de concert à l'éducation de la Famille. Occupés sans relâche de cet important ouvrage, ils ne cessent point de se prêter des secours mutuels. Leurs peines, leur sollicitude, leur vigilance redoublent avec leurs plaisirs, & l'on croit voir dans l'aimable Société la peinture fidele du ménage le mieux réglé & le plus honnête.

Mais tous les Oiseaux ne haïssent pas Architectes; tous n'entendent pas à construire des nids. Divers Oiseaux nocturnes, tels que le Hibou & la Chouette noire, savent néanmoins suppléer à leur ignorance dans l'art de bâtir, en profitant adroitement des nids qui ont été construits par des Oiseaux Architectes. D'autres Oiseaux nocturnes pondent à crud dans des masures ou dans des creux d'Arbres. Il en est à-peu-près de même de quelques Mésanges, des Pics, des Martin-pêcheurs, &c.

Ces Oiseaux qui déposent leurs œufs dans des nids étrangers, rappellent aussi-tôt à l'esprit le fameux Coucou, sur lequel on a débité tant de fables. Il ne va pas seulement pondre son œuf dans un nid qu'il n'a pas fait; il abandonne encore le soin de sa progéniture à des Nourrices étrangères, qui en ont autant de soin que de leurs propres nourrissons. On connoît bien des Especes de petits Oiseaux que le Coucou charge ainsi de l'éducation de sa Famille: la Fauvette, le Rouge-gorge, la Mésange, le Rossignol, &c. font de ce nombre. On assure que le Coucou ne pond guere que deux œufs, & qu'il a soin de les déposer toujours un à un dans autant de nids étrangers.

hémisphérique, pour mieux concentrer la chaleur. Il est revêtu de matériaux plus ou moins

L'élégant Historien (†) du Coucou, qui pour peindre les graces légères de la Nature, semble emprunter le pinceau charmant de son illustre Ami, a essayé de justifier les procédés singuliers & presque dénaturés de l'Oiseau. Il remarque qu'un instinct étrange porte le Mâle à chercher les œufs de la Femelle pour les dévorer : il auroit donc plus de facilité à les découvrir s'ils étoient pondus dans un nid qu'elle auroit elle-même construit. C'est encore un bon moyen d'en rendre la recherche plus difficile, que de les disperser en différens nids étrangers. Notre célèbre Naturaliste observe encore, que le Coucou est un des Oiseaux qui muent le plus complètement : il est presque tout nud immédiatement après la mue. Il n'a pas même achevé de s'habiller dans la saison des amours. La nourriture qui se porte en abondance aux nouvelles plumes, est en diminution de celle qui se porteroit à l'ovaire. Il ne s'y développe guere que deux œufs à la fois, & l'Oiseau trop foible n'entreprend pas le pénible ouvrage de la construction d'un nid. Mais la Nature, qui veut la conservation de toutes les Especies, l'a doué d'un instinct qui lui enseigne à aller pondre dans des nids étrangers ; & comme elle n'a point resserré l'incubation des Oiseaux dans les limites étroites de l'Espece, l'œuf du Coucou ne manque jamais de Couveuse ni le Petit de Nourrice.

Les Oiseaux de basse-cour sont aussi au nombre des Oiseaux qui, à proprement parler, ne construisent pas de nids. C'est que l'homme, avec lequel ils vivent depuis si long-tems en société, leur en épargne la peine. Ils en construisoient apparemment dans l'état de nature : mais depuis qu'ils ont passé, pour ainsi dire, dans l'état civil, ils ont perdu une partie de leurs facultés naturelles ou primitives. Ils vivent dans une si grande abondance de toutes choses, qu'ils en sont devenus paresseux

(†) Mr. de MONTBEILLARD.

grossiers, destinés à servir de base & de défense au petit édifice. Il est garni intérieurement de plumes, de crin, de coton ou d'autres matieres propres à fournir aux Petits un lit chaud & mollet. Que d'attentions à bien afferir le nid (2),

& fainéans. Néanmoins leur changement d'état n'a pas détruit leur affection pour les Petits qu'ils font éclore dans les nids que la main de l'Homme leur prépare : on fait qu'ils en prennent le plus grand soin.

Au reste, divers petits Oiseaux qui ne s'entendent pas mal à bâtir, se dispensent de ce travail quand ils rencontrent des nids étrangers ou des logemens qui leur conviennent & dont ils peuvent disposer : le Moineau & l'Etourneau en font des exemples.

(2) † L'Histoire des Oiseaux, si enrichie de nos jours par les travaux de MM. de BUFFON & de MONTBEILLARD, nous présente une foule d'exemples de l'attention que divers Oiseaux apportent à bien assurer leur nid. Je me bornerai ici à un seul qui nous est fourni par le Lorient. Cet Oiseau industrieux bâtit le plus souvent son nid dans la bifurcation d'une petite branche. Pour l'y assujettir fortement, il enlace autour des deux rameaux qui forment la bifurcation de longs brins de paille ou de chanvre, auxquels il donne différentes directions : les uns vont droit d'un rameau à l'autre, & forment les bords antérieurs du nid, les autres pénètrent dans le tissu du nid ou l'embrassent par-dessous, & revenant se rouler autour du rameau opposé, donnent la solidité à tout l'ouvrage. Ces longs brins qui embrassent le nid par-dessous, en font proprement l'enveloppe extérieure, ou si l'on veut le fondement : l'intérieur, destiné à recevoir les œufs, est garni de menues tiges de Gramen, dont les épis sont adroitement ramenés sur le dehors du petit édifice. Ces menues tiges forment par leur assemblage une sorte de matelas intérieur. Entre ce matelas & l'enveloppe

& à le mettre à l'abri de la pluie & des insultes des Animaux ! Quelle affiduité ! quelle constance dans l'incubation ! Voyez encore la précaution que prend la Femelle de retourner les œufs pour les échauffer par-tout également , & l'instinct qui la porte à les piquer , afin d'aider aux Petits à éclore. Sont-ils éclos ? que de nouveaux soins ne se donnent point le Pere & la Mere , pour les pourvoir des nourritures qui leur conviennent (3). Avec quelle prudence , avec quelle égalité ne favent-ils point distribuer cette nourriture ! Quelle vigilance sur tout ce qui pourroit nuire à la petite Famille ! Quel courage à la défendre (4) ! Quels soins , quelle sollicitude ,

extérieure , l'adroît Oiseau place une espece d'ouate faite de Mouffe & de Lichens qui , en même tems qu'elle rend le nid plus mollet & plus chaud au-dedans , le rend plus impénétrable au-dehors.

(3) †† Les Pigeons , par exemple , ont grand soin de ramollir le grain dans leur gésier avant que de le dégorger dans le bec de leurs Petits. Une multitude de petits Oiseaux vont à la chasse des Vers & des Moucherons ; ils en remplissent leur bec , & vont distribuer cette manne à leurs Nourrissans. Plusieurs especes d'Oiseaux qu'on range parmi les Granivores , & que nous alimentons de menues graines , comme la Linotte & le Verdier , ne laissent pas de nourrir leurs Petits d'Insectes.

(4) †† La Poule nous fournit un exemple familier de ce courage des Oiseaux à défendre leurs Petits. On a dit agréablement qu'une Poule à la tête de ses Pouffins est une espece

quelle intelligence dans la maniere de la rassembler sous leurs ailes, de la conduire, de l'exciter & de la dresser au vol (5)!

d'Héroïne qui affronte les plus grands dangers. Le Lorient, dont je parlois dans la Note précédente & qui est si habile Architecte, n'a pas moins de courage que d'industrie : il défend ses Petits contre l'Homme même avec une intrépidité qu'on ne supposeroit pas dans un si petit Oiseau. Plus d'une fois on a vu le Pere & la Mere, s'élancer avec un courage égal sur ceux qui vouloient leur enlever leurs Petits. On a même vu la Mere enlevée avec le nid, continuer à couvrir dans la captivité, & mourir sur sa couvée. Et que dirai-je encore de l'affection des Cigognes pour leurs Nourrissans ! Avec quelle activité le Pere & la Mere ne vont-ils point chercher la pâture qui leur a été assignée ! Jamais ils ne s'éloignent ensemble de l'habitation, & tandis que l'un est à la quête, l'autre se tient sur un pied aux environs du nid, & ne perd pas de vue les Petits. Quand ils commencent à voler & à s'essayer dans les airs, leurs tendres Parens les portent sur leurs ailes, les défendent contre leurs ennemis, & s'ils ne peuvent les sauver, ils ne refusent pas de périr avec eux plutôt que de les abandonner.

(5) †† Quand les Petits de la Cigogne commencent à essayer leurs ailes, elle ne manque point de veiller sur eux & de les conduire. Elle les exerce peu-à-peu par de petits vols autour de leur habitation, vers laquelle elle ne tarde pas à les ramener. Elle leur continue long-temps ses soins, & ne les abandonne que lorsque leur éducation est entièrement achevée.

L'Aigle dresse aussi ses Petits au vol; mais bien différente de la Cigogne, elle ne prolonge pas leur éducation. Elle les chasse impitoyablement avant même que leur éducation soit achevée, & les force de pourvoir par eux-mêmes à leurs besoins. Tous les Tyrans de l'air en usent ainsi; & ce procédé qui paroît cruel & choquer le vœu de la Nature, cesse de le paroître dès

CHAPITRE VII.

*Continuation du même sujet.**Les Quadrupedes.*

ILS allaitent leurs Petits ; ils les léchent , & guérissent par ce moyen leurs plaies , en particulier celle du cordon ombilical. Ils les transf-

qu'on réfléchit sur le genre de vie de ces Oiseaux voraces. Appelés à vivre de rapine & de carnage , ils s'affameroient les uns les autres si plusieurs demeuroient rassemblés dans la même enceinte : ils n'y trouveroient pas assez de proie pour subsister. Ils se hâtent donc de chasser de cette enceinte leurs Petits dès qu'ils ont pris un certain accroissement ; & si le Pere & la Mere manquent de pâture , ils les mettent à mort.

L'Hirondelle domestique , plus à portée de tous les yeux que la Cigogne & les grands Oiseaux de proie , donne à ses Petits une éducation qu'un Amateur de la Nature fait avec d'autant plus d'intérêt qu'il est plus sensible. Tandis que la Femelle couve avec une assiduité merveilleuse , le Mâle passe la nuit auprès d'elle sur le bord du nid. Dès que les Petits sont éclos , le Pere & la Mere vont à la quête des Insectes ailés qu'ils happent en volant ; ils en remplissent leur bec & viennent distribuer cette manne à leurs Nourrissons. Ils ont encore l'attention de tenir le logement très-propre jusqu'au temps où les Petits devenus plus forts , puissent porter leur derriere hors de l'enceinte pour rejeter leurs excréments. Mais ce qui attache bien plus le Spectateur , ce sont les premières leçons de l'art de voler , que le Pere & la Mere donnent aux Petits. Ils ne se bornent pas à les animer de la voix : pour les enhardir davan-

portent au besoin, d'un lieu dans un autre. Ils les rassemblent, les protegent, les conduisent. Chez les Especes carnassieres, quels mouvemens ne se donnent point les Meres pour fournir leurs Petits de chair ! Avec quel art ne les élevent-elles pas à courir sur leur proie, à s'en jouer, à la dépecer ! Que de variétés n'offrent point en ce genre différentes Especes de Quadrupedes ! & comment les parcourir toutes (1) !

tage à fortir du nid & à faire un premier essai de leurs ailes, ils ont l'adresse de ne leur présenter plus la nourriture que d'un peu loin, & de s'éloigner par degrés à mesure que les Petits s'avancent pour la recevoir : puis ils tentent, mais non sans quelque inquiétude, de les pousser doucement hors du nid, & dès qu'ils sont parvenus à les en tirer, ils se mettent à voltiger devant eux comme pour les former par leur exemple à ce nouvel exercice, & leur offrir un secours toujours sous leurs yeux : ils accompagnent tout cela d'accens si expressifs, qu'on s'imagine entendre la leçon des ingénieux Instituteurs. C'est chose presque incroyable & qui tient du prodige, que la tendresse de l'Hirondelle pour sa géniture ; au moins s'il en faut croire ce qu'en raconte un grand Homme (†) qui n'admettoit pas légèrement des prodiges. Une Mere Hirondelle revenant au nid chargée de provisions, & trouvant la maison où elle l'avoit bâti, embrasée, se précipita au travers des flammes pour nourrir & secourir ses Petits. On pourroit néanmoins douter, si ce n'est point plutôt au défaut de connoissance ou d'expérience qu'il faut attribuer la chose, qu'à l'excès de la tendresse maternelle.

(1) † L'amour chez la plupart des Quadrupedes n'offre point ce tableau touchant & presque moral, qui attache tant

(†) BOERHAAVE.



CHAPITRE VIII.

Réflexions sur l'amour des Animaux pour leurs Petits.

CET amour est un principe très-actif, qui égale & surpasse même quelquefois en force, celui qui porte chaque Individu à pourvoir à

chez les Oiseaux. Plus véhément, plus impétueux chez le Quadrupède, il regne en despote sur toutes ses affections; il n'est que fureur & jouissance, sans tendresse, sans attachement, sans constance. A peine le Mâle & la Femelle ont-ils joui qu'ils se séparent, & la Femelle demeure chargée seule du soin de nourrir & d'élever les Petits. Souvent même elle est obligée de se reccler pour les dérober aux recherches du Mâle.

Il y a pourtant chez les Quadrupèdes quelques exemples d'union conjugale, qu'on aime à connoître. Je n'en citerai qu'un seul que nous fournit le Chevreuil. Cet Animal si propre, si vif, si éveillé, si léger à la course, dont la figure est si gracieuse & la forme si élégante, n'abandonne point sa Femelle après qu'il en a joui. Il lui demeure fidelement & tendrement attaché, & se plaît à vivre en famille avec elle & les Petits qui sont nés de leur union. Cette douce société, qui n'est interrompue que pendant le petit nombre de jours que dure le rut, ne finit que lorsque les Faons sont appelés à former eux-mêmes une nouvelle famille.

La Louve féroce & cruelle a de quoi nous intéresser par le soin qu'elle prend de ses Louveteaux, & l'art avec lequel elle les dresse à la chasse. Lorsqu'elle est sur le point de mettre bas, elle cherche dans un bois le lieu le plus fourré: elle y applanit un certain espace en coupant & en arrachant les épines

sa propre conservation. On voit les Peres & les Meres soutenir de rudes travaux , & s'exposer

avec ses dents. Elle couvre cette espace d'un lit épais de mousse ou de menues herbes pour que ses Petits soient couchés mollement. Elle les allaite pendant plusieurs semaines , & leur apprend ensuite à manger de la chair qu'elle a soin de leur préparer en la mâchant. Bientôt elle leur apporte des proies vivantes, des Mulots, des Levrants, des Perdrix ou d'autres Volailles. Les Louveteaux jouent avec ces proies & finissent par les étrangler : ensuite la Louve se met à les déplumer & à les écorcher , & après les avoir dépecées , elle en fait la distribution aux Louveteaux. Devenus plus forts , ils commencent à suivre leur Mere qui les mene boire à quelque mare voisine , & les ramene au gîte. Elle les défend avec une intrépidité admirable , s'oublie elle-même , ne songe qu'à eux , & s'expose à tout pour les délivrer.

La Lionne , moins hardie & moins courageuse que le Lion , le surpasse en courage & en intrépidité lorsqu'elle a des Petits. L'amour maternel devient chez elle une passion furieuse. Elle ne redoute aucun danger , quand il s'agit de pourvoir à leur nourriture ou de les défendre. Elle se jette alors sur les Hommes & sur les Animaux , les met à mort , se charge de sa proie , la porte à ses Lionceaux , la leur partage , & les accoutume ainsi à se repaître de sang & de chair. Quand elle est près de mettre bas , elle se retire dans des lieux écartés & presque inaccessibles , & pour n'être point découverte elle dérobe ses traces en retournant plusieurs fois sur la passée ou en les effaçant avec sa queue. Mais si ses craintes augmentent , elle prend le parti de transporter ailleurs ses Nourrissans , & si on tente de les lui enlever , elle les défend avec fureur & jusqu'à la dernière extrémité.

Tout le monde connoît les souterrains de la Taupe ; mais tout le monde ne fait pas ce que ces souterrains renferment de curieux. C'est là , qu'à l'abri des insultes des Animaux carnassiers , loin du trouble , du bruit & des regards des curieux ,

aux plus grands dangers pour fournir de la nourriture à leurs Petits ou pour les secourir

L'industrielle Taupe élève sa nombreuse famille dans une heureuse obscurité qui assure sa tranquillité & son bonheur. Il n'est pas facile de donner une idée nette de l'habitation de la Taupe. Le nid qu'elle construit à ses Petits avec tant d'intelligence, est un petit édifice d'une construction assez recherchée & qui est admirablement bien appropriée au genre de vie & aux besoins de l'Animal. L'habile Ouvrière travaille d'abord à pousser, à amasser la terre pour en former une forte de voûte ou de dôme plus ou moins élevé. Ces dômes sont très-connus sous le nom de taupinieres, & on en rencontre par-tout dans les Jardins & dans les Prairies. Ils ne sont pas tous d'une égale grandeur : les plus grands, les plus élevés sont ceux qui recèlent le logement de la Famille. Après avoir élevé la voûte, la Taupe pratique dans l'intérieur, des especes de cloison ou de piliers qu'elle espace suivant certaines proportions. Elle presse & bat fortement la terre qui forme les parois de la voûte ; elle la lie encore avec de menues racines & des herbes, & la rend si compacte que la voûte en devient impénétrable à l'eau des pluies, qui ne peut même y séjourner à cause de la convexité de l'édifice. Au-dessous de la voûte, la Taupe élève un petit tertre, qu'elle recouvre d'herbe & de feuilles pour servir de lit ou de matelas à ses Petits. Ils se trouvent ainsi placés au-dessus du niveau du terrain voisin, & par-là à l'abri des petites inondations, en même temps qu'ils sont à couvert de la pluie par le dôme qui recouvre le nid. Tout autour du tertre, la prudente Taupe perce des boyaux, qui descendent plus bas, & se prolongent de tous côtés comme des rayons qui partent d'un centre. Ces routes souterraines, fermes & bien battues, facilitent le transport des provisions que la Taupe charie pour ses Petits, & qui consistent ordinairement en des fragmens de racines ou d'oignons. Il paroît au moins que ce sont les premières nourritures qu'elle donne à sa famille ; mais elle la nourrit ensuite de Vers &

dans le besoin. On ne lit point sans émotion l'histoire d'une Chienne, qui tandis qu'on la

d'Insectes. Si l'on entreprend de pénétrer dans son souterrain, la Taupe attentive au moindre bruit, songe aussitôt à mettre ses Petits en sûreté, & s'efforce de les transporter ailleurs.

Le gentil Écureuil, aussi vif, aussi léger, aussi industrieux que l'Oiseau, fait, comme lui, construire sur les Arbres un nid à ses Petits. Il amasse des buchettes, les entrelace avec de la mousse, serre & foule le tout, & donne au petit logement une capacité & une solidité qui lui permet d'y être à l'aise & en sûreté au sein de sa famille. Une seule ouverture étroite ou très-juste est ménagée vers le haut du nid pour l'entrée & la sortie. Au-dessus de cette porte d'Écureuil bâtit un petit toit en manière de chapiteau conique, qui met l'intérieur à couvert de la pluie & facilite l'écoulement de l'eau.

L'Opoffum, originaire de l'Amérique, & qui a quelques traits de ressemblance avec le Singe & le Renard, est de tous les Quadrupèdes connus le plus remarquable par la manière singulière dont il allaite, recèle & élève ses Petits. Ils naissent long-temps avant terme; car l'accouchement de la Mère est toujours une sorte d'avortement. Nous ignorons les raisons d'un arrangement si extraordinaire, & qui pourtant ne nuit point ni au bien être des Petits ni à la multiplication de l'Espèce. Sous le ventre de la Mère est placée une poche garnie de poils au-dehors & au-dedans, & qui peut s'ouvrir & se fermer au gré de l'Animal. C'est dans cette poche que les mamelles sont logées. Les Petits naissent nus & aveugles. Ce ne sont que des Embryons, qui ont à peine la grosseur d'une fève. Avec les pieds de devant, comme avec des mains, la Mère les prend adroitement & les met dans sa poche. Ils saisissent aussitôt les mamelles & s'y collent. Ils y demeurent attachés jusques à ce que leurs yeux s'ouvrent & qu'ils aient pris un certain accroissement. Bientôt après la Mère ouvre sa poche, les en fait sortir pour les exposer à la chaleur du Soleil & jouer avec eux: mais dès qu'elle entend quelque bruit ou qu'elle a quelqu'un,

difféquoit, se mit à lécher ses Petits, comme s'ils eussent charmé ses souffrances, & qui lorsqu'on les éloignoit, pouffoit des cris plaintifs.

POUR mieux assurer le sort des Petits, la Nature n'auroit-elle point intéressé l'affection des Mères, en disposant les choses de manière que les Petits deviennent pour elles une source de sensations agréables & d'utilités réelles ?

quiétude, elle pousse un certain cri; aussi-tôt tous les Petits, qui se jouoient sur l'herbe, accourent vers elle, & vont se cacher dans la poche, qui se referme à l'instant; la Mere fuit & les emporte avec elle. Sans être exposés à aucun danger, les jeunes Opossums rentrent de même dans la poche pour fucer de temps en temps les mamelles, & c'est ainsi qu'ils prennent de jour en jour plus d'accroissement, & que leur éducation se perfectionne. Il semble donc que les Petits de cet Animal singulier aient, en quelque sorte, à naître deux fois : la matrice interne ne fournit qu'à la conception & aux premiers développemens : les développemens ultérieurs s'opèrent dans la poche comme dans une matrice externe.

La Marmose, compatriote de l'Opossum, & qui lui ressemble beaucoup par la forme & par le genre de vie, lui ressemble encore par la précocité de l'accouchement. A leur sortie de la matrice, les Embryons de la Marmose sont même plus petits proportionnellement que ceux de l'Opossum. Cependant la Nature ne leur a pas préparé, comme à ces derniers, une poche pour leur servir de seconde matrice & de retraite : mais elle y a suppléé par des plis longitudinaux & profonds, placés sous le ventre de la Mere & garnis de mamelles auxquelles les Embryons ne manquent pas de s'attacher en s'enfonçant & se cachant dans l'intérieur des plis.

QUELQUES faits semblent confirmer cette conjecture. L'action d'allaiter est la plus importante de toutes pour les Petits, puisque leur vie en dépend immédiatement. Les mamelles ont été faites avec un tel art, que la succion & la pression des Petits excitent dans les nerfs qui s'y distribuent un léger ébranlement, une douce commotion, qui est accompagnée d'un sentiment de plaisir. Ce sentiment soutient l'affection naturelle des Meres, s'il n'en est une des principales causes. On en peut dire de même de l'action de lécher, qui d'ailleurs est réciproque. Enfin les Meres sont quelquefois incommodées de l'abondance de leur lait; les Petits les soulagent en les tétant.

LA chose n'est pas si sensible chez les autres Animaux qu'elle l'est chez les Quadrupèdes; mais c'est peut-être parce qu'on ne s'est pas encore avisé de tourner ses recherches de ce côté-là. On peut cependant observer par rapport aux Petits des Oiseaux, & particulièrement par rapport aux Pouffins, qu'ils font sentir à la main qui repose sur eux, une espèce de petit frémissement universel, plus sensible apparemment à la Poule, dont le ventre alors dépourvu de plumes, est doué d'un sentiment très-délicat. Ce frémissement ébranle légèrement les papilles ner-

veufes, y excite de petites vibrations, d'où résulte un chatouillement modéré, cause de plaisir. La chaleur douce que la Mere & les Petits se communiquent réciproquement, doit encore entrer ici en ligne de compte.

L'INCUBATION paroît un mystere plus difficile à pénétrer. On ne conçoit point ce qui peut retenir des semaines entieres sur ses œufs, un Oiseau qui n'a jamais couvé, & qui par conséquent n'a pu avoir appris de l'expérience, que de ces œufs doivent éclore des Petits. On pourroit cependant douter s'il n'en est point de ceci, comme de la faim & de la soif ou du desir de propager l'Espece, dont les causes résident principalement dans la constitution de l'Animal ou dans les mouvemens intestins de certaines humeurs (1). Un indice que l'incubation pourroit n'être que l'effet d'un besoin naturel, est qu'on voit des Poules couvrir des morceaux de craie, de petits cailloux, & des œufs d'Espece

(1) †† Tout semble indiquer dans la Poule qui veut couvrir, une chaleur interne, extrême à la région du ventre. Le sang paroît refluer de la circonférence au centre. En se posant sur les œufs froids qu'on lui donne à couvrir, la Poule tempere un peu cette chaleur. Elle est encore tempérée par le repos & le silence. Il est si vrai que dans cette circonstance la chaleur interne de la Poule accroît, que si on la rafraîchit par le bain ou par certains alimens, on éteindra en elle le desir de couvrir.

très-différente de la leur. L'instinct est, ce semble, plus sûr dans son discernement (2).

A l'égard de la construction du nid, elle a peut-être une liaison secrète & physique avec

(2) †† Mr. de MONTBEILLARD, qui s'est plu à approfondir l'histoire du Coucou & à la purger des erreurs dont elle étoit infectée, (Chap. VI, Note I.) a fait à ce sujet diverses expériences sur l'incubation des œufs étrangers, dont les résultats sont trop remarquables pour que je ne les transcrive pas ici dans ses propres termes.

„ Il résulte, dit-il, de ces expériences, 1°. que les Femelles
 „ de plusieurs Espèces de petits Oiseaux qui se chargent de
 „ couvrir l'œuf du Coucou, se chargent aussi de couvrir d'autres
 „ œufs étrangers, avec les leurs propres; 2°. qu'elles couvent
 „ quelquefois ces œufs étrangers par préférence aux leurs pro-
 „ pres, & qu'elles détruisent quelquefois ceux-ci sans en garder
 „ un seul; 3°. qu'elles couvent & font éclore un œuf uni-
 „ que, autre que celui du Coucou; 4°. qu'elles repoussent avec
 „ courage la Femmele Coucou lorsqu'elles la surprennent venant
 „ déposer son œuf dans leur nid; 5°. enfin, qu'elles mangent
 „ quelquefois cet œuf privilégié, même dans le cas où il est
 „ unique; mais un résultat plus important & plus général,
 „ c'est que la passion de couvrir, qui paroît quelquefois si forte
 „ dans les Oiseaux, semble n'être point déterminée à tels ou
 „ tels œufs, ni à des œufs féconds, puisque souvent ils les
 „ mangent ou les cassent, & que plus souvent encore ils en
 „ couvent de clairs; ni à des œufs réels, puisqu'ils couvent
 „ des œufs de craie, de bois, &c. ni même à ces vains simu-
 „ lacres, puisqu'ils couvent quelquefois à vuide; que par con-
 „ séquent une Couvense qui fait éclore, soit un œuf de
 „ Coucou, soit tout autre œuf étranger substitué aux siens,
 „ ne fait en cela que suivre un instinct commun à tous les
 „ Oiseaux ”.

le besoin de pondre, en vertu de laquelle la Femelle est excitée à travailler. Le Male peut l'être par quelque autre besoin analogue ou par l'imitation. Et quant à l'architecture, comme elle est uniforme dans chaque Espece, elle pourroit dépendre en dernier ressort de la forme du corps de l'Oiseau, de la structure & des proportions de son bec & de ses pieds, qui sont les instrumens relatifs à cette architecture.

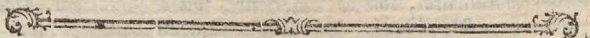
LA méprise des Poules qui couvent des morceaux de craie ou des œufs d'Espece différente de la leur, prouve que la Nature a laissé à ses agens une certaine latitude, entre les limites de laquelle, outre la fin principale, qui ne sauroit manquer de s'obtenir par ce moyen, sont encore renfermées des fins particulieres ou secondaires.

L'ÉDUCATION des Petits est la fin principale de l'affection des Meres pour eux. Lorsqu'ils ont été mis en état de gagner leur vie, non-seulement cette affection cesse, mais elle se change encore en haine : les Meres les chassent d'auprès d'elles, & les forcent ainsi à faire usage des moyens qui leur ont été donnés pour subsister.

C'EST peut-être par une raison opposée,

que certaines Meres ôtent la vie à ceux de leurs Petits qui ne sont pas bien venans, ou qui ont été mis dans une situation incompatible avec celle que requiert la maniere de les élever. Les Petits des Abeilles doivent naître, croître & se transformer dans des cellules couchées horifontalement : cette position vient-elle à changer ? les Abeilles arrachent de ces cellules les Petits & les mettent à mort.

DES expériences sur cette matiere, faites dans l'esprit de ces réflexions, y répandroient du jour, & feroient naître de nouvelles idées.



CHAPITRE IX.

Du naturel des Animaux.

LA Nature a donné à chaque Animal, un caractère qui lui est propre, & qui se manifeste au dehors par une disposition particuliere à certains actes, par l'air, par la contenance, par la démarche, en un mot, par toute l'habitude extérieure ou l'ensemble de l'Animal. Ce caractère est, pour ainsi dire, au psychologique, ce que la différence générique ou spécifique est au physique; mais les rapports sont tout autrement

faciles à fixer dans ce dernier que dans le premier ; sans doute parce que nous manquons de ces recherches fines & profondes, nécessaires pour éclairer un sujet de cette nature. Le courage du Lion, la férocité du Tigre, la voracité du Loup, la fierté du Courfier, la gloutonnerie du Porc, la stupidité de l'Ane, la docilité du Chien, la malice du Singe, la finesse du Renard, la subtilité du Chat, la douceur de l'Agneau, l'indolence du Pareffieux (1), la timidité du Lievre,

(1) †† Si l'on se pressoit de juger sur les apparences, on seroit tenté de croire, qu'en formant le *Pareffieux*, la Nature n'a fait qu'un Monstre, tant la conformation de ce Quadrupede est extraordinaire, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur. Des yeux ternes & ombragés, des mâchoires à demi ébauchées, lourdes, pesantes, dépourvues de dents incisives & canines; des cuiffes presque hors des hanches, des jambes trop courtes, mal conformées & plus mal terminées encore par un pied sans affiette, privé de ponce, & dont les doigts, qui ne peuvent se mouvoir séparément, sont terminés par deux ou trois griffes démesurément longues, qui nuisent à la marche & ne sont faites que pour grimper; telles sont les principales défauts qu'on remarque dans l'extérieur du Pareffieux. Son intérieur en présente de plus frappantes encore. Il est au nombre des Animaux ruminans : pourvu, comme eux, de quatre estomacs, il manque néanmoins de tous les autres caractères qui sont propres aux Ruminans; ses intestins, en particulier, sont très-petits & plus courts que ceux des Animaux carnivores. Enfin, il n'a point d'orifice distinct approprié à la génération. Privé d'armes offensives & défensives; gauche & stupide à l'excès; réduit à ne parcourir qu'une toise en une heure; ce triste Animal semble avoir été condamné par la Nature à mener la vie la plus misérable : mais, toujours

la vivacité de l'Ecureuil, sont des exemples auxquels on peut rapporter beaucoup d'Espèces de différentes Classes.

CES divers caractères sont susceptibles de modifications. On apprivoise jusqu'à un certain point les plus féroces : l'Ours & le Loup peuvent acquérir une certaine docilité, & se soumettre à la direction d'une main également adroite & courageuse. Mais le naturel qui ne sauroit être détruit, reparoit toujours ; l'Ours demeure Ours, & le Loup ne cesse point d'être Loup (2).

Mère & jamais Marâtre, elle lui a accordé des dédommagemens qui compensent sa misère ; elle l'a fait robuste, très-vivace, fort peu sensible & aussi peu soucieux ; elle l'a constitué de manière que, quoiqu'il ne prenne que des nourritures sèches & peu succulentes, il engraisse beaucoup. Au reste, le Paresseux est propre aux Contrées méridionales du nouveau Monde, & on ne l'a point encore trouvé dans l'ancien.

(2) †† Dans le premier âge, le Loup s'apprivoise assez facilement, & semble se rapprocher de la docilité du Chien, avec lequel il a d'ailleurs de grands rapports de conformation : mais le naturel féroce du Loup n'est jamais que masqué par la domesticité & l'éducation : dès qu'il a pris un certain accroissement le fond de son être se décele, & il mord cruellement la main qui le nourrit ou qui le caresse.

„ L'Ours, dit M. de BUFFON, est très-susceptible de colère,
 „ & sa colère tient toujours de la fureur, & souvent du caprice :
 „ quoiqu'il paroisse doux pour son Maître, & même obéissant
 „ lorsqu'il est apprivoisé, il faut toujours s'en défier & le
 „ traiter avec circonspection. . . . Pour lui donner une espèce

LA possibilité de ployer ou de modifier jusqu'à un certain point le naturel des Animaux, & de lui faire prendre des impressions nouvelles, est une suite de l'instinct qui les porte à rechercher ce qui est utile à leur conservation, & à éviter, au contraire, ce qui peut lui nuire. La faim & la crainte sont les deux grands mobiles qui les déterminent, & l'Homme fait mettre en œuvre ces mobiles.

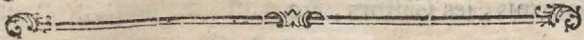
REMARQUONS ici l'attention de l'AUTEUR de la Nature à éloigner de nos demeures les Animaux féroces, & à revêtir de qualités sociales ceux qui doivent vivre auprès de nous (3). SA

„ d'éducation, il faut le prendre jeune, & le contraindre pendant toute sa vie ”.

Le Tigre, toujours altéré de sang & jamais rassasié, qui déchire & dévore tout être vivant qu'il rencontre; le Tigre, farouche & cruel par essence, ne cède ni à la force ni à la violence ni à la contrainte, & son naturel sanguinaire & pervers demeure constamment indomptable. L'Ocelot, aussi altéré de sang que le Tigre, mais bien moins puissant que lui, ne fléchit point non plus sous la main de l'Homme. La fiere Panthere ne s'apprivoise pas proprement; on ne peut que la dompter: on la dresse même pour la chasse; mais si dans cet exercice elle manque sa proie, elle entre en fureur & se jetteroit sur son Maître, s'il ne prévenoit le danger en lui jettant de la chair ou quelque Animal vivant.

(3) †† C'est principalement le Climat qui décide de l'habitation des Animaux. Les plus redoutables, les plus féroces, le

SAGESSE a caché à ceux-ci leurs forces, & un nombreux troupeau de Bœufs plie sous la baguette d'un Enfant.



CHAPITRE X.

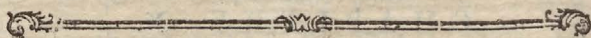
Des sociétés animales en général.

C'EST une grande distinction des Animaux, que celle en solitaires & en sociables. On peut distribuer les sociétés des Animaux en deux classes générales : en sociétés improprement dites, ou celles dont les Individus ne travaillent point de concert aux mêmes ouvrages ; & en sociétés proprement ainsi nommées ou celles dont les Individus travaillent en commun.

LE gros & le menu Bétail, les diverses Espèces d'Oiseaux domestiques & de passage, les Espèces de Poissons qui nagent par troupes, plusieurs Espèces d'Insectes qui se tiennent rassemblés dans le même lieu, tels que les Pucerons, les Gallinsectes, &c. fournissent des exemples des sociétés de la première classe.

Lion, le Tigre, la Panthere, &c. ne vivent & ne propagent que dans les Contrées brûlantes de la Torride. D'autres Animaux, comme le Renne & l'Ours blanc ne sauroient subsister que dans les Régions glacées du Nord. L'Homme, appelé par sa supériorité de son être à dominer sur toute la Terre, vit & multiplie dans tous les Climats.

LES sociétés de la seconde classe s'observent chez quelques Espèces de Chenilles & de Vers, chez les Abeilles, les Guêpes, les Bourdons, les Fourmis, les Castors, &c.



C H A P I T R E X I.

Les sociétés improprement dites.

CES sociétés sont formées de la réunion de plusieurs Individus que des besoins ou des avantages communs rassemblent dans le même lieu. Mais, tandis que dans les sociétés proprement dites, chaque Individu travaille pour le bien commun, dans les sociétés improprement dites, chaque Individu agit principalement pour soi, & ce n'est que dans certaines circonstances, que tous les Individus concourent pour la défense ou l'intérêt commun.

UN troupeau de Bœufs pâit dans une prairie : un Loup paroît, le troupeau forme aussitôt un bataillon, & présente les cornes à l'ennemi. Cette disposition guerrière le déconcerte & l'oblige à se retirer.

EN hiver, les Biches & les jeunes Cerfs se ras-

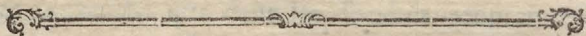
semblent en hardes , & forment des troupes d'autant plus nombreuses que la saison est plus âpre. Ils se réchauffent de leur haleine. Au printemps ils se divisent , les Biches se cachent pour mettre bas. Les jeunes Cerfs demeurent ensemble , ils aiment à marcher de compagnie , & la nécessité seule les sépare.

LES Moutons , exposés aux ardeurs de la canicule dans une plaine découverte , se rapprochent les uns des autres de maniere que leurs têtes se touchent ; ils les tiennent inclinées contre terre , & hument l'air frais qui vient par - dessous.

LES Canards sauvages , appellés à changer de climat , se rangent de façon que leur vol forme un coin ou un V renversé , comme pour fendre l'air plus facilement. Le Canard qui est à la pointe , conduit le vol & fend l'air le premier. Au bout d'un certain temps , il est relevé par un autre , celui - ci l'est à son tour par un troisieme , &c. Chacun prend ainsi sa part de tout ce que cette fonction peut avoir de pénible.

LES Pucerons se rassemblent en grand nombre sur les Plantes : on ne connoît qu'imparfaitement les avantages qu'ils recueillent de cette espece de société ; mais on peut conjecturer avec

fondement, que les piquures réitérées d'un plus grand nombre de ces Insectes, attirent proportionnellement plus de sucs nourriciers dans la partie de la Plante, sur laquelle ils se sont établis. Cela paroît avec plus d'évidence dans la formation des vessies de l'Orme. Quand on les ouvre, on les trouve farcies de Pucerons. Ce sont réellement leurs piquures qui occasionent ces tumeurs singulieres. En même temps que chaque Puceron pompe le suc qui doit le faire croître, il contribue à la production de la vessie qui doit fournir à tous la subsistance & le logement.



C H A P I T R E X I I .

Réflexions.

LE S Animaux auxquels la compagnie de leurs semblables étoit utile, ont été rendus propres à cette espece de commerce. Et si l'AUTEUR de la Nature a eu en ceci l'Homme en vue, comme on peut le penser sans orgueil, on trouvera que les moyens répondent bien à la fin. En effet, combien d'embaras & d'inconvéniens n'auroient pas accompagné les divers services que nous retirons des Animaux domestiques, si les Individus

d'une même Espece n'avoient pu cohabiter ensemble ?

CET esprit de société n'est pas absolument borné aux Individus d'une même Espece, il s'étend aussi jusqu'à un certain point à ceux d'Espèces différentes, & l'Homme y trouve encore son avantage. L'habitude de se voir, de prendre leurs repas en commun, de coucher sous le même toit, développe ou fortifie ces dispositions naturelles des Animaux domestiques à vivre en société. Les liaisons qui en résultent deviennent par conséquent d'autant plus fortes, qu'elles ont commencé plutôt ou plus près de la naissance. C'est ainsi que des Animaux qui n'ont pas été appelés à vivre ensemble, peuvent néanmoins former une espece de société : la disposition naturelle de chacun d'eux à vivre avec ses semblables, est susceptible de modification ou d'extension (1).

(1) †† Cette liaison qui naît de l'habitude ou de la cohabitation s'étend aux Individus des Espèces les plus éloignées. Si l'on donne à couver à une Poule des œufs de Canards & de Dindons, les Petits qui en proviendront vivront ensemble dans une liaison aussi étroite que des Poussins, & cette liaison subsistera plusieurs mois. Quand les Canards s'écarteront on entendra les Dindons les rappeler par des cris plaintifs, qui annonceront leurs peines & leurs desirs. Ils se chercheront mutuellement avec empressement, & cet attachement réciproque subsistera encore dans un âge assez avancé.

CHAQUE Individu reconnoît son semblable ; ceux d'une même société le reconnoissent aussi. L'on remarque que s'il s'introduit dans une basse-cour des Poules étrangères, celles du lieu les maltraitent pendant plusieurs jours, jusques à ce que la cohabitation ait rendu celles-là membres de la société.

L'EXTÉRIEUR du corps offre divers caractères au moyen desquels les Individus d'une même société, peuvent se reconnoître & distinguer les Individus étrangers. Mais entre ces caractères physiques, il peut y en avoir de mixtes ou qui appartiennent autant à l'ame qu'au corps, que les Animaux de la classe dont nous parlons, sont en état de saisir ; comme sont l'air, la contenance, la démarche, &c. Les Individus de cette Espèce, qui ne se sont pas encore familiarisés avec la nouvelle habitation, paroissent craintifs ou embarrassés : cette crainte ou cet embarras les décele, & excite ou enhardit les autres à les attaquer.

L'ESPECE de société dans laquelle vivent les Animaux domestiques, donne lieu à une observation remarquable ; le jeune Agneau démêle sa Mere au milieu de plusieurs centaines de Brebis, quoiqu'il n'y ait pas entr'elles de différences sensibles.

EXPLICATION du fait. Les objets qui nous paroissent parfaitement semblables, ont souvent des différences réelles, mais que nous n'apercevons pas, soit parce que leur petitesse les dérobe à nos yeux, soit parce qu'elles sont d'une nature à ne pas s'attirer l'attention. L'Agneau, plus intéressé à découvrir ces différences, les découvre en effet; & voilà qui suffit pour la solution du cas, sans qu'il soit besoin de recourir à des principes cachés. Si cependant on vouloit joindre à ce moyen, celui par lequel le Chien reconnoît son Maître au milieu d'une grande multitude, je veux dire l'odora, il n'y auroit rien là que de fort naturel. On pourroit encore admettre des différences entre le bêlement d'une Brebis & celui d'un autre; différences qui, quoiqu'insensibles pour nous, frappent néanmoins l'oreille de l'Agneau (2).

(2) †† Un habile Cultivateur a fait sur ce sujet une observation intéressante. Il arrive assez souvent qu'une Brebis met bas deux Agneaux, quelquefois trois. Si la Mere vient à mourir tandis qu'elle les allaite, on a beaucoup de peine à les faire adopter à d'autres Brebis. On y réussit néanmoins en enveloppant l'Agneau adoptif de la peau du vrai Nourrison. La Brebis paroît d'abord avoir des doutes & marquer de la répugnance; mais elle adopte enfin l'Agneau qu'on lui donne à nourrir.



C H A P I T R E X I I I .

Les Oiseaux de passage.

RIEN de plus admirable que ces légions de Volatiles qui à temps marqué, passent d'un pays dans d'autres très-éloignés. Quel instinct les rassemble? Quelle bouffole les dirige? Quelle carte leur trace la route? On conçoit d'abord que le changement de saison & le manque de nourritures convenables avertissent ces différentes Especes d'Oiseaux de changer de demeure (1).

(1) †† Ceci est bien confirmé par les observations d'un Naturaliste célèbre, Mr. de MONTBEILLARD. Il regarde le défaut de subsistance comme une des causes générales & déterminantes des migrations des Oiseaux. Il remarque que ceux qui vivent d'Insectes voltigeans, partent les premiers, parce que ces Insectes manquent les premiers. Les Oiseaux qui se nourrissent d'Insectes terrestres, comme de Vers, de Chenilles, de Fourmis, &c. partent plus tard, parce qu'ils trouvent plus long-temps de quoi se nourrir. Ceux qui vivent de graines & de fruits qui ne parviennent à leur maturité qu'en Automne, n'arrivent aussi qu'en Automne & habitent nos Campagnes une partie de l'Hiver. Enfin, les Oiseaux qui se nourrissent des mêmes choses que l'Homme & de son superflu, restent toute l'année aux environs des lieux habités. On a même observé, que de nouvelles cultures occasionent à la longue de nouvelles migrations. Depuis qu'on cultive à la Caroline le Riz, l'Orge, le Froment, on y voit arriver régulièrement chaque année, des volées d'Oiseaux inconnus auparavant aux Colons, & que

Mais comment ont-ils appris qu'ils trouveront dans d'autres régions la température & les alimens qui leur conviennent ? Pour être en état de répondre à ces questions & à toutes celles qu'on peut faire sur ce sujet intéressant, il faudroit avoir examiné soigneusement toutes les circonstances qui accompagnent les marches de ces Oiseaux. Le degré de froid ou de chaud qui les accélère ou les retarde, mérite sur-tout d'être observé ; car il n'y a pas lieu de douter que ce ne soit ce qui influe le plus ici. Il y a peut être un rapport secret entre la température qui convient à certaines Especes, & celle qui est néces-

cette circonstance a fait nommer *Oiseaux de Riz*, *Oiseaux de Bled*, &c.

Mais, outre les causes externes générales que j'assignois aux migrations des Oiseaux, il semble qu'il faille y joindre encore une cause non moins générale, mais interne, & qui fait sentir son action à tous les Individus de l'Espece : je veux parler d'un certain mouvement intestin, qui survient à tems marqué à tous les Individus, & qui se manifeste par l'inquiétude qu'ils témoignent alors. Une observation très-sûre & répétée bien des fois ne permet pas de se refuser à cette idée. On a vu de jeunes Oiseaux de passage, des Cailles, par exemple, élevées en cage depuis leur naissance, éprouver constamment deux fois chaque année une inquiétude & une agitation extraordinaires, précisément dans le tems du passage en Septembre & en Avril. Cette inquiétude duroit environ un mois, & recommençoit tous les jours environ une heure avant le coucher du Soleil. Toute la nuit se passoit dans ces agitations, & le jour ces Oiseaux paroissent tristes, abattus & assoupis.

faire pour la production des alimens dont elles se nourrissent.

LES vents paroissent avoir une grande influence sur les émigrations des Oiseaux. L'histoire de ces émigrations est essentiellement liée aux observations météorologiques & les suppose. Sans doute qu'il seroit plus aisé de dire, pourquoi les Oiseaux dont il s'agit, volent par nombreux escadrons, que séparés ou épars. Ils sont ainsi moins exposés à devenir le jouet des vents. Mais cet avantage n'est pas probablement le seul que leur procure l'état de société (2). Nous

(2) † Chez les Oiseaux de passage, comme le remarque aussi Mr. de BUFFON, les Peres & les Meres rassemblent leurs Familles lorsque le tems du départ approche. Plusieurs Familles se rassemblent pour ne former qu'une même caravane, & se mettre par-là plus en état de surmonter les résistances & s'opposer à leurs ennemis.

Mais tous les Oiseaux voyageurs ne se forment pas en caravanes pour passer d'un Pays dans un autre. Il en est qui émigrent solitaires : d'autres n'émigrent qu'avec leur propre Famille : d'autres émigrent par petites troupes.

On connoît en général les migrations des Cailles, des Étourneaux, des Grives, des Bécasses, des Corneilles, des Oies, &c. ; mais de toutes les migrations des Oiseaux il n'en est point de plus connues que celles des Hirondelles, & sur lesquelles les Naturalistes aient plus varié. On fait que les uns ont admis qu'elles émigroient, & que d'autres ont cru qu'elles se précipitoient dans des marais où elles demeueroient en gardées & accrochées les unes aux autres jusqu'au retour du Printems.

manquons

manquons de recherches assez approfondies sur ces différentes Espèces d'Oiseaux & sur les Poissons de passage.

On s'étonne que des Savans en Anatomie & en Histoire naturelle, & même des Savans d'un grand nom, aient pu admettre une opinion aussi étrange que celle de cette immersion des Hirondelles. Ils ont fait néanmoins de si grands efforts pour la rendre croyable, que le judicieux Mr. de MONTBEILLARD s'est trouvé dans l'obligation de la réfuter sérieusement, & il n'a pas eu beaucoup de peine à y réussir. Comment des Hommes instruits ont-ils pu se persuader un instant, qu'un Animal tout aérien, dont les poumons ont inspiré & expiré l'air pendant six mois, peut vivre sous l'eau ou dans la vase pendant six autres mois sans respirer, & reparoître ensuite avec sa vivacité naturelle? Les poumons des Hirondelles, comme ceux de tous les Habitans de l'air, ne sont point du tout organisés à la manière des poumons des Amphibies; & pourtant l'opinion dont il s'agit transforme gratuitement l'Hirondelle en Amphibie. Mais l'Hirondelle est si peu en état de vivre sous l'eau, qu'elle y périt en peu de temps lorsqu'elle y est plongée. Elle ne fau- roit même résister au froid médiocre de cinq degrés au-dessus de la congélation. L'expérience en a été faite par un bon Phy- sicien. D'ailleurs, si la prétendue immersion des Hirondelles étoit chose aussi ordinaire qu'on a tenté de le faire croire, on les verroit chaque Printemps sortir en grandes troupes des ma- rais, comme on voit alors les Loirs & les Marmottes sortir de leurs retraites. C'est néanmoins ce qu'on n'a jamais vu, & que très-sûrement on ne verra jamais. On ne trouve pas même un seul Auteur qui ait rapporté sur l'immersion & l'émer- sion des Hirondelles aucune observation sur laquelle on puisse tant soit peu compter. Ce sont toujours des oui-dire, & jamais des faits bien constatés. Mais il est une Espèce de ces Oiseaux dont les Individus s'assemblent en grand nombre dans les joncs des marais, & qui s'y noyent quelquefois: de pareilles Hirondelles

péchées peu de temps après leur submerſion, ont pu revenir à la vie & donner naiſſance à la fable de l'immerſion & de l'émerſion de ces Oiſeaux.

C'eſt vers la fin de Septembre, ou au commencement d'Octobre, ſuivant la température de la ſaiſon, que les Hirondelles quittent nos Contrées pour paſſer dans les Pays chauds. Elles ſe rasſemblent alors en grandes troupes ſur les cordons & les faites des édifices, & font entendre ſans ceſſe un cri de ralliement. Non-ſeulement toutes les Familles de la même Eſpece ſe réunifſent pour ſe préparer au départ; mais la caravane ſ'accroît encore par la jonction d'Hirondelles d'Eſpeces différentes, qui avoient vécu auparavant ſéparées, & qu'un même inſtinct porte à ſe réunir aux autres pour partir & voyager de conſerve. Le Savant ADANSON a vu nos Hirondelles d'Europe arriver au Sénégal dans la ſeconde ſemaine d'Octobre: il les a même rencontrées en mer, ainſi que d'autres Voyageurs: mais elles ne nichent pas au Sénégal. Elles en repartent ſur la fin de Mars. Il eſt donc bien vrai que les Hirondelles de nos Contrées vont paſſer l'Hiver dans les Pays chauds, & point du tout ſe plonger dans les marais. Si mon Lecteur demandoit encore une preuve de la fauſſeté de cette immerſion, je la trouverois dans une expérience de FRISCH. Ce Naturaliſte ayant attaché aux pieds de quelques Hirondelles un fil teint en détrempe, revit l'année ſuivante ces mêmes Oiſeaux garnis de leur fil qui n'étoit point décoloré. Cette ingénieufe expérience prouve encore que les mêmes Hirondelles reviennent au Printemps dans les mêmes lieux qu'elles avoient quitté en Automne. Mais les Hirondelles domeſtiques ne retournent pas pondre dans le nid de l'année précédente. Elles en conſtruifent un nouveau au-deſſus de l'ancien, ſi le lieu le permet. On a vu juſqu'à quatre de ces nids placés les uns au-deſſus des autres dans le même canal de cheminée, & conſtruits d'année en année.

Les Grives, les Etourneaux, les Cailles, les Pinſons, les Fauvettes, &c. partent en Automne; & c'eſt alors que les Bécasses & les Bécaffines arrivent dans nos Contrées. Je viens de nommer l'Etourneau parmi les Oiſeaux de paſſage; mais je

dois ajouter qu'il n'est proprement Oiseau de passage que dans les Pays froids tels que la Suede. Dès que les Etourneaux ne nichent plus, ils se rassemblent en grandes troupes. Leur maniere de voler est singuliere, & ne se retrouve dans aucune autre Espece. On la diroit fournie à une sorte de tactique : ils tourbillonnent sans cesse en l'air, & tandis que leur instinct les entraîne vers le centre du tourbillon, la rapidité de leur vol les emporte continuellement au-delà. Ils circulent ainsi & se croisent en tout sens, & la sphere entiere paroît tourner sur elle-même, sans suivre de direction constante. Ce tournoiement singulier n'est pas inutile aux Etourneaux : il écarte les Oiseaux de proie qui se trouveroient mal de s'engager dans l'épais tourbillon où ils seroient exposés à mille chocs divers.

Je ne finirois point si je voulois parcourir avec nos plus célèbres Ornithologistes, l'intéressante histoire des Oiseaux émigrans ; mais je m'arrêterai encore quelques momens sur l'émigration des Grues, qui sont de tous les Oiseaux voyageurs ceux qui exécutent les courses les plus longues & les plus hardies.

Originaires des Contrées septentrionales, les Grues parcourent les Régions tempérées & s'enfoncent dans celles du midi. Elles s'élevent à une grande hauteur dans les airs, & s'y disposent en ordre de bataille : leur phalange forme une espece de triangle comme pour diminuer la résistance que l'élément léger apporte à la rapidité de leur vol. Mais quand le vent devient impétueux & qu'il menace de rompre la phalange, elles se disposent en cercle en se resserrant de plus en plus. Elles en usent de même à la rencontre des grands Oiseaux de proie dont elles ont à repouffer les attaques. C'est pour l'ordinaire dans les ombres de la nuit qu'elles fendent les airs, & leur voix éclatante annonce au loin leur passage. Il semble qu'elles aient un Chef qui dirige leur marche, & qui les avertit fréquemment par un cri de reclame de la route qu'il tient : la troupe répète ce cri comme pour faire entendre qu'elle suit & garde la direction. Si elles pressentent l'orage, elles abaissent leur vol & se rapprochent de la terre. Quand elles s'y rassemblent pendant la nuit, elles ont soin d'établir une garde qui

veille tandis que la troupe dort, & qui l'avertit par un cri du danger qui la menace. De-là ces hiéroglyphes où la prudente Grue est représentée comme le symbole de la vigilance. Ces grands Oiseaux émigrent dès les premiers froids de l'Automne. On les voit passer alors du fond de l'Allemagne en Italie, & poursuivre leur marche vers le Midi. Elles nichent dans les marais du nord. A peine l'éducation des Petits est-elle achevée, que le temps du départ arrive : ils se mettent en route avec leurs Parens, & sont déjà assez forts pour les accompagner dans leurs longues traversées.

Les vrais Oiseaux de passage émigrent périodiquement dans une certaine saison : mais il arrive quelquefois qu'on observe de nombreuses migrations d'Espèces sédentaires, soit que des orages violens les chassent des lieux qu'elles habitent, soit qu'elles viennent à y manquer de subsistance. Ce sont là des migrations irrégulières qui n'ont lieu que trois à quatre fois dans un siècle, & dont le Bec-croisé & le Cassin fournissent des exemples.



 CHAPITRE XIV.
Les Harengs.

LES Harengs émigrent par grandes troupes du pôle boréal vers les côtes d'Angleterre & de Hollande. Ces émigrations semblent être occasionées par les Baleines & autres grands Poissons que les mers glaciales renferment dans leur sein, & qui poursuivent les Harengs. Ces Monstres marins en avalent à la fois des tonnes entieres. Ils suivent souvent leur proie jusques sur les côtes d'Angleterre ou d'Ecosse. Les Harengs multiplient excessivement, & ils sont peut-être de tous les Poissons ceux qui multiplient le plus. Ils semblent être une manne préparée par la PROVIDENCE, pour la nourriture d'un grand nombre de Poissons & d'Oiseaux de mer. Pour que l'Espèce des Harengs se conservât, il falloit qu'ils fussent se soustraire à la poursuite de leurs Ennemis.

LES Harengs arrivent sur les côtes d'Ecosse & d'Angleterre, vers le commencement de Juin. Leurs nombreuses légions se partagent alors en plusieurs divisions. Les unes dirigent leur course

vers l'est, les autres vers l'ouest. Après avoir navigé quelque temps, les différentes troupes se divisent encore, & parcourent les divers parages des mers Britanniques & de celles d'Allemagne, se réunissent ensuite, & disparaissent enfin au bout de quelques mois. Plusieurs milliers de Hollandois font occupés annuellement à la pêche du Hareng; on peut juger par ce seul trait de l'étonnante multiplication de ce Poisson (1).

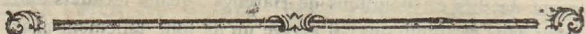
(1) † De tous les Poissons qui vivent au sein des mers, il n'en est point où la magnificence de la Nature dans la multiplication des Êtres vivans, brille avec plus d'éclat que dans le Hareng; & c'est sur-tout ici qu'il faut admirer le merveilleux équilibre qu'elle entretient sans cesse entre la multiplication & la destruction. Malgré le nombre prodigieux d'ennemis qui font aux Harengs une guerre perpétuelle & toujours heureuse, on voit chaque année des flots de ces Poissons s'avancer vers les mers d'Allemagne & d'Angleterre, & fournir constamment aux Pêcheurs les récoltes les plus abondantes. En vain les Baleines, les Requins, les Marfonins & une foule d'autres Poissons font-ils une énorme consommation de Harengs; en vain les Oiseaux de mer en consomment-ils encore une immense quantité; en vain des milliers d'Anglois, de Hollandois, d'Allemands, de François ne cessent-ils d'en remplir leurs filets; la pullulation en est toujours à-peu-près la même, & l'Espèce victorieuse de tous ses Ennemis, se conserve de siècle en siècle & envoie chaque année de nouvelles légions dans nos mers. „ Les Harengs, dit l'illustre Historien (†) des Poissons, entrent par trois fois en si grande quantité dans la Manche, qu'ils ressemblent aux flots d'une mer agitée; c'est ce que les Pêcheurs nom-

(†) Mr. DUHAMEL.

ment des lits ou bouillons de Harengs : quand les filets donnent dans ces bouillons, il arrive qu'ils sont tellement chargés de Poissons qu'ils rompent & coulent bas".

Ce n'est pas uniquement pour se soustraire aux poursuites des grands Poissons qui hantent les mers du Nord, que les Harengs s'avancent en grandes troupes vers les mers d'Angleterre & d'Allemagne; c'est encore pour y recueillir une abondante nourriture que la Nature leur a préparée dans ces parages : ils fourmillent alors de Vers & de petits Poissons dont les Harengs sont très-avides, & qui les engraisent beaucoup. Ils y fraient en même temps. Et peut-être encore que lorsqu'ils abandonnent les mers du Nord, ils n'y trouvent plus assez de nourriture pour fournir à leur subsistance. On peut conjecturer avec fondement, qu'il en est à cet égard des Harengs & des autres Poissons qui émigrent, comme des Oiseaux de passage. Le même instinct & les mêmes besoins peuvent déterminer les migrations chez les uns & chez les autres; & ces migrations sont elles-mêmes le moyen que la sage Nature emploie pour conserver ces Especes si nombreuses en Individus.





C H A P I T R E X V.

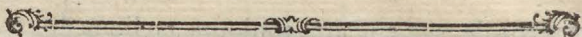
Les Rats de passage.

Ces Rats, particuliers aux contrées les plus septentrionales de l'Europe, apparoissent de temps en temps en si grand nombre dans les campagnes de la Norwege & de la Laponie, que les Habitans s'imaginent qu'ils tombent du Ciel. Un Naturaliste célèbre (1) qui leur a donné l'attention qu'ils méritent, a reconnu que ces Rats ont des émigrations périodiques, tous les 18 ou 20 ans. Ils sortent alors de leurs demeures & se mettent en campagne. En chemin faisant, ils tracent dans la terre des sentiers ou sillons de deux doigts de profondeur, & qui occupent quelquefois la largeur de plusieurs toises. Mais ce que ces émigrations offrent de plus singulier, est que les Rats suivent constamment dans leur marche la ligne droite, sans se détourner jamais qu'à la rencontre d'un obstacle impénétrable. Ainsi, quand il leur arrive d'être arrêtés par un rocher, ils essaient d'abord de le percer, & comme ils n'en peuvent venir à bout, ils en font le tour, & regagnent au-delà la ligne droite. S'ils rencontrent une masse de foin ou de paille, ils la

(1) Mr. LINNEUS.

percent de part en part , toujours en ligne droite. Un lac ne les arrête point : ils le traversent de même ou entreprennent de le traverser en ligne droite , & s'ils trouvent sur leur passage une barque ou quelque autre bâtiment , ils grimpent dessus aussi-tôt , le traversent & descendent de l'autre côté par une ligne parallèle à celle qu'ils ont tracée en montant (2).

(2) †† Le petit Quadrupede dont je parle dans ce Chapitre , habite les montagnes de Norwege & de Laponie. Il y a reçu le nom de *Leming* , que Mr. de BUFFON lui a conservé. C'est un des plus terribles fléaux qui désolent de temps en temps les campagnes de ces Contrées. Ils dévastent les jardins , les champs , les prairies , consomment toutes les productions de la terre , & n'épargnent que ce qui est serré dans les maisons ou dans les greniers où heureusement ils n'entrent point. Ils courent avec assez de vitesse , se creusent des souterreins , comme la Taupe , & mangent comme elle , des racines. Quoique petits , ils sont très-courageux , se défendent contre leurs ennemis , vont au-devant de ceux qui les menacent , & ne fuient point à l'approche des Hommes. Si on les frappe du bâton , ils se jettent dessus & le serrent si fortement entre leurs dents , qu'ils ne lâchent point prise & se laissent transporter ainsi à quelque distance. Ils font entendre un aboiement semblable à celui des petits Chiens. Quand ils ont émigré en grandes troupes de leur Pays natal , ils n'y retournent plus. On assure même qu'ils meurent tous au retour de la verdure ; & comme le nombre de leurs petits cadavres est prodigieux , l'air en est si infecté qu'il en naît des maladies. Ils se dévorent aussi les uns les autres , comme tous les Rats , & de-là vient que leur destruction semble aussi prompte que leur multiplication. Un Auteur raconte , que lorsqu'ils se font la guerre , ils se partagent en deux bandes qui se jettent l'une sur l'autre & s'entredétruisent.



C H A P I T R E X V I.

Les sociétés proprement dites.

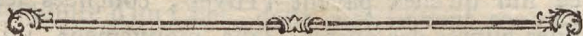
P A R M I les sociétés improprement dites , il en est plusieurs qui dépendent du hafard ou du fait de l'Homme , finon en tout , du moins en partie. Il n'en va pas de même des sociétés proprement dites. Elles ne doivent leur origine à aucun fait humain ni à aucune circonstance étrangere ; mais elles relevent uniquement de la Nature. Les membres qui les composent ne sont pas seulement unis par des besoins ou des avantages communs , & cela pour un temps souvent assez court ; ils le sont encore par un lien plus fort , & qu subsiste jusqu'à la mort de l'Animal ou du moins pendant une grande partie de sa vie ; je veux dire la propre conservation de l'Individu ou celle de sa Famille. L'une & l'autre sont nécessairement attachées à l'état de société. C'est pour cette grande fin que ces différentes Especes d'Animaux sociaux , ont été instruits à travailler en commun à des ouvrages si dignes d'être admirés.

LES sociétés proprement dites pourroient être divisées en deux classes ; la premiere compren-

droit celles dont la fin principale se borne à la conservation des Individus, la seconde celles qui ont pour but & la conservation des Individus & l'éducation des Petits.

PLUSIEURS Especes de Chenilles & quelques Especes de Vers appartiennent à la premiere de ces deux classes; les Fourmis, les Guêpes, les Abeilles, les Castors, &c. à la seconde.

LA premiere classe auroit sous elle deux genres principaux; l'un comprendroit les sociétés à temps, l'autre, les sociétés à vie.



CHAPITRE XVII.

Les Chenilles communes (1).

UN Papillon dépose ses œufs vers le milieu de l'Été sur une feuille de Prunier; le nombre de ces œufs est d'environ trois à quatre cents. Au bout de quelques jours il sort de chacun d'eux une très-petite Chenille. Loin de se disperser sur

(1) † Ces Chenilles sont celles qui se construisent ces nids de pure soie, qu'on rencontre si fréquemment en Hiver sur les haies & sur les Arbres fruitiers, & qui se font remarquer par leur blancheur. La forme & la grandeur de ces nids varient beaucoup.

les feuilles voisines, toutes demeurent rassemblées sur celle qui les a vu naître : le même esprit de société les unit. Elles se mettent aussitôt à filer de concert une toile, d'abord très-mince, mais qu'elles fortifient ensuite peu-à-peu en y ajoutant de nouveaux fils. Cette toile est une vraie tente, dressée sur la feuille, & sous laquelle les jeunes Chenilles se mettent à couvert. A mesure qu'elles grossissent, elles étendent leur logement par de nouvelles couches de feuilles & de soie. Les espaces compris entre ces couches sont les appartemens qui se communiquent tous par des portes ménagées à dessein. C'est dans ce nid qu'elles passent l'Hiver, couchées les unes auprès des autres, sans mouvement, jusques à ce que le retour du Printemps les ranime, & les invite à aller ronger les feuilles naissantes. Enfin, vers le mois de Mai, la société se dissout; chaque Chenille tire de son côté, & va passer le reste de sa vie dans la solitude. Alors, devenues plus fortes, l'état de société ne leur est plus nécessaire; elles n'ont plus besoin d'habitation commune.

CE léger précis de l'histoire de la Chenille nommée *Commune*, parce qu'elle est de celles qu'on rencontre le plus fréquemment, donne une idée des sociétés à temps, & qui ont pour

fin prochaine & directe la conservation des Individus.



CHAPITRE XVIII.

Les Chenilles processionnaires.

CES Chenilles, qui vivent sur le Chêne, & dont les sociétés sont beaucoup plus nombreuses que celles des *Communes*, ont des procédés plus singuliers. Elles sortent de leur nid au Soleil couchant, & marchent en procession sous la conduite d'un Chef, dont elles suivent tous les mouvemens. Les rangs ne sont d'abord que d'une Chenille, ensuite de deux, de trois, de quatre & même de plus. Le Chef n'a rien d'ailleurs qui le distingue, que d'être le premier, & il ne l'est pas constamment, parce que chaque Chenille peut à son tour occuper cette place. Après avoir pris leur repas sur les feuilles des environs, elles regagnent leur nid dans le même ordre, & cela continue pendant toute la vie de Chenille. Parvenues enfin à leur dernier accroissement, chacune se construit dans le nid une coque, où elle se change en Chrysalide, & revêt ensuite la forme de Papillon. Ces métamorphoses

font succéder à l'état de société un nouveau genre de vie, tout différent de l'ancien (1).

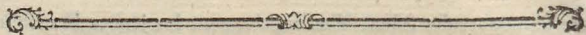
VOILA un exemple des sociétés à vie, dont la fin principale est la conservation des Individus (2).

(1) † Ces curieuses Républicaines ne doivent être observées qu'avec précaution : elles sont les plus venimeuses de toutes les Chenilles de nos Contrées. Elles sont naitre sur la peau des ampoules lors même qu'on ne les touche point. Il suffit quelquefois de se trouver couché au pied d'un Chêne où elles se sont établies, pour éprouver bientôt des démangeaisons très-incommodes. On sait que les Chenilles ne sont point venimeuses par elles-mêmes ; elles ne le sont que par accident. C'est la robe qui est venimeuse & point du tout la Chenille. Les petits poils dont les Chenilles velues sont fournies, se détachent facilement de leur peau & entrent dans la nôtre comme de petites épines. Ce sont uniquement ces poils qui y sont naitre des démangeaisons & des ampoules. Toutes les Chenilles rasées peuvent être maniées impunément. Nos processionnaires du Chêne sont très-fournies de poils fort courts, qui se détachent de leur peau au moindre frottement. L'air qui les environne, en est quelquefois rempli. Leur nid en abonde, & quoique les Chenilles ne l'habitent plus, il ne sauroit être manié sans risque. Les poils de ces Chenilles pourroient donc tenir lieu de véficatoires.

(2) † On trouve en Hiver & au Printemps sur les Pins, de très-nombreuses sociétés de Chenilles qui vivent aussi en République pendant toute leur vie. Elles ne sont pas si venimeuses que les processionnaires du Chêne ; mais on doit néanmoins éviter de les manier. Elles se construisent des nids de pure soie d'une grande blancheur, & qui égalent quelquefois en grosseur la tête d'un Enfant. Les couches de soie, plus ou

moins nombreuses, dont elles enveloppent les jeunes branches & les feuilles de l'Arbre, forment ces nids. Elles y pratiquent une principale ouverture pour l'entrée & la sortie. Elles font de grandes processions : elles marchent toutes une à une & à la file dans le plus grand ordre. La file qui est souvent très-longue, est presque par-tout continue. La Chenille qui est à la tête détermine les évolutions de toute la troupe. Tantôt elles défilent sur une ligne droite, tantôt elles tracent des courbes plus ou moins irrégulières, qui imitent quelquefois des guirlandes, d'autant plus agréables à l'œil, que toutes les parties de la guirlande sont en mouvement & varient sans cesse leurs aspects. Elles s'éloignent du nid à de grandes distances, souvent par mille détours, & pourtant elles savent toujours le retrouver. On les voit revenir par les mêmes chemins sans se détourner ni à droite ni à gauche. Quand plusieurs de ces sociétés s'avoisinent, les guirlandes ou les cordons se multiplient, se dirigent en différens sens, tracent une multitude de figures, & le spectacle en devient plus amusant encore. Leur marche est assez lente, uniforme & presque grave. On la diroit assujettie à une espèce de tactique. Lorsque le tems de la métamorphose approche, elles se construisent des coques de soie ; mais non dans le nid même, comme les processions du Chêne : leur instinct est différent à cet égard : c'est dans la terre qu'elles vont les construire ; & ces coques ne sont pas aussi fournies de soie proportionnellement, que le sont les nids.





C H A P I T R E X I X.

Procédé remarquable des Chenilles qui vivent en société.

IL y a plusieurs Espèces de ces Chenilles, qui sont de vraies républicaines, & dont la discipline, les mœurs, le génie se diversifient autant que ceux de différens Peuples. Il en est qui, comme quelques Sauvages, se construisent des branles ou des hamacs, dans lesquels elles prennent leurs repas, où elles passent même toute leur vie & se transforment (1). Il en est d'au-

(1) †† Ces Chenilles qui se tiennent dans des espèces de hamacs qu'elles savent se construire, sont au nombre des plus communes de nos Contrées. On les trouve au Printemps sur les Pommiers & sur divers Arbustes qui croissent dans les haies, tels que le Prunier sauvage, le Fusain, &c. Elles ne mangent que le parenchyme de la surface supérieure des feuilles; & ce qui est assez remarquable, leur corps ne touche jamais la feuille qu'elles rongent, comme s'il étoit trop délicat pour supporter cet attouchement. Il n'est au moins recouvert que d'une peau très-molle & douée d'une grande sensibilité. Pour peu qu'on touche ces Chenilles, elles avancent ou reculent en droite ligne dans leur hamac, avec une extrême vitesse. On est surpris de voir qu'elles ne se détournent ni à droite ni à gauche tandis qu'elles exécutent des mouvemens si prompts: mais on cesse de l'être dès qu'on vient à découvrir que chaque Chenille est logée dans une sorte de très-longue gaine à claire-voie, que l'œil ne
très

tres qui vivent à la maniere des Arabes ou des Tartares, sous des tentes qu'elles dressent dans les prairies, & quand elles ont consumé toute l'herbe des environs de la tente, elles levent le piquet & vont camper ailleurs (2).

démêle pas, & qu'elle s'est elle-même filée. Tout le nid ou tout le hamac est formé d'un assemblage de ces gaines couchées parallelement les unes sur les autres, dans chacune desquelles est renfermée une Chenille. Le nid enveloppe un certain nombre de menus jets ou de feuilles; & quand le parenchyme de toutes ces feuilles a été consumé, les Chenilles vont tendre un autre hamac sur les feuilles voisines. Elles en tendent ainsi plusieurs successivement dans le cours de leur vie. On les prendroit au premier coup-d'œil pour des toiles d'Araignées. C'est dans le dernier que s'opere la métamorphose. Chaque Chenille s'y prépare en se renfermant dans une coque de pure soie. Toutes les coques sont adossées les unes aux autres, & arrangées par paquets en maniere de gâteau. Je ne fais s'il est nécessaire à ces Chenilles, ou plutôt à leurs Chrysalides, d'avoir toujours la tête tournée en en-bas: mais toutes celles que j'ai examinées dans leurs coques affectoient cette situation.

(2) †† Je pressois un peu trop la comparaison entre nos Chenilles & les Arabes. Elles ne levent pas proprement le piquet & n'emportent pas avec elles leur tente, comme les Arabes. Elles laissent en place celle qu'elles ont tendue sur les herbes des prairies, dont elles ont achevé de consumer les feuilles. Comme elles sont de bonnes fileuses, il leur en coûte peu de dresser une nouvelle tente sur d'autres herbes qu'elles dévorent bientôt. Elles se construisent ainsi pendant le cours de l'Automne une suite de tentes, qui sont des logemens suffisans pour la saison. Mais quand l'Hiver approche, elles songent à se loger plus chaudement. Elles se renferment alors dans une sorte de bourse d'une toile forte, épaisse & opaque, où elles

LES nids que se construisent les Chenilles républicaines sont pour elles de véritables retraites ; elles y sont à l'abri des injures de l'air , & toutes s'y renferment dans les temps d'inaction ou de maladie. Mais elles en sortent à certaines heures pour aller chercher leur nourriture. Elles vont ronger les feuilles des environs : elles les consomment de proche en proche. Souvent elles s'éloignent beaucoup de leur domicile & par différens détours. Cependant elles savent toujours le retrouver & s'y rendre au besoin. Ce n'est pas la vue qui les dirige si sûrement dans leurs marches ; cela est très - prouvé. La Nature leur a donné un autre moyen de regagner le gîte , & ce moyen revient précisément à celui qu'employa ARIADNE pour retirer du labyrinthe son cher THÉSÉE. Nous pavons nos chemins ; nos Chenilles tapissent les leurs. Elles ne marchent jamais que sur des tapis de soie. Tous les chemins qui aboutissent à leur nid , sont couverts de fils de soie. Ces fils forment des traces d'un blanc lustré , qui ont au moins deux à trois lignes de largeur. C'est en suivant à la file ces traces , qu'elles ne manquent point le gîte , quelque tortueux que soient les détours dans lesquels elles

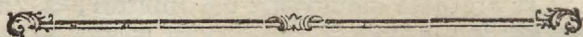
passent la mauvaise saison dans un état d'engourdissement. Elles en sortent dès le mois de Mars pour reprendre leur premier genre de vie.

s'engagent. Si l'on passe le doigt sur la trace, l'on rompra le chemin, & on jettera les Chenilles dans le plus grand embarras. On les verra s'arrêter tout-à-coup à cet endroit, & donner toutes les marques de la crainte & de la défiance. La marche demeurera suspendue, jusques à ce qu'une Chenille plus hardie ou plus impatiente que les autres, ait franchi le mauvais pas. Le fil qu'elle tend en le franchissant, devient pour une autre un pont sur lequel elle passe. Celle-ci tend en passant un autre fil; une troisième en tend un autre, &c. & le chemin est bientôt réparé (3).

LES procédés industrieux des Insectes, & en général des Animaux, s'emparent facilement de notre imagination. Nous nous plaçons à leur prêter nos raisonnemens & nos vues. Il y a bien loin du procédé des Chenilles républicaines, à celui de THÉSÉE. Elles ne tapissent pas leurs chemins pour ne point s'égarer; mais elles ne s'égarerent point, parce qu'elles tapissent leurs che-

(3) †† Ce fut sur les Chenilles *liorées* que j'observai pour la première fois, en 1738, ce procédé remarquable, au moyen duquel les Chenilles qui vivent en société, savent retrouver le chemin de leur nid. Je l'ai revu depuis dans d'autres Chenilles républicaines, & en particulier dans celles qui vivent sur les Pins, dont j'ai parlé, Note 2 du Chap. XVIII. Il est commun, sans doute, à toutes les Processionnaires.

mins. Elles filent continuellement , parce qu'elles ont continuellement besoin d'évacuer la matiere foyeuse que la nourriture reproduit , & que leurs intestins renferment. En satisfaisant à ce besoin , elles assurent leur marche , sans y songer , & ne le font que mieux. La construction du nid est encore liée à ce besoin. Son architecture l'est à la forme de l'Animal , à la structure & au jeu de ses organes , & aux circonstances particulieres où il se trouve. Nous effleurons ici un des principes les plus généraux & les plus philosophiques qu'on puisse former sur les opérations des Brutes : nous y reviendrons.



C H A P I T R E X X.

Question.

LES sociétés que nous venons de parcourir , ne devroient-elles point leur origine à cette circonstance commune aux Chenilles qui les composent , de naître d'œufs déposés les uns auprès des autres ?

IL n'y a pas lieu de le soupçonner ; puisque cette circonstance se rencontre dans beaucoup d'Espèces de Chenilles , qui cependant ne travail-

lent point de concert aux mêmes ouvrages. Les Vers - à - soie en font un exemple très - familier. Il est vrai qu'ils demeurent volontiers rassemblés dans le même lieu ; disposition qui nous est très-avantageuse ; mais les Individus de quantité d'autres Espèces se dispersent après leur naissance pour ne se réunir jamais. Les Araignées nouvellement écloses commencent par filer en commun , & finissent bientôt par se dévorer les unes les autres.

ON est donc obligé de recourir ici à ce principe ou à cet instinct , en vertu duquel chaque Animal agit de la manière la plus conforme à son bien-être ou à sa destination (1).

(1) †† Mr. de REAUMUR avoit déjà touché à la question que je propose dans ce Chapitre , & l'avoit décidée d'après ses propres observations. Voici comment il s'exprime là - dessus.

„ Nos sociétés de Chenilles ne font qu'une même famille , &
 „ font composées des Chenilles sorties des œufs pondus par un
 „ même Papillon , & déposés dans un même tas. On pourroit
 „ croire que c'est une règle générale pour les Chenilles qui
 „ sortent d'œufs déposés les uns auprès des autres , que toutes
 „ celles qui naissent ensemble continuent d'y vivre. Mais si on
 „ suit les histoires des Chenilles de diverses Espèces , on re-
 „ connoitra que ce n'est pas cette circonstance qui décide de
 „ leur façon de vivre , que les unes naissent avec un esprit de
 „ société que les autres n'ont pas ”. Notre Observateur le
 „ prouve par la comparaison de la Chenille nommée à oreilles
 „ avec la Commune. „ Les Papillons femelles des Chenilles de
 „ l'une & l'autre Espèce , ajoute-t-il , arrangent leurs œufs avec

Il y auroit néanmoins une expérience curieuse à tenter sur ce sujet : ce seroit de disperser les œufs du Papillon de la Chenille *commune*, de laisser vivre quelque temps en solitude les Chenilles qui en éclossoient, & de les rassembler ensuite : l'on s'assureroit par ce moyen de l'influence de la circonstance dont nous parlons. On pourroit encore tenter de former des sociétés d'Individus d'Espèces différentes, & de réunir en un seul Corps plusieurs sociétés de même Espèce, &c.

33 le même art, ils les rassemblent dans un nid bien rembourré
 33 de poils, & bien couvert de poils par-dessus. Les petites
 33 Chenilles qui sortent des œufs du Papillon de la Commune,
 33 travaillant de concert aux mêmes ouvrages pendant la plus
 33 grande partie de leur vie, elles habitent ensemble; au lieu
 33 que dès que les Chenilles à oreilles font nées & dès qu'elles
 33 sont sorties de leurs nids, elles se dispersent, chacune de son
 33 côté; elles ne travaillent en commun à aucun ouvrage".

Et combien d'Espèces de Mouches qui naissent les unes auprès des autres, & qui se dispersent au moment qu'elles éclosent, tandis que les Guêpes, les Abeilles, les Fourmis, &c. forment des sociétés nombreuses qui travaillent en commun aux mêmes ouvrages!



 CHAPITRE XXI.

Les sociétés qui ont pour fin principale l'éducation des Petits.

COMME les Chenilles n'engendrent point qu'elles ne soient parvenues à l'état de Papillon, il ne s'agit point dans leurs sociétés de l'éducation des Petits. Leur propre conservation est l'unique fin de leur travail. Il regne parmi elles la plus parfaite égalité : nulle distinction de sexes, & presque nulle distinction de grandeur. Toutes se ressemblent ; toutes ont la même part aux travaux : toutes ne composent proprement qu'une seule famille issue de la même Mere.

LES sociétés des Fourmis, des Guêpes, des Abeilles sont formées sur des modes bien différens. Ce sont des républiques composées de trois ordres de Citoyens, qui se distinguent par le nombre, la grandeur, la figure & le sexe. Les Femelles, ordinairement plus grandes & moins nombreuses, tiennent le premier rang : les Mâles, d'une taille un peu moins avantageuse, mais en plus grand nombre, forment le second ordre ; les *Mulets* ou les *Neutres*, privés de sexe,

toujours plus petits & toujours plus nombreux ;
composent le troisieme ordre (1).

(1) †† Mr. de GEER nous a fait connoître une Punaife champêtre qui vit en famille avec ses Petits , & qui les conduit comme une Poule conduit ses Pouffins. On la trouve en Été sur le Bouleau. Une Mere Punaife de cette Espece conduit trente ou quarante Petits. Elle ne les quitte point ; & dès qu'elle se met à marcher , tous les Petits la suivent ; & lorsqu'elle se fixe sur quelque feuille de l'Arbre pour en pomper le suc , toute la Famille se rassemble autour d'elle. Elle la promene ainsi de feuille en feuille , & de branche en branche. Cette Punaife , presqu'aussi vigilante qu'une Mere Poule , fait la garde auprès de ses Petits , & leur prodigue ses soins , tandis qu'ils sont jeunes encore. „ Il m'arriva un jour , dit notre Observateur , de couper „ une branche de Bouleau , peuplée d'une telle Famille , & je „ vis d'abord la Mere fort inquiete battre sans cesse des ailes „ avec un mouvement très-rapide , sans cependant changer de „ place , comme pour écarter l'ennemi qui venoit de l'appro- „ cher , tandis que dans toute autre circonstance elle se feroit „ d'abord envolée ou auroit tâché de s'enfuir ; ce qui prouve „ qu'elle ne restoit là que pour la défense de ses Petits. On „ observe que c'est principalement contre le Mâle de son Es- „ pece , que la Punaife Mere se trouve obligée de défendre ses „ Petits , parce qu'il cherche à les dévorer par-tout où il les „ rencontre , & c'est alors qu'elle ne manque jamais de tâcher „ de les garantir de tout son pouvoir contre ses attaques ”.



CHAPITRE. XXII.

Les Fourmis.

QUELLE n'est point la merveilleuse activité de ces Insectes laborieux à rassembler les matériaux qui doivent entrer dans la construction de leur nid ! Voyez comment ils savent se réunir & s'entr'aider pour excaver la terre, pour la charrier, pour transporter à leur habitation les brins d'herbe, les pailles, les fragmens de bois, & les autres corps de ce genre, qu'ils emploient dans leurs travaux. Ils semblent ne faire que les entasser pêle - mèle ; mais cette sorte de confusion cache un art & un dessein qu'on découvre dès qu'on cherche à le voir. Sous ce monticule qui est leur logement, & dont la forme facilite l'écoulement des eaux, se trouvent des galeries qui communiquent les unes avec les autres, & qui sont comme les rues de la petite ville (1).

(1) †† Chez les Fourmis, comme chez les Abeilles, les Guêpes, &c. il y a de trois sortes d'Individus ; des Mâles, des Femelles, & des Neutres ou des Individus privés de sexe. Ces trois ordres de Fourmis différent par divers caractères & en particulier par la taille. Les Femelles sont les plus grandes ; les Neutres sont, en général, les plus petits, & les Mâles semblent tenir le milieu entre ces deux grandeurs. Les Individus distingués de sexe ont quatre ailes ; les Neutres en sont toujours dé-

ON est sur-tout frappé des sollicitudes continuelles des Fourmis pour leurs Nourriffons, des

pourvus. Il est fingulier que vers l'arriere-saison les Individus ailés perdent leurs ailes; c'est au moins ce qu'un bon Observateur (+) a remarqué sur un grand nombre de ces Individus.

Les Neutres, beaucoup plus nombreux que les Mâles & les Femelles, ont été chargés seuls de tous les travaux de la fourmilliere: il en est donc encore à cet égard, des Fourmis comme des Abeilles & des Guêpes.

On a vu ci-dessus (Part. IX, Chap. IX), que les Fourmis appartiennent à la classe des Insectes, qui passent par l'état de *Nymphe*: après la dernière transformation, les Mâles & les Femelles sortent de la fourmilliere, voltigent dans l'air, s'unissent de l'union la plus intime, & dès que les Femelles ont été fécondées, elles rentrent dans la fourmilliere pour y faire leur ponte. Les œufs sont extrêmement petits, liffes, blanchâtres, oblongs & membraneux. Il en éclot des Vers à tête écaillée, sans jambes, toujours roulés sur eux-mêmes, & qui ne changent presque pas de place. Incapables de pourvoir par eux-mêmes à leur subsistance, ils sont alimentés journellement par les tendres soins des Ouvrieres. Parvenues à leur parfait accroissement, ils se filent une coque de soie blanche, dans laquelle ils subissent la métamorphose. Ce sont de pareilles coques que le Vulgaire prend pour les œufs des Fourmis, & que les Ouvrieres transportent de côté & d'autre au besoin, & pour lesquelles elles montrent un si grand attachement. Elles n'en montrent pas moins pour les véritables œufs: ils sont disposés par tas, & quand on les disperse, elles les rassemblent de nouveau avec une extrême diligence.

La coque que se file le Ver, est très-nécessaire à la conservation de la Nymphe: elle prévient un trop prompt dessèchement qui exposeroit la vie de celle-ci. Ce n'est point la Nymphe elle-même qui perce cette coque pour venir au jour: le

(+) Mr. de GEEB.

soins qu'elles prennent de les transporter à propos d'une place dans une autre, de les nourrir, & de leur faire éviter tout ce qui pourroit leur

soin de la percer a été encore confié aux laborieuses Ouvrières. Si on la perce avant le temps, la Nymphe périt : les Ouvrières connoissent donc le moment où il convient d'ouvrir la coque. Mais les Nymphes de toutes les Espèces de Fourmis, n'ont pas besoin pour venir à bien, d'être renfermées dans des coques : il en est dont les Nymphes demeurent toujours à découvert, parce que les Vers ne se filent jamais d'enveloppes.

Les Vers & les Nymphes demandent à être tenus dans une température qui ne soit ni trop sèche ni trop humide : les Ouvrières, qui paroissent le savoir, se conduisent en conséquence. Tantôt elles apportent leurs Nourrissans à la surface de la fourmillière pour les exposer au soleil ou au grand air, tantôt elles les rapportent dans l'intérieur, toujours un peu humide, soit pour prévenir leur dessèchement, soit pour les mettre à l'abri du froid. Elles les élèvent ou les abaissent ainsi dans leurs souterrains, suivant que les circonstances l'exigent.

Il paroît que les Fourmis alimentent leurs Petits à la manière des Guêpes, en leur dégorçant la nourriture qu'elles ont elles-mêmes digérée, & qui se montre au-dehors sous l'aspect d'une liqueur visqueuse. Mais lorsqu'elles demeurent privées d'alimens, leur affection pour les Petits se change en cruauté, & elles les dévorent.

J'ai dit qu'il est des Fourmis dont les Vers ne se construisent point de coques & se transforment à nud. M. de GEER nous fait connoître une Espèce de ces Insectes laborieux, qui nous offre en ce genre une singularité bien remarquable : une partie des Individus se renferme dans des coques pour y subir la métamorphose, tandis qu'une autre partie néglige cette précaution & se transforme à découvert. L'enveloppe de soie n'est donc pas aussi nécessaire aux Nymphes de cette Espèce, qu'elle paroît l'être à celles de quelques autres.

nuire. On admire la promptitude avec laquelle elles les soustraient au danger, & le courage avec lequel elles les défendent. On a vu une Fourmi partagée par le milieu du Corps, transporter les uns après les autres huit ou dix de ses Nourrissans. Enfin, elles ont soin encore d'entretenir autour d'eux le degré de chaleur qui leur convient.

ELLES vont chercher au loin leurs alimens & leurs provisions. Différens chemins, assez souvent fort tortueux, aboutissent à la fourmillière. Les Fourmis les suivent à la file, & ne s'égarerent point, non plus que les Chenilles républicaines. Comme ces dernières, elles laissent des traces par tout où elles passent. Ces traces ne sont pas sensibles aux yeux; elles le seroient plutôt à l'odorat: on fait que les Fourmis ont une odeur pénétrante. Quoi qu'il en soit, si l'on passe le doigt à plusieurs reprises sur un mur le long duquel des Fourmis montent & descendent à la file, on les arrêtera tout court, & on s'amusera quelque temps de leur embarras. Il en sera de ces processions de Fourmis comme je l'ai raconté de celles des Chenilles.

LA prévoyance des Fourmis a été fort célébrée. L'on répète depuis près de trois mille ans,

qu'elles amassent des provisions pour l'Hiver ; qu'elles savent se construire des magasins où elles renferment les grains qu'elles ont recueillis pendant la belle saison. Ils leur seroient très inutiles , ces magasins ; elles dorment tout l'Hiver , comme les Marmottes , les Loirs , & bien d'autres Animaux. Un degré de froid assez médiocre suffit pour les engourdir. Que seroient - elles donc de ces prétendus magasins ? aussi n'en construisent - elles point. Les grains qu'elles charrient avec tant d'activité à leur domicile , ne sont point du tout pour elles des provisions de bouche ; ce sont de simples matériaux qu'elles font entrer dans la construction de leur édifice , comme elles y font entrer des brins de bois , des pailles , &c. Les faits attestés par l'antiquité la plus vénérable , ont donc encore besoin de l'œil de l'Observateur , & de la Logique du Philosophe (2).

(2) †† Mr. de GEER nous apprend , qu'ayant interrogé par Lettre Mr. de REAUMUR sur cette multitude de petits corps légers que les Fourmis charrient avec tant d'activité , ce grand Observateur lui avoit fait la réponse suivante : *Je ne crois pas qu'il y faille entendre aucun mystere. Il n'est point de petit corps que quelques Especes de Fourmis ne mettent en œuvre : petits fragmens de bois , petits fragmens de feuilles & de tiges de Plantes , graines de divers fruits , petites pierres , tout ce qu'elles peuvent transporter leur est bon lorsqu'il est sous leur main. J'ai vu de petites fourmillières construites entièrement de*

grains d'orge, dont les Fourmis n'avoient pas envie de fâter pour se nourrir.

Le célèbre Observateur Suédois transcrivoit ce fragment de son illustre Correspondant, à l'occasion d'une récolte de résine que certaines grosses Fourmis vont faire sur les Pins de la Suede, & qu'elles transportent par petits morceaux dans leur habitation avec des brins d'écorce & des feuilles seches, pour en épaissir de plus en plus la couverture hémisphérique. Il s'étoit bien assuré de son côté, que cette résine ne leur servoit point de nourriture. „ Les véritables alimens, dit-il, que je „ leur ai vu ramasser, & avec lesquels je les ai vu descendre „ le long des Arbres & porter dans leurs nids, c'étoient de „ petits Insectes, comme des Mouches, des Vers, de petites „ Chenilles qu'elles avoient pu attraper. Je les ai vu aussi „ avaler avec avidité les gouttes d'eau que je mettois à leur „ portée ”.

On fait que les Fourmis dissequent avec toute l'adresse d'un Anatomiste, les cadavres qu'elles viennent à rencontrer : elles en enlèvent toutes les parties molles ou charnues, & n'y laissent que les parties tendineuses & osseuses. Mais les Fourmis ne sont pas seulement carnivores, elles sont encore frugivores, & l'on n'ignore pas combien elles sont avides de fruits & de liqueurs sucrées.

Ainsi que les Abeilles, les Fourmis ont eu bien plus de Romanciers que d'Historiens, & l'histoire des unes & des autres a été également gâtée par l'amour du merveilleux. Les Voyageurs & les Écrivains d'Histoire naturelle, qui les ont copiés & qui se sont copiés les uns les autres, nous ont représenté les marches ou les expéditions des Fourmis comme celles des armées les mieux disciplinées. Il leur ont donné des Généraux, des Maréchaux des Logis, des Pourvoyeurs, des Ouvreurs, &c. Ils nous ont débité que ces Coureurs étoient chargés d'aller à la découverte, & que lorsqu'ils avoient fait rencontre de quelques grosses victuailles qu'ils ne pouvoient transporter eux-mêmes à la fourmillière, ils revenoient aussi-tôt en donner avis à la troupe, qui envoyoit sur-le-champ des détachemens pour

s'emparer du butin. Je n'acheve pas ce petit roman ; il vaut mieux que je dise tout simplement à quoi tout cela se réduit. Pour l'ordinaire les Fourmis suivent assez constamment les sentiers qui conduisent à leur habitation ; mais il arrive souvent, qu'attirées par certaines odeurs ou par d'autres sensations à nous inconnues, elles quittent les routes battues pour s'en frayer de nouvelles de côté & d'autre. Si une Fourmi qui enfile une de ces nouvelles routes, est conduite par hasard à quelques victuailles, elle en détachera un fragment qu'elle emportera dans la fourmillière. Mais la Fourmi qui a fait cette heureuse découverte, laisse des traces sur son passage, qui indiquent sa route : ces traces sont bientôt reconnues par d'autres Fourmis qui ne manquent point de les suivre : la nouvelle route est de plus en plus fréquentée, & en peu de temps de nombreuses troupes arrivent au lieu de la découverte & se jettent sur le butin. C'est ainsi qu'une seule Fourmi peut déterminer un grand nombre de ses Compagnes à se rendre dans un certain lieu, sans qu'il soit besoin de lui prêter un langage particulier, au moyen duquel elle leur annonce la découverte qu'elle vient de faire. Il suffit d'admettre qu'un instinct naturel porte tous les Individus de la même Société à suivre les traces que tous laissent sur leur passage. Il y a une foule de pareils faits que nous présente l'histoire des Animaux, qui s'expliquent heureusement par des moyens analogues & aussi simples, & qu'on semble vouloir rendre inexplicables par le faux merveilleux dont on se plaît à les surcharger. Il y a assez de vrai merveilleux dans les procédés industriels des Animaux, pour qu'un Écrivain soit très-sûr d'intéresser les Lecteurs judicieux en les peignant au naturel.

¶ Nous avons à regretter que le célèbre LYONET n'ait pas été lui-même témoin des curieux procédés de certaines Fourmis des Indes orientales, qu'il ne nous raconte que sur le témoignage de Personnes qu'il assure être dignes de foi. Je transcrirai le fait dans ses propres termes. „ Ces Fourmis, dit-il, ne marchent jamais à découvert ; mais elles se font toujours des chemins en galerie pour parvenir là où elles veulent être.

„ Lorfqu'occupées à ce travail elles rencontrent quelque corps
 „ folide qui n'eft pas pour elles d'une dureté impénétrable,
 „ elles le percent & fe font jour au travers. Elles font plus :
 „ par exemple, pour monter au haut d'un pilier, elles ne cou-
 „ rent pas le long de fa fuperficie extérieure; elles y font un
 „ trou par le bas, elles entrent dans le pilier même, & le
 „ creufent jufqu'à ce qu'elles foient parvenues au haut. Quand
 „ la matiere, au travers de laquelle il faudroit fe faire jour,
 „ eft trop dure, comme le feroient une muraille, un pavé de
 „ marbre, &c. elles s'y prennent d'une autre maniere. Elles
 „ fe font le long de cette muraille ou fur ce pavé, un chemin
 „ voûté, composé de terre, liée par le moyen d'une humeur
 „ vifqueufe, & ce chemin les conduit où elles veulent aller.
 „ La chofe eft plus difficile lorfqu'il s'agit de paffer fous un
 „ amas de corps détachés. Un chemin qui ne feroit que voûté
 „ par-deffus, laifferoit par-deffous trop d'intervalles ouverts,
 „ & formeroit une route trop raboteufe, cela ne les accom-
 „ moderoit pas; auffi y pourvoient-elles, mais c'eft par un plus
 „ grand travail. Elles fe conftruifent alors une efpece de tube,
 „ un conduit en forme de tuyau, qui les fait paffer par-deffus
 „ cet amas en les couvrant de toutes parts. Une Perfonne qui
 „ m'a confirmé tous ces faits, m'a dit avoir vu elle-même,
 „ que des Fourmis de cette Efpece ayant pénétré dans un
 „ Magafin de la Compagnie des Indes orientales, au bas duquel
 „ il y avoit un tas de cloux de Giroffe qui alloit jufqu'au
 „ plancher, elles s'étoient fait un chemin creux & couvert qui
 „ les avoit conduites par-deffus ce tas, fans le toucher, au
 „ fecond étage, où elles avoient percé le plancher & gâté en
 „ peu d'heures pour plusieurs milliers en étoffes des Indes, au
 „ travers defquelles elles s'étoient fait jour. Des chemins d'une
 „ conftruction fi pénible, femblent devoir coûter un temps ex-
 „ celfif aux Fourmis qui les font. Il leur en coûte pourtant
 „ beaucoup moins qu'on ne croiroit. L'ordre avec lequel une
 „ grande multitude y travaille, fait avancer la befogne. Deux
 „ grandes Fourmis, qui font apparemment deux Femelles, ou
 „ peut-être deux Mâles, puifque les Mâles & les Femelles font
 „ „ ordinairement

33 ordinairement plus grandes que les Fourmis du troisieme ordre ;
 33 deux grandes Fourmis , dis-je , conduisent le travail & mar-
 33 quent la route. Elles sont suivies de deux files de Fourmis
 33 ouvrières , dont les Fourmis d'une file portent de la terre , &
 33 celles de l'autre une eau visqueuse. De ces deux Fourmis les
 33 plus avancées , l'une pose son morceau de terre contre le
 33 bord de la voûte ou du tuyau du chemin commencé : l'autre
 33 détrempe ce morceau , & toutes deux le pétrissent & l'atta-
 33 chent contre le bord du chemin. Cela fait , ces deux ren-
 33 trent , vont se pourvoir d'autres matériaux & prennent en-
 33 suite leur place à l'extrémité postérieure des deux files.
 33 Celles qui après celles-ci étoient les premières en rang ,
 33 aussi-tôt que les premières sont rentrées , déposent pareille-
 33 ment leur terre , la détrempent , l'attachent contre le bord
 33 du chemin , & rentrent pour chercher de quoi continuer
 33 l'ouvrage. Toutes les Fourmis qui suivent à la file , en font
 33 de même , & c'est ainsi que plusieurs centaines de Fourmis
 33 trouvent toutes moyen de travailler dans un espace fort étroit ,
 33 sans s'embarasser , & d'avancer leur ouvrage avec une vitesse
 33 surprenante ".

Ce ne sont que les Fourmis des grandes Especes qui élèvent
 au-dessus de leurs souterrains un monticule arrondi , dont la
 base a quelquefois deux à trois pieds de diametre , & qui est
 formé de l'entassement d'une multitude presqu'infinie de petits
 corps légers , qu'elles charrient continuellement avec une adresse
 & une activité surprenantes. En même temps que cette couve-
 ture en maniere de dôme facilite l'écoulement des eaux , elle
 entretient une certaine chaleur dans les galeries , & procure
 aux Fourmis une terrasse commode & agréable , où elles aiment
 à se rassembler , & où elles exposent leurs Nourrissons aux
 douces influences du Soleil & du plein air. De petites ouver-
 tures ménagées çà & là sur cette sorte de terrasse , sont autant
 de portes qui communiquant avec les galeries souterraines , per-
 mettent aux Fourmis d'y rentrer & d'en ressortir à volonté. Si
 l'on renverse le monticule & qu'on en disperse au loin les ma-
 tériaux , les laborieuses & diligentes Ouvrières s'empresseront

à les rassembler de nouveau & à en former un monticule pareil au premier.

Mais les Fourmis des petites Especes ne se logent pas à si grands frais : le dessous d'une pierre, un trou d'Arbre, l'intérieur d'un fruit desséché ou tout autre corps caveux leur fournit un domicile convenable & dont elles savent profiter. Il en est néanmoins qui s'établissent dans la terre, & que la Nature a condamnées à un assez grand travail. Elles ont à creuser des souterrains de plusieurs pouces de profondeur, ou des especes de boyaux, souvent fort tortueux, qui vont aboutir à la surface du terrain. Elles ont donc beaucoup à excaver; & elles s'occupent de ce travail pénible avec un soin, une diligence & une assiduité qui attachent fortement le Spectateur.

Je ferai encore remarquer, qu'il est dans nos Contrées une très-grosse Fourmi noire, qui n'amasse point de matériaux pour en former un monticule; mais qui se niche dans l'intérieur des vieux arbres, ou dans les bois pourris, qui les creuse sans relâche avec ses fortes pinces, en détache des tas de sciure, & s'y pratique des logemens spacieux.

Je prolongerois beaucoup cette Note si je touchois à ce que divers Écrivains nous racontent des fameuses Fourmis de *visite* de Surinam; des Fourmis de Guinée, qui se construisent avec une terre mastiquée des huttes de plusieurs pieds d'élévation, & à plusieurs logemens; des Fourmis du Pégu qu'on assure produire la Lacque, &c. &c. La plupart de ces faits demanderoient à être vérifiés par de meilleurs Observateurs que ceux auxquels nous les devons. Il n'est pas même bien sûr que tous les Insectes que les Voyageurs ont pris pour des Fourmis & dont ils nous rapportent les procédés, en fussent réellement. Il est des Mouches qui ressemblent beaucoup aux Fourmis, & qui ont pu quelquefois les induire en erreur.



CHAPITRE XXIII.

Les Guêpes souterraines.

UNE république de Guêpes , quelque nombreuse qu'elle soit , doit sa naissance à une seule Mere. Celle - ci sans aucune aide , perce la terre au Printemps , & y pratique une cavité , dans laquelle elle construit un petit gâteau , qui est un assemblage de cellules hexagones , dont les ouvertures sont tournées verticalement en en-bas. Dans chaque cellule , elle pond un œuf de *Neutres* , c'est-à-dire , de Guêpes - ouvrières ; car chez les Guêpes , comme chez les Abeilles , les *Neutres* sont chargés du gros des ouvrages : il convenoit donc ici qu'ils nâquissent les premiers , afin de soulager la Mere dans ses travaux. Ils le font en effet , dès que par ses soins infatigables ils sont parvenus de l'état de Ver à l'état de Mouche. Ils se mettent à construire de nouveaux gâteaux attachés au premier & les uns aux autres par de petits supports en maniere de colonnes (1).

(1) † Les Petits des Guêpes souterraines demandoient à avoir toujours la tête tournée en en-bas : les cellules qui leur servent de berceaux , sont disposées en conséquence. Tous les gâteaux du guépier sont donc paralleles à l'horison , & toutes

DES œufs de Femelles, de Mâles & de Neutres font déposés dans les cellules de ces gâteaux par la Mere - Guêpe, & les Petits qui en éclosent, sont élevés par les Neutres (2). Deve-

les cellules ont leur ouverture tournée en en-bas. Le guépier est ainsi un petit édifice à plusieurs étages ; & comme sa forme est ovale, on comprend que les étages du milieu ont plus d'étendue que ceux des extrémités. Le nombre de ces étages est d'environ douze à quinze dans les grands guépiers. Entre chaque étage regne une colonnade qui lie le gâteau inférieur au supérieur. La hauteur des étages est proportionnée à la taille des Habitans. La partie supérieure de chaque gâteau est un plancher sur lequel ils marchent commodément ; car les cellules n'ont pas un fond pyramidal comme celles des Abeilles ; le leur n'est que légèrement arrondi. L'ouvrage de nos Guêpes n'est donc pas si géométrique que celui des Abeilles, & ne devoit pas l'être. Chaque gâteau ne devoit porter qu'un seul rang de cellules ; pour qu'elles eussent toutes leur ouverture tournée en en-bas. Le nombre des cellules d'un guépier va à plus de seize mille. Il y en a de trois grandeurs qui répondent à la diversité de taille des trois ordres d'Individus. Les plus grandes sont destinées aux Vers qui doivent devenir des Guêpes-femelles : les plus petites sont destinées aux Vers qui deviendront des Neutres. Celles-ci ne se trouvent jamais mêlées dans le même gâteau avec des cellules de Mâles ou de Femelles ; mais elles occupent en entier un même gâteau. Il n'en va pas ainsi des autres ; on les trouve souvent distribuées ensemble dans le même gâteau.

(2) †† Ce ne sont pas les seuls Neutres qui ont été chargés de l'éducation des Petits, un bon nombre de Femelles partagent aussi ces soins. Il n'en est donc pas à cet égard de la république des Guêpes comme de celle des Abeilles, où il n'y a qu'une seule Femelle uniquement occupée à pondre. Chez les

mus Mouches dans leur temps, les Femelles & les Neutres s'occupent à étendre la ville naissante : les Mâles ne prennent point de part à ce

Guêpes il y a plusieurs centaines de Femelles & à-peu-près autant de Mâles. Ces Mâles ne font pas non plus aussi paresseux que ceux des Abeilles : ils ont de petites fonctions dont ils s'acquittent très-bien : ils aident aux Ouvrières à nettoyer les gâteaux & à transporter les cadavres hors de l'habitation : si ceux-ci sont trop gros, ils les partagent & les charrient par morceaux.

On fait que les Guêpes sont frugivores & carnivores : elles recherchent avec avidité les fruits qui abondent en liqueurs sucrées, elles font une guerre cruelle aux Mouches & sur-tout aux laborieuses Abeilles, dont elles emportent le ventre pour se saisir du miel qu'il recèle. Elles savent aussi se pourvoir de chair dans nos boucheries & dans nos offices. Elles en coupent des morceaux quelquefois aussi gros qu'elles, & les transportent dans leur guêpier, où ils sont distribués à leurs Compagnes & à leurs Petits.

Il y a lieu de penser que les Femelles & les Ouvrières proportionnent la qualité de la nourriture à l'âge des Petits. On observe qu'elles n'administrent qu'une forte de liqueur aux plus jeunes, & qu'elles donnent des nourritures solides aux plus âgés. Elles leur distribuent la bécquée à la manière des Oiseaux, en la leur dégorgeant dans la bouche, après l'avoir digérée en partie. On voit les Petits s'avancer hors de la cellule & ouvrir la bouche pour la recevoir. On peut même les élever, pour ainsi dire, à la brochette comme les Oiseaux. Quand ils n'ont plus à croître, ils ferment eux-mêmes leur cellule avec un couvercle de soie, & s'y transforment bientôt en Nymphes.

Mais ces mêmes Guêpes qui montrent en Été tant d'affection pour leurs Nourrissons, & qui en prennent un si grand soin, les massacrent tous impitoyablement à l'approche des premiers froids. On s'étonneroit d'une telle barbarie si l'on ne savoit

travail ; leur principale fonction est de féconder les jeunes Femelles. Ils sont pourtant encore chargés , jusqu'à un certain point , de pourvoir à la subsistance des jeunes Nourrissans. La petite république augmente ainsi de jour en jour ; & vers la fin de l'Été elle est déjà une grande ville peuplée de plusieurs milliers d'Habitans. Le guépier a communément alors 15 à 16 pouces de longueur , sur 12 à 13 de largeur. Les gâteaux sont recouverts d'une épaisse enveloppe de la même matiere que celle dont ils sont eux-mêmes composés ; savoir , d'une espece de papier , fait

que ces premiers froids qui tuent le plus grand nombre des Guêpes, tueroient infailliblement les Petits beaucoup plus délicats que leurs Meres - nourrices. Elles abregent donc leurs souffrances en les mettant à mort.

Ainsi le guépier n'est plus qu'un cimetièr à la fin de l'Automne : quelques Femelles seulement échappent à la mortalité générale. Elles demeurent engourdies tout l'Hiver sans prendre aucune nourriture , & au retour du Printemps chacune d'elles peut devenir la fondatrice d'une nouvelle république. Elle jette sous terre les fondemens d'un nouveau gâteau , & les œufs qu'elle ne tarde pas à y pondre , sont tous prolifiques , parce qu'elle a été fécondée par un Mâle à la fin de l'Été ; car les amours des Guêpes ne sont pas équivoques comme ceux des Abeilles , & il est bien prouvé par les observations de leur plus illustre Historien (†) , qu'elles s'accouplent comme la plupart des Mouches.

(†) Mr. de REAUMUR.

de vieux bois; & cette enveloppe est comme l'enceinte de la ville (3).

(3) †† Ce sont de grandes Mineuses que les Guêpes dont j'esquissè l'histoire; elles entendent à merveille à excaver la terre & à y pratiquer un souterrain spacieux pour y loger commodément leur guêpier. Quelquefois néanmoins elles trouvent le moyen de retrancher beaucoup de ce rude travail en profitant habilement des souterrains que se creuse la Taupe. Une galerie plus ou moins longue & plus ou moins tortueuse conduit à la porte de la petite ville souterraine; c'est un chemin battu que les Habitans savent toujours retrouver & dont l'entrée imite celle d'un clapier de Lapin.

Cette grande cavité que les Guêpes se creusent à un pied ou un pied & demi sous terre, est très-propre à les mettre à couvert des insultes de leurs ennemis, & à les dérober aux regards des Curieux; mais elle n'est pas la vraie enveloppe des gâteaux; je veux dire, qu'ils ne sont pas appuyés immédiatement contre les parois de la cavité. L'architecture de nos Guêpes n'est point aussi simple, & suppose des vues qui, pour être remplies, exigent un travail d'un tout autre genre & qu'on admire dès qu'on vient à le découvrir. L'eau des pluies, qui perce peu-à-peu la terre, pénétreroit enfin jusqu'aux gâteaux, & les Guêpes ont un grand intérêt à prévenir cet accident. Elles ont donc été instruites à donner à leurs gâteaux une enveloppe particulière qui les préserve de l'humidité. Elle est composée d'une multitude de petites voûtes posées les unes au-dessus des autres & les unes à côté des autres, & qui forment ensemble une enceinte d'environ un pouce & demi d'épaisseur. Quoique toutes les petites voûtes ne soient que d'un papier gris assez fin, elles ne laissent pas de répondre très-bien au but par leur ingénieuse construction. On sent d'abord que l'humidité qui pénétreroit quelques-unes des voûtes supérieures seroit arrêtée par les voûtes inférieures bien mieux qu'elle ne le seroit par un simple massif de même épaisseur; & cela précisément parce que les

couches de papier n'étant pas appliquées immédiatement les unes aux autres, les intervalles qui restent entr'elles s'opposent aux progrès de l'humidité & en facilitent encore l'évaporation.

Les cellules & les colonnes sont faites de la même matière que les voûtes. Les Guêpes ne bâtissent qu'en papier. Elles ont possédé de tout temps l'art de le fabriquer, & les Hommes auroient pu apprendre d'elles, il y a bien des siècles, ces procédés si utiles dont nos Modernes se glorifient. C'est sur les vieux bois qui ont été long-temps exposés à l'action du Soleil & de la pluie, & qui ont été, en quelque sorte, rous, que nos industrieuses Mouches vont se pourvoir de la matière dont elles fabriquent leur papier. Avec leurs dents tranchantes elles en détachent de menus filamens, qu'elles mettent en charpie, & qu'elles réduisent peu-à-peu en pâte molle en les broyant & les humectant dans leur bouche. Elles en forment des pelotes arrondies, qu'elles transportent dans leur habitation. Elles les étendent en lames minces en s'aidant de leurs dents & de leurs jambes, & c'est d'un nombre prodigieux de ces lames qu'elles construisent ces jolis ouvrages où brille tant d'industrie. Je risquerais peut-être de passer moi-même pour un Romancier si j'ajoute, que nos ingénieux Architectes ont attention de donner aux colonnes beaucoup plus de solidité qu'au reste de l'ouvrage, & qu'elles ont soin d'en élargir le base & le chapiteau pour qu'elles puissent mieux embrasser les parties de l'édifice qu'elles ont à soutenir.



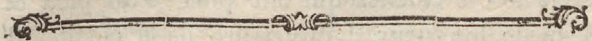
CHAPITRE XXIV.

Les Frêlons & quelques autres Especies de Guêpes.

†† **L**ES Frêlons, qui appartiennent au genre des Guêpes & qui les surpassent toutes en grandeur, ne possèdent pas au même degré que les Guêpes souterraines, l'art de fabriquer du papier avec des fragmens de vieux bois. Le leur est grossier, épais & fort cassant. Il n'est fait que de sciure de bois pourri, dont il retient la couleur. L'architecture des Frêlons ressemble d'ailleurs beaucoup à celle des Guêpes qui bâtissent sous terre; mais les colonnes qui soutiennent les gâteaux sont plus hautes & plus massives, & celle du milieu surpasse toutes les autres en grosseur. Les Frêlons recouvrent aussi leurs gâteaux d'une enveloppe de papier, à laquelle ils donnent d'abord la forme d'une cloche ou d'un chapiteau arrondi. Ils suspendent leur guèpier dans des greniers, dans de vieilles masure, & le plus souvent dans de vieux troncs d'Arbres dont ils agrandissent la cavité à l'aide de leurs fortes tenailles, auxquelles le bois ne sauroit résister.

MAIS toutes les Guêpes ne cachent pas leur nid comme les Guêpes souterraines & les Frêlons : il est de petites Especes de ces Mouches industrieuses, qui bâtissent à découvert. Toutes ne forment que des Sociétés peu nombreuses, qu'il est facile d'observer. Elles attachent leur nid à une menue branche d'Arbre ou d'Arbuste ; & le papier dont il est fait n'est pas moins fin que celui des Guêpes souterraines : il en a aussi la couleur : la pluie pénétreroit donc facilement dans son intérieur , si nos adroites Ouvrieres ne prenoient point de précautions pour l'en garantir. Les procédés de toutes les Especes ne sont pas les mêmes à cet égard ; mais tous répondent bien à la fin. Les unes recouvrent leur guêpier d'un très-grand nombre de feuilles de papier , qui laissent entr'elles des intervalles , & qui imiteroient parfaitement les pétales d'une rose si elles en avoient les belles couleurs. Ce sont les plus jolis ouvrages que ces petits guêpiers qui imitent si bien une rose à cent feuilles. D'autres Guêpes , qui ne savent pas donner une enveloppe à leurs guêpiers , y suppléent très-bien en les attachant à la branche , de maniere que le plan du gâteau est à-peu-près vertical : l'axe des cellules est ainsi horizontal & la pluie ne pénètre pas dans leurs ouvertures. Mais nos petits Architectes ne se bornent pas à

cette seule précaution : ils ont soin encore de tourner vers le nord ou vers l'est la face du gâteau où se trouvent les ouvertures des cellules ; & ce qui est plus constant & plus remarquable , ils enduisent le guêpier d'un vernis impénétrable à l'eau.



CHAPITRE XXV.

Les Guêpes cartonnières.

†† **L**ES Guêpes de nos Contrées , qui excellent le plus dans l'art de fabriquer le papier , ne nous paroîtront que des Apprentiffes si nous les comparons aux Guêpes *cartonnières* du nouveau Monde , dont les ouvrages en ce genre ne le cedent point en beauté à ceux de nos plus habiles Ouvriers. Le nom qui a été donné à ces Guêpes si singulièrement industrieuses , indique déjà qu'elles ne travaillent qu'en carton (1). Il faut que je le répète ; celui qu'elles savent fabriquer a une blancheur , une force & un poli qu'on ne se lasse point d'admirer. Nos habiles Ouvrières n'excellent pas moins dans l'art de bâtir ou d'employer leur carton , que dans celui

(1) Ces Mouches portent aussi le nom de *Guêpes de Cayenne*.

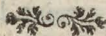
de le fabriquer. Elles construisent elles-mêmes la ruche où elles logent leurs gâteaux ; & cette ruche est une sorte de boîte de carton en forme de cloche , plus ou moins alongée ou plus ou moins évasée , qu'elles suspendent solidement par son extrémité supérieure à une branche d'Arbre. Il est de ces cloches qui ont plus d'un pied & demi de longueur. L'ouverture de la cloche est fermée par un couvercle convexe du même carton ; mais les Guêpes ménagent sur un des côtés du couvercle , une petite ouverture ronde qui est la seule porte de la ruche. Les gâteaux qui en occupent l'intérieur sont distribués par étages comme ceux de nos Guêpes souterraines : mais ils ne sont point soutenus par des colonnes : ils sont corps avec la boîte & tiennent immédiatement à ses parois. Ce n'est point simplement le fond des cellules qui forme le plancher ou la partie supérieure du gâteau sur laquelle les Guêpes se promènent ; elles construisent un vrai plancher très-uni , sous lequel elles bâtissent les cellules , dont les ouvertures sont ainsi tournées en en-bas. Les planchers ou les gâteaux ne sont pas plans ; ils ont en dessous la même convexité que le couvercle qui ferme la boîte. On aime à découvrir la raison de cette convexité : chaque plancher ou chaque gâteau a été lui-même un couvercle ; car nos prudentes Cartonnieres

veulent que la boîte soit toujours fermée quand elles travaillent à la construction des cellules. Représentez - vous cette boîte lorsqu'elle ne contient encore que deux gâteaux : elle est fort courte, & les Guêpes vont travailler à la prolonger & à augmenter le nombre des gâteaux. Pour y parvenir, elles prolongent les bords de la boîte ; la font descendre par de - là le couvercle , & contre le bord inférieur de la partie prolongée, elles construisent un nouveau couvercle convexe par-dessous, comme le précédent qui n'est plus à présent un couvercle ; mais qui est devenu un nouveau plancher sous lequel les Guêpes vont bâtir de nouvelles cellules. Ce plancher conserve l'ouverture ronde qui étoit auparavant la porte de la ruche, & qui sert maintenant de porte de communication d'un étage à l'autre. Chaque étage a ainsi sa porte, parce que tous les étages ont été dans leur origine un couvercle ou un fond de ruche.

LES cellules des Cartonnières sont hexagones comme celles de toutes les autres Guêpes, & servent aux mêmes usages. Lorsque les Vers qu'elles y élèvent ont atteint leur parfait accroissement, ils tapisent de soie la cellule & y mettent un couvercle du même tissu. Il y a aussi chez les Cartonnières de trois sortes d'Individus ; mais

on ne fait pas encore quelle part chaque forte prend aux travaux de la ruche. Il y a apparence que les bois qu'emploient nos Cartonnières influent sur la beauté de leur carton, & les leçons qu'elles nous donnent en ce genre pourroient nous devenir d'autant plus utiles, que nos chiffons fournissent à peine à la prodigieuse consommation que nous faisons journellement des cartons & des papiers. Ces Mouches & les autres Guêpes qui vivent en société semblent nous inviter à imiter leurs procédés en essayant de fabriquer des papiers avec des bois & des écorces. Il est bien d'autres pratiques des Animaux, qui nous donnent des instructions importantes auxquelles nous ne prêtons pas l'attention qu'elles méritent (2).

(2) Un bon Observateur, M. SCHÆFFER, s'est empressé à entrer dans les vues vraiment utiles que Mr. de REAUMUR avoit proposées dans son intéressante histoire des Guêpes, & il a très-bien réussi à faire diverses fortes de papiers avec des bois ou des écorces de différentes espèces de Plantes. Il m'en a envoyé des échantillons, qui montrent assez tout ce qu'on peut se promettre des procédés auxquels il a eu recours.



CHAPITRE XXVI.

Les Abeilles.

LE gouvernement des Abeilles tient plus du monarchique que du républicain. Une seule Mouche y dirige tout. Cette Mouche est non-seulement la Reine du peuple, elle en est encore la Mere au sens le plus étroit, Des 30 à 35 mille Mouches, dont une ruche est souvent fournie, la Reine est la seule qui engendre. C'est à cette prérogative, plus réelle que beaucoup de celles qui distinguent les Souverains, qu'elle doit l'extrême affection que son Peuple lui porte. Elle est presque toujours environnée d'un cercle d'Abeilles, uniquement occupées du soin de lui être utiles. Les unes lui présentent du miel, les autres passent légèrement leur trompe sur son corps à diverses reprises, afin d'en détacher tout ce qui pourroit le salir. Lorsqu'elle marche, toutes celles qui sont sur son passage se rangent pour lui faire place. Elles savent ou paroissent savoir que cette marche a un objet important, celui d'augmenter le nombre des Citoyens

EN effet, elle cherche alors des cellules pro-

pres à recevoir les œufs. Ces cellules sont, comme celles des Guêpes, de figure hexagone, mais leur fond a une forme beaucoup plus recherchée : au lieu d'être à-peu-près plat, il est pyramidal, & composé de trois lozanges égales & semblables, dont les proportions sont telles, qu'elles réunissent ces deux conditions très-remarquables ; la première, de donner à la cellule la plus grande capacité ; la seconde, d'exiger le moins de matière pour sa construction.

L'ARCHITECTURE des Abeilles surpasse encore celle des Guêpes dans l'ordonnance des gâteaux ; ils n'ont chez celles-ci qu'un seul rang de cellules : chez celles-là, le terrain est mieux ménagé ; chaque gâteau porte un double rang d'alvéoles. Ils sont appuyés les uns contre les autres par leur fond, de manière que l'ouverture de ceux d'un rang regarde du côté opposé à celui vers lequel ceux de l'autre rang sont tournés (1).

(1) †† Ce que je dis ici de la construction des cellules est bien imparfait. Les cellules qui occupent les deux faces d'un même gâteau, sont bien appuyées les unes contre les autres par leurs fonds ; mais ces fonds ne sont pas plats ou un peu arrondis, comme dans les gâteaux des Guêpes ; ils sont pyramidaux & formés de trois petites pièces en lozanges, égales & semblables. C'est cette figure pyramidale qui permet aux fonds des cellules des deux faces opposées du gâteau, de s'ajuster les uns contre les autres de manière qu'ils ne laissent entr'eux aucun

Leur

Leur axe est parallele à l'horison , & le gâteau qu'elles composent lui est perpendiculaire. Cette position , directement contraire à celle des gâteaux de Guêpes , est déterminée par des circonstances particulieres , & dont la conservation des Petits dépend (2).

vide. Il en est de même du corps des cellules : la figure hexagone leur permet aussi de s'appliquer immédiatement les unes aux autres , sans qu'il reste entr'elles aucun intervalle.

(2) †† Les trois ordres d'Individus qui composent la société des Abeilles different en grandeur. Les Mâles sont les plus gros & ressemblent assez aux Bourdons ; ce qui a porté les Naturalistes à leur donner le nom de *Faux-bourdons*. Les Femelles , moins grosses que les Mâles , ont le ventre plus alongé & les ailes plus courtes proportionnellement au corps. Les Neutres sont moins longs que les Femelles , moins gros & moins velus que les Mâles , & on ne leur découvre point de parties sexuelles.

Les Vers dont proviennent ces trois ordres d'Individus , different aussi par leur taille , & demandoient à être élevés dans des cellules de capacité différente. Les Ouvrieres construisent donc des cellules de trois ordres. Les cellules destinées aux Mâles & aux Neutres sont toujours hexagones ; mais celles des Mâles sont plus grandes que celles des Neutres , dans un rapport déterminé à la différence de taille de ces deux ordres d'Individus. Mais les cellules destinées aux Vers qui doivent devenir des Reines , ne different pas seulement des autres par la grandeur ; elles en different encore par la forme , par la position & par la quantité de matiere qui entre dans leur construction. Quand les Ouvrieres bâtissent ces cellules , elles ne suivent point les regles ordinaires de leur architecture : ce ne sont plus des tubes hexagones qu'elles construisent ; ce sont des especes de bouteilles ou de matras , dont le ventre assez renflé

CE sont les Neutres ou les Abeilles ouvrières qui construisent ces gâteaux où brille une si fine Géométrie. Elles en vont recueillir la matière sur les fleurs : la cire est faite des poussières des étamines. Elles préparent ces poussières ; elles les digèrent. Elles en font des amas dans leurs ruches , soit pour fournir à la construction de

est tourné en en-haut. Ces singulières cellules pendent du bord inférieur d'un gâteau, comme les stalactites pendent de la voûte d'une caverne. Elles sont si massives, que la quantité de matière employée à bâtir une seule de ces cellules suffiroit à la construction de cent ou cent cinquante cellules ordinaires. Les Ouvrières n'usent donc point ici de cette épargne qui se fait tant admirer dans leurs autres ouvrages. Je viens de dire que les cellules royales sont verticales : leur ouverture est toujours tournée en en-bas comme dans les cellules des Guêpes : le Ver qui y est logé a aussi là tête constamment dirigée en en-bas dès qu'il a pris la plus grande partie de son accroissement ; mais dans les premiers temps il est roulé sur lui-même en manière de cerceau, comme les Vers communs.

Voilà ce que Mr. de RÉAUMUR nous avoit appris touchant les trois ordres de cellules que construisent les Abeilles. Mais un Cultivateur de Lauter dans le Palatinat, Mr. RIEM, m'a communiqué sur ce sujet des faits nouveaux qu'il m'a assuré avoir bien vus, & qui avoient échappé au principal Historien des Abeilles. Il a vu que les Ouvrières élèvent des Vers communs dans de vieilles cellules royales, & que jamais elles n'en élèvent dans des cellules royales nouvellement construites. Il affirme encore, qu'elles élèvent aussi des Vers de Faux-bourdon dans des cellules communes, qu'elles ont soin d'agrandir pour les proportionner à la taille des Faux-bourdons ; mais que les Vers qui doivent devenir des Reines, ne sauroient être élevés que dans des cellules royales.

nouveaux gâteaux , soit pour servir à leur nourriture.

PENDANT qu'une partie des Abeilles s'emploie à recueillir la matiere de la cire , à la préparer & à en remplir les magasins , d'autres s'occupent de différens travaux. Les unes mettent cette cire en œuvre & en construisent des cellules : d'autres polissent l'ouvrage & le perfectionnent : d'autres vont faire sur les fleurs une autre sorte de récolte , celle du miel , qu'elles déposent ensuite dans les cellules , pour les besoins de chaque jour & pour ceux de la mauvaise saison : d'autres ferment avec un couvercle de cire les cellules qui contiennent le miel qui doit être conservé pour l'Hiver ; précaution qui en prévient l'altération : d'autres donnent à manger aux Petits : d'autres mettent un couvercle de cire aux cellules de ceux qui sont prêts à se métamorphoser , afin qu'ils puissent le faire sûrement : d'autres bouchent avec une sorte de poix les moindres ouvertures de la ruche par lesquelles l'air ou de petits Insectes pourroient s'introduire : d'autres enfin portent dehors les cadavres dont la corruption infecteroit la ruche : les cadavres qui sont trop gros pour être transportés , elles les recouvrent d'une épaisse enveloppe de cire ou d'une sorte de gomme ou de résine , sous

laquelle ils peuvent se corrompre sans causer aucune incommodité.

POUR faciliter tous ces différens travaux, les Ouvrieres ont soin de laisser entre les gâteaux des espaces qui sont comme des especes de rues dont la largeur est proportionnée à la taille des Abeilles : elles savent encore ménager des portes dans les gâteaux, au moyen desquelles elles évitent les détours.

LA Reine anime les Ouvrieres par sa présence ; & cela est plus à la lettre qu'on ne l'imagineroit. Si l'on partage un essaim, la partie qui demeurera privée de Mere, périra, sans construire la moindre cellule ; tandis que la partie sur laquelle la Mere régnera, remplira la ruche de gâteaux & de provisions de tout genre (3).

LE travail des Ouvrieres est ordinairement

(3) †† Cela n'est vrai que d'un essaim qu'on partage à sa sortie de la mere ruche, ou d'un essaim qui n'a point encore travaillé. Mr. de REAUMUR a bien prouvé que dans ce cas, la partie de l'essaim qui demeure privée de Reine, ne construit point de gâteau. Mais il n'en iroit pas de même d'un essaim qu'on priveroit de sa Reine, mais auquel on laisseroit des gâteaux où se trouveroient des œufs & des Vers. Un Essaim traité de la sorte ne tomberoit pas dans l'inaction & parviendroit bientôt à se procurer une nouvelle Reine.

proportionné au nombre d'œufs que la Mere doit pondre. Ainsi, plus sa fécondité est grande, & plus les Abeilles construisent de gâteaux.

CE seroit pourtant en vain qu'on tenteroit de faire construire aux Neutres plus de gâteaux en introduisant dans la ruche plusieurs Meres : les Meres surnuméraires seroient bientôt mises à mort. La constitution de la société n'en permet qu'une seule.

LES Mâles, incomparablement moins nombreux que les Neutres, mais pourtant très-nombreux pour une seule Femelle, ne prennent aucune part à ce qui se fait dans la ruche ; toute leur occupation se borne à la fécondation, & encore ne s'y livrent-ils qu'avec peine : il faut que la Reine fasse les avances, & qu'elle mette en mouvement par des caresses réitérées celui sur lequel son choix est tombé. Nous avons vu ailleurs (4), que ce renversement de l'ordre général est fondé sur des raisons très-sages. Les Mâles sont nourris & soignés jusques vers le mois d'Août, temps auquel, devenus inutiles & même

(4) Part. VIII, Chap. VII. †† Consultez en particulier la Note 5, où j'indique la nouvelle découverte qui a été faite sur ce sujet, & qui rend cette incontinence de la Reine-abeille plus que douteuse.

nuifibles, les Neutres les exterminent entièrement. Ils auroient à craindre en les confervant qu'ils n'en fuflent affamés pendant l'Hiver (5).

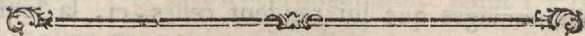
Au retour du Printemps, on voit cependant reparoître des Mâles dans la ruche; on y découvre même plufieurs Femelles (6) & le nom-

(5) † Les plus célèbres Hiftoriens des Abeilles affurent unanimement, que les Ouvrières tuent les Mâles ou Fauxbourdons. Mr. de REAUMUR, en particulier, parle de ces exécutions des Neutres comme d'un *maffacre*, d'un *carnage affreux*, d'une *horrible tuerie*. Je puis pourtant affirmer, qu'ayant examiné avec la plus grande attention les cadavres de ces Mâles qui avoient été ainfi facrifiés, je n'ai pu y découvrir le moindre indice de bleffure: ils étoient tous bien entiers. J'ai vu & revu bien des fois deux à trois Neutres qui montoient fur le corps d'un Mâle, fembloient vouloir l'exterminer, & qui néanmoins ne lui faifoient aucun mal. Il ne paroiffoit pas même s'en mettre fort en peine, & ne laiffoit pas de marcher d'un pas tranquille fur les gâteaux en entraînant avec lui ces Neutres incommodés. Quelquefois même on auroit pu préfumer, à la maniere dont ceux-ci s'y prenoient, que c'étoient plutôt des careffes que des violences qu'ils faifoient aux Mâles. Cependant j'obfervois, que tous les Mâles étoient chaffés peu-à-peu de deflus les gâteaux, & réduits à fe retirer dans un coin de la ruche où ils mouroient de faim.

(6) † Si l'on jugeoit du nombre des Reines qui naiffent au Printemps, par celui des cellules royales que les Ouvrières conftruifent, ce nombre feroit affez confidérable, quoique fort inférieur à celui des deux autres ordres d'Individus. Mr. de REAUMUR a compté jufqu'à quarante cellules royales dans certaines ruches. Mais en général on ne compte guere que trois à quatre cellules royales dans une ruche.

bre des Neutres augmente aussi de jour en jour. L'extrême fécondité de la Mere fournit à cette nombreuse génération.

ENFIN, il sort de la ruche un ou plusieurs essaims qui ont chacun une Reine à leur tête. Ce sont des colonies qui vont chercher ailleurs un établissement qu'elles ne sauroient trouver dans la métropole surchargée d'habitans.



CHAPITRE XXVII.

Continuation du même sujet.

Idées sur la police des Abeilles.

LE spectacle d'une ruche d'Abeilles est, sans contredit, un des plus beaux qui puisse s'offrir aux yeux d'un Observateur : il y regne un air de grandeur qui étonne. On ne se lasse point de contempler ces ateliers où des milliers d'Ouvriers sont sans cesse occupés de travaux différens. On est sur-tout frappé de la régularité & de la précision géométrique de leur ouvrage. On l'est aussi beaucoup à la vue de ces magasins remplis de tout ce qui est nécessaire pour fournir à l'entretien de la société pendant la

mauvaise saison. On s'arrête encore avec plaisir à considérer les Petits dans leurs berceaux, & à observer les tendres soins des Meres - nourrices à leur égard (1).

MAIS ce qui fixe tous les yeux, c'est la Reine : la lenteur, j'ai presque dit la gravité de sa démarche, sa taille plus avantageuse que celle des autres Abeilles, & sur-tout les especes d'hommages que lui rendent celles-ci, la font aisément reconnoître. On a peine à en croire ses propres yeux, quand on observe les attentions & les empressements des Neutres pour cette Reine chérie. Mais l'étonnement augmente beaucoup quand on voit ces Mouches si laborieuses & si actives, cesser absolument de travailler & se laisser périr, dès qu'on les prive de leur Reine (2).

(1) † Les Ouvrieres ont soin d'approprier la nourriture à l'âge du Ver : elles l'approprient même au sexe. Cette nourriture est toujours une liqueur épaisse ou une sorte de bouillie blanchâtre, dont le Ver est environné & sur laquelle il repose mollement. La bouillie qui est administrée aux Vers communs est à-peu-près insipide ; celle, au contraire, qui est administrée aux Vers qui doivent devenir des Femelles ou des Reines a un goût un peu sucré, mêlé à du poivré & de l'aigre : on diroit que les Pourvoyeuses veulent qu'elle soit une sorte de ragoût assaisonné. Une découverte imprévue & très-moderne rend cette remarque importante comme on le verra bientôt.

(2) † Consultez la Note 2 du Chapitre précédent.

PAR quel lien secret, par quelle loi supérieure à celle en vertu de laquelle chaque Individu pourvoit à sa propre conservation, les Abeilles sont-elles attachées à leur Reine au point de négliger absolument le soin de leur propre vie, lorsqu'elles viennent à en être séparées? Ce lien, cette loi paroît n'être autre chose que le grand principe de la conservation de l'Espèce: les Neutres n'engendrent point (3);

(3) †† Divers Cultivateurs Allemands assurent fort, que les Neutres ne sont point de vrais *Neutres*; qu'ils appartiennent tous au sexe féminin; qu'ils pondent des œufs, & ce qui n'est pas moins étrange, que de ces œufs il ne sort jamais que des Faux-bourdon. Mr. RIEM est un de ceux qui croient s'être le mieux assurés du fait. Il m'écrivoit même, qu'il avoit découvert un ovaire dans deux Neutres. Mais les faits sur lesquels ces Cultivateurs s'appuient ne me paroissent point assez décisifs ni avoir été vus assez bien & assez souvent pour qu'on puisse y compter en bonne Logique. SWAMMERDAM, ce grand Anatomiste, qui avoit disséqué avec tant de dextérité & de patience les trois sortes d'Abeilles, regardoit les Ouvrières comme de vrais *Neutres*, parce qu'elles lui avoient toujours paru totalement privées des organes relatifs à la génération. Mr. de REAUMUR en avoit porté le même jugement. On surprend facilement la Reine dans des ruches vitrées, tandis qu'elle est occupée du travail de la ponte: on la voit pondre successivement pendant plusieurs semaines, des centaines d'œufs dans autant de cellules différentes; & jamais aucun Observateur n'est parvenu à surprendre une seule Ouvrière dans le même travail, quoique les Mouches de cette sorte soient au nombre de plusieurs mille. D'ailleurs, pourquoi les ovaires des Ouvrières ne contiendroient-ils que des œufs de Mâles, puisque, suivant l'opinion des Cultivateurs dont il s'agit, elles sont toutes,

mais ils favent que la Reine possède cette faculté; c'est pour recevoir les œufs qu'elle est prête à déposer, qu'ils construisent ces cellules dont nous admirons les proportions. La Nature les a autant intéressés pour les Petits qui en doivent éclore, qu'elle a intéressé les Meres des autres Animaux en faveur des leurs propres.

MAIS, demandera-t-on encore, comment la seule présence de la Reine excite-t-elle les Abeilles au travail, engage-t-elle les unes à élever des cellules, les autres à amasser de la cire, les autres à recueillir du miel, &c.?

NE seroit-ce point ici l'effet de quelque impression purement physique? Les œufs dont le corps de la Mere est rempli, n'affecteroient-ils point les Abeilles au moyen de l'odorat ou de quelqu'autre sens à nous inconnu?

comme les Reines, de vraies Femelles? Pourquoi encore le nombre des Faux-bourçons seroit-il si inférieur à celui des Ouvrières? Mais s'il est vrai, comme l'assure un Observateur Anglois (†), qu'il y ait dans les ruches des Reines d'une aussi petite taille que les Abeilles ouvrières, ce seroient apparemment ces petites Reines, inconnues à nos Cultivateurs, qui les auroient trompés, & qui auroient engendré ces Faux-bourçons qu'ils ont cru provenir des Ouvrières.

(†) Mr. NEEDHAM.

QUOI qu'il en soit de cette conjecture, il paroît qu'on ne doit pas supposer que la présence de la Reine fasse différentes impressions sur différentes Abeilles, détermine les unes à construire des cellules, les autres à amasser de la cire, les autres, du miel, &c. L'impression dont il s'agit est une; elle détermine les Abeilles au travail; mais ce travail est différent suivant les circonstances particulières où chaque Abeille se trouve placée; par exemple, quand une Abeille sort de sa ruche, il n'y a pas lieu de croire que ce soit avec un dessein déterminé de recueillir de la cire plutôt que du miel, mais elle rencontre une fleur qui abonde en poussieres d'étamines & qui n'offre que peu de miel: elle se charge donc de matiere à cire. Aussi remarque-t on, que c'est principalement le matin que se fait cette récolte. Alors les poussieres n'ont pas encore été desséchées par la chaleur du Soleil; elles conservent une certaine humidité qui en lie les grains, & qui en rend ainsi la récolte & le transport plus faciles. Le miel, au contraire, étant un suc qui exsude des fleurs par l'action du Soleil, elles en rendent peu le matin; le milieu du jour est un temps plus favorable à cette espece de récolte; aussi voit-on alors peu d'Abeilles qui reviennent à la ruche chargées de cire; le plus grand nombre y apporte du miel.

MAIS , d'où vient que les Abeilles privées de Mere se laissent périr faute de nourriture ? comment oublient-elles à ce point le soin de leur propre vie ? A la bonne heure qu'elles ne construisent pas des gâteaux : on entrevoit des raisons de ce procédé : mais , au moins pourroient-elles aller recueillir sur les fleurs le miel & la cire nécessaires à leur subsistance actuelle.

ICI la cause finale est assez évidente : la conservation de l'Espece importoit plus à la Nature que celle des Individus : dans le cas dont il s'agit , celle-là ne pouvant avoir lieu , celle-ci devenoit inutile. A l'égard de la cause efficiente , il n'est pas facile de la pénétrer. Les Neutres seroient-ils absolument privés du sentiment de la faim ? Ne seroient-ils portés à recueillir de la cire & du miel & à en manger , que par l'impression agréable que la présence de ces matieres sur les fleurs produiroit dans l'organe ? Cela seroit fort singulier ; car la faim est un sentiment commun à tous les Animaux , ou qui paroît l'être. Il est un moyen sage ment établi pour prévenir la destruction des Individus , & qui les excite à réparer les pertes continuelles que les différentes évacuations occasionent. Mais , dans le choix du moyen dont il s'agit , la Nature pourroit ne s'être pas proposé pour principal objet la conservation

des Individus , comme Individus ; mais plutôt comme auteurs de la génération ou conservateurs de l'Espece. En effet , chez les Quadrupedes , chez les Oiseaux , les Poissons , les Reptiles , & chez presque tous les Insectes , chaque Individu est Mâle ou Femelle , ou tous les deux ensemble , comme chez les Vers - de - terre , la Limace , &c. Là , comme l'on voit , la conservation de l'Espece dépend immédiatement de celle des Individus. Il n'en est pas ainsi chez les Abeilles : le plus grand nombre de celles qui composent la même société est dépourvu de sexe , & ne concourt à la conservation de l'Espece qu'en qualité de cause secondaire. Il ne devoit donc pas paroître improbable que les Neutres fussent privés du sentiment de la faim. On voit bien que la Reine & les Mâles ne fauroient en être privés : aussi mangent-ils souvent.

MAIS , si les Neutres n'ont pas le sentiment de la faim , comment sont-ils avertis de réparer leurs forces abattues par le travail & par la transpiration ? Les Neutres qui ont à leur tête une Reine , sont excités au travail par sa présence. Ils ne fauroient vaquer aux divers travaux dont ils ont été chargés , sans avoir de fréquentes occasions de prendre de la nourriture. La raison en est , qu'indépendamment de la

fenfation agréable qui peut réfulter de l'action de la cire & du miel fur l'organe des Neutres , ces matieres doivent néceffairement paffer par leur eftomac , s'y digérer & s'y préparer avant que d'être dépoſées dans la ruche pour fervir aux ufages auxquels elles font défignées.

ON objectera peut-être , qu'il feroit étrange , que parmi les Individus d'une même Eſpece , il y en eût qui fuſſent doués d'un ſentiment tout-à-fait inconnu aux autres. Mais n'eſt-il pas auffi étrange que parmi ces mêmes Individus , il y en ait qui ſont pourvu d'organes qu'on ne trouve point dans les autres ? Les Abeilles ouvrières ont diverſes parties qu'on ne voit point à la Reine & aux Mâles ; & ceux-ci en ont pareillement qu'on ne rencontre point chez les Ouvrières. La deſtination n'étant pas la même pour tous les Individus , les moyens qui y répondent doivent néceffairement différer.

UNE autre réflexion vient à l'appui de la conjecture que je hafarde ; la faim eſt un ſentiment preffant , actif , inquiet ; or les Neutres , privés de leur Reine , tombent dans une forte d'aſſoupiſſement qui ne finit qu'avec la vie. Si dans cet état de léthargie , on leur donne une Reine , ils ſe réveillent auffi-tôt & ſe mettent au travail.

DANS la vue de découvrir la loi fondamentale du gouvernement de nos Mouches républicaines, on avoit partagé un essaim en deux parties à-peu-près égales, & l'on avoit toujours observé que les Abeilles qui n'avoient point de Reine ne construisoient point de gâteaux (4). C'étoit déjà une expérience très-décisive: mais il y en avoit une autre à tenter: c'étoit de partager une ruche bien fournie de gâteaux, d'Habitans & de Petits, & de suivre avec soin tout ce qui arriveroit dans la partie de cette ruche où la Reine ne seroit point. On pourroit conjecturer probablement que les Neutres continueroient à s'occuper de l'éducation des Petits, & qu'ils ne cesseroient de travailler que lorsque ces derniers seroient devenus Mouches (5).

(4) † Consultez la Note 3 du Chap. XXVI.

(5) † L'expérience que je propoisois ici ou une expérience très-analogue a été répétée une multitude de fois par un habile Cultivateur de Luface, & elle lui a valu une découverte qui a fait bruit parmi les Naturalistes: on voit que je veux parler de celle de feu Mr. SCHIRACH, dont j'ai donné ailleurs le détail, d'après les Lettres qu'il m'avoit adressées. Il résulte de ses nombreuses expériences répétées en différentes saisons, & qui l'ont été depuis par d'autres Cultivateurs, que si l'on renferme dans une ruche vuide quelques centaines d'Abeilles ouvrières avec un petit gâteau qui contienne des Vers communs, âgés de trois à quatre jours, les Ouvrières sauront se donner une ou plusieurs Reines, en transformant, pour ainsi dire, ces Vers communs en Vers royaux. Elles y parviendront en détruisant

PAR un moyen très-simple on oblige deux essaims à faire un échange réciproque de leur ruche & de leurs gâteaux : ils se font à ce chan-

les cellules communes où ils sont logés, en bâtissant à leur place des cellules royales, & en administrant aux Vers la nourriture appropriée à ceux qui doivent devenir des Reines. (Note 1.) Comme cette curieuse expérience se répète journellement en Luface & en Saxe par des Cultivateurs de tout ordre & même par de simples Villageois, qui s'en fervent comme d'un nouveau moyen très-facile de multiplier à volonté les essaims, il semble qu'on ne puisse plus douter de l'espece de conversion des Vers communs en Vers royaux : au moins le fait paroît-il solidement établi au jugement des plus assidus Cultivateurs de l'Allemagne. Il a encore été confirmé par un Observateur Anglois, qui a enrichi l'histoire des Abeilles d'une autre découverte dont je parlerai dans quelques momens. Cependant, un Naturaliste célèbre (+), qui n'avoit point fait difficulté d'admettre la transformation d'un Végétal en Animal & d'un Animal en Végétal, s'est élevé avec chaleur contre la découverte de l'industriel SCHIRACH, qu'il compare à celle de la dent d'or. La conversion d'un Ver commun en Ver royal lui paroît le renversement de la saine Physique. Il préfère donc d'admettre que la Reine pond indifféremment les trois sortes d'œufs dans des cellules communes, & que ce sont les Ouvrières qui les distribuent un à un dans les cellules appropriées aux Vers qui doivent en éclore. Le meilleur Historien (++) des Abeilles avoit dit pourtant, d'après ses propres observations : „ que la
 „ Reine ne manque jamais de loger dans une petite cellule,
 „ l'œuf qui donnera une Abeille ouvrière ; dans une cellule
 „ hexagone plus grande, l'œuf qui doit donner un Mâle ; &

(+) Mr. NEEDHAM.

(++) Mr. de REAUMUR.

gement, & les Neutres de chaque effaim prennent autant de soin des Petits qu'ils trouvent dans leur nouvelle habitation, que s'ils étoient

„ dans une cellule royale, l'œuf plus précieux dont sortira un
 „ Ver qui deviendra une Reine ”. Mais, quand l'opinion du Naturaliste dont je parle seroit vraie, on pourroit toujours lui objecter qu'il seroit bien singulier que dans les expériences si fréquemment répétées des Cultivateurs de Luface, il se fût toujours trouvé à point nommé un Ver royal parmi le petit nombre de Vers de trois à quatre jours, qu'on avoit renfermés avec des Abeilles ouvrières. Le hasard offre-t-il jamais une telle constance? Il y a plus; l'expérience ne réussit point, si le petit gâteau qu'on renferme avec les Abeilles ouvrières, ne contient que des œufs. L'Inventeur l'affirme de la manière la plus positive. Il faut toujours pour que l'expérience réussisse, que le gâteau renferme des Vers qui n'aient que trois à quatre jours. Ces Vers sont donc des Vers communs, puisqu'ils sont tous logés dans des cellules communes, & que suivant le Détracteur de la nouvelle découverte, les Ouvrières ne laissent pas ordinairement des œufs royaux dans des cellules communes. Il est au moins très-sûr, que tous ces Vers de trois à quatre jours ne donneroient que des Abeilles ouvrières, s'ils restoient tous dans leur propre cellule, & s'ils étoient nourris de l'aliment ordinaire. Si donc il arrive constamment que lorsque les Abeilles ouvrières construisent à un, deux ou trois de ces mêmes Vers, des cellules royales & qu'elles leur administrent un aliment particulier, ils donnent des Reines, comment pourroit-on refuser d'admettre la conclusion que l'Inventeur tiroit de ses nombreuses expériences, & qui a été adoptée par tous ses successeurs?

Mais il ne faut pas s'imaginer qu'il y ait ici une vraie transformation d'un Ver d'une sorte en un Ver d'une autre sorte. En supposant que le fait singulier affirmé par tous les Cultivateurs de Luface, est aussi vrai qu'ils le croient, il n'y auroit point proprement ici de transformation. La Reine ne pourroit

leurs Nourrissans naturels. L'affection des Neutres s'étend donc indifféremment à tout ce qui est Ver d'Abeille. Cet instinct a donc un rapport direct à la conservation de l'Espece. Il faudroit

que de deux sortes d'œufs, des œufs de Mâles & des œufs de Femelles : il n'y auroit donc réellement dans une ruche que de deux sortes d'Individus, comme dans la plupart des Especies d'Insectes, & les Abeilles ouvrières qui ont reçu le nom de *Neutres*, ne seroient point de vrais Neutres : elles seroient des Femelles d'origine, mais des Femelles qui n'auroient pu acquérir la grandeur propre aux Reines, & dont les ovaires seroient demeurés obliés, parce que leurs Vers seroient demeurés renfermés dans des petites cellules, & qu'ils auroient été nourris d'un aliment inférieur en qualité à celui qui est déposé dans les cellules royales. Il ne doit pas paroître improbable, qu'un logement plus spacieux, une situation différente, & une nourriture plus abondante & plus élaborée operent un plus grand développement de certains organes : rien de tout cela ne choque les notions de la saine Physique.

Les Abeilles ouvrières auroient donc été instruites par la Nature à se donner au besoin une ou plusieurs Reines, & la conservation de la société entière ne tiendrait plus, comme le croyoit Mr. de REAUMUR, à la vie d'une seule Mouche. Mais comment les Ouvrières viennent-elles à découvrir que les besoins de la ruche exigent qu'elles travaillent à se donner une nouvelle Reine ? Comment font-elles déterminées dans le choix qu'elles font de tel ou tel Ver commun pour l'élever à la dignité royale ? Pourquoi le nombre des nouvelles Reines qu'elles font naître est-il toujours variable ? Nous ne saurions encore satisfaire à ces questions ni à une foule d'autres que nous présente l'histoire de ces Républicaines si industrieuses, car malgré le nombre & la grosseur des Volumes dont elles ont fourni la matière, nous tenons à peine les premiers élémens de leur science.

varier un peu cette expérience, pour fonder le discernement des Neutres, & substituer adroitement aux Nourrissans de leur Espece, des Nourrissans d'Espece différente.

LES Neutres n'ont point de sexe; ils n'engendrent point: comment leur supposer pour les Petits de leur Reine précisément le même amour qui meut les Meres des autres Animaux? Ils agissent pourtant comme elles dans les mêmes circonstances. Si donc la Nature a su intéresser l'attachement des Meres par les sensations agréables que les Petits leur font éprouver, ou par les services qu'elles en retirent, il y a bien de l'apparence qu'elle en a usé à-peu-près de même à l'égard des Abeilles ouvrières, & qu'elle a placé pour elles dans les Petits une cause secrète de sensations agréables, qui les attachent à eux & les déterminent à dégorger dans leurs berceaux l'espece de bouillie dont ils se nourrissent (6).

(6) †† Toutes les expériences qu'on a tentées sur les Abeilles pour tâcher de découvrir le principe fondamental de leur gouvernement, concourent à établir, que c'est l'amour qu'elles portent à leur Reine, ou si l'on aime mieux, l'amour de leur postérité, qui détermine tous leurs travaux. Si l'on donne une Reine à un essaim qui demeure dans l'inaction, il se mettra aussi-tôt au travail, recueillira du miel & de la cire, les emmagasinera & construira de nouveaux gâteaux, &c.

NOUS avons vu , que si l'on introduit dans une ruche plusieurs Reines , il n'y en aura jamais qu'une seule qui conservera l'empire : toutes les autres seront mises à mort. On ne fait point encore si l'empire demeure toujours à la Reine légitime , & comment & par qui les Reines surnuméraires sont sacrifiées (7). Il n'est pas pro-

(7) † Les Membres de la Société économique de Luface ont décidé ce point , & se sont assurés que les Reines surnuméraires sont mises à mort par les Abeilles ouvrières. Mr. de REAUMUR ne l'avoit pas soupçonné ; lui qui avoit vu bien des fois ces mêmes Abeilles ouvrières accueillir des Reines étrangères comme leur propre Reine. Il avoit conjecturé que les Reines se livroient des combats singuliers , & que l'empire demuroit à la plus forte ou à la plus heureuse. On fait que les Reines sont armées d'un aiguillon comme les Ouvrières : les Mâles seuls en sont dépourvus. Il en est de même chez les Fourmis , les Guêpes & les Bourdons.

Mr. RIEM a été aussi témoin des combats que les Ouvrières livrent aux Reines. Il m'a raconté , qu'un jour qu'il se tenoit en sentinelle auprès d'une ruche où il se trouvoit plusieurs Reines , il vit paroître au-dehors une de ces Reines que deux Ouvrières serroient de très-près , & dont elle parvint néanmoins à se débarrasser : mais qu'au bout d'un quart d'heure , trois autres Ouvrières survinrent , qui se jetterent sur la Reine , & qu'elle obligea encore à se retirer : que bientôt après accoururent quatre autres Ouvrières , qui s'efforcèrent d'arracher la malheureuse Reine de dessus l'appui auquel elle se tenoit cramponnée ; & que touché de son triste sort , il l'avoit dérobée aux poursuites de ses ennemies acharnées , en la renfermant dans une boîte. Les Cultivateurs de Luface ont encore remarqué , que les Ouvrières se défont quelquefois de leur propre Reine.

bable que les Neutres soient chargés de ces cruelles exécutions : ils rendent aux Reines étrangères les mêmes hommages qu'à leur Souveraine légitime. Mais les Reines sont armées d'un fort aiguillon , & l'on ne voit pas trop de quelle utilité leur seroit cette arme offensive , si elles ne s'en servoient point pour défendre ou conquérir le trône. Quoi qu'il en soit , on comprend assez pourquoi il a été ordonné qu'il n'y auroit jamais qu'une seule Reine dans chaque ruche. Un essaim , quelque nombreux qu'il soit , ne l'est pas ordinairement trop pour une seule Mere ; celle-ci peut fort bien pondre dans l'année quarante mille œufs. Il faut pour ces œufs un nombre de cellules proportionné , & toutes ne sont pas employées à loger des Petits. Aussi arrive-t-il que lorsque l'essaim est un peu foible , la Mere est obligée de déposer jusqu'à trois , quatre & cinq œufs dans une même cellule , & comme il n'y a de la place dans chacune que pour un seul Ver , les œufs surnuméraires sont toujours sacrifiés , & c'est une perte pour la république.

Ce sont certainement les Neutres qui font périr les Mâles quand ils sont devenus inutiles à la communauté. Mais les Neutres savent-ils qu'ils l'affameroient si on les conservoit ? Il est

plus que probable que leurs connoissances ne s'étendent pas jusques-là. Il suffiroit d'admettre, qu'il vient un temps où les Mâles font sur les sens des Neutres une impression qui les irrite, & qui les porte à s'en défaire (8).

(8) †† Les Mâles ne prennent aucune part aux travaux de la ruche : toute leur occupation se borne à féconder les œufs, que la Reine pond journellement au Printems & en Été. Cette fécondation a été long-temps un mystere. Dès le siecle d'ARISTOTE on pensoit que les œufs des Abeilles étoient fécondés à la maniere de ceux des Poissons à écailles & de quelques Amphibies, par une liqueur vivifiante dont ils étoient arrosés après avoir été pondus. Un Observateur exact, l'illustre MARALDI, avoit reffuscité cette opinion : mais Mr. de REAUMUR ne l'avoit point adoptée. Il avoit observé des faits intéressans qui le portoient à penser que la Reine s'unit aux Mâles par une vraie copulation ; & il s'étoit plu à nous raconter ses amours ou plutôt ses prostitutions. Cependant ce grand Observateur n'avoit rien vu d'assez décisif pour qu'on pût être assuré que la fécondation s'opere chez les Abeilles comme chez la plupart des Animaux, & il restoit encore des doutes sur ce point essentiel de leur histoire. Ces doutes étoient sur-tout entretenus par la considération de ce grand nombre de Mâles qui ont été accordés chez les Abeilles à une seule Femelle, ou au moins à un très-petit nombre de Femelles, & dont on ne pouvoit rendre de raison satisfaisante. Mais, aujourd'hui ces doutes semblent se dissiper, & l'opinion des Anciens, reproduite par MARALDI, paroît être la vraie. C'est à un Cultivateur Anglois, M. DEBRAW, que nous devons de nouvelles lumieres sur un sujet qui piquoit beaucoup la curiosité des Naturalistes. Des observations faites avec soin & répétées plus d'une fois, lui ont appris que les œufs que pond la Reine sont fécondés dans les cellules par la liqueur prolifique qu'y répandent les Mâles. Il les a vus & revus introduire leur degriere dans la cellule où un œuf venoit d'être

TANT que la saison est favorable à la récolte du miel & de la cire, les Neutres ne cessent point d'en recueillir & d'en remplir les magasins. Ce

déposé & l'arroser de leur liqueur. Tous les œufs qui avoient été ainsi arrosés devenoient féconds; & tous ceux qui ne l'avoient point été demeuroient stériles. Mais ces Mâles que l'Observateur voyoit introduire leur derriere dans les cellules, n'étoient pas ces gros Faux-bourdon qui sont les plus connus: c'étoient de petits Faux-bourdon dont la taille n'excédoit pas celle des Abeilles communes. MARALDI avoit parlé de ces petits Faux-bourdon; & Mr. de REAUMUR les connoissoit aussi: mais ils lui avoient toujours paru en très-petit nombre, & il pensoit que la petitesse de leur taille étoit due au peu de capacité des cellules dans lesquelles leurs Vers avoient été élevés. La découverte de l'Observateur Anglois indiqueroit qu'ils ne doivent pas être rares dans les ruches. Il resteroit néanmoins à découvrir quel est l'usage des grands Faux-bourdon, dont le nombre va communément à plusieurs centaines. Leur derriere est trop gros pour pouvoir être introduit dans les cellules communes; mais il pourroit l'être dans les grandes cellules hexagones ou dans les cellules de l'ordre de celles où ils ont pris eux-mêmes naissance & où ils ont été élevés.

Je ne fais pourtant si les grands Faux-bourdon ne parviennent pas à féconder les œufs déposés dans les plus petites cellules; une observation que je n'ai faite encore qu'une fois, & que je desirerois fort de répéter, me porteroit à le croire. On fait que pour bien observer les Abeilles, il faut les loger dans des ruches vitrées de forme très-applatie: là, elles sont forcées de s'étaler aux yeux de l'Observateur, parce qu'elles ne peuvent y construire de front que deux grands gâteaux. Un jour que j'observois un essaim nouvellement établi dans une semblable ruche, & qui y avoit déjà construit des gâteaux assez étendus, j'aperçus sur un de ces gâteaux, entièrement composé de cellules communes, un grand Faux-bourdon qui se mit

n'est pas non plus qu'ils prévoient de loin qu'il arrivera une saison où ces récoltes leur seront interdites. Il seroit peu philosophique d'attribuer

à marcher lentement sur les cellules, & qui en passant donnoit de petits coups de son derriere, prestement réitérés, sur l'ouverture des cellules. Un œuf venoit d'être déposé dans ces mêmes cellules; elles étoient bien à découvert; mais leur fond étoit trop hors de la portée de mes yeux pour que je pusse m'assurer que le Faux-bourdon y avoit répandu quelques gouttelettes de sa liqueur. Je ne pus néanmoins me refuser à l'idée bien naturelle, que les petits mouvemens si prestement répétés, que je venois d'observer & que je n'avois point encore vus dans aucun Faux-bourdon, n'eussent pour fin la fécondation. Je jugeai que la conformation singulière des parties sexuelles du Mâle, que SWAMMERDAM & REAUMUR nous ont fait admirer, pouvoient le mettre en état de s'ingérer sa liqueur jusqu'au fond de la cellule.

Les ténèbres qui couvroient la fécondation chez les Abeilles, ont donc commencé à s'éclaircir, mais elles ne sont pas entièrement dissipées. Mr. de REAUMUR avoit prouvé rigoureusement, que depuis le mois d'Août jusqu'au mois d'Avril, il n'y a pas à l'ordinaire dans les ruches un seul Faux-bourdon: & pourtant les œufs que la Reine pond dès les mois de Février & de Mars ne laissent pas d'être féconds. Comment donc sont-ils fécondés? La Reine s'uniroit-elle aux Mâles pendant l'Été, & demeureroit-elle ainsi féconde jusqu'à l'approche du Printemps? ou les petits Faux-bourdons dont j'ai parlé auroient-ils échappé à l'Observateur, & seroit-ce ces petits Mâles, que les Neutres n'auroient pas fait périr, qui féconderoient dans les cellules les œufs que la Reine y pond à la fin de l'Hiver? Mais ces petits Mâles qui auroient échappé à l'œil perçant de l'Observateur, auroient-ils échappé aussi à l'instinct des Ouvrières qui déclarent en Juillet & Août une si cruelle guerre à tout ce qui est Faux-bourdon? Car elles ne se contentent pas de faire périr les

une telle prévoyance à des Mouches. Des Etres qui n'ont & ne peuvent avoir que de pures sensations, porteroient-ils des jugemens sur l'avenir ? Tout a été si bien arrangé, que les Abeilles sont approvisionnées, sans avoir songé ni pu songer à faire des provisions. Elles ont été instruites à récolter la cire & le miel : elles s'occupent de ce travail pendant toute la belle saison, & quand l'Hiver arrive, les gâteaux se trouvent pleins de cire & de miel (9).

Mâles eux-mêmes ; elles arrachent encore des cellules les Vers & les Nymphes appelés à donner des Faux-bourdons.

Mr. SCHIRACH avoit souvent expérimenté, que les jeunes Reines qu'il obtenoit au moyen du Ver commun, pondoient des œufs féconds, quoiqu'il n'eût renfermé dans ses caisses que des Ouvrières. Il sembleroit donc qu'on pût inférer de ces expériences, que la Reine est féconde par elle-même à la maniere des Pucerons ; si toutefois il n'y avoit pas lieu de soupçonner que quelques Mâles de la petite taille avoient échappé à l'Observateur.

(9) † Je n'ai rien dit de la maniere dont les Abeilles recueillent le miel & la cire, ni de l'art avec lequel elles employent celle-ci dans la construction de leurs beaux Ouvrages. Je dois suppléer ici à cette omission, puisque l'industrie des Animaux est actuellement mon principal objet. Je parcourrais trop rapidement la curieuse histoire de nos Mouches.

Les dents, la trompe & les six jambes sont les principaux instrumens qui ont été accordés aux Ouvrières pour exécuter leurs différens travaux. Les dents sont deux petites écailles tranchantes, qui jouent horizontalement, & non de bas en haut comme les nôtres. La trompe, que l'Abeille déplie & allonge à

DES gâteaux où brille une si profonde géométrie, seroient-ils encore l'ouvrage d'Insectes Géometres ? Qui ne voit que plus l'ouvrage est

son gré, n'agit point à la maniere d'une pompe ; je veux dire, que l'Abeille ne s'en fert pas pour fucer : elle est une sorte de langue très-longue & garnie de poils ; & c'est en léchant les fleurs, qu'elle se charge d'une liqueur qu'elle fait passer dans la bouche, pour descendre par l'œsophage dans un premier estomac, qui en est comme le réservoir. On voit bien que cette liqueur est le miel : les Abeilles connoissent les petites glandes nectariferes, situées au fond du calice des fleurs & qui le contiennent. Quand elles en ont rempli leur réservoir, elles vont le dégorger dans les cellules. Elles les en remplissent : elles l'y mettent en réserve, en prenant la précaution de boucher les cellules avec un couvercle de cire. Mais il est d'autres cellules à miel, qu'elles ne bouchent point, parce que ce sont des magasins qui doivent rester ouverts pour les besoins journaliers de la communauté.

C'est encore sur les fleurs que les Ouvrieres vont recueillir la matiere à cire ou la cire brute. Les poussieres des étamines sont cette matiere. L'industriense Abeille se plonge dans l'intérieur des fleurs qui abondent le plus en poussieres. Les petits poils branchus dont son corps est garni, se chargent de ces poussieres : l'Ouvriere les en détache ensuite à l'aide des broffes dont ses jambes sont pourvues. Elle les rassemble, & en forme deux pelotes que les jambes de la seconde paire vont placer dans une cavité en maniere de corbeille, qui se trouve à chaque jambe de la troisieme paire. Chargée de ses deux pelotes de matiere à cire, la diligente Abeille retourne à la ruche, & va les déposer dans une cellule destinée à les recevoir. Cette cellule devient ainsi un magasin à cire, qui demeure ouvert. Mais l'Abeille ne se contente pas de se décharger ainsi de son fardeau : elle entre dans la cellule la tête la premiere, étend les deux pelotes, les pétrit & y distille un peu d'une liqueur sucrée.

géométrique, & moins il suppose de géométrie dans l'Ouvrier? Il faute aux yeux que le Géometre est ici l'AUTEUR de l'Insecte. Celui-ci exé-

Si la peine qu'elle a prise à faire sa récolte l'a trop fatiguée, une autre Abeille survient qui se charge d'étendre & de pétrir les pelotes; car tous les Ilotes de la petite Sparte sont également instruits de tout ce qui se présente à faire dans chaque cas particulier, & s'en acquittent également bien. Mais il n'arrive pas toujours que l'Abeille n'ait qu'à se plonger dans les fleurs pour en recueillir les poussieres au moyen de sa toison: il est des circonstances où cette récolte n'est point aussi facile, & où elle exige de la part de l'Ouvriere d'autres manœuvres. Avant leur parfaite maturité, les poussieres sont renfermées dans ces sortes de capsules que les Botanistes ont nommées les *sommes* des étamines: l'Ouvriere qui veut s'emparer des poussieres que les capsules n'ont point encore laissé échapper, est donc obligée d'ouvrir ces capsules, & elle le fait avec ses dents: puis elle saisit avec ses premieres jambes les grains qui se présentent à l'ouverture; les articulations qui terminent la jambe, font ici l'office de main. Les grains qu'elles ont saisi, elles les donnent aux jambes de la seconde paire, qui après les avoir déposées dans la petite corbeille des jambes de la troisieme paire, les y assujettissent en frappant dessus à plusieurs reprises. La légère humidité des grains aide encore à les y retenir & à les lier les uns aux autres. L'Ouvriere répète les mêmes manœuvres, acheve de remplir ses deux corbeilles, & se hâte de regagner la ruche, chargée de son butin.

Ces poussieres que les Abeilles recueillent sur les fleurs, ne font pas cette même cire qu'elles mettent en œuvre avec tant d'industrie; elles n'en font que la matiere premiere; & cette matiere demande à être préparée ou digérée dans un estomac particulier, dans un second estomac. C'est-là qu'elle devient de la véritable cire. L'Abeille la rejette ensuite par la bouche sous la forme d'une bouillie ou d'une écume blanche, qui se fige

cute par une sorte de mécanique un travail dont les KOENIG & les CRAMER calculent avec étonnement les admirables proportions , & dont

promptement à l'air. Tandis que cette sorte de pâte est encore ductile , elle se prête facilement à toutes les formes que l'Abeille veut lui donner : elle est pour elle ce que l'argille est pour le Potier. Un grand Physicien qui a beaucoup philosophé sur le travail géométrique des Abeilles , a cru le réduire à sa juste valeur en le faisant envisager comme le simple résultat d'une mécanique assez grossière. Il a pensé , que les Abeilles pressées les unes contre les autres , faisoient prendre naturellement à la cire une figure hexagone , & qu'il en étoit à cet égard des cellules des Abeilles , comme des boules d'une matière molle , qui pressées les unes contre les autres , revêtent la figure de dez à jouer. Je fais gré à ce Physicien de s'être tenu en garde contre les séductions du merveilleux : je voudrois avoir à le louer encore sur la justesse de sa comparaison ; mais on va voir qu'il s'en fait bien que le travail des Abeilles résulte d'une mécanique aussi simple que celle qu'il lui a plu d'imaginer.

On n'a pas oublié que les cellules des Abeilles ne sont pas simplement des tubes hexagones : ces tubes ont un fond pyramidal , formé de trois pièces en losanges ou de trois rhombes. Or , les Abeilles commencent par façonner un de ces rhombes ; & c'est de la sorte qu'elles jettent les premiers fondemens de la cellule. Sur deux des côtés extérieurs de ce rhombe , elles élèvent deux des pans de la cellule. Elles façonneront ensuite un second rhombe , qu'elles lient avec le premier , en lui donnant l'inclinaison qu'il doit avoir , & sur ces deux côtés extérieurs elles élèvent deux nouveaux pans de l'hexagone. Enfin , elles construisent le troisième rhombe & les deux derniers pans. Tout cet ouvrage est d'abord assez massif & ne doit point demeurer tel. Les habiles Ouvrières s'occupent ensuite à le perfectionner , à l'amincir , à le polir , à le dresser. Leurs dents leur tiennent lieu de rabot & de lime. Une vraie langue charnue , placée à

ils ignorent le secret. L'Intelligence qui connoîtroit à fond la structure du corps de l'Abeille, y verroit, sans doute, la petite Machine qui construit ces cellules si régulières & si économiquement régulières. Elle jugeroit des effets que cette machine doit opérer, comme un Mécanicien juge de ceux d'un métier ou de toute autre machine.

JUGEONS par ce trait si décisif, des autres opérations des Abeilles. Penfons-nous qu'elles soient moins mécaniques? N'avançons pas que les Abeilles, ainsi que tous les Animaux, sont de pures machines, des horloges, des métiers, &c. Une Ame tient probablement à la machine: elle en sent les mouvemens; elle se plaît à ces mouvemens; elle reçoit par la machine des impressions agréables ou déplaisantes, & c'est cette *sensibilité* qui est le grand & l'unique mobile de l'Animal.

CET exemple suffiroit seul pour faire sentir à tout Lecteur judicieux, combien nous nous mé-

l'origine de la trompe, aide encore au travail des dents. Un bon nombre d'Ouvrières se succèdent dans ce travail; ce que l'une n'a qu'ébauché, une autre le finit un peu plus, une troisième le perfectionne, &c.; & quoiqu'il ait passé ainsi par tant de mains, on le diroit jetté au moule.

prenons, quand nous prêtons si libéralement aux Animaux notre maniere de penser, de raisonner, & presque notre génie. L'on n'a, pour s'en convaincre, qu'à appliquer à la construction des gâteaux des Abeilles ces idées de raisonnement que nous adoptons avec si peu de réflexion en faveur des Animaux, & l'on transformera tout d'un coup les Abeilles en Géometres sublimes. Elles sauront donc aussi la Botanique; car elles connoissent très-bien, & peut-être mieux que nous, les parties sexuelles des Plantes.

MALGRÉ toute l'attention que les plus grands Observateurs ont donné aux Abeilles, elles ont encore plus de choses intéressantes à nous montrer, qu'on n'en a découvert. Il faudroit surtout imaginer quelque moyen de les épier de plus près, lorsqu'elles travaillent à former ces petites lozanges qui font la base des cellules & la partie la plus recherchée de l'ouvrage. A force d'observer, on découvrira enfin des particularités qui décèleront le secret de la mécanique dont j'ai parlé. Les Abeilles sont toujours attroupées en si grand nombre quand elles commencent à construire un gâteau, qu'il n'est presque pas possible d'appercevoir leur travail. Un point bien essentiel seroit de parvenir à ne faire travailler qu'un petit nombre d'Ouvrie-

tes (10). L'Observateur fait se retourner, inventer, & tirer des obstacles mêmes, de nouvelles instructions & de nouvelles vues. L'étude de l'histoire naturelle semble être celle qui perfectionne le plus la sagacité de l'Esprit.

REMARQUONS en finissant, la singularité des moyens que l'AUTEUR de la Nature a choisis pour conserver l'espece des Abeilles. Elle présente trois fortes d'Individus, qu'on diroit être eux-mêmes trois Especes distinctes. Les Meres, presque par-tout si occupées du soin de leurs Petits, ne font ici que leur donner le jour. D'autres Meres, des Meres nourrices les élevent, & ont pour eux autant d'attachement que si elles leur avoient donné naissance. Non-seulement elles les soignent, les nourrissent, les défendent; mais elles construisent encore les nids ou les berceaux dans lesquels ils doivent croître; & la construction de ces nids est si savante, le

(10) †† C'est ce que Mr. SCHIRACH avoit pratiqué bien des fois à l'occasion de sa nouvelle découverte sur l'origine de la Reine-abeille. Il renfermoit une poignée d'Ouvrieres dans de petites caisses de bois avec un gâteau de trois à quatre pouces en quarré, qui ne contenoit que de jeunes Vers communs. Les Ouvrieres travailloient dans ces caisses à construire des cellules royales, & elles s'occupoient ensuite à approvisionner les Petits. Si au lieu de faire cette expérience dans des caisses de bois, on la faisoit dans de petites ruches vitrées, on auroit une grande facilité à suivre toutes les manœuvres des Ouvrieres.

terrein & la matiere y font si habilement ménagés, qu'il n'y a qu'une géométrie transcendante qui puisse bien apprécier tout cela (11).

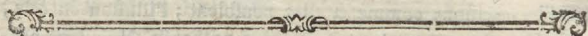
(11) On vient de voir dans la Note neuvieme, que le fond de chaque cellule est pyramidal, & que la pyramide est formée de trois rhombes égaux & semblables. Les angles de ces rhombes pouvoient varier à l'infini; c'est-à-dire, que la pyramide pouvoit être plus ou moins élevée ou plus ou moins écrasée. Le Savant MARALDI, qui avoit mesuré les angles des rhombes avec une extrême précision, avoit trouvé que les grands angles étoient en général de 109 degrés 28 minutes, & les petits de 70 degrés 32 minutes. Mr. de REAUMUR, qui savoit méditer sur les procédés des Insectes, avoit ingénieusement soupçonné, que le choix de ces angles, entre tant d'autres qui auroient pu être également choisis, avoit pour raison secreete l'épargne de la cire; & qu'entre les cellules de même capacité & à fond pyramidal, celle qui pouvoit être faite avec le moins de matiere, étoit celle dont les angles avoient les dimensions que donnoient les mesures actuelles. Il proposa donc à un habile Géometre, Mr. KÆNIG, qui ne savoit rien de ces dimensions, de déterminer par le calcul, quelles devoient être les angles d'une cellule hexagone à fond pyramidal, pour qu'il entrât le moins de matiere possible dans sa construction. Le Géometre eut recours pour la solution de ce beau problème, à l'analyse des infiniment petits, & trouva que les grands angles des rhombes devoient avoir 109 degrés 26 minutes, & les petits 70 degrés 34 minutes: accord surprenant entre la solution & les mesures actuelles! Mr. KÆNIG démontra encore, qu'en préférant le fond pyramidal au fond plat, les Abeilles ménagent en entier la quantité de cire qui seroit nécessaire pour construire un fond applati.

En raisonnant d'après l'Historien des Insectes sur la forme géométrique des cellules des Guêpes & des Abeilles, l'illustre MAIRAN s'exprimoit ainsi: „ Que les Bêtes pensent ou ne „ pensent pas, il est toujours certain qu'elles se conduisent en „ mille

35 mille occasions comme si elles pensoient ; l'illusion en cela,
 35 si c'en est une, nous avoit été bien préparée. Mais sans pré-
 35 tendre toucher à cette grande question, & quelle que soit la
 35 cause, livrons-nous un moment aux apparences, & parlons
 35 le langage ordinaire.

35 Des Géomètres, & il faut compter parmi eux Mr. de
 35 REAUMUR, se sont exercés à faire sentir tout l'art qu'il y
 35 avoit dans les gâteaux de cire, & dans ces guépiers de papier,
 35 si ingénieusement divisés par étages soutenus de colonnes,
 35 & ces étages ou tranches par une infinité de cellules hexan-
 35 gulaires. Ce n'est pas sans fondement qu'on a observé que
 35 cette figure étoit entre tous les polygones possibles, le plus
 35 convenable ou même le seul convenable aux intentions qu'on
 35 est en droit d'attribuer aux Abeilles & aux Guêpes qui savent
 35 les construire. Il est vrai que l'héxagone régulier suit néces-
 35 sairement de l'apposition des corps ronds, mous & flexibles,
 35 lorsqu'ils sont pressés les uns contre les autres, & que c'est
 35 apparemment pour cette raison qu'on le rencontre si sou-
 35 vent dans la Nature, comme dans les capsules des graines
 35 de certaines Plantes, sur les écailles de divers Animaux, &
 35 quelquefois dans les particules de neige, à cause des petites
 35 gouttes ou bulles d'eau sphériques ou circulaires, qui se font
 35 applaties les unes contre les autres en se gelant. Mais il y a
 35 tant d'autres conditions à remplir dans la construction des
 35 cellules hexagones des Abeilles & des Guêpes, & qui se trou-
 35 vent si admirablement remplies, que quand on leur dispute-
 35 roit une partie de l'honneur qui leur revient de celle-ci, il
 35 n'est presque plus possible de leur refuser qu'elles n'y aient
 35 beaucoup ajouté par choix, & qu'elles n'aient habilement
 35 tourné à leur avantage cette espece de nécessité que leur
 35 imposoit la Nature".





CHAPITRE XXVIII.

Les Bourdons.

†† **L**ES Bourdons, qui sont de vraies Abeilles républicaines, mais plus grosses & plus velues que les Abeilles domestiques, leur sont bien inférieurs dans l'art de bâtir : ils le sont encore par leurs mœurs, par leur police & par leur population. Les Bourdons sont de simples villageois qui logent sous un humble toit de mousse, n'habitent que des hameaux, & ne s'occupent que d'ouvrages grossiers, assortis à leur condition. Les Abeilles domestiques, au contraire, sont des Citoyennes d'un grand Etat, bien policé, où les arts & les fabriques sont en honneur.

LES sociétés les plus nombreuses de nos grosses Mouches velues, ne sont guere que de soixante à quatre-vingts membres. Il s'y trouve aussi de trois sortes d'Individus, des Males, des Femelles & des Neutres. Ceux-ci sont communément les plus petits. Tous les Individus prennent une part à-peu-près égale aux travaux de la communauté.

LES Bourdons construisent leur nid dans les prairies. Ils savent carder avec leurs dents & leurs jambes la mousse dont ils le recouvrent. Ils donnent à la couverture la forme d'un petit dôme à-peu-près hémisphérique, qu'ils plafonnent proprement avec de la cire. Quand on enleve cette couverture, on trouve au-dessous deux ou trois gâteaux. Ils ne sont pas faits de cire, & leurs cellules ne sont pas hexagones : ce sont des coques de soie, de figure ovale, & que se filent les Vers des Bourdons. Les unes sont fermées, les autres sont ouvertes & ressemblent mieux à des cellules. Celles-là logent une Nymphe, celles-ci ont été ouvertes par la Mouche qui a pris l'effor.

Çà & là, entre les coques, on voit des amas de pâtée, de forme irrégulière, au centre desquels reposent des œufs ou des Vers. Parvenus à l'âge de maturité, ces Vers ne tardent pas à se construire des coques qui augmentent l'étendue du gâteau. Mais il n'est pas entièrement composé de pareilles coques : on y observe en divers endroits, de petits vases de cire, façonnés par les Bourdons, & qu'ils remplissent de miel. C'est de ce miel dont ils se servent pour détremper la pâtée destinée à nourrir leurs Petits. Ils se nourrissent eux-mêmes de ce miel

qui est toujours à leur portée dans les magasins.

LA maniere dont nos Abeilles sauvages charient la mousse qu'elles emploient dans leur édifice, est tout-à-fait ingénieuse. Un premier Bourdon, tournant le dos au nid, fait avec ses dents & ses premieres jambes quelques filamens de mousse : les premieres jambes donnent les filamens aux jambes postérieures, qui, les faisant passer par-delà le derriere, les donnent à un second Bourdon placé à la suite du premier : celui-ci transmet de même les filamens à un troisieme Bourdon, qui les fait passer à un quatrieme, qui les pousse vers un cinquieme, &c. & c'est ainsi que la petite provision de mousse est conduite par une chaîne de Bourdons du lieu où elle est recueillie, jusqu'à celui où elle est mise en œuvre.

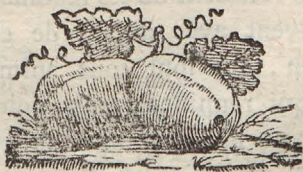
Au bas du logement est une porte, à laquelle aboutissent des galeries en berceau, recouvertes de mousse comme le toit.

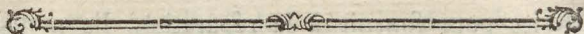
LORSQUE la mousse vient à manquer dans les environs de la demeure, & que le logement exige des réparations, les Bourdons n'hésitent pas à se servir d'une partie de la mousse des

galeries pour fournir à la réparation. Ils montrent une grande ardeur dans ce travail, & la présence de l'Observateur ne les arrête point.

LES Mâles & les Neutres périssent en Automne, & il n'y a que les Femelles qui se conservent pendant l'Hiver & bâtissent au retour du Printemps de nouveaux nids (1).

(1) On remarque chez les Bourdons deux fortes de Neutres : les uns sont aussi grands que les Mâles; les autres sont plus petits : mais tous travaillent également à la construction ou aux réparations du nid. Voilà donc des Neutres dans un genre d'Abeilles, qui sont bien tels d'origine, & qui ne doivent point leur état de Neutres à des causes accidentelles comme les Neutres des Abeilles domestiques. Ceci jetteroit quelque doute sur l'opinion de Mr. SCHIRACH, si elle n'étoit confirmée par un très-grand nombre d'expériences.





C H A P I T R E X X I X .

Les Castors.

DE tous les Animaux qui vivent en société, il n'en est point qui approchent plus de l'intelligence humaine, que les Castors (1). On est frappé d'étonnement & comme stupéfié à la vue de leurs ouvrages, & peu s'en faut qu'en lisant leur histoire, l'on ne s'imagine lire celle d'une Espece d'Hommes. L'on ne fait ce qu'on doit admirer le plus dans leurs travaux, de la grandeur & de la solidité de l'entreprise ou de l'art prodigieux, des vues fines & du dessein général qui brillent de toutes parts dans l'exécution. Une société de Castors semble être une Académie d'Ingénieurs, qui travaillent sur des plans raisonnés, qui les rectifient ou les modifient au besoin, qui les suivent avec autant de constance que de précision, qui sont tous animés du même esprit, & qui réunissent leurs volontés & leurs forces pour un but commun, qui est toujours le bien général de la société. En un mot, il falloit

(1) †† M^r. SARRASIN, Médecin du Roi de France à Québec, est le Naturaliste qui nous a donné les meilleures observations sur les Castors.

découvrir les Castors pour les juger possibles. Un Voyageur qui les ignorerait, & qui viendrait à rencontrer leurs habitations, croirait être chez un Peuple de Sauvages très-industrieux.

C'EST vers les mois de Juin ou de Juillet que les Castors se forment en corps de société, au nombre de deux à trois cents. Ils s'assemblent aux bords des lacs ou des rivières. On fait qu'ils sont amphibies. Il leur importe sur-tout de se rendre maîtres des eaux au milieu desquelles ils bâtissent, & de prévenir les effets de leurs crues & de leurs baisses. Ils y parviennent, comme nous, par des digues & par des écluses. Le niveau des eaux d'un lac varie peu & lentement : si donc ils s'établissent sur un lac, ils se dispensent des frais d'une digue ; mais ils ne manquent point d'en élever une s'ils s'établissent sur une rivière.

CETTE digue est quelquefois un ouvrage immense, & qu'on ne comprend point que des Brutes aient pu projeter, commencer & finir. Représentez-vous une rivière de quatre-vingts ou cent pieds de largeur ; il s'agit de rompre l'effort de son courant. Les Castors construisent donc une digue ou une chaussée de quatre-vingts ou cent pieds de longueur, sur dix à douze

d'épaisseur à sa base. Rien de plus vrai ni de moins vraisemblable, & quand on l'a vu & revu, on veut le revoir encore pour le croire.

LES Castors n'ont reçu pour tous instrumens que quatre fortes dents incisives, quatre pieds, dont les deux antérieurs sont garnis d'especes de doigts, & une queue écailleuse faite en maniere de pelle ovale. C'est pourtant avec de pareils instrumens qu'ils maîtrisent les eaux, & qu'ils osent défier nos Maçons & nos Charpentiers, munis de leur truelle, de leur plomb & de leur hache.

S'ILS trouvent sur le bord de la riviere un grand arbre, ils le coupent par le pied; ils l'ébranchent pour le coucher suivant sa longueur & en faire la principale piece de la digue. Tandis qu'une partie des Castors s'occupent à ce travail, d'autres vont chercher de plus petits arbres, qu'ils coupent & taillent en forme de pieux, & qu'ils voient d'abord par terre, ensuite par eau, jusqu'au lieu où ils doivent être employés. Ils construisent avec ces pieux un pilotis, qu'ils fortifient en entrelaçant entre les pieux des branches d'arbres. En même temps d'autres Castors apportent une forte de mortier qu'ils ont pétri avec leurs pieds. Ils le font entrer dans les vuides

du pilotis, & le battent ensuite avec leur queue. Ils plantent ainsi plusieurs rangs de pilotis dont tout l'intérieur est solidement maçonné. Sur le haut de la digue ils pratiquent deux à trois ouvertures pour ménager des décharges à l'eau, & ils savent les élargir ou les rétrécir selon que la rivière hausse ou baisse. Si par l'impétuosité de son courant elle fait une breche à la digue, ils se mettent aussi-tôt à la réparer.

LA digue est proprement un ouvrage public auquel tous les Castors travaillent de concert. Dès qu'il est achevé, la grande société se partage en plusieurs sociétés particulières, qui prennent chacune leur quartier & s'y construisent une habitation commode. Cette habitation est une manière de hutte ou de cabane, ovale ou ronde, à un ou plusieurs étages, bâtie sur un pilotis plein & qui sert à la fois de fondement & de plancher. Les murs ont environ deux pieds d'épaisseur, & sont très-bien maçonnés. Les parois sont revêtues d'une sorte de stuc appliqué avec tant de propreté, qu'il semble que la main de l'Homme y ait passé; & ce n'est pourtant que la queue du Castor qui exécute cela. Le plancher est couvert d'un tapis de verdure, sur lequel ils ne souffrent jamais de saletés. La cabane a toujours deux issues ou forties, l'une

pour aller à terre, l'autre pour aller à l'eau. Les plus grandes cabanes ont huit à dix pieds de diametre ; les plus petites, quatre à cinq. Celles-là logent seize, dix-huit ou vingt Castors ; celles-ci deux, six ou huit Castors. Il y a toujours autant de Mâles que de Femelles.

LEUR nourriture ordinaire est l'Ecorce de quelque bois tendre, comme l'Aune, le Peuplier, le Saule. Ils en font des amas pour l'Hiver, qu'ils renferment dans des magasins placés sous l'eau. Chaque cabane a son magasin où tous les membres de la petite société vont puiser (2).

LES plus grandes bourgades des Castors font de vingt à vingt-cinq maisons ; mais de telles bourgades font rares. Les plus communes font de dix à douze. Chaque république a son district, & ne souffre point d'Etranger.

ICI l'union du Mâle & de la Femelle semble être moins l'effet de la nécessité que du choix. Après avoir travaillé de concert avec les autres Castors aux ouvrages publics & particuliers,

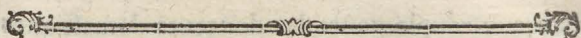
(2) †† Les Castors préfèrent le bois verd & non flotté au bois sec. Ils coupent mené celui dont ils font provision, & la provision pour huit ou dix Castors est de 25 ou 30 pieds en quarré, sur 8 à 10 de profondeur.

L'heureux couple goûte les douceurs domestiques & tous les plaisirs attachés à la société conjugale.

LA Femelle fait communément deux à trois Petits, & elle a été chargée seule des soins de l'éducation. Le Mâle ne les partage point. Il s'absente alors de la maison ; il y revient néanmoins de temps en temps ; mais il n'y séjourne pas.

LORSQUE de grandes inondations viennent à endommager les établissemens des Castors, toutes les sociétés particulières se réunissent pour concourir aux réparations nécessaires. Si les Chasseurs leur déclarent une guerre cruelle, s'ils détruisent entièrement leur digue & leurs cabanes, ils se dispersent dans la campagne, se réduisent à la vie solitaire, se creusent des terriers, & ne montrent plus cette industrie que nous venons d'admirer.





CHAPITRE XXX.

Réflexions sur les Castors.

LES Castors semblent faits pour confondre tous nos raisonnemens. Leur réunion en grand corps de société pour travailler de concert à des ouvrages immenses ; leur division en petites familles ou en sociétés particulières, chargées de la construction des maisonnettes ; la nature de ces ouvrages, leur grandeur, leur solidité, leur propreté, leur appropriation si marquée à un but général, qui renferme tant de fins subordonnées ; en un mot, leur ressemblance presque parfaite avec les ouvrages que les Hommes construisent dans les mêmes vues ; tout cela donne au travail des Castors une supériorité bien décidée sur celui des Abeilles, & paroît indiquer qu'il est bien moins mécanique. En effet, abattre des Arbres choisis à dessein, les tailler, les débiter, en faire de grandes pièces de traverse, les mettre en place, couper de plus petits Arbres, en former des pieux, planter dans une rivière plusieurs rangs de ces pieux, les entre-lacer de branches d'Arbres, pour les fortifier & les lier les uns aux autres ; pétrir du mortier :

& maçonner solidement l'intérieur des pilotis ; procurer à tout cet assemblage la forme , les proportions & la solidité d'une grande digue ; établir sur cette digue des especes d'écluses , les ouvrir & les fermer selon que les eaux haussent ou baissent ; bâtir derriere la digue des maisonnettes à un ou plusieurs étages , les fonder sur un pilotis plein , les maçonner au - dehors , les incrufter ou les revêtir au-dedans d'une couche de stuc , appliquée avec autant de précision que de propreté ; couvrir les planchers d'un tapis de verdure ; ménager dans les murs des jours & des forties pour différens besoins ; construire des magasins & les remplir de provisions ; réparer avec diligence toutes les breches qui surviennent aux ouvrages publics , & se réunir de nouveau en grand corps de société pour travailler en commun à ces réparations : voilà des traits étonnans d'une industrie , qui sembleroit supposer chez les Castors , un rayon de cette lumiere qui élève l'Homme si fort au - dessus de tous les Animaux.

DÉFIONS - NOUS cependant de ces premiers mouvemens de l'admiration. L'admiration saisit trop fortement son objet , & ne souffre guere que la raison l'apprécie. Assurément il n'en est pas de la construction d'une grande digue & de

celle d'une maison, comme de la construction d'un gâteau de cire & de celle de cellules hexagones à fond pyramidal. On sent que le gâteau & les cellules pourroient être, en quelque sorte, jetés au moule; mais il n'y a point de moule pour une digue & pour une maison. Vous ne prendrez pas au pied de la lettre une expression figurée. Le travail des Abeilles n'est pas moulé, comme un Physicien voudroit nous le persuader sur des comparaisons déceptrices. Il est façonné, pour ainsi dire, à la main; mais cette main peut opérer mécaniquement. On ne sauroit comparer la récolte, la préparation & l'emploi des poussières des étamines, à la collection, la préparation & l'emploi des matériaux d'une digue. Les ouvrages des Castors sont certainement d'une toute autre nature que ceux des Abeilles; ils affectent avec les nôtres une foule de rapports qui les feroient juger réfléchis, si l'on cédoit aux premières impressions, & si l'on n'analysoit point les idées que le mot de réflexion représente.

LES Castors ne sont sûrement pas plus Ingénieurs ou Architectes, que les Abeilles ne sont Géomètres. Ne voit-on pas, que si les Castors avoient nos notions de Génie & d'Architecture, les Castors d'aujourd'hui ne bâtiroient pas précisément comme ceux du temps de VESPUCE?

L'Esprit humain combine & perfectionne sans cesse ; l'Esprit des Castors ne combine & ne perfectionne jamais. Si seulement ils élevoient une fois des cabanes quarrées ; mais ce sont éternellement des cabanes rondes ou ovales. Ils se meuvent , comme les Planetes , dans le cercle que la Nature leur a tracé , & ne le franchissent jamais. En vain objecteroit-on , que les Sauvages d'aujourd'hui bâtissent comme ceux d'autrefois : si les Sauvages ne perfectionnent pas , ils n'en ont pas moins la faculté de le faire. Leur cerveau est organisé comme le nôtre ; ils sont doués de la parole ; ils pratiquent entr'eux un certain droit des Gens , fort supérieur à toute la police des Castors. Et si jamais il s'élevoit au milieu de ces Nations grossieres , des VAUBANS & des PERRAULTS , leurs bourgades deviendroient des villes , & leurs cabanes des palais. Attendez-vous des VAUBANS & des PERRAULTS chez les Castors ? Le limon avec lequel la Nature a pètri ces Animaux , n'est point celui avec lequel elle pètrit les Architectes ; mais elle paroît quelquefois faire des Architectes & des Géometres , quand elle ne fait que des Manœuvres & des Automates. Chaque Animal a reçu ses dons particuliers & sa mesure d'industrie , relatifs à sa destination. Il en est où le mécanique est si palpable , que nous ne pouvons nous le diffi-

muler. Il en est d'autres où il est déguisé sous une apparence de réflexion & de génie qui nous séduit d'autant plus sûrement, que nous aimons davantage à l'être. D'ailleurs, il nous est bien plus facile de faire raisonner la Brute en Homme, que l'Homme en Brute.

AVOONS-LE, les Castors seront toujours pour les Philosophes une énigme indéchiffrable. Ils sont doués d'une sorte d'intelligence qui semble les placer entre l'Homme & les autres Animaux. Qu'il me soit permis néanmoins de hasarder une conjecture, que je ne donne que pour ce qu'elle est. La doctrine des idées innées, qui a eu jadis tant de partisans, & qui a été depuis si solidement réfutée, ne seroit-elle point applicable aux Brutes? La Brute est en naissant ce qu'elle fera toute sa vie. Ses coups d'essai sont toujours des coups de Maître. Point de tâtonnemens, point de méprises proprement dites. Les jeunes Abeilles travaillent aussi régulièrement que les plus expérimentées. Des Oiseaux qui n'ont jamais vu de nid, nichent comme leurs Aïeux.

LES Castors n'ont point d'école où la Jeunesse étudie. Les Abeilles, les Oiseaux, les Castors n'apporteroient-ils donc point en naissant des idées de gâteaux, de nid, de digue, de cabane?

Cabane? Leur corps n'auroit-il point été construit & monté sur des rapports déterminés à ces idées? Ne représenteroit-il point par ses mouvemens divers, l'espece, la suite & l'ordre de ces idées? Mais on convient assez que les idées tirent leur origine des sens, & cela ne sauroit souffrir de difficulté à l'égard des Animaux, puisque toutes leurs idées sont purement sensibles. Elles tiennent donc toutes aux sens: il est même probable, que chaque idée a dans le cerveau des fibres qui lui sont appropriées: nous l'avons vu ailleurs (1).

AINSI nous ne penserons pas que l'Âme de l'Animal naissant renferme actuellement toutes les idées relatives à sa conservation & à celle de son Espece: mais nous supposerons que le cerveau contient actuellement des fibres propres à exciter dans l'Âme ces idées, à les y exciter dans un certain ordre & relativement à telle ou telle circonstance où l'Animal se rencontrera quelque jour. Ce ne seroient donc pas proprement des idées innées que nous admettrions; ce seroient des *fibres innées*. Suivant cette hypothese, le cerveau des Castors contiendrait originairement un assemblage de fibres propres à représenter à l'Âme

(1) Part. V, Chap. III & VI.

une digue, une cabane, des pilotis, &c. & l'exécution de tout cela. Il y auroit ainsi dans l'Animal deux systêmes particuliers, qui correspondroient l'un à l'autre; un systême représentatif, qui auroit son siege dans le cerveau, & un systême exécutif, qui résideroit dans les membres & les autres organes destinés à exécuter les représentations ou à les réaliser. Et comme ces deux systêmes auroient été calculés sur des rapports déterminés aux différentes circonstances où l'Animal pouvoit se rencontrer, il seroit bien naturel que leur jeu variât relativement à la diversité des situations de l'Animal & à ses besoins actuels. Le Lecteur a saisi ma pensée: il voudra bien présumer assez favorablement de moi, pour n'imaginer pas que je croie avoir trouvé le vrai mot de l'énigme: je n'ai fait que substituer à ce mot un terme qui le représente (2).

(2) † Les légères conjectures que je proposois ici pour essayer de rendre raison de l'étonnante industrie des Castors, ne sauroient être bien saisies que par ceux de mes Lecteurs qui ont quelque connoissance des principes de l'*Essai analytique sur l'Ame*. Toutes nos idées dérivent originairement des sens, & les sens communiquent avec le cerveau. Ils lui transmettent donc les diverses impressions qu'ils reçoivent des objets. Mais ces impressions ne s'effacent pas au moment que les objets ont cessé d'agir sur les sens & par les sens sur le cerveau: elles sont plus ou moins durables; & c'est à la faculté qui les conserve qu'on a donné le nom de *mémoire*. Des causes, des accidens qui ne sauroient affecter que le cerveau, affoiblissent & détruisent

Au reste , que les Castors ne déploient leur industrie & leurs talens que dans l'état de société, qu'ils cessent de travailler quand ils sont réduits à vivre solitaires ou prisonniers, qu'ils paroissent alors presque stupides, cela n'est pas plus surprenant que la langueur & l'inaction totale où tombent les Abeilles privées de leur Reine. Cinq ou six Abeilles séparées de leur ruche ne construiraient pas le moindre alvéole,

même la mémoire. Cette faculté a donc dans le cerveau un siége physique, & ce siége peut-il être autre chose que les dernières ramifications des fibres des sens? Et si ces fibres retiennent pendant un temps plus ou moins long les impressions des objets, n'est-on pas fondé à en inférer qu'elles sont organisées de manière que les objets y produisent des déterminations durables, en vertu desquelles elles rappellent à l'Ame les idées des objets? Mais les fibres ou les très-petits organes qui sont le siége de la mémoire, communiquent les uns aux autres, puisqu'ils se rappellent les uns les autres : l'ordre dans lequel ces petits organes s'ébranleront, déterminera donc la suite & l'espece des idées qui seront reproduites. Si donc l'on suppose, que le cerveau d'un certain Animal a été originairement construit de manière que ses fibres peuvent exciter dans l'Ame une suite ordonnée de différentes idées analogues à celles que nous recevons par l'éducation; que ces fibres, par exemple, excitent dans l'Ame de l'Animal les idées d'un certain travail ou d'une certaine suite d'opérations, nous concevrons jusqu'à un certain point, comment cet Animal peut du premier coup & sans éducation exécuter à point nommé ce travail ou ces opérations. Le Lecteur me comprendra peut-être un peu mieux, s'il prend la peine de consulter le Chapitre VI de la Partie V. Je ne fais dans le moment que rappeler les principes les plus généraux de mon sujet.

pas même un seul pan de cet alvéole. Cette sorte de folitude ne les priveroit pas néanmoins de leurs talens ni de leurs organes. Mais les Abeilles républicaines ont été appellées à vivre en société : elles ont été organisées pour cet état : la folitude laisse leurs organes dans l'inaction, ils y manquent de mobile. D'autres Abeilles, appellées à vivre solitaires (3), ont été organisées dans un rapport à cette destination différente : chaque Individu exécute donc par ses seules forces des ouvrages admirables, qui sont ailleurs le produit des forces réunies d'un grand nombre d'Individus. Les Castors n'avoient pas été organisés principalement pour la folitude ; ils l'avoient été principalement pour la société. C'étoit elle qui devoit mettre leurs talens en valeur & leurs organes en exercice. La folitude laisse la plus grande partie de ces ressorts sans action & sans vie.

LES Castors demanderoient encore à être étudiés, & par des Observateurs que le merveilleux ne séduisît jamais. Il faudroit tenter de les dérouter en leur opposant différens obstacles, en modifiant plus ou moins la forme de leurs ouvrages, en substituant adroitement à leurs matériaux des matériaux étrangers, &c. Un bon

(3) Voyez le Chapitre V. de cette Partie.

nombre d'expériences faites dans cet esprit philosophique, porteroit la lumiere dans les recoins où nous ne voyons que ténèbres.



CHAPITRE XXXI.

Les Rats musqués.

†† **L**E Castor, Habitant du Canada, a un Compatriote qui lui ressemble un peu par la forme, par la couleur, par le poil, par le duvet épais placé au-dessous, & plus encore par les mœurs & l'industrie (1) : je parle du Rat musqué, qui n'est pas plus gros qu'un petit Lapin, & qui établit sa demeure dans les marais, ou sur le bord des lacs & des rivières. Il fait, comme le Castor, se construire des maisonnettes où plusieurs familles logent ensemble. Ce sont des huttes rondes, dont la forme se rapproche de celle des ruches d'Abeilles en panier. Leur grandeur est proportionnée au nombre des Rats qui se sont réunis pour les construire. Les plus

(1) Les Sauvages disent que le Castor & le Rat musqué sont freres ; mais que le Castor, beaucoup plus gros, est l'ainé, & qu'il est plus intelligent. On prendroit au premier coup-d'œil un vieux Rat musqué & un Castor d'un mois pour deux Animaux de même Espece.

grandes ont plus de trois pieds de diamètre, & celles-ci logent plusieurs familles : les plus petites n'en logent qu'une ou deux. Ces maisonnettes sont faites de joncs artistement entrelacés & enduits d'une glaise détrempée, que les industrieux Manœuvres pétrissent avec leurs pieds, & qu'on croit qu'ils étendent & unissent avec leur queue. Ce petit ouvrage de maçonnerie, de trois à quatre pouces d'épaisseur, est encore recouvert d'une couche de joncs, épaisse d'un pied, & qui forme un couronnement en maniere de dôme. Une pareille loge est impénétrable à l'eau des pluies ; mais nos Rats veulent encore se mettre à l'abri des inondations particulières, & pour cet effet ils pratiquent dans l'intérieur de la maisonnette des especes de gradins, qui sont autant d'étages où ils pourront se retirer à mesure que l'eau s'élevera.

PENDANT l'Été, les Rats musqués errent dans la campagne, & ce n'est que vers le mois d'Octobre qu'ils se réunissent pour travailler en commun à la construction de leurs cabanes. Elles leur servent de retraite pendant la mauvaise saison ; & quoiqu'elles soient alors couvertes de plusieurs pieds de glace ou de neige, & qu'il y regne une profonde obscurité, ils ne laissent pas d'y goûter en famille les douceurs de la société.

ILs ont soin de ménager une porte à la cabane pour l'entrée & la sortie ; mais ils ne manquent point de la fermer exactement dès que l'Hiver se déclare.

CES intéressans émules des Castors ne font point, comme eux, des provisions pour l'Hiver : la Nature leur a enseigné un autre moyen de subsister dans cette rude saison. Ils creusent au-dessous & autour de la maisonnette des especes de puits & de galeries qui les mettent toujours à portée de se procurer de l'eau & des racines. Ils se creusent encore des fosses uniquement destinées à recevoir leurs excréments.

LA famille est ordinairement composée du Pere & de la Mere, & de cinq à six Petits. Chaque année ces Rats se construisent de nouvelles cabanes pour s'y renfermer en famille ; car on a remarqué qu'ils ne retournent point à leurs anciennes habitations, probablement parce que les grandes crues des eaux qui surviennent en Eté les ont trop endommagés.

Au reste, les maisonnettes que les Rats musqués du Canada bâtissent avec tant d'industrie, sont si bien des retraites contre les rigueurs de l'Hiver, que les Rats musqués qui vivent dans

les Pays chauds , ne se construisent point de tels logemens ; ils se contentent de se creuser des terriers comme les Lapins (2).

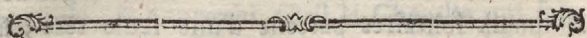
(2) L'Historien des Rats musqués du Canada , Mr. SARRASIN , regrettoit de n'avoir pu les suivre dans leur travail ingénieux ; mais il avoit au moins pénétré bien avant dans leur anatomie , & y avoit découvert des particularités très-remarquables. Je n'en indiquerai que quelques-unes. Le muscle peaucier est si puissant , qu'en se contractant il raccourcit tout le corps. Les fausses-côtes ont aussi une telle souplesse , qu'elles permettent à l'Animal de passer par des trous où des Animaux plus petits ne sauroient passer. Dans les temps du rut , qui tombent en Été , les testicules , placés près de l'anus , sont aussi gros qu'une muscade , & rentrent dans l'intérieur & disparaissent entièrement dans les temps intermédiaires. Il en est de même des follicules qui contiennent le musc , sous la forme d'une liqueur laiteuse , & qui touchent aux parties sexuelles. Enfin , l'uretre s'ouvre chez la Femelle dans une éminence velue & percée , placée sur l'os pubis. Je dois ajouter , que le Rat musqué n'a point les doigts des pieds de derriere unis par des membranes comme le Castor : son genre de vie n'est pas précisément le même.





DOUZIEME PARTIE.

SUITE DE L'INDUSTRIE DES ANIMAUX.



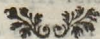
CHAPITRE PREMIER.

Généralités sur les procédés industriels de divers Insectes , relatifs à leurs Métamorphoses.

CE sont les procédés d'Animaux solitaires que nous allons parcourir. S'ils n'affectent pas ce grand air de réflexion & de prudence, cette lueur de génie, cette apparence de police & de législation, qui nous frappent dans ceux des Animaux sociables, ils ne laissent pas de nous intéresser, soit par leur simplicité & leur singularité, soit par leur diversité & leur appropriation à une fin commune, dont ils font les moyens ingénieux & naturels. Après avoir contemplé le gouvernement, les mœurs & les travaux d'une République, l'on peut se plaire encore à considérer la vie & les occupations d'un Solitaire, & à passer ainsi des monumens de Rome à la cabane

d'un ROBINSON. Ces ouvrages que les Animaux sociables exécutent, & qui nous étonnent autant par leur grandeur que par la beauté de leur ordonnance, résultent du concours de quantité d'Individus. Ils ont à passer par différentes mains : les unes les ébauchent, les autres les perfectionnent, d'autres les finissent. Les ouvrages des Animaux solitaires partent d'une seule tête ; la même main qui les commence, les continue, les achève, les répare. Chaque Individu a reçu son talent particulier, son tour d'adresse, par lequel il se suffit à lui-même, & pourvoit à tout.

ARRÊTONS-NOUS ici aux procédés relatifs à la métamorphose : c'est une grande affaire pour un de nos Hérmîtes, que de s'y préparer. Sa conservation dépend des précautions auxquelles il a recours à l'approche de cette époque, la plus importante de sa vie. Les Chenilles nous offrent seules des exemples de presque tous les procédés que la Nature a enseignés aux Insectes en ce genre. Bornons-nous sur-tout à cette classe.



CHAPITRE II.

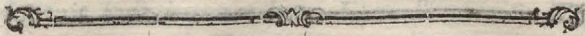
Les Chenilles qui se suspendent par le derriere.

VOUS avez vu (1) que la Chrysalide ne peut agir, & pourquoi. C'est la Chenille qui fait tout, & doit tout faire. Le point le plus essentiel est de mettre la Chrysalide en état de se tirer sans risque du fourreau de Chenille. Pour y parvenir, les Chenilles ont divers moyens. Le plus simple est de se suspendre par le derriere (2). Elles filent sur quelque appui un petit monticule de soie; elles y cramponnent fortement leurs deux dernières jambes, & se pendent ainsi la tête en en-bas. Dans cette attitude singuliere, elles subissent leur métamorphose à découvert. Le fourreau de Chenille s'ouvre, & laisse paroître la Chrysalide. De moment en moment elle se dégage davantage. Mais, que deviendra-t-elle quand elle aura entièrement abandonné le four-

(1) Part. IX, Chap. X, &c.

(2) † Ce procédé est commun à ces Chenilles demi-velues, qui ont été nommées *épineuses*, parce que leurs poils ressemblent à des épines. L'Ortie nourrit de ces Chenilles, sur lesquelles il est très-facile de suivre les petites manœuvres que je décris dans ce Chapitre. On les trouve au Printemps.

reau ? Comment se foutiendra-t-elle en l'air ? Comment parviendra-t-elle à s'accrocher au même endroit où la Chenille l'étoit auparavant ? Elle a une petite queue , & cette queue est garnie de crochets. Tout son corps est encore très-souple. Avec ses anneaux , comme avec des mains , elle fait une portion du fourreau & s'y cramponne. Un instant après elle alonge sa partie postérieure , & fait avec d'autres anneaux une portion plus élevée du fourreau. Elle rampe ainsi à reculons sur la dépouille comme sur un gradin , & parvient enfin à accrocher sa queue au monticule de soie. Le voisinage de la dépouille l'incommode ; elle se met à pirouetter sur elle-même pour la faire tomber , & en vient ordinairement à bout. Probablement ces pirouettes n'ont pas une fin aussi raisonnée qu'un grand Admirateur des Insectes paroît l'avoir cru : l'attouchement de la dépouille irrite plus ou moins la peau très-délicate de la Chrysalide , & met celle-ci en mouvement. Comme elle est suspendue par un fil , il est bien naturel qu'elle pirouette , & que la dépouille cede à ces petites impulsions réitérées. Il y a une infinité de pareils faits qu'on exalte trop , & où il ne faut pas chercher plus de merveilleux qu'il n'y en a ici.



LE CHAPITRE III

Les Chenilles qui se lient avec une ceinture.

IL ne convenoit pas à d'autres Chenilles d'être pendues de cette maniere. Il falloit que leur corps fût un peu assujetti contre l'appui, & la Nature leur en a enseigné le moyen. Elles se passent autour du corps une ceinture, faite de l'assemblage de quantité de fils de soie, dont les bouts sont collés à l'appui. Elles cramponnent aussi leurs dernieres jambes dans un monticule de soie. Il est tout simple, après cela, que la Chrysalide se trouve liée & cramponnée comme l'étoit la Chenille. La ceinture est lâche, & laisse à la Chrysalide la liberté d'exécuter ses petites manœuvres (1).

(1) †† Quoique le procédé dont je parle dans ce Chapitre soit assez simple, il ne laisse pas d'offrir des variétés remarquables chez les différentes Especies de Chenilles qui y ont recours. Toutes ne s'y prennent pas de la même maniere pour filer leur ceinture & la passer autour de leur corps. Une assez belle Chenille, très-commune sur le Chou, & une autre plus belle encore, qui vit sur le Fenouil, & qui est sur-tout caractérisée par une corne charnue placée près de la tête, & qu'elle fait sortir & rentrer à volonté, sont au nombre des Especies où il est le plus facile d'observer le procédé dont il s'agit. Ces Chenilles paroissent en Été.



CHAPITRE IV.

Les Chenilles qui se construisent des coques.

BEAUCOUP d'autres Especies recourent à des pratiques bien différentes pour se préparer à la métamorphose. Elles se renferment dans des coques, où elles subissent à couvert leurs transformations. A qui le Ver-à-soie n'a-t-il pas fait connoître cette industrie ? Mais on se tromperoit si l'on pensoit que toutes les Chenilles qui se construisent des coques travaillent sur le modèle du Ver-à-soie. Leurs fabriques se diversifient autant que celles qui nous fournissent nos habits & nos meubles. Nous avons à regretter que notre marche ne nous permette pas de nous arrêter dans ces petits ateliers, pour y considérer de plus près les procédés ingénieux & variés des Ouvrières, la forme & les effets des Instrumens qu'elles mettent si adroitement en œuvre : mais nous prendrons au moins une légère idée de leur travail & de la diversité de leurs manœuvres.

LES coques les plus généralement connues sont de pure soie. Telle est celle de ce Ver qui

fournit tant à notre luxe. Leur forme est ordinairement ovale. Elles la doivent au corps même de l'Insecte, sur lequel elles sont comme moulées (1). Tandis qu'il travaille, il se contourne

(1) † Il faut pourtant que je le fasse remarquer : toutes les Chenilles qui se filent des coques de soie ne les modelent pas sur leur propre corps ; je veux dire, qu'elles n'y sont pas toujours renfermées tandis qu'elles en tracent les contours & qu'elles en fabriquent le tissu. Mr. de GEER nous a donné la curieuse histoire d'une très-petite Chenille mineuse qui s'y prend d'une manière fort singulière pour construire sa coque. On regrette que cette coque soit si petite, & qu'il faille le secours de la loupe pour la bien voir ; car c'est un vrai chef-d'œuvre en ce genre. Elle est ornée de jolies cannelures qui s'étendent dans toute sa longueur. Sa forme ovale & très-alongée, imite celle d'une navette ou d'un bateau renversé. Concevez qu'une semblable coque est partagée en deux transversalement : l'Ouvrière commence par en tricoter une moitié ; mais tandis qu'elle la tricote, elle se tient au-dehors, & il n'y a que sa tête & ses premières jambes qui s'appliquent au tissu pour l'étendre en tout sens. Elle travaille donc à-peu-près comme nos tricoteuses. A mesure qu'elle prolonge le tissu, elle va à reculons, en se tenant toujours en alignement avec la longueur de la coque commencée. Quand elle a achevé de tracer les contours de la première moitié de la coque & d'en fabriquer le tissu, elle y entre la tête la première, se retourne bout par bout & se met à travailler à la seconde moitié. Elle porte sa tête en avant & alonge son corps comme pour mesurer la longueur que doit avoir la partie de la coque qui lui reste à construire. Elle en façonne d'abord l'extrémité pointue, & à mesure qu'elle prolonge le tissu, elle retire son corps en arrière en le faisant rentrer dans la première moitié. Lorsque les bords des deux moitiés sont prêts à se toucher, la Chenille n'a plus qu'à tendre des fils de l'un à l'autre pour les réunir.

en maniere d'S ou de demi-anneau, & l'on voit assez que les fils dont il s'enveloppe alors, doivent tracer autour de lui un ovale plus ou moins allongé. La coque est une espece de pelotton produit par les circonvolutions d'un même fil. Je me fers là d'une comparaison grossiere & peu exacte : il y a bien plus d'art dans la construction d'une coque, que dans la formation d'un pelotton ; mais cet art est caché en partie.

Le tissu de cette jolie coque présente à la loupe un spectacle très-agréable : on croit voir un filet de Pêcheur. Les fils qui vont d'une cannelure à une autre, se croisent & forment les mailles bien terminées du réseau. Ceux qui partent obliquement d'une cannelure vont se rendre à la cannelure qui la suit immédiatement, & cela se répète de cannelures en cannelures. Mais un pareil tissu ne seroit pas assez serré au gré de la Chenille : il laisseroit trop de transparence à la coque, & la Chenille veut qu'elle soit opaque. Dès qu'elle a achevé d'en réunir les moitiés, elle s'occupe à fortifier tout l'intérieur en le revêtant de couches de soie.

Je n'ai point dit comment l'adroite Fileuse parvient à former ces cannelures qui parent tant l'extérieur de sa coque, j'ai omis bien d'autres détails qui ne pourroient être saisis par une simple description & sans le secours des figures : mais j'ajouterai, que la Fileuse fait si bien prendre ses mesures quand elle fabrique la seconde moitié de sa coque, que les cannelures de cette moitié correspondent exactement à celles de la première.

Le corps de notre petite Chenille ne sert donc pas de moule à sa coque ; mais on peut dire qu'il lui sert de mesure, ou qu'il est une sorte de métier monté pour exécuter l'ouvrage : c'est ce qu'on croira remarquer en lisant avec attention dans les Mémoires de l'Observateur le détail très-circonstancié des procédés de la Fileuse.

Le fil ne fait pas proprement des révolutions autour de la coque ; il y trace une infinité de zigs-zags , qui composent différentes couches de soie , d'où résulte l'épaisseur du tissu. Une filiere , placée près de la bouche de l'Insecte , moule ce fil précieux. Avant que de passer par la filiere , la matiere à soie se montre sous l'aspect d'une gomme presque liquide , contenue dans deux grands réservoirs , repliés en maniere d'intestins , & qui vont aboutir à la filiere par deux conduits déliés & paralleles. Chaque conduit fournit ainsi la matiere d'un fil : la filiere réunit ces deux fils en un seul , & le microscope démontre cette réunion. Un fil de soie , qui nous paroît simple , est donc réellement double. Un fil de soie d'Araignée est bien autrement composé , quoique prodigieusement fin : il est formé de la réunion de plusieurs milliers de fils , qui passent par différentes filieres.

L'HISTORIEN immortel du Ver-à-soie s'est assuré que la coque de cet Insecte est formée des lacis d'un même fil , dont la longueur est de plus de neuf cents pieds de Bologne. Des Ecrivains trop épris du merveilleux , nous ont beaucoup vanté la prévoyance du Ver-à-soie : ils nous l'ont présenté comme prévoyant sa fin prochaine , & ordonnant lui-même les préparatifs

de sa sépulture. Il ne manque à ces jolies choses qu'un peu plus d'exactitude. Le Ver-à-soie agit, il est vrai, comme s'il prévoyoit : s'ensuit-il néanmoins qu'il prévoie, & ne pourroit-il pas agir précisément de la même manière sans rien prévoir ? Quand il a pris tout son accroissement, ses réservoirs à soie sont aussi remplis qu'ils peuvent l'être : il est apparemment pressé du besoin d'évacuer cette matière ; il l'évacue, & la coque est le résultat naturel de ce besoin & des attitudes que prend l'Animal en y satisfaisant. Ces attitudes sont, sans doute, celles qui lui conviennent le mieux. Il se soulage encore en les variant, & comme il est à-peu-près cylindrique, de quelque manière qu'il se ploie, il tend toujours à tracer un ovale. En promenant sa filière de tous les côtés, il épaisit de plus en plus le tissu de sa coque. Telle est en général la fabrique de toutes les coques de ce genre. Il en est dont le tissu est si fin, si serré, si uni, qu'il semble purement membraneux.

QUELQUES-UNES de nos Fileuses donnent à leur coque une forme plus recherchée, & qui imite celle d'un bateau renversé. La coque du Ver-à-soie est faite, pour ainsi dire, d'une seule pièce. Les coques en bateau sont faites de deux pièces principales, façonnées en manière de

coquilles, & réunies avec beaucoup de propreté & d'adresse. Chaque coquille est travaillée à part, & formée d'un nombre presqu'infini de très-petites boucles de soie. Sur le devant de la coque, qui représente le derriere du bateau, est un rebord un peu saillant, dans lequel on aperçoit une fente très-étroite qui indique l'ouverture ménagée pour la sortie du Papillon. Là, les deux coquilles peuvent s'écarter l'une de l'autre, & laisser passer le Papillon. Elles sont construites & assemblées avec un tel art, qu'elles font ressort, & que la coque dont l'Insecte est sorti, paroît aussi bien clofée que celle où il habite encore. Par cet artifice ingénieux le Papillon est toujours libre & la Chrysalide en sûreté. Nous reviendrons ailleurs à des procédés analogues plus singuliers (2).

Nos Fileuses n'ont pas toutes une égale provision de soie, & toutes semblent néanmoins vouloir se dérober aux yeux. Celles qui ne sont

(2) † On trouve au Printemps sur l'Osier & sur le Chêne, de ces Chenilles qui savent se construire ces coques de forme recherchée, qui ont l'air d'un bateau renversé. Ce que je dis ici de la fente ménagée pour la sortie du Papillon, méritoit fort d'être remarqué & ne l'avoit pas été : c'est que la coque paroît bien fermée, quoique réellement elle ne le soit pas. Il faut y regarder de fort près pour reconnoître le petit artifice de la Chenille. J'ai donné dans un autre Écrit le détail de ses procédés.

pas assez riches pour se faire une bonne loge de soie, suppléent à cette difette par différentes matieres plus ou moins grossieres, qu'elles ont l'adresse de faire entrer dans la construction de la loge. Les unes se contentent de lui donner une couverture de feuilles qu'elles lient ensemble, sans aucun art. Les autres ne se bornent pas à entasser ces feuilles & à les assujettir; mais elles les arrangent avec une sorte de régularité. D'autres s'avisent de poudrer tout le tissu de leur coque avec une matiere qu'elles rendent par le derriere, & qu'elles font pénétrer entre les fils (3). D'autres se dépouillent de leurs poils, & en composent un tissu mi-soie & poi's (4). D'autres, après s'être dépouillées, plantent leurs longs poils autour d'elles, & en

(3) †† Cette Espece de Chenille que la distribution de ses couleurs a fait nommer *Livrée*, & qui vit en société une partie de sa vie, poudre ainsi sa coque pour diminuer la transparence de son tissu & le rendre assez opaque. Cette Chenille est très-commune & se trouve au Printemps sur les haies & sur les Arbres fruitiers.

(4) †† Ce procédé est commun à plusieurs grandes Espece's de Chenilles velues qui vivent en Été sur le Charme, le Coudrier, &c. Il l'est encore à différentes Espece's de Chenilles que l'arrangement singulier de leurs poils a fait nommer *Chenilles à broffes*, & qu'on trouve dans la belle saison sur le Prunier & sur quelques autres Arbres.

forment une espece de palissade en berceau (5). D'autres joignent à la soie & aux poils une matiere grasse, qu'elles tirent de leur intérieur & dont elles bouchent les mailles du tissu, qui en est comme vernis (6). D'autres s'enfoncent dans le sable ou dans le menu gravier, & s'y construisent des coques de sable dont tous les grains sont liés avec de la soie (7). D'autres enfin, qui n'ont point de soie, percent la terre,

(5) †† Ce procédé curieux est celui d'une petite Chenille qui se nourrit des Lychens qui croissent sur les murs. On la trouve au Printemps. Mr. de REAUMUR est le premier Naturaliste qui en ait parlé.

(6) †† Plusieurs grandes Chenilles velues qu'on trouve dans la belle saison sur le Charme, sur l'Orme, &c. se construisent de ces coques, dans la fabrique desquelles elles font entrer leurs poils & une matiere grasse. J'ai raconté ailleurs les petites manœuvres que ces Chenilles & quelques Chenilles à broches m'avoient offertes.

(7) †† Quantité de Chenilles entrent en terre pour s'y construire des coques avec des grains de sable qu'elles lient au moyen de leur soie. Une belle Chenille qui vit en Été sur le Bouillon-blanc ou sur le *Bon-homme*, est une de celles dont l'industrie en ce genre se fait le plus remarquer. On peut l'obliger à travailler à découvert en retirant de terre la coque & en y faisant une breche plus ou moins grande. Si l'on met du petit gravier à la portée de la Chenille, on la verra avancer sa tête hors de la breche, saisir les grains de gravier avec ses dents, les poser contre le bord de la breche, les y assujettir avec de la soie, & parvenir ainsi à réparer le désordre fait à sa coque.

s'y pratiquent une cavité (8) en forme de coque, & en enduisent les parois avec une forte de glu ou de colle.

UNE autre Espece, bien plus industrieuse que les précédentes, exécute un ouvrage qu'on ne se laisse point d'admirer. Vous venez de voir des coques qui ressemblent à un bateau renversé; c'est encore la forme que cette Espece donne à sa coque; mais elle ne la construit pas de pure soie. Avec ses dents elle détache de petites lames d'écorce, de figure rectangulaire, à-peu-près égales & semblables, qu'elle assemble avec toute la propreté & toute l'adresse d'un Ebéniste, & dont elle compose les principales pieces de la coque. Ces grandes pieces sont ainsi formées d'une multitude de très-petites pieces de rapport, posées les unes au bout des autres & liées

(8) † Ce procédé, le plus simple de tous, est celui que pratiquent les plus grandes Chenilles rases de nos Contrées, & en particulier la belle Chenille qui vit en Été sur le Fusain & sur le Jasmin, & qui donne le fameux Papillon à tête de mort. Cette grande Chenille, très-commune dans la belle saison sur le Tithymale à feuilles de Cypres, & qui est très-remarquable par la beauté & la distribution de ses couleurs, recourt aux mêmes procédés pour assurer sa métamorphose, & se contente de pratiquer dans la terre une cavité proportionnée à sa grandeur; mais les grains qui forment les parois de la cavité, sont liés avec une forte de glu ou d'humeur visqueuse.

avec de la foie. En un mot, on croit voir un parquet ou un ouvrage de marqueterie (9).

C'EST encore en bois que travaille une autre Chenille, mais non avec le même art. Sa coque, de forme ordinaire, n'est faite que de petits fragmens irréguliers détachés du bois sec. Le secret de l'Insecte consiste à lier ces fragmens & à en composer une espece de boîte. Il y parvient en les tenant quelques momens dans sa bouche, en les y humectant, & en les collant les uns aux autres au moyen d'une sorte de glu qui lui tient lieu de foie. Il se forme de ce mélange une coque dont la solidité égale presque celle du bois. Le Papillon n'a point d'instrument pour la percer, il peut apparemment la ramollir. La Chenille est celle qui possède cette liqueur acide dont j'ai parlé (10). Cette liqueur ramollit sensiblement la coque, & l'on a conjecturé avec fondement, qu'elle étoit préparée de loin pour mettre le Papillon en état de se faire jour (11).

(9) † C'est à Mr. de REAUMUR que nous devons l'intéressante histoire des procédés industrieux de la petite Chenille qui se construit une coque si remarquable. On la trouve en Mai sur le Chêne : je l'y ai cherchée inutilement pendant bien des années. Il faut qu'elle soit assez rare,

(10) Part. VIII, Chap. V.

(11) † Je parlois ici d'une grande Chenille rase, qui vit

 CHAPITRE V.

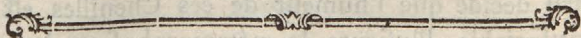
Les Fausses-chenilles qui se construisent des coques doubles.

DES Insectes, que leur ressemblance avec les Chenilles a fait nommer *Fausses-chenilles* (1), savent aussi se construire des coques, & ces coques ont de nouvelles singularités à nous offrir. Elles sont réellement doubles; je veux dire, que deux coques sont renfermées l'une

en Été sur le Saule & l'Osier, & qui est la plus remarquable de toutes par la singularité de sa forme: elle a quelque air d'un Poisson. Sa partie postérieure, assez effilée, se termine par une queue fourchue & écailleuse. Chaque branche de la fourche est un tuyau qui renferme une sorte de corne mobile & charnue, que l'Insecte en fait sortir à volonté. Cette Chenille offre d'autres particularités anatomiques plus remarquables encore. MM. de REAUMUR & de GEER l'avoient beaucoup observée; & elle m'avoit fourni à moi-même la matière d'un petit écrit que je publiai autrefois.

(1) †† Mr. de REAUMUR a donné le nom de *Fausses-chenilles* à ces Vers qui ont plus de jambes membraneuses que n'en ont les Chenilles; mais qui leur ressemblent d'ailleurs beaucoup par leur forme, par leur structure, par leur genre de vie & leurs procédés. Il en est de rases & de demi-velues comme les Chenilles. Les Mouches à quatre ailes dans lesquelles elles se transforment, ont un air de famille, un air lourd & pesant, qui aide à les faire reconnoître.

dans l'autre , sans tenir l'une à l'autre. La coque extérieure semble faite de parchemin ; quelque-fois ce parchemin est un ouvrage à réseau. La coque intérieure , au contraire , est d'un tissu très-fin , très-foyeux , très-lustré (2).



C H A P I T R E VI.

Les Insectes qui vivent dans les fruits.

LES plus solitaires de tous les Insectes sont ceux qui vivent dans l'intérieur des fruits. Il est prouvé , que chaque fruit ne loge qu'une Chenille ou qu'un Ver (1). Nous ignorons la

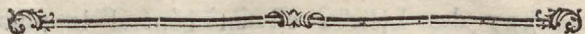
(2) †† J'ai fait admirer ailleurs la beauté & la composition du tissu de cette coque intérieure. Je dois ajouter ici , qu'il est des Chenilles à *brosses* qui paroissent se construire de doubles coques , comme je l'ai fait remarquer dans un autre écrit.

(1) †† Mr. de REAUMUR s'étoit assuré de ce fait par ses observations sur les petites Chenilles qui vivent dans l'intérieur de différentes especes de fruits , tels que les poires , les pommes , les prunes , les cerises , &c. On nomme communément ces Chenilles des *Vers* , & l'on dit que les fruits où elles logent sont *véreux* : il est pourtant très-vrai que la plupart de ces Insectes sont de vraies Chenilles qui se métamorphosent en Papillons. Les Femelles pondent souvent bien des œufs sur le même fruit , & pourtant il ne renferme jamais qu'une seule Chenille , quoi- qu'il pût en loger & en nourrir un bon nombre. On observe la même chose sur les petites Chenilles qui se nichent dans

cause de ce fait remarquable. Nous favons seulement qu'un Observateur ayant tenté de faire vivre ensemble des Chenilles de cette Espece, elles se livroient de furieux combats toutes les fois qu'elles se rencontroient (2). Il est donc bien décidé que l'humeur de ces Chenilles est antisociable. Plusieurs se métamorphosent dans le fruit même qui leur a servi de retraite & de pâture; elles s'y creusent des cavités qu'elles tapissent de soie ou dans lesquelles elles se filent des coques. D'autres, & c'est le plus grand nombre, sortent du fruit & vont se métamorphoser dans la terre.

l'intérieur des grains: il n'y a jamais qu'une seule Chenille dans chaque grain. Mr. DUHAMEL qui avoit beaucoup observé de très-petites Chenilles de ce genre, qui dévoreroient les grains de l'Angoumois, & qui nous en a donné un curieux Traité, dit expressément: qu'ayant ouvert avec toutes les précautions possibles un grand nombre de grains endommagés, il n'avoit jamais trouvé deux Chenilles dans un même grain.

(2) †† C'est sur la petite Chenille qui vit dans l'intérieur de la tête du Chardon à bonnetier, que l'Auteur avoit fait les tentatives dont il parle dans ce Chapitre, & qu'il a racontées ailleurs très en détail & peut-être trop. Il les avoit assez variées, & toujours les petites Hermites qu'il vouloit forcer à vivre ensemble, se livroient des combats de corps à corps avec un acharnement inexprimable: la mort d'un des Combattans étoit ordinairement la fuite. On remarquoit qu'ils évitoient soigneusement de se rencontrer, & qu'ils se tenoient pour l'ordinaire à quelque distance les uns des autres.



CHAPITRE VII.

Les Insectes qui plient & roulent les feuilles des Plantes.

CE sont encore de parfaits Hermites que la plupart des Insectes qui plient ou roulent les feuilles de quantité de Plantes (1). Ce procédé est commun à beaucoup de Chenilles (2). Elles se procurent ainsi de petites cellules, qui sont des logemens commodes, & où elles trouvent en tout temps une nourriture assurée; car elles mangent les parois de la cellule; mais elles ont grand soin de ne toucher jamais à l'enveloppe destinée à les couvrir. Les différentes manieres dont ces Chenilles se logent, donnent lieu de les distinguer en Lieuses, en Plieuses & en Rouleuses (3).

(1) † Il est pourtant quelques Especes de ces Insectes de la classe des Chenilles, qui vivent en société.

(2) † Différentes Especes de Vers & d'Araignées savent aussi rouler adroitement les feuilles des Plantes.

(3) † Toutes ces Chenilles sont assez petites & pour l'ordinaire dépourvues de poils. Elles se transforment en *Phalenes* ou en Papillons de nuit. Il en est de bien des Especes, toutes

L'ART des Lieuses est en général le plus simple. Il consiste à lier avec des fils de soie plusieurs feuilles, à en former un paquet au centre duquel est la loge du petit Hermite.

LE procédé des Plieuses suppose des manipulations plus recherchées. Elles plient les feuilles en entier ou en partie. En entier, lorsque la portion pliée est ramenée à plat sur une autre portion de la feuille : en partie, lorsqu'elles ne font simplement que courber la feuille plus ou moins.

MAIS c'est le travail des Rouleuses qui se fait sur-tout admirer. Elles habitent une espece de rouleau, dont la forme, les dimensions & la position varient en différentes Especes. Les unes lui donnent une figure cylindrique : les autres lui donnent la forme d'un cornet, & ce cornet est aussi bien fait que ceux des Epiciers. La feuille est toujours roulée en spirale, ou comme le font les oublies (4). Ordinairement le rouleau ou le

plus ou moins diversifiées. Il est peu de Plantes qui ne nourrissent de ces Chenilles. La plupart sont très-vives & comme convulsionnaires.

(4) †† La Chenille ne ferme pas en entier le rouleau à ses extrémités : elle veut pouvoir en sortir au besoin, & se dérober ainsi à ses ennemis.

cornet est couché sur la feuille ; mais quelquefois , ce qui est plus singulier , il y est planté comme une quille.

MON Lecteur imagine-t-il la mécanique qui préside à la construction de ces divers ouvrages ? Conçoit-il comment un Insecte , qui n'a point de doigts , parvient à rouler une feuille & à la tenir roulée ? L'on fait en général que les Chenilles filent : on entrevoit que c'est à l'aide de leurs fils que nos adroites Rouleuses font prendre aux feuilles la forme d'un tuyau cylindrique ou conique. L'on voit en effet des paquets de fils distribués de distance en distance , qui tiennent le rouleau assujetti à la feuille.

MAIS comment ces fils , qui ne semblent faire que la fonction de petits cables , ont-ils pu opérer le roulement de la feuille ? Voilà ce qu'on croit deviner , & qu'on ne devine point. On croit qu'en attachant des fils au bord de la feuille , & en tirant ces fils à elle , la Chenille force ce bord à s'élever & à se contourner : ce n'est point du tout cela. L'application que l'industriel Insecte fait de ses forces , est d'une plus fine mécanique. Il attache bien des fils au bord de la feuille ; mais il ne les tire point à lui. Il en colle l'autre bout à la surface de la feuille. Les fils

d'un même paquet font à-peu-près parallèles, & composent un petit ruban. A côté de ce ruban, l'Insecte en file un second, qui passe sur le premier & le croise.

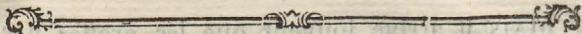
VOICI donc le secret de sa mécanique. En passant sur le premier ruban pour tendre le second, il pese sur le premier de tout le poids de son corps; cette pression, qui tend à enfoncer le ruban, oblige le bord de la feuille auquel il tient à s'élever. Le second ruban qui est collé à l'instant sur le plat de la feuille, conserve au bord l'élévation ou la courbure que l'Insecte a voulu lui donner. Si l'on examine de près ces deux rubans, leur effet sera sensible. Le second paroîtra fort tendu & le premier fort lâche; c'est que celui-ci n'a plus d'action & qu'il n'en doit plus avoir. Vous comprenez à présent que le rouleau se forme peu - à - peu par la répétition des mêmes manœuvres sur différens points de la feuille (5).

(5) †† Ce que je disois ici d'après Mr. de REAUMUR fut l'ingénieuse mécanique de nos Rouleuses, paroît exiger quelque correction. Son illustre Emule, Mr. de GEER, qui les avoit suivies avec beaucoup d'attention, ne croyoit pas que le poids de la Chenille contribuât sensiblement à l'effet du roulement. Une Plicuse qui vit sur le Cerfeuil sauvage, lui avoit offert des procédés d'un plus grand effet. Il avoit remarqué que la Chenille faisoit avec ses premières jambes le fil de soie qu'elle tend d'un bord de la feuille à l'autre, & qu'elle le tiroit à elle pour

MAIS il arrive souvent que les grosses nervures résistent trop : l'Insecte fait les affoiblir en les rongéant çà & là. Pour former un cornet, il faut quelques manœuvres de plus. La Rouleuse coupe sur la feuille avec ses dents la piece qui doit le composer. Elle ne l'en détache pas entier : il manqueroit de base : elle ne détache que la partie qui formera les contours du cornet. Cette partie est proprement une lanierie qu'elle roule à mesure qu'elle la coupe. Elle dresse le cornet sur la feuille à-peu-près comme nous redressons un obélisque incliné. Elle attache des fils ou de petits cables vers la pointe de la pyramide ; elle les charge du poids de son corps, & force ainsi cette pointe à s'élever. Vous devinez le reste : c'est la même mécanique qui exécute un rouleau.

CES cellules où la Chenille passe sa vie, servent aussi de retraite à la Chrysalide. Cette dernière ne s'accommoderoit pas apparemment d'une simple enveloppe de feuille : la Chenille donne à la cellule une tapifferie de soie. D'autres Especes s'y filent une coque. D'autres abandonnent la cellule, & vont se transformer sous terre.

forcer ses bords à se rapprocher ; & que lorsqu'elle tend le second fil, elle ne lâche point le premier qu'elle n'ait achevé de tendre le second. Ces fils sont donc de vrais petits cables, à l'aide desquels la Chenille exécute sa manœuvre avec autant de célérité que d'adresse.



C H A P I T R E V I I I .

Les Insectes mineurs des feuilles des Plantes.

IL est des feuilles de Plantes qui n'ont guere que l'épaisseur du papier. Croiroit-on qu'il y a des Insectes qui savent se loger dans l'épaisseur de semblables feuilles & s'y mettre à l'abri des injures de l'air? Une feuille est pour ces très-petits Insectes un vaste Pays, où ils se pratiquent des routes plus ou moins tortueuses; ils minent dans le parenchyme de la feuille, comme nos Mineurs minent dans la terre. Ils en ont aussi pris le nom de *Mineurs de feuilles* (1).

ILS sont extrêmement communs : les uns appartiennent à la classe des Chenilles; les autres à celle des Vers. Ils ne peuvent souffrir d'être à nud, & c'est pour se couvrir qu'ils se glissent entre les deux peaux d'une feuille. Ils y trouvent en même temps leur subsistance. Ils en mangent le parenchyme ou la pulpe, & ils font chemin en mangeant.

(1) †† C'est le Naturaliste auquel nous devons la meilleure histoire de ces très-petits Insectes, qui leur a donné le nom de *Mineurs de feuilles*: on comprend que je parle de Mr. de REAUMUR.

LES uns s'y creusent des boyaux droits ou tortueux. Ce sont des Mineurs en galeries. Les autres minent tout autour d'eux, dans des espaces circulaires ou oblongs, & ce sont des Mineurs en grand (2).

LES dents sont les instrumens au moyen desquels les Chenilles minent; mais parmi les Vers mineurs on en voit qui piochent le parenchyme à l'aide de deux crochets équivalens à nos pioches (3).

(2) †† La galerie de nos Mineurs est ouverte à une de ses extrémités, à celle par laquelle l'Insecte naissant s'est introduit entre les deux membranes de la feuille. On voit bien que la galerie doit aller toujours en s'élargissant à mesure que l'Insecte fait chemin dans la feuille; car il en proportionne la capacité à la grosseur de son corps, & comme il prend chaque jour plus d'accroissement, chaque jour il élargit davantage sa galerie.

Les Mineurs en grand ou en grandes aires minent tout autour d'eux dans l'épaisseur de la feuille. La figure de la mine est ordinairement déterminée par les nervures de la feuille entre lesquelles elle se trouve placée. Ces nervures sont pour le très-petit Insecte, des montagnes qu'il ne franchit pas. Divers Mineurs de ce genre recourent à un procédé remarquable pour augmenter la hauteur de la mine & s'y mettre plus à l'aise: ils plissent l'épiderme qu'ils ont détaché; tantôt ils n'y forment qu'un pli; tantôt ils en forment deux ou plusieurs. Ces plis se montrent sur l'épiderme comme autant d'arrêtes.

(3) †† La plupart des Mineurs vivent dans une parfaite solitude: on trouve pourtant des mines en grandes aires, qui renferment plusieurs Mineurs qui ne paroissent ni se chercher

C'EST dans la mine même que plusieurs de ces Insectes se filent la coque où ils doivent se transformer. D'autres sortent de la mine & vont filer ou se métamorphoser ailleurs. Les Papillons qui proviennent des Chenilles mineuses, sont de petits miracles de la Nature. Elle leur a prodigué l'or, l'argent & l'azur. Elle a même mieux fait que de les prodiguer; elle les a associés avec goût à des couleurs plus ou moins riches, & l'on regrette qu'elle n'ait pas travaillé en grand de tels chef-d'œuvres.

MAIS les Mineurs ont quelque chose de plus admirable à nous offrir. Donnez votre attention à ces feuilles de Vigne que vous avez sous les yeux. Elles sont percées de trous ovales, qui semblent y avoir été faits avec un emporte-pièce. Des Chenilles mineuses ont fait ces trous en détachant de la feuille deux morceaux de peau,

ni se fuir: telles sont les mines que se pratiquent les Vers de la Jusquiame, qui sont de très-gros Insectes en comparaison des autres Mineurs. Quand on les retire de leur mine, ils se mettent aussi-tôt à en creuser une nouvelle, ce que le commun des Mineurs ne fait pas faire. Si après qu'un Mineur de la Jusquiame a commencé à creuser une nouvelle mine, on y introduit un second Mineur, puis un troisième & un quatrième, ils continueront tous à s'avancer dans l'intérieur de la feuille sans s'attaquer les uns les autres; mais chacun travaillera à part & rien ne se fera en commun.

dont elles se sont fabriqué une coque : voilà cette coque posée perpendiculairement sur un échelas , à une assez grande distance de la feuille qui en a fourni les matériaux. Comment a-t-elle été taillée , façonnée , détachée , transportée ? Ne tentons pas de le deviner : tentons plutôt de surprendre l'industrielle Ouvrière sur son établi.

ELLE mine en galerie , & c'est à l'extrémité de la galerie , qu'elle construit sa coque. Deux morceaux de feuille, de figure ovale, très-minces, égaux & semblables doivent la composer. La Chenille prépare ces pieces, les amincit en les déchargeant du parenchyme, les modele, les double de soie, les coupe avec ses dents comme avec des ciseaux, les assemble & les unit. Déjà ils ne tiennent plus à la feuille, & pourtant la coque ne tombe point : la Chenille a pris la précaution de la retenir par quelques fils à l'espece de cadre dont elle est bordée.

LA coque finie, la Chenille se met en devoir de la détacher de sa place & de la transporter. Elle a laissé une petite ouverture à un des bouts ; par cette ouverture elle fait sortir sa tête ; elle la porte en avant, saisit avec ses dents un point d'appui, & faisant effort, elle tire la coque à elle. Les fils qui la retenoient cedent, & la Che-

nille emporte sa petite maison, comme le Limaçon sa coquille.

VOYEZ-LA cheminer : sa marche est un nouveau mystere. L'on avoit dit, que toutes les Chenilles ont au moins dix jambes : celle-ci en est absolument dépourvue, & nous montre ce qu'on doit penser des Nomenclatures (4). Opposons à sa marche un verre très - poli, posé verticalement. Elle n'en est point arrêtée ; & la voilà qui grimpe sur ce verre comme sur une feuille. Par quel art secret y trouve-t-elle prise ; car elle n'a ni jambes ni crochets pour s'y cramponner ? Vous avez vu des Chenilles, qui filent de petits monticules de soie, où elles se fixent (5). Notre Mineuse file de pareils monticules de dif-

(4) †† Mr. de REAUMUR avoit donné pour un des caracteres essentiels de la *Chenille*, d'avoir au moins dix jambes & au plus seize ; & il avoit nommé *Fausse-chenilles* des Insectes fort semblables aux Chenilles ; mais qui en different principalement en ce qu'ils ont plus de seize jambes. (Chap. V, Note. 1.) L'industriuse Mineuse dont il s'agit actuellement, contredit le caractere que notre illustre Observateur avoit établi à l'égard des Chenilles. Toute l'Histoire naturelle est pleine de pareilles exceptions à nos regles prétendues générales ; & rien n'est plus propre à nous faire sentir combien nous devons être réservés à tirer de ces conclusions générales, puisque nos prémisses sont toujours plus ou moins particulieres.

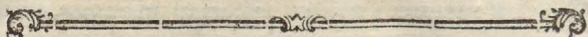
(5) Chap. I de cette Partie.

tance en distance, sur le plan qu'elle parcourt. Avec ses dents, elle fait un de ces monticules, qui devient pour elle un point d'appui; elle tire à elle la coque, & l'amene près du monticule; elle l'y attache; elle porte ensuite sa tête en avant, file un second monticule, & s'y cramponne comme au premier; elle fait effort pour détacher la coque, la détache, la traîne vers le nouveau monticule, l'y attache encore, & ce second pas fait vous dévoile le secret de son ingénieuse mécanique. Elle laisse ainsi sur les corps qu'elle parcourt de petites traces de soie, produites par les monticules qu'elle file d'espace en espace.

PARVENUE au lieu où elle veut se fixer, elle y arrête sa coque à demeure, & la place dans une situation verticale. Il en sort ensuite un très-joli Papillon, aussi richement vêtu, que ceux des autres Mineuses, & du même genre (6).

(6) † C'est Mr. GODEHEU de RIVILLE, Commandeur de Malthe, excellent Observateur, qui nous a donné l'intéressante histoire de cette Mineuse.





C H A P I T R E I X.

Les Fausses - teignes.

D'AUTRES Infectes habitent dans de grandes galeries de soie, qu'ils prolongent & élargissent à mesure qu'ils croissent. Ils les recouvrent de matieres grossieres, & souvent de leurs excréments. Ils construisent de ces galeries sur les divers corps dont ils se nourrissent, & qui varient suivant l'Espece de l'Insecte. L'on a donné le nom de *Fausses - teignes* à toutes les Especies qui se font de semblables fourreaux. Vous savez, que ceux des vraies Teignes sont portatifs.

LES Fausses-teignes les plus remarquables sont celles qui s'établissent dans les ruches des Abeilles, & qui en détruisent les gâteaux. Elles n'ont point d'armes défensives, elles ne sont recouvertes que d'une peau molle & délicate, & pourtant la Nature les a appellées à vivre aux dépens d'un petit Peuple guerrier, très-bien armé & très-disposé à défendre ses établissemens. Nos Ingénieurs recourent souvent aux mines & à la sappe pour réduire les Places. Il étoit encore plus nécessaire à nos Fausses-teignes d'exceller dans

cette sorte d'attaque, & leurs ouvrages prouvent qu'elles y excellent.

ELLES ne marchent jamais qu'à couvert. Elles poussent dans l'épaisseur des gâteaux, de longs boyaux qu'elles dirigent à leur gré, & où elles sont toujours en sûreté contre l'ennemi. Ces especes de galeries sont garnies intérieurement d'un tissu de soie assez ferré, & revêtues par-dehors d'une épaisse couche de grains de cire & d'excrémens. Ainsi les beaux ouvrages des laborieuses Abeilles sont détruits sourdement par un Ennemi qu'elles ne peuvent découvrir, & qui les force quelquefois à abandonner leur ruche.

CE n'est point au miel que les Fausses-teignes en veulent : elles ne percent point les cellules qui en contiennent. Elles ne mangent que la cire, & cette matiere que la Chymie ne fait pas dissoudre, leur estomac l'analyse (1). Quand

(1) † Ces Fausses-teignes peuvent s'accommoder au besoin de matieres très-différentes de la cire, se nourrir & se vêtir de papier, de cuir, de plumes, de poils, &c. Leurs excrémens retiennent, comme ceux des Teignes, les couleurs des matieres qu'elles ont rongées; & ces excrémens elles peuvent les digérer de nouveau & digérer encore le résidu grossier qui en provient. Ces Fausses-teignes appartiennent à la nombreuse classe des Chenilles, & les Papillons nocturnes qui en proviennent, courent avec une grande vitesse & sont très-habiles à se glisser dans les ruches pour y déposer leurs œufs.

elles ont pris tout leur accroissement, elles se font au bout de la galerie une coque de soie, qu'elles ne manquent point d'envelopper de grains de cire.

C'EST dans nos greniers que d'autres Fausses-teignes s'établissent & qu'elles multiplient avec excès. Elles en veulent à notre plus précieuse denrée. Elles lient ensemble des grains de Bled; elles se filent au milieu de cet amas de grains un petit tuyau où elles se logent. Là, elles sont toujours à portée d'une nourriture abondante. Elles rongent à leur aise les grains qu'elles ont eu soin d'assujettir à leur fourreau, & qui en font comme l'enveloppe. A l'approche de la métamorphose elles abandonnent ce fourreau; elles se nichent dans l'intérieur d'un grain, ou dans les petites cavités qu'elles creusent dans les planchers: elles les tapissent de soie, & s'y transforment en Chrysalides (2).

(2) †† J'indiquerai encore quelques autres Fausses-teignes qui méritent d'être connues. Tout le monde connoît les Teignes qui rongent les étoffes de laine, & qui savent se faire des fourreaux portatifs. Il est aussi une Fausse-teigne qui surpasse en grandeur les vraies Teignes, & qui vit sur de pareilles étoffes. Elle s'y construit avec art une sorte de berceau de soie & de poils, sous lequel elle demeure renfermée. Ce berceau n'est ouvert qu'à son extrémité antérieure, & c'est par cette extrémité que la Fausse-teigne le prolonge à mesure qu'elle croît.

CHAPITRE X.

Des Teignes en général. Les Teignes domestiques.

IL est peu d'Insectes, qui aient autant de droit à notre admiration, que ceux qui savent, comme nous, se faire des habits, & qui l'ont su sans doute avant nous. Comme nous, ils naissent nus; mais à peine font-ils nés, qu'ils travaillent à se vêtir. Vous comprenez que je parle des Teignes.

Elle file d'abord un tissu de pure soie, auquel elle donne la forme de berceau, & elle finit par le garnir de poils. Quand elle veut rejeter ses excréments, elle se retourne bout par bout pour ramener son derriere à l'ouverture du berceau. Ces excréments n'ont pas comme ceux des vraies Teignes, la couleur des étoffes que l'Insecte a rongées: ils sont toujours noirs.

Une autre Fausse-teigne attaque les cuirs; & en particulier ceux qui forment la couverture des livres. Elles sont donc de celles que les Gens de Lettres ont le plus d'intérêt à connoître. Les galeries qu'elles se construisent sont recouvertes de leurs excréments. Mais ce n'est pas seulement sur les cuirs qu'elles s'établissent, elles se logent aussi sous l'écorce de vieux Arbres, & s'y nourrissent de cadavres d'Insectes.

Une autre Fausse-teigne est friande de Chocolat, & choisit le plus parfumé. Elle y creuse des cavités & s'y construit une galerie de soie, qu'elle prolonge au besoin.

Toutes les Fausses-teignes dont je viens de parler, se rangent dans la classe des Chenilles, parce que toutes se transforment en Papillons.

TOUTES ne s'habillent pas d'une manière uniforme, & n'emploient pas dans leurs habillemens les mêmes matieres. Il y a peut-être plus de diversité à cet égard dans les modes des Teignes de différentes Especies, que dans celles de différens Peuples de la Terre. Spectacle intéressant pour l'Observateur, & que le Contemplateur de la Nature ne peut considérer comme tout le reste, que d'une vue très-générale.

Nous avons entrevu les Teignes domestiques (1) ; elles méritent bien que nous leur donnions encore quelques momens d'attention. La forme de leur habit étoit la plus convenable : elle répond précisément à celle de leur corps. C'est un petit fourreau cylindrique ouvert aux deux bouts. L'étoffe est de la fabrique de la Teigne. Un mélange de soie & de poils en compose le tissu : mais il ne seroit pas assez doux pour l'Insecte ; il le double de pure soie. Nos meubles de laine & nos fourrures fournissent à ces Teignes les poils qu'elles emploient dans la fabrique de leurs étoffes. Elles font un choix de ces poils ; elles les coupent avec leurs dents, & les incorporent artistement dans le tissu foyeux.

ELLES ne changent jamais d'habit : celui

(1) Part. XI, Chap. II.

qu'elles portoient dans leur enfance , elles le portent encore dans l'âge de maturité. Elles font donc l'alonger & l'élargir à propos. L'alonger n'est pas une affaire ; elles n'ont pour cela qu'à ajouter de nouveaux fils & de nouveaux poils à chaque bout. Mais , l'élargir n'est pas chose si facile. Vous avez vu (2) qu'elles s'y prennent précisément comme nous nous y prenons en pareil cas. Elles fendent le fourreau de deux côtés opposés , & y inferent adroitement deux pieces de largeur requise. Elles ne fendent pas le fourreau d'un bout à l'autre : les côtés s'écarteroient trop , & elles feroient à nud. Elles ne le fendent de chaque côté , que jusques vers le milieu de sa longueur. Ainsi , au lieu de deux pieces ou de deux élargiffures , elles en mettent quatre. La raison ne procéderoit pas mieux.

LEUR habit est toujours de la couleur de l'étoffe sur laquelle il a été pris. Si donc la Teigne dont l'habit est bleu , passe sur un drap rouge , les élargiffures seront rouges ; elle se fera un habit d'Arlequin , si elle passe sur des draps ou des étoffes de plusieurs couleurs.

ELLES vivent des mêmes poils dont elles se

(2) Part. XI , Chap. II.

vêtent. Il est fingulier qu'elles les digerent , plus fingulier encore que les couleurs ne s'alterent point par la digestion , & que leurs excréments soient toujours d'une auffi belle teinte que celle des draps qu'elles rongent. Les Peintres pourroient s'affortir auprès de nos Teignes , de poudres de toutes couleurs & de toutes les nuances de la même couleur.

ELLES font de petits voyages : celles qui s'établissent dans les fourrures , n'aiment pas à marcher sur de longs poils ; elles coupent tous ceux qui se trouvent sur leur route , & ne marchent jamais que la faux à la main. De temps en temps elles se reposent : alors elles fixent leur fourreau par de petits cordages , & le mettent , pour ainsi dire , à l'ancre. Elles l'arrêtent plus solidement encore quand elles veulent se métamorphoser. Elles en ferment exactement les deux bouts , pour y revêtir plus en sûreté la forme de Chrysalide , & ensuite celle de Papillon (3).

(3) †† L'admiration que les Teignes domestiques avoient inspirées pour elles à leur Historien , ne l'avoit pas empêché de chercher des moyens efficaces de les détruire & de préserver de leurs ravages nos meubles & nos étoffes. Il avoit eu le bonheur de réussir dans cette recherche si utile , & il nous a appris que l'odeur de l'huile de térébenthine leur est toujours fatale. Une couche légère de cette huile étendue sur des feuilles de

C H A P I T R E X I.

Les Teignes champêtres, & les Teignes aquatiques.

LES Teignes champêtres, dont nous n'avons point à redouter les attaques, l'emportent beaucoup en industrie sur les Teignes domestiques. Elles prennent dans les feuilles des Plantes la matière de leurs habits; mais il faut qu'elles apprêtent cette matière & qu'elles lui donnent la légèreté & la souplesse propres à leurs vêtements.

CES Teignes font des espèces de mineuses, & elles se glissent entre les deux membranes d'une feuille, qui sont pour elles ce qu'une pièce de drap est pour un Tailleur, avec cette différence, que celui-ci a besoin d'un patron, & que nos Teignes savent s'en passer. Elles détachent de ces membranes toute la substance charnue qui leur est adhérente: elles les amincissent & les polissent. Elles coupent ensuite dans ces membranes ainsi préparées, deux pièces à-peu-près égales & semblables; elles travaillent à leur

papier, donne infailliblement la mort à ces Insectes destructeurs. L'odeur qui s'en exhale les fait tomber en convulsion; ils expirent bientôt couverts de taches livides,

donner la concavité , la courbure , les contours & les proportions que requiert la forme de leur fourreau , & cette forme est souvent très-recherchée. Elles les asssemblent & les unissent avec une propreté & une adresse incroyables , & finissent par les doubler de soie. Elles n'ont plus alors qu'à défengrener l'habit de dedans la feuille où il a été pris & taillé , & cela n'exige que quelques efforts.

IL est de ces fourreaux qui portent du côté du dos , de petites dentelures qui les ornent beaucoup & les font paroître plus composés. Ces dentelures ne font autre chose que celles de la feuille dans laquelle ces fourreaux ont été façonnés.

LES Teignes champêtres se métamorphosent dans leurs habits , comme les Teignes domestiques dans le leur. Nous n'avons fait encore qu'entrevoir l'art industrieux des Teignes champêtres ; nous le considérerons ailleurs de plus près , & nous ne reviendrons point de notre étonnement. Au reste , l'habit de ces Teignes n'est pas fait pour être alongé & élargi ; quand il devient trop étroit , elles en font un autre.

QUANTITÉ de Teignes champêtres & de

Teignes aquatiques , car les eaux ont aussi leurs Teignes , n'entendent point à préparer l'étoffe de leurs vêtements. Aussi les matières qu'elles mettent en œuvre ne sont-elles susceptibles d'aucune préparation.

DES brins de bois , de petites baguettes , des fragmens de feuilles , des morceaux d'écorce , &c. posés en recouvrement comme les tuiles , revêtent extérieurement le fourreau qui est de pure soie.

D'AUTREFOIS il est recouvert de gravier , de petites pierres , de morceaux de bois , de parcelles de roseau , de petites coquilles , tantôt de Moules , tantôt de Limaçons ; & ce qu'on n'imagineroit pas , les Moules & les Limaçons habitent encore ces coquilles : enchaînés au fourreau , ils sont forcés de suivre la Teigne qui les porte où il lui plaît. Une Teigne vêtue ainsi ne ressemble pas mal à certains Pèlerins. Celles qui sont couvertes de bois , de gravier , de pierres & d'autres matières aussi lourdes , liées ensemble , ressemblent assez à un Soldat Romain pesamment armé.

Vous jugez bien que de pareils habits doivent avoir des formes très-baroques : il en est

pourtant de fort jolis, & où l'arrangement symétrique des matériaux compense un peu leur grossièreté.

LES Teignes aquatiques trouvent quelque avantage à s'habiller d'une façon si étrange. Il faut qu'elles soient toujours en équilibre avec l'eau au milieu de laquelle elles vivent. Si leur fourreau devient trop léger, elles y attachent une petite pierre; s'il devient trop pesant, elles y attachent des brins de roseau (1).

(1) †† Tout est bon à la plupart des Teignes aquatiques pour recouvrir le fourreau de pure soie qu'elles se filent: on les voit se saisir indifféremment de tous les petits corps qu'elles rencontrent dans l'eau & les attacher à leur habit. Il est pourtant des Espèces de ces Teignes qui ne s'habillent pas indifféremment de toutes sortes de matières, & qui semblent choisir par préférence des matières d'un certain genre dont elles revêtent constamment leur fourreau. Les unes préfèrent des grains de gravier ou de petites pierres; d'autres, des feuilles ou des fragmens de feuilles; d'autres, des brins de joncs; d'autres, des graines, &c.

Nos Teignes aquatiques ne sortent pas d'elles-mêmes de leur fourreau: il leur sert de retraite ou de défense, & si l'on veut les obliger à en sortir, elles ne l'abandonnent qu'à la dernière extrémité: le met-on ensuite à leur portée? elles y rentrent aussi-tôt. Il n'en est pas de même des Teignes domestiques; elles ne rentrent plus dans leur fourreau, quand on les force à l'abandonner.

Les Teignes aquatiques sont pourvues de dents comme les Chenilles, & rongent comme elles les feuilles des Plantes: mais elles sont en même temps carnivores, & dévorent les Vers &

TOUTES

TOUTES ces Teignes se métamorphosent dans leur fourreau (2); les unes en Papillon, les autres en Mouches (3), d'autres en Scarabés.

les Nymphes des Insectes aquatiques. Elles se dévorent même les unes les autres, & une Teigne qui auroit le malheur d'être privée de son fourreau, seroit bientôt dévorée par les Teignes de son Espece.

A l'approche de la premiere métamorphose, les Teignes aquatiques amarrent leur fourreau, mais de maniere que l'eau puisse toujours s'y renouveler: elles ne le fixent donc jamais sur l'extrémité qui doit demeurer ouverte: quelquefois il leur arrive de le fixer au fourreau d'une autre Teigne, qui le transporte ainsi avec le sien.

Quelques-unes de ces Teignes nous montrent un procédé particulier: à l'approche de la métamorphose, elles raccourcissent leur fourreau. Comme la Nymphe est moins longue que la Teigne, elle peut être très-bien logée dans un fourreau plus court, & apparemment qu'il lui convient que le fourreau soit raccourci.

(2) † Les Teignes aquatiques ne subissent dans leur fourreau que la seule transformation en Nymphe. Mr. de GEER s'en est assuré. Le fourreau se trouve souvent placé à une assez grande profondeur sous l'eau: si la transformation en Mouche s'opéroit dans cette enveloppe, la Mouche, toute aérienne, risqueroit de se noyer en traversant la couche d'eau qui la sépare de l'air. La Nature, qui a voulu la conservation de l'Insecte, a enseigné à la Nymphe à sortir du fourreau à l'approche de la dernière métamorphose. Celle-ci n'a point à redouter l'eau, son élément naturel: elle ouvre donc la porte de la maisonnette, traverse l'eau, s'élève à la surface & gagne le plein air, où elle se défait de l'enveloppe de Nymphe pour paroître sous sa dernière forme de Mouche.

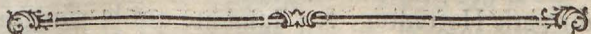
(3) † Les Teignes aquatiques sont des Vers à six pieds,
Tome III. ○

QUELQUES Teignes champêtres n'empruntent point pour se vêtir des matières étrangères ; elles s'habillent de pure soie ; mais leur tissu est bien plus ferré , bien plus fin , bien plus lustré que celui des plus belles coques des Chenilles. Il a encore une singularité de plus ; il est tout composé de petites écailles semblables à celles des Poissons , & qui se recouvrent un peu les unes les autres. Le fourreau est quelquefois surmonté d'une enveloppe en forme de manteau , qui le couvre presque en entier , & qui est composé de deux pièces principales , dont la figure imite celle d'une coquille bivalve ou à deux battans.

DES Teignes qui puisent dans leur propre fond la matière de leur habit , doivent savoir l'allonger & l'élargir : il leur en auroit trop coûté de s'en faire un neuf au besoin. Aussi entendent-elles à merveille à l'agrandir. Elles n'y mettent pas des élargissures à la manière des Teignes domestiques : elles le fendent de place en

qui se transforment en des Mouches à quatre ailes , d'un genre particulier : leurs ailes sont colorées à-peu-près comme celles des Papillons ; mais elles ne doivent pas leurs couleurs , comme ces dernières , à de petites écailles diversement colorées. (Part. III , Chap. XVIII , Note 4.) La forte de ressemblance de ces Mouches avec les Papillons , a porté Mr. de REAUMUR à leur donner le nom de *papillonacées*. D'autres Naturalistes les ont nommées *Frigues*.

place suivant sa longueur, & remplissent sur-le-champ les intervalles par de nouveaux fils d'une longueur proportionnée à l'ampleur requise. Ce fourreau, de forme singuliere, devient aussi pour elles une sorte de coque où elles se transforment en Papillons.



CHAPITRE XII.

Les Insectes qui se recouvrent des matieres qu'ils rejettent.

¶ **C**E sont des Hommes bien dégoûtans que ces Hottentots qui se font des ceintures & des bottines d'intestins de Bœuf, qu'ils négligent de vuidier. Le Peuple des Insectes a aussi ses Hottentots. Un petit Ver à six pieds, jaunâtre, très-dodu, grand mangeur de son naturel, & qui dévore les feuilles des Lys, fait plus encore que le Hottentot; car il recouvre tout son corps de ses propres excréments. Sa peau délicate, fine & transparente demandoit apparemment à être défendue contre l'ardeur du Soleil; & tout a été bien disposé dans l'Insecte pour qu'elle le fût par les matieres qu'il rejette. Au lieu d'être placé, comme à l'ordinaire, du côté du ventre;

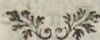
L'anus est placé du côté du dos, & l'intestin qui va y aboutir chasse les excréments vers la tête. Il ne les pousse pas loin ; mais un mouvement ondulatoire des anneaux, que le Ver fait diriger & modifier à propos, chasse la matière de place en place, & l'étend peu-à-peu sur le dos & sur les côtés. Elle glisse facilement sur la peau unie du petit Hottentot, & l'humidité qui la pénètre facilite encore sa marche. A peine le Ver a-t-il mangé deux à trois heures, que tout le dessus de son corps est recouvert d'une couche d'excréments. Cette couche, d'abord très-mince, s'épaissit à chaque repas, & les repas de notre Insecte sont toujours copieux. Elle s'épaissit enfin au point d'acquérir un volume trois à quatre fois plus grand que celui de l'Animal. Affublé de cette énorme couverture, enterré, pour ainsi dire, sous un monticule d'excréments, il ne montre plus que sa tête, qui est fort petite, & sous cet aspect étrange, il trompe l'œil du Spectateur peu instruit, qui croit ne voir qu'un tas d'excréments. Cette épaisse enveloppe tient peu au corps de l'Insecte, & quand il le veut il s'en débarrasse facilement : quelquefois elle tombe d'elle-même, & une nouvelle lui succède, qui ne coûte pas plus à fabriquer que la première. Cette sorte de Teigne n'a simplement qu'à manger pour se vêtir. Son accroissement est assez

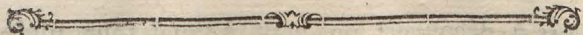
rapide : il ne lui faut qu'une quinzaine de jours pour acquérir la grandeur propre à l'Espece. Alors elle entre en terre & s'y construit une coque qui mérite fort d'être examinée. L'extérieur ne présente qu'un petit amas de terre : mais l'intérieur offre une tapisserie de fatin qui a tout l'éclat de l'argent le plus pur. On la croiroit de la soie la plus fine & la plus lustrée ; elle n'est pourtant formée que d'une matiere moussueuse que la Teigne rend par la bouche, & qui se seche promptement à l'air. C'est avec cette matiere singuliere qu'elle lie les grains de terre qui recouvrent sa coque & lui servent de défense. Après y avoir revêtu la forme de Nympe, l'Insecte se montre bientôt sous celle d'un très-joli Scarabé, dont l'écaille brillante est du plus beau rouge de vermillon, & dont la tête, les jambes & le ventre sont d'un noir très-lustre.

UN autre Ver à six pieds, d'une figure plus remarquable que le précédent, & qui vit sur l'Artichaut, ne couvre pas tout son corps de ses excréments & ne les applique pas immédiatement sur sa peau. Il a été mis en état de les employer avec plus d'art & de propreté. Il ne s'en fait pas une enveloppe ; il s'en fait un parasol, auquel il donne la direction & l'élévation qu'il veut. Il l'incline en avant ou en arriere,

l'éleve ou l'abaisse selon ses besoins. Les pieces du parasol sont uniquement de la main de la Nature ; l'étoffe est fournie par l'Insecte. Près de l'anus est attachée une longue fourchette écailleuse & mobile , sur laquelle les excréments s'arrangent à mesure qu'ils sortent. Bientôt toute la fourchette en est garnie , & l'Insecte est en possession d'un parasol qui le met à l'abri du Soleil. Mais ce ne sont pas seulement les matieres qu'il rejette par l'anus , qui servent à composer la toile du parasol : comme bien d'autres Insectes , il change de temps en temps de peau , & la peau dont il se défait s'ajuste aussi sur la fourchette & sert quelquefois de fond à l'étoffe du parasol.

NOTRE curieuse Teigne , si pourtant on peut donner ce nom à notre Ver à parasol , se métamorphose sur la feuille où elle a vécu , & sans se faire de coque : parvenue à son dernier état , elle se montre sous la forme d'un Scarabé , caractérisé par une sorte de camail.





CHAPITRE XIII.

Les Insectes qui habitent dans une sorte d'écume.

† LA Cigale, fameuse par son chant, est une très grosse Mouche à quatre ailes. Il est d'autres Especies de Cigales qui ne sont connues que des Naturalistes, & qui en different par divers caracteres. Entre ces Especies il en est une assez petite, qui, sous ses premieres formes de Ver & de Nymphe, mene un genre de vie fort singulier. Quand on se promene au Printemps dans les prairies, on rencontre fréquemment sur les Plantes des amas d'une sorte d'écume d'un blanc vif, toute imprégnée de bulles d'air, & qu'on prendroit pour de la salive (1) : c'est au milieu de cette écume que vit l'Insecte dont je veux parler. Il en est entièrement couvert, & pour parvenir à le voir il faut écarter délicatement son enveloppe, presque toute aérienne : on met

(1) On a donné le nom d'écumes printannieres à ces amas de matiere moussueuse qu'on voit au Printemps sur les Herbes des prairies. Le Peuple, qui en ignore la vraie nature, les prend pour des crachats de différens Animaux. POUPART est le premier qui nous en ait donné l'histoire. Mr. de GEER l'a perfectionnée : il les avoit étudiées dès 1737. Je les avois aussi observées en 1740, & vérifié la plupart des faits de POUPART.

alors à découvert un petit Animal tout nud, qui semble sortir du bain. Sa peau, de couleur jaunâtre, paroît molle & délicate : il est porté sur six pieds, & marche avec assez de vitesse. A l'aide d'une trompe, il pompe le suc d'une multitude de Plantes, & plus il pompe, plus il accroit l'amas d'écume sous lequel il loge. Il la rejette peu-à-peu par l'anus. On voit alors le derriere très-mobile de l'Insecte se donner divers mouvemens, s'allonger & se raccourcir, se dilater & se contracter, & l'écume sortir sous la forme de petites bulles qui s'arrangent les unes auprès des autres. Il s'en forme par degrés un amas considérable qui cache entièrement l'Insecte. Cette singuliere enveloppe lui est bien nécessaire : s'il en demeure privé, il se desseche & périt enfin. Elle peut encore le préserver des attaques des Insectes carnassiers (2).

TANDIS que les Petits de cette sorte de Cigale sont jeunes encore, ils demeurent volontiers ensemble dans le même amas d'écume ; ils semblent travailler en commun à l'augmenter : mais quand ils ont pris un certain accroissement, ils se dispersent sur les Herbes, & on ne trouve alors, pour l'ordinaire, qu'un seul Ver

(2) Il est pourtant des Guêpes qui fondent dans l'écume & en enlèvent l'Habitant pour le porter à leur guépier.

ou une seule Nymphe dans chaque amas d'écume : il n'est pas rare cependant d'en rencontrer deux à trois. On juge bien que les amas d'écume qui recellent plusieurs Nymphes font les plus gros. Il n'en est pas de ces Nymphes comme de celles de la plupart des Mouches , qui demeurent dans une parfaite immobilité jusqu'à leur transformation : elles sont aussi agiles que les Vers eux-mêmes , & ne peuvent en être distinguées que par deux tubercules qu'elles ont sur le dos , & qui cachent les ailes de la Cigale (3).

C'EST au milieu même de l'écume que la Nymphe subit sa transformation ; mais dans cette circonstance importante l'écume ne touche plus la peau de l'Insecte. Il s'en forme , on ne fait encore comment , une sorte de voûte mince , unie & transparente , qui l'environne de toute part à quelque distance. Sous cette voûte s'opere commodément la dernière métamorphose , & la Nymphe devenue Cigale , la perce aussi-tôt pour se mettre en liberté & commencer un nouveau genre de vie tout différent du premier. Elle court & saute dans les

(3) Ce sont donc des *demi-Nymphes* ou *fausses-Nymphes*. (Consultez le Chap. IX de la Partie IX.)

praires, & cette vie vagabonde se termine chez les Femelles par la ponte des œufs (4).



C H A P I T R E X I V .

L'Araignée qui se fait un logement de bulles d'air.

‡ **A** la suite des Insectes qui savent se loger ou se vêtir, s'offre une Araignée dont les procédés en ce genre ont bien plus encore de quoi nous surprendre par leur extrême singularité. Elle est déjà très-remarquable par l'élément dans lequel elle vit. Les Araignées les plus généralement connues sont des Insectes purement terrestres ; celle que je veux faire connoître vit au milieu des eaux dormantes : elle en sort néanmoins de temps en temps pour chasser sur leurs bords : elle est donc une espece d'Amphibie, mais qui est plus aquatique que terrestre. Elle nage avec une merveilleuse célérité, tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre,

(4) Mr. de GEER a remarqué que cette Espece de Cigale pond ses œufs en Automne, & qu'ils n'éclosent qu'au Printemps. Le derriere de la Femelle est pourvu d'un bel instrument, composé d'un assemblage de quatre lancettes écailleuses, destinées sans doute à faire dans les Plantes les entailles qui doivent loger les œufs.

& plus souvent encore sur le dos. Elle est une admirable plongeuse, & poursuit sa proie jusqu'au fond de l'eau avec une agilité surprenante. D'autrefois elle la poursuit sur terre, & après l'avoir saisie, elle la transporte au fond de l'eau. C'est là qu'elle se pratique un logement qui est unique en son genre. Elle en pose les fondemens sur quelques brins d'Herbes, & ce fondement est de pure soie. Elle s'éleve ensuite à la surface de l'eau en nageant sur le dos, expose son ventre à l'air, & comme il est toujours enduit d'une sorte de vernis, l'eau ne sauroit s'y attacher, mais l'air s'y attache; un instant après elle le retire promptement sous l'eau, chargé d'une lame d'air qui y est demeurée adhérente, & qu'elle va placer adroitement dans son tissu soyeux. Elle répète aussi-tôt la même manœuvre, s'éleve de nouveau à la surface de l'eau, présente son ventre à l'air, replonge à l'instant, & va déposer une seconde bulle d'air à côté de la première. Elle multiplie ses courses, continue son travail, & se trouve enfin en possession d'un petit édifice tout aérien, j'ai presque dit d'un palais enchanté, qui lui procure une retraite assurée & commode où elle loge à sec au milieu de l'eau. Mais elle desire un peu plus de solidité à son édifice; elle veut sur-tout que les bulles d'air qui en sont les matériaux, ne puissent

s'échapper ; dans cette vue elle le recouvre extérieurement de foie dont les fils très-fins sont fort rapprochés. Elle sort de ce palais enchanté pour se promener aux environs & chasser aux Insectes. Dès qu'elle en est sortie, le palais se resserre de lui-même, sa capacité diminue ; bientôt l'Araignée y rentre chargée d'une proie : il s'élargit aussi-tôt ; l'Araignée s'y trouve logée à Païse & y dévore sa proie en sûreté.

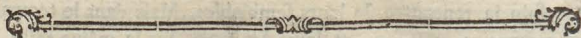
LE Mâle & la Femelle entendent également à construire ce logement singulier. Dans la saison des amours ; le Mâle quitte le sien, s'approche de celui de la Femelle, s'y introduit, l'agrandit même par la bulle d'air qu'il porte avec lui, & le logement devient une chambre nuptiale où les heureux Amans se prodiguent leurs faveurs (1).

(1) Chez les Araignées, la fécondation s'opere d'une manière fort particulière. Les parties sexuelles du Mâle sont placées dans un endroit où l'on ne s'aviferoit pas de les chercher : elles sont placées dans ses antennes. On n'a pas oublié que les antennes sont ces deux cornes mobiles, que les Insectes portent à la tête, & dont on ignore encore le véritable usage. (Part. III, Chap. XVIII.) Les antennes de l'Araignée Mâle sont terminées par un bouton qui renferme la partie destinée à féconder la Femelle. Chez ces Insectes féroces, & qui se dévorent les uns les autres, les approches du Mâle & de la Femelle ne se font qu'avec précaution, & dans la saison où l'amour adoucit leur férocité naturelle. En tout autre temps les Araignées vivent dans la plus grande solitude au centre de leur toile, & évitent

avec soin la rencontre de leurs semblables. Mais dans le temps des amours on voit souvent deux Araignées sur la même toile, & on les reconnoît aisément pour deux Individus de sexes différens, que les mêmes besoins tendent à rapprocher. Le Mâle fait toutes les avances : il s'approche à pas lents & mesurés ; il montre de la défiance, & semble craindre de n'être pas bien reçu : il s'enhardit néanmoins, & quoique beaucoup plus petit & moins fort que la Femelle, il ose s'en approcher au point de la toucher d'une de ses pattes ; mais, saisi aussi-tôt d'une frayeur subite, il recule à l'instant : la Femelle demeure pourtant immobile au centre de sa toile, la tête tournée en en-bas, & ne paroît point chercher à intimider le Mâle. Bientôt il réitere ses approches, & devenu plus hardi, il sollicite plus vivement des faveurs qu'on n'est point dans l'intention de lui refuser : le bouton d'une de ses antennes s'ouvre ; il en fort un petit corps charnu qu'il applique à la partie sexuelle de la Femelle, placée sous le ventre, assez près du corcelet : il répète la même manœuvre avec l'autre antenne, & la femelle est rendue féconde. Telles sont, en particulier, les amours de ces Araignées de Jardin qui se filent des toiles verticales en polygones, & dont plusieurs Especies sont remarquables par leurs belles couleurs : les amours de quelques autres Especies offrent d'autres particularités que je ne m'arrêterai pas à décrire.

Mr. GEOFFROY, un des Historiens des Insectes, a vérifié ces faits, qui avoient déjà été observés par les LYONET & les GEER, & il a vérifié pareillement ceux qui concernent l'Araignée aquatique, qui avoient été découverts par un Anonyme.





C H A P I T R E X V.

L'Araignée mineuse.

† N O U S avons vu des Insectes qui minent dans le parenchyme des feuilles des Plantes, & qui s'y pratiquent des boyaux ou des galeries, comme nos Mineurs en pratiquent dans la terre (1). Ils en ont pris le nom de Mineurs de feuilles. Il est un autre Insecte, d'un genre très-différent, auquel le nom de *Mineur* paroît bien mieux convenir, parce que c'est dans la terre qu'il mine, & cet Insecte est une Araignée, fort semblable par son extérieur à celle des caves; mais qui en differe beaucoup par son genre de vie & son industrie. Elle s'établit sur la pente plus ou moins rapide d'une glaise franche & pelée, où l'eau des pluies puisse s'écouler facilement. Elle y creuse avec ses fortes pinces une mine en galerie, d'environ deux pieds de longueur, & dont la largeur, par-tout à-peu-près égale & proportionnée à sa grosseur, lui permet de monter & de descendre commodément dans le souterrain. Elle en tapisse tout l'intérieur de

(1) Consultez le Chap. VIII de cette Partie.

toile de soie qui facilite encore sa marche , retient les grains de terre qui pourroient se détacher de la mine , & l'avertit de ce qui se passe à l'entrée. Là est un ouvrage étonnant pour être fait de main d'Insecte , & qu'on seroit même tenté de révoquer en doute , s'il n'avoit été bien vu & bien décrit par un Naturaliste exact (2). Cet ouvrage , unique chez les Insectes , est une porte ou plutôt une vraie trappe , formée de plusieurs couches d'une terre détrempée , liée avec de la soie , & dont les contours sont si parfaitement circulaires , qu'ils semblent tracés au compas. Le derrière de la trappe ou la face qui regarde l'intérieur de la mine est convexe & unie : la face extérieure , qui est à fleur de terre , est , au contraire , plane & raboteuse , & se confond si bien avec le terrain voisin , qu'on ne sauroit l'en distinguer ; & on juge facilement que l'adroite Mineuse l'a voulu ainsi pour mieux dérober le lieu de sa retraite.

MAIS je n'ai point dit encore tout ce que le travail de cette ingénieuse trappe renferme de plus admirable ; je crains seulement que ce qu'il me reste à en rapporter ne paroisse fabuleux. Sa face postérieure est doublée d'une toile , dont les

(2) Mr. l'Abbé SAUVAGES.

fils très-forts & très-ferrés se prolongent de maniere qu'ils forment une forte de *penture* (3) qui suspend artistement la trappe à la partie la plus élevée de l'ouverture de la galerie. Au moyen de cette *penture*, comme à l'aide d'une charniere, la trappe peut s'élever & s'abaisser, ouvrir & fermer la galerie. Son propre poids suffit à l'abaisser, soit parce que la galerie est fort inclinée à l'horison, soit parce que la Mineuse a eu l'adresse de la suspendre à la partie supérieure de l'ouverture, comme si elle connoissoit l'effet de la pesanteur. Cette ouverture est façonnée en entonnoir, & son évasement forme une espece de feuillure contre laquelle la trappe va battre quand elle s'abaisse. Elle s'ajuste alors avec tant de précision dans la feuillure, qu'elle ne laisse par-déhors aucune prise pour la soulever, & qu'elle semble faire corps avec la feuillure. Si pourtant on introduit adroitement la pointe d'une épingle dans le joint, on parvient à soulever un peu la trappe, mais alors on éprouve une résistance dont on est étonné. Elle augmente à mesure qu'on tente de soulever davantage la trappe. Mon Lecteur devine-t-il ce qui produit cette résistance? L'Araignée avertie par l'ébran-

(3) On nomme *penture*, en terme de l'art, cette bande de fer qui sert à soutenir une porte.

sement léger que l'épingle occasionne dans les fils qui se prolongent le long de la galerie, accourt promptement à la porte, cramponne ses pattes d'un côté aux parois de la galerie, de l'autre à la porte, & se renversant en arriere, elle fait effort pour la tirer à elle. Ainsi la porte s'ouvre & se ferme alternativement, suivant que l'Observateur l'emporte dans ce petit combat sur l'Araignée, ou l'Araignée sur l'Observateur. Mais on sent bien de quel côté la victoire doit pencher, & l'on n'en est pas moins étonné qu'un si petit Animal puisse faire une si grande résistance. L'Observateur force enfin la porte, ou la souleve entièrement, & l'Araignée est réduite à fuir à toutes jambes au fond de sa galerie. On peut répéter bien des fois les mêmes procédés avec l'industrielle Mineuse, & éprouver chaque fois de sa part la même résistance. Toujours elle accourt à sa porte & fait les plus grands efforts pour empêcher qu'on ne l'ouvre.

APPELLÉE à vivre dans la retraite la plus obscure, cette Araignée semble ne pouvoir supporter l'éclat du grand jour. Quand on la retire de sa mine, son agilité naturelle l'abandonne; elle paroît languissante & comme engourdie; & si elle fait quelques pas, c'est en chancelant. On ne peut même parvenir à la conserver long-temps

hors de sa mine, & toutes les Araignées de cette Espèce qu'on renferme dans des vases, y périment (4).

(4) On desireroit que Mr. l'Abbé SAUVAGES eût pu suivre l'habile Mineuse dans son curieux travail. C'en est un bien considérable pour un si petit Insecte, que celui de se creuser dans la glaise une galerie d'environ deux pieds de longueur : mais c'est sur-tout à la construction de l'admirable trappe qu'on voudroit le voir occupé. Le lieu où elle est construite rend l'observation bien difficile. On pourroit pourtant imaginer des moyens qui en diminueroient la difficulté. La Mineuse ne refuseroit peut-être pas de travailler sous les yeux de l'Observateur. J'ai souhaité de savoir, si depuis la publication de son intéressante observation en 1758, Mr. SAUVAGES n'avoit rien découvert de nouveau sur son Araignée : je l'ai donc fait interroger par un Ami, & sa réponse a été qu'il n'avoit rien de plus à m'en apprendre. Il ne nous a pas dit le principal usage de cette trappe singulière qu'il nous a si bien décrite. On pourroit soupçonner que l'Araignée a un moyen de la soulever de temps en temps, & que lorsqu'un Insecte se présente à l'ouverture du souterrain, elle la laisse sur-le-champ retomber pour retenir la proie captive. La trappe seroit ainsi un piège que la Mineuse tendroit aux Insectes. On trouve cette Araignée aux environs de Montpellier : mais, sans doute qu'elle n'est pas propre au Languedoc.



C H A P I T R E X V I.

Réflexions sur ces divers procédés des Insectes.

V O U S avez parcouru d'une vue rapide les procédés d'une multitude d'Insectes différens, & vous vous étonnez avec raison de la grande variété qui regne dans ces procédés, tous relatifs à une même fin générale, & tous aussi diversifiés que le sont ceux de nos Artisans ou de nos Artistes. D'où vient que parmi les Insectes qui se préparent à la métamorphose, les uns se pendent par le derriere, les autres se lient avec une ceinture, d'autres se construisent des coques? D'où vient que parmi ceux qui se construisent des coques, les uns les font de pure soie, tandis que les autres y emploient des matieres de divers genres? Pourquoi la forme de ces coques est-elle si différente chez différentes Especes? Pourquoi est-il des Insectes qui roulent artistement les feuilles des Plantes, tandis que d'autres ne font que les lier ou les plier? D'où vient que d'autres minent ces feuilles, & pourquoi ne les minent-ils pas tous de la même maniere? Pourquoi enfin, toutes les Teignes ne portent-elles pas le même habit?

Tous ces pourquoi, & mille autres qu'on peut former sur les productions de la Nature, sont autant d'énigmes pour des Êtres relégués dans un coin de l'Univers, & dont la vue, aussi courte que celle de la Taupe, ne sauroit appercevoir que les objets les plus voisins & les rapports les plus directs & les plus faillans. Les ouvrages des Insectes sont les derniers résultats de leur organisation, & cette organisation répond au rôle qu'ils devoient jouer dans la grande Machine du Monde. Ils en sont, à la vérité, de bien petites Pièces; mais ces Pièces concourent à un effet général par leur engrenement avec des Pièces plus importantes. Ainsi la ceinture que se file une Chenille, a ses rapports à l'Univers, comme l'Anneau de Saturne. Mais, combien de Pièces différentes interposées entre la ceinture & l'Anneau, & entre Saturne & les Mondes de Syrius! Si l'Univers est un Tout, & comment en douter après tant & de si belles preuves d'un enchaînement universel (1)? la ceinture de la Chenille tiendra donc aussi aux Mondes de Syrius. Quelle Intelligence que celle qui saisit d'une seule vue cette chaîne immense de rapports divers, & qui les voit se résoudre tous dans l'Unité & l'Unité dans sa CAUSE!

(1) Part. I, Chap. III & VII.

IL faut bien que nous demeurions dans la place qui nous a été assignée, & d'où nous ne pouvons découvrir que quelques chaînons de la chaîne. Un jour nous en découvrirons davantage, & nous les verrons mieux. En attendant, nous pouvons envisager les procédés si variés & si industrieux des Insectes, comme un agréable spectacle que la Nature présente aux yeux de l'Observateur, & qui devient pour lui une source intarissable de plaisirs réfléchis & d'instructions utiles. Il est conduit à l'AUTEUR de l'Univers par le fil de la Chenille, & il admire dans la variété des moyens, & dans leur tendance au même but, la fécondité & la sagesse de l'INTELLIGENCE ORDONNATRICE.

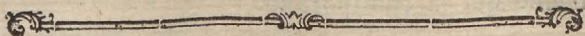
LE Spectacle est plus intéressant encore, lorsque l'Observateur entreprend de dérouter les Insectes & de les tirer de leur cercle naturel. Ils montrent alors des ressources qu'il n'avoit pas lui-même prévues & qui trompent son attente. Lorsque les Fauilles-teignes de la cire manquent de cire, elles savent se faire des galeries de cuir, de parchemin ou de papier. On a vu une Chenille parvenir à se construire une coque avec de petits morceaux de papier qu'on lui avoit offerts & qu'on avoit coupés comme on avoit voulu. Elle les faisoit avec ses dents & ses premières

jambes, les transportoit au lieu où elle s'étoit établie, les mettoit en place, les lioit avec des fils, posoit les uns sur la tranche, les autres de plat, & formoit de tout cela un assemblage un peu bizarre, il est vrai, mais qui répondoit parfaitement à une coque. Elle lui auroit donné une figure plus régulière si elle avoit travaillé avec les matériaux destinés à son Espece. Avant que nous eussions appris à préparer & à apprêter les laines & les peaux des Animaux, les Teignes domestiques n'alloient pas apparemment toutes nues (2). Peut-être qu'elles s'habilloient alors à la manière des Teignes champêtres (3). Cette réflexion nous achemine à tenter d'obliger différentes Teignes à se vêtir différemment. Il seroit curieux encore d'en obliger d'autres à aller nues. Il s'en trouveroit probablement qui se passeroient fort bien d'habit. Une suite de générations de ces Teignes, élevées nues, nous

(2) †† Les draps & les fourrures ne sont pas les seuls ali-
mens qui conviennent aux Teignes domestiques : elles s'accom-
modent très-bien des plumes des Oiseaux, & les emploient
aussi dans la fabrique de leur fourreau.

(3) †† Je ne veux pas dire à la manière des Mineuses :
l'industrie des Teignes mineuses diffère trop de celles des Tei-
gnes domestiques : mais on peut supposer avec fondement, que
les Teignes domestiques se servoient alors des poils des Végé-
taux ou de brins d'Herbes fort déliés. Il faudroit essayer d'o-
bliger des Teignes de cette Espece à se vêtir de pareils poils, &c.

apprendroit si elles oublieroient enfin l'art de se vêtir, &c. &c.



CHAPITRE XVII.

Procédés des Coquillages. La Moule de riviere.

NOUS n'attendons pas beaucoup des Coquillages : renfermés dans un étui presque pierreux & qui fait partie de leur être, ils nous paroissent bien lourds, & pour peu qu'ils nous montrent d'industrie, nous leur en tiendrons grand compte. Tous ne sont pourtant pas aussi lourds qu'ils le paroissent : nous allons contempler avec plaisir les procédés de quelques-uns.

Vous savez, que les Moules habitent une coquille à deux battans. Les deux pieces sont unies par une forte de charniere, que la Moule fait jouer pour ouvrir & fermer à son gré la coquille. La structure de l'Animal n'est pas notre objet actuel : nous voulons voir ce qu'il fait faire. Il s'agit de la Moule des Rivieres.

EN voilà une dont la coquille repose à plat sur le sable. Dans peu de temps, cette coquille fera assez loin du lieu où elle vous paroît main-

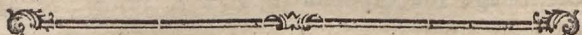
tenant collée. Ce ne fera pas la riviere qui lui fera changer de place ; ce fera la Moule elle-même qui la transportera.

Vous cherchez à pénétrer comment elle s'y prendra , & vous ne le découvrez point. Laissez-la faire , & suivez-la. Elle entr'ouvre sa coquille : elle en fait sortir une espece de langue ou de trompe charnue. Je vous préviens , que son dessein est de mettre sa coquille sur le tranchant : elle repose encore sur un de ses côtés , & ce côté est à-peu-près plat & le terrain horifontal. Comment donc réussira-t-elle à élever la coquille & à la poser sur sa tranche ? Elle n'a pour tout instrument que sa trompe.

Avec cette trompe , elle laboure le sable autour de sa coquille ; elle creuse un petit fossé ; elle y fait tomber la coquille , qui se trouve ainsi posée presque verticalement sur son tranchant. La Moule porte sa trompe en avant ; elle l'allonge le plus qu'elle peut ; elle en cramponne l'extrémité dans le sable , & à l'aide de ce point d'appui , elle tire à elle la coquille , qui acheve de se relever : la voilà qui pose toute entiere sur sa tranche.

MAIS , la Moule veut aller en avant. Sa trompe

trace dans le sable un fillon ou une rainure : elle se cramponne comme la première fois : la Moule tire à elle la coquille ; celle-ci glisse dans la rainure , qui la maintient sur son tranchant. La Moule fait ainsi chemin , & nous montre dans sa mécanique une ressource que nous n'avions pas imaginée. Sa trompe lui tient lieu de mains & de pieds , & suffit à tout : aussi est-elle plutôt une main ou un pied , qu'une véritable trompe.



CHAPITRE XVIII.

Autres Coquillages. La Telline.

DIVERS Coquillages de Mer dont la coquille est encore à deux battans , se meuvent par une mécanique peu différente. La plupart sont pourvus de deux tuyaux , au moyen desquels ils respirent l'eau , & qu'ils ont grand soin de tenir élevés au-dessus de la vase dans laquelle ils ont coutume de s'enfoncer plus ou moins. Il en est qui font jaillir l'eau à plusieurs pieds de distance (1).

(1) †† Les Lavignons , les Sourçons , les Palourdes , &c. sont du nombre de ces Coquillages de Mer , dont la coquille est

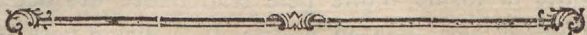
LA partie unique, qui dans quelques-uns exécute le mouvement progressif ou rétrograde, ressemble fort bien à une véritable jambe munie de son pied; mais cette jambe est un Prothée, qui prend toutes sortes de formes pour satisfaire aux besoins de l'Animal. Elle ne lui sert pas seulement à ramper, à s'enfoncer dans la vase ou à s'en retirer; mais, il s'en sert encore avec beaucoup d'adresse pour exécuter un mouvement dont on ne se douteroit pas qu'un Coquillage fût capable.

UN Coquillage qui saute doit paroître un spectacle bien nouveau. C'est une Telline que vous avez actuellement sous les yeux. Remarquez qu'elle a mis sa coquille sur la pointe ou

bivalve, & qui s'enfoncent plus ou moins dans la vase. Ils appartiennent au genre des Cames. Les tuyaux des Sourçons, en particulier, sont des especes de pompes aspirantes & foulantes, qui attirent & rejettent alternativement l'eau de la Mer. Ceux de la Palourde peuvent faire jaillir l'eau à près de quinze pieds de distance.

Les Cames, proprement dites, savent voguer sur une Mer tranquille, ou qui n'est agitée que par les Zéphirs. Elles élèvent alors un des battans de leur coquille & s'en servent comme de voile, tandis que l'autre leur tient lieu de nacelle. On voit de petites flottes de ces Cames voguer ainsi au gré des vents. Survient-il quelqu'ennemi? les Cames referment leur coquille, se plongent au fond de l'eau, & la petite flotte disparoît. Les Cames auroient donc un moyen que nous ne connoissons pas de regagner la surface de l'eau.

le sommet, comme pour diminuer les frottemens. Elle alonge sa jambe le plus qu'il lui est possible; elle lui fait embrasser une portion considérable du contour de la coquille, & par un mouvement subit, analogue à celui d'un ressort qui se débande, elle frappe de sa jambe le terrain, & saute ainsi à une certaine distance.



CHAPITRE XIX.

Le Coutelier.

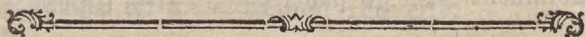
LE Coutelier ne rampe point. Il perce le sable perpendiculairement. Il s'y creuse un trou ou une sorte de cellule, qui a quelquefois deux pieds de longueur, & dans laquelle il monte & descend à son gré. Sa coquille, dont la figure imite un peu celle d'un manche de couteau, lui a fait donner le nom de Coutelier. Elle est composée de deux longues pièces creusées en gouttière, & réunies par des membranes. C'est un étui qui renferme le corps de l'Animal. La partie à l'aide de laquelle il exécute tous ses mouvemens, est logée au centre. Elle est destinée à faire principalement la fonction de jambe, & elle s'en acquitte au mieux. Elle est charnue, cylin-

drique & assez longue. Son bout peut, quand il le faut, s'arrondir en maniere de boule.

VOYEZ ce Coutelier étendu de son long sur le fable. Il va travailler à s'y enfoncer. Il fait fortir sa jambe par le bout inférieur de la coquille : il l'allonge & fait prendre à son extrémité la forme d'une pèle tranchante des deux côtés & terminée en pointe. Il la dirige vers le fable, & se sert du tranchant & de la pointe pour l'y engager un peu avant. L'ouverture faite, il allonge sa jambe encore davantage ; il la fait pénétrer plus bas dans le fable, il la recourbe en crochet, & saisissant avec ce crochet un point d'appui, il tire à lui la coquille, l'oblige à se redresser peu-à-peu & à descendre dans le trou. Veut-il continuer à s'enfoncer ? il fait fortir toute sa jambe hors de la coquille ; il engage dans le fable la boule qui la termine alors ; il raccourcit aussi-tôt cette jambe ; sa grosse tête, engagée fortement dans le trou, résiste plus à remonter, que la coquille à descendre : elle descend donc, & c'est un premier pas que le Coutelier fait dans le fable : il n'a qu'à répéter les mêmes manœuvres pour s'enfoncer toujours plus. Veut-il remonter ? il ne fait sortir que la boule ; il fait en même temps effort pour allonger la jambe : la boule qui résiste

à descendre , pousse la coquille vers le haut du trou.

IL est assez singulier que le Coutelier , qui vit dans l'eau salée , craigne le sel. Si l'on en jette une pincée dans son trou , il en sortira promptement. Si on le prend , & qu'on le laisse ensuite rentrer dans sa cellule , on aura beau y jeter du sel , il n'en sortira plus. On diroit qu'il se fouvient d'avoir été pris , & cela est si vrai , que lorsqu'on ne cherche point à le prendre , on le fait toujours sortir à volonté , en jettant du nouveau sel dans le trou. Il semble donc qu'il connoisse le piège qu'on lui tend , & qu'il ne veuille pas s'y laisser prendre.



C H A P I T R E X X.

Les Dails ou Pholas.

JETTEZ les yeux sur cette pierre que je viens de ramasser au bord de la Mer. Un Coquillage vivant y fait sa demeure. Si je n'ajoutois pas qu'il est vivant , vous croiriez que je veux vous montrer une pétrification , & votre curiosité ne seroit pas excitée par une chose si commune.

REMARQUEZ sur la surface de la pierre un trou fort petit : c'est par-là que le Coquillage y est entré, & vous jugez de la petitesse de ce Coquillage par celle de cette ouverture. Partageons la pierre pour voir le singulier Animal qui l'habite. Quelle n'est point votre surprise ! voilà un gros Coquillage, qui a plus de trois pouces de longueur, & dont la coquille est formée de trois pieces unies par une membrane ligamenteuse (1). Il est logé dans une grande cavité, creusée en maniere d'entonnoir ou de cône tronqué. Le sommet du cône est dans ce petit trou que vous voyez à la surface de la pierre. Ce Coquillage est un Dail ou un Pholas. Comment a-t-il pu parvenir à percer une pierre si dure ? Comment a-t-il pu passer par un trou si petit ?

APPROCHEZ-VOUS de ce banc de terre glaise où le flot va mourir. Il est percé d'une multitude de trous pareils à celui de la pierre que vous avez à la main. Tous ces trous sont habités

(1) † Il n'est pas apparemment bien facile de déterminer le nombre des pieces de la coquille du Dail. Mr. de REAUMUR, que je suivois ici, lui en donnoit trois. D'autres Naturalistes ne lui en donnent que deux, & Mr. la FAILLE lui en donne six. Y auroit-il plusieurs Especes de ces Coquillages distinguées par le nombre des pieces de leur coquille ? ou les pieces principales de la coquille seroient-elles divisées, ou, si l'on veut, composées ?

par de jeunes Dails, qui n'ont que quelques lignes de longueur. Ils n'ont donc pas eu à percer une pierre dure : une simple glaise & une glaise abreuvée résiste peu. Mais la Mer convertit insensiblement cette glaise en pierre : le Dail, qui se trouvoit d'abord logé dans une terre molle, se trouve par la fuite niché dans une cellule pierreuse.

LE mouvement progressif de ces Coquillages est sans doute le plus lent qu'il y ait dans la Nature ; car il suit les proportions de leur accroissement. A mesure qu'ils croissent, ils s'enfoncent davantage. Ainsi la mesure de l'accroissement est celle du mouvement progressif. De-là vient que la cellule est un entonnoir renversé.

NOUS avons vu, que le Coutelier sort de son trou quand il lui plaît ; le Dail ne sort jamais du sien, & n'en peut sortir : la forme de cette sorte de cellule s'y oppose. Tout ce qu'il peut faire, c'est d'allonger deux tuyaux à l'ouverture du trou avec lesquels il tire & rejette l'eau. Le Coutelier en fait de même.

VOUS êtes impatient de connoître l'instrument au moyen duquel le Dail creuse sa cellule. Cet instrument n'a rien de tranchant : il est purement

charnu & taillé en forme de losange. Vous jugez avec raison qu'il doit opérer bien lentement, mais vous ne vous doutez peut-être pas, qu'il est capable de percer la glaise pétrifiée : au moins est-il très-sûr qu'il peut percer le bois. Apparemment que les Dails vivent long-temps, puisqu'il n'est que très-à la longue que la glaise se pétrifie (2).

(2) †† Je venois de dire, que le Dail est capable de percer la glaise pétrifiée ; & cela est très-vrai. Des Naturalistes dont le témoignage mérite la plus grande confiance, tels que MM. VALLISNIERI, la FAILLE, FORTIS, FOUGEROUX, ont rigoureusement démontré que les Dails percent la pierre & même le marbre le plus dur. On trouve des Dails dans les pierres des fortifications de Toulon, & dans les colonnes d'un vieux Temple d'ESCULAPE près de Naples ; & les Dails qui logent dans ces pierres & dans ces colonnes font vivaus, & il en est de toute grandeur. Mr. FOUGEROUX, qui a beaucoup étudié ce Coquillage, n'est point parvenu à découvrir la mécanique au moyen de laquelle il perce la pierre, & ne nous donne là-dessus que de légères conjectures. Mr. la FAILLE m'écrivoit de la Rochelle en Novembre 1765 : que ce n'est point la partie charnue de l'Animal, ou la partie faite en losange, qui lui sert à creuser sa cellule dans les banches du rivage ; mais, qu'il y emploie uniquement les dents dont sa coquille est armée à l'extérieur, & qui font sur la pierre l'effet d'une rappe. Au rapport de Mr. ADANSON, le Dail du Sénégal se loge dans un limon un peu durci.

Les Dails sont phosphoriques au-dehors & au-dedans, & la liqueur qui sort de leur corps est phosphorique aussi. Les Dails desséchés perdent leur lumière ; mais ils la recouvrent en partie lorsqu'on les humecte. Les corps qu'on humecte de la liqueur de ces coquillages, paroissent lumineux ; & lorsque cette lumière

CHAPITRE

CHAPITRE XXI.

Divers Insectes ou Animaux de Mer. Les Orties.

LAISSONS pour quelque temps les Coquillages ; nous les reprendrons ensuite. Divers Insectes ou Animaux de Mer ont aussi à nous entretenir des merveilles de leur AUTEUR. Prêtons-leur l'attention qu'ils méritent : ce qu'ils nous diront vaudra bien un Chapitre de Théologie naturelle.

SUR ces rochers qui bordent la Mer, vous appercevez de petites masses charnues, de la grosseur d'une Orange, & dont la forme imité

empruntée s'éteint, on la fait reparoître en plongeant ces corps dans l'eau ; mais alors elle est beaucoup plus foible.

Le Coquillage de Mer bivalve, qu'on nomme *Datte* sur les Côtes de Provence, & qu'on range parmi les Moules, est phosphorique comme le Dail. Il perce aussi les pierres les plus dures, & se loge encore dans différens Coquillages, dans les Madrepores & d'autres Corps marins.

Malgré les retraites que les Dails & les Dattes savent se creuser dans les corps les plus durs, il ne laissent pas d'y être attaqués par des Scolopendres & d'autres Insectes de Mer, qui ont été instruits à pénétrer dans ces retraites profondes & obscures : tant il est établi dans la Nature, que chaque Espece d'Êtres vivans a ses Ennemis, & que tout y subsiste par un combat perpétuel.

celle d'une bourse de jettons , qui est assez celle d'un cône tronqué. Toutes ces masses vous paroissent immobiles & collées au rocher par leur base. Les unes sont chiagrinées , les autres lisses. Nous venons de les comparer à une bourse de jettons ; mais cette bourse n'est pas plissée , & elle manque de cordons. Ce sont des Orties (1) que vous voyez ; Animaux fort singuliers , & qui

(1) †† Le nom d'*Ortie* est très - impropre , & ne réveille l'idée d'aucun des caractères par lesquels l'Animal est connu. Le nom de *Cul-de-Cheval* qu'il porte sur quelques Côtes de France , réveille au moins l'idée de sa figure : celui de *Méduse* que lui a donné le *PLINE* du Nord paroît peut-être préférable. Les Anciens lui avoient imposé celui d'*Ortie* , parce qu'ils s'étoient imaginé fausement qu'il produisoit sur la main le même effet que la Plante de même nom. Les dénominations ne sont pas des choses indifférentes , & il seroit à souhaiter que celles par lesquelles on désigne les Êtres de la Nature réveillassent toujours dans l'esprit l'idée de quelqu'un des caractères principaux par lesquels ces Êtres s'offrent d'abord à nous. Les Nomenclateurs rangent les Orties de Mer parmi ces Animaux que leur mollesse naturelle les porte à nommer des *Mollusques* ; tels sont tous les genres de Polypes , & en général la plupart des *Zoophytes*. Mais les classifications de ces Êtres marins , qui ne reposent souvent que sur des fondemens très-légers , fourmillent d'imperfections , & l'arbitraire y domine par-tout. Chaque jour la Mer offre aux Observateurs des formes nouvelles & insolites , qu'ils ne sauroient rapporter à des formes connues , & que les Nomenclateurs ne savent comment désigner & classer. La Mer est bien plus riche que la Terre en Productions singulières , & tout l'art des plus habiles Nomenclateurs s'épuise bientôt quand ils osent entreprendre de les assujettir à leurs méthodes. On peut en juger par les divers échantillons que

demandent à être observés de plus près. Le corps de l'Animal est en effet renfermé dans une sorte de bourse charnue, de figure conique. Au sommet du cône est une ouverture que l'Ortie augmente ou diminue à son gré.

PARCOURONS les Orties que nous avons actuellement sous les yeux : en voilà une qui s'ouvre & s'épanouit comme une fleur (2). Elle a fait sortir cent cinquante cornes charnues, semblables à celles des Limaçons, distribuées sur trois rangs autour de l'ouverture. Vous remarquez que de petits jets-d'eau jaillissent de ces cornes : elles n'ont donc pas les mêmes fonctions que celles du Limaçon : vous jugez qu'elles sont analogues aux tuyaux des Dails, des Couteliers & des autres Coquillages que vous avez vus, & ce jugement est très-vrai.

Vous remarquez encore, que la figure de toutes ces Orties varie beaucoup ; que leur base est tantôt circulaire, & tantôt ovale, & que la hauteur du cône varie comme les dimensions de

nous présentent les Mémoires que l'infatigable DICQUEMARE publie de temps en temps.

(2) †† Les couleurs agréables & variées de diverses Orties rendent cette comparaison avec une fleur plus juste encore.

sa base. Il s'éleve ou s'abaisse suivant que la base se rétrécit ou s'élargit.

TOUCHEZ une de ces Orties épanouies ; voyez avec quelle promptitude elle se ferme & se contracte. Mais vous n'appercevez point de mouvement progressif : les Orties sont-elles donc condamnées à passer toute leur vie collées à la même place ? Les Anciens l'ont cru. Que devons-nous en penser ?

IL y a environ une heure que cette grosse Ortie , que vous avez à votre droite , touchoit cette pointe du rocher : remarquez qu'elle en est à présent éloignée de plus d'un pouce. Vous vous étonnez de ne l'avoir point apperçu cheminer , car vous l'avez regardée plus d'une fois : c'est que ce mouvement progressif est aussi lent que celui de l'aiguille d'une horloge. Nous devons être curieux de connoître comment l'Ortie l'exécute.

TOUT son corps est garni extérieurement de divers ordres de muscles. Ceux de la base vont , comme des rayons , du centre à la circonférence : d'autres descendent du sommet vers la base. Ces muscles sont en même temps des canaux pleins d'une liqueur qu'on en fait sortir en les piquant.

Ils se remplissent & se vident au gré de l'Ortie. C'est par le jeu de ces muscles ou canaux que s'exécute ce mouvement progressif que nous cherchons à connoître. Suivons l'Ortie lorsqu'elle veut aller en avant. Sa base est circulaire. Elle enfle les muscles qui regardent le côté où elle tend. Elle y envoie sa liqueur, qui en les enflant, les allonge. Ils ne peuvent s'allonger que le bord correspondant de la base ne change de place & ne se porte un peu en avant. En même temps, elle relâche les muscles opposés, elle en vuide les canaux. Ils se raccourcissent : ils ne peuvent se raccourcir que le bord de la base qui leur correspond, ne rentre un peu en dedans, & précisément d'autant que le bord opposé s'est porté en dehors. Telle est la Mécanique qui exécute le premier pas de notre Ortie. Pour en faire un second, elle fait prendre de nouveau à la base la forme circulaire, en gonflant également tous les canaux, puis elle répète les mêmes manœuvres que nous venons d'entrevoir.

TOUT le mouvement progressif des Orties ne se réduit pas à celui-ci. Elles ont une autre manière de marcher, qui se rapproche plus de celle des Insectes. Elles savent se servir de leurs cornes en guise de jambes. Mais ces cornes sont au sommet de leur corps ; l'Ortie est appliquée

par sa base contre le rocher : comment les cornes feront-elles la fonction de jambes ? L'Ortie que vous suivez va vous l'apprendre. Elle se renverse sens dessus dessous ; la base abandonne le rocher , & le cône est placé sur son sommet. Toutes les cornes sortent , & vous les voyez s'accrocher au rocher. Elles sont gluantes & rudes au toucher : elles ont donc beaucoup de facilité à se cramponner.

SOUFÇONNERIEZ-VOUS qu'un Animal qui est tout charnu & qui n'a aucun instrument pour ouvrir ou pour percer les coquilles , se nourrit de Coquillages ? D'assez petites Orties avalent de fort gros Coquillages , & l'on a peine à comprendre comment ils ont pu se loger dans l'intérieur de l'Ortie. Il est vrai que celle-ci étant purement charnue , elle est susceptible d'une grande distension. Elle est une sorte de bourse fort souple qui s'agrandit au besoin. L'ouverture de la bourse est proprement la bouche de l'Ortie. Comme son intérieur n'est pas transparent , on ne peut voir ce qui s'y passe & comment l'Ortie vient à bout de vider le Coquillage. Au moment qu'elle l'a avalé , elle se referme. Voyez cette jeune Ortie exactement fermée : elle vient d'avalier un assez gros Limaçon : elle est occupée à le vider & à le digérer. La voilà qui se rouvre ,

& qui rejette la coquille vuide. A côté est une autre Ortie qui fixe votre attention : elle a englouti une grande Moule, & elle fait d'inutiles efforts pour en rejeter la coquille. Elle ne peut y réussir : la coquille se présente mal à l'ouverture, & vous commencez à être inquiet pour la malheureuse Ortie. Elle a une ressource que vous ne devinez pas. Regardez vers sa base : la coquille s'y fait jour par une large plaie ; l'Ortie s'en délivre, & cette large plaie ne fera pas plus pour elle que n'est pour nous une égratignure.

TOUTES les Orties ne se délivrent pas par un moyen aussi violent : elles en ont un autre qui leur réussit pour l'ordinaire. Elles se renversent comme un gant ou un bas, de manière que les bords de l'ouverture, qui sont des espèces de levres, se replient sur la base. La bouche est alors d'une grandeur démesurée, & le fond de la bourse presque à découvert. On y apperçoit une sorte de suçoir, qui est probablement l'instrument avec lequel l'Ortie vuide les coquilles. Elle rejette donc par la bouche le résidu des Corps dont elle se nourrit.

CE n'est pas seulement pour se délivrer des Corps étrangers, que les Orties se renversent ainsi ; elles se mettent dans la même posture

pour accoucher. Elles font vivipares. Les Petits naissent tout formés ; & l'on voit paroître des Orties en miniature. L'ouverture qui leur livre passage est si grande, qu'elle en pourroit laisser passer à la fois une multitude. Il ne sort pourtant jamais qu'un seul Petit à la fois. Tous sont d'abord renfermés dans certains replis cachés au fond de la bourse.

CES Orties, que vous ne vous laissez point d'observer, ne réveillent-elles point dans votre Esprit l'idée de ces fameux Polypes à bras (3) qui nous ont offert tant de merveilles ? Ils sont aussi tout membraneux, très-voraces, & pourvus de cornes qui leur tiennent lieu de bras & de jambes. Ils rejettent de même par la bouche le résidu des alimens. Les lèvres de cette bouche peuvent aussi se renverser sur le corps. Voilà bien des traits d'analogie. Les Orties ressembleroient-elles encore aux Polypes par la singulière propriété de pouvoir être multipliées de bouture & greffées ? C'est ce que les expériences les plus modernes ont mis hors de doute. D'une seule Ortie partagée suivant sa longueur ou suivant sa largeur, on fait deux ou trois Orties, à qui, au bout de quelques semaines, il ne manque

(3) Part. VIII, Chap. XV.

rien. On peut aussi les greffer ; mais il faut avoir recours à la future. Vous n'êtes plus surpris à présent de la consolidation de cette énorme plaie faite à la base d'une Ortie par une grande coquille qui s'y faisoit jour. Ce n'est rien du tout qu'une semblable plaie pour un Animal qui peut être mis en pieces sans cesser de vivre & de multiplier dans chaque piece. Les Orties feront donc des Especies de Polypes à bras d'une grandeur monstrueuse , ou si vous l'aimez mieux , les Polypes à bras feront des Especies de très-petites Orties.

QUITTONS ces rochers peuplés d'Orties , & portons nos pas vers cette petite anse où la Mer est fort tranquille. Penchez - vous , & regardez la surface de l'eau. Qu'appercevez - vous ? une espee de gelée verdâtre qui surnage. Sa forme imite celle d'un Champignon en parasol. Elle a près de deux pieds de diametre. Prenez-en un morceau entre vos doigts ; maniez - le quelques momens : vous le voyez se résoudre en eau. La chaleur de votre main a suffi pour le fondre. Vous vient-il dans l'Esprit que cette Gelée est un véritable Animal , & même une espee d'Ortie ? Elle a été nommée *Ortie errante* (4) , parce

(4) † Elle feroit mieux nommée *Gelée de Mer* , comme l'a remarqué Mr. de REAUMUR , dont j'esquillois ici les découvertes. Toutes ces sortes de Mollusques ou de Zoophytes qu'on

qu'elle ne se fixe point & qu'elle flotte de côté & d'autre. Sa surface convexe ne présente qu'une infinité de petits grains ou mamelons. Mais sa surface inférieure, qui est concave, est très-organisée. On y voit un grand nombre de canaux, disposés régulièrement & façonnés avec beaucoup d'art, les uns circulaires, les autres distribués comme les rayons d'une roue, & qui sont pleins d'une liqueur aqueuse qui passe des uns aux autres.

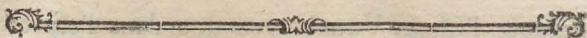
CET étrange Animal erre dans la Mer. Il est spécifiquement plus pesant que l'eau. Il ne peut s'y soutenir qu'à l'aide d'un mouvement volontaire, qui mérite d'être observé & qu'on ne peut bien voir que dans les endroits où l'eau est calme. Elle l'est dans cette petite anse sur le bord de laquelle nous sommes assis. Fixez vos regards sur la surface de la Gelée qui s'offre à nous. Remarquez qu'elle se donne des mouvemens que vous êtes tenté de comparer à des mouvemens de systole & de dyastole. Ils n'en sont pas néanmoins : ils n'ont pour fin que de faire

rencontre par-tout dans les Mers, sont d'autant plus difficiles à caractériser, que leurs formes sont plus étranges, je dirois presque plus bizarres, & que leur structure est en apparence plus simple. La Nature semble travailler dans les Mers sur des modèles absolument nouveaux. (Note 1.)

furnager l'Ortie. Vous voyez que dans l'espece de systole, la surface de l'Animal devient très-convexe; & que dans la dyastole, elle s'applatit & s'élargit subitement. Telle est la maniere de nager de notre Ortie gélatineuse. Séchée au Soleil, elle se réduit presque à rien. On s' imagine voir un petit morceau de parchemin ou de colle fort transparent. Il n'y a pas lieu de douter que cette Espece d'Ortie ne multiplie, comme les autres, de bouture; mais je ne sache pas que l'expérience en ait été faite. Une Gelée doit avoir bien plus de facilité à se régénérer, que des Corps organisés de même genre, d'un tissu plus serré & plus ferme (5).

(5) †† Il y a lieu de conjecturer que l'Ortie errante ou la Gelée de Mer pourroit être conservée au sec comme le Nostoch, la Trémelle, le Rotifere & bien d'autres Corps organisés dont j'ai parlé dans mes Notes additionnelles. J'invite les Naturalistes à en faire l'épreuve. Il faudroit la tenter encore sur d'autres Productions marines de la même classe. Le nombre des Animaux qui peuvent, en quelque sorte, ressusciter après avoir été desséchés, est probablement bien plus grand qu'on ne pense.





C H A P I T R E X X I I .

Les Étoiles.

IL n'est point de formes régulières ou bizarres, dont le Regne animal ne nous présente des modèles. Le spectacle le plus intéressant aux yeux du Naturaliste est, sans doute, celui de ces formes si prodigieusement variées & si propres à lui faire concevoir les plus hautes idées de la fécondité inépuisable de la Nature.

VOICI un Animal dont la figure est précisément celle sous laquelle l'on nous peint les Étoiles du Firmament. Le moyen de ne pas lui donner le nom d'*Étoile* ! Il est presque plat. Du milieu de son corps partent quatre ou cinq rayons, à-peu-près égaux & semblables (1). Sa

(1) †† Ce sont les Étoiles les plus communes qui n'ont que quatre à cinq rayons. On en voit d'autres, moins communes, qui en ont jusqu'à douze à treize. On en compte une quarantaine dans une Espèce d'Étoile qu'on rencontre dans la Mer des Indes. Une pareille Étoile méritoit bien le nom de *Soleil de Mer*, que les Nomenclateurs lui ont imposé.

‡ On observe bien des variétés dans les différentes Espèces d'Étoiles. Les unes sont lisses, les autres sont épineuses ou garnies de petites épines qui ne permettent pas de les manier

surface supérieure est couverte d'une peau dure, calleuse & fort chagrinée. Au centre de la surface inférieure est placée la bouche, garnie d'un suçoir, dont l'Etoile se sert pour tirer la substance des Coquillages dont elle se nourrit. Cinq petites dents ou pinces les retiennent assujettis pendant qu'elle les suce, & lui aident peut-être à ouvrir la coquille.

LES jambes de l'Etoile sont une vraie curiosité. Elles sont attachées à sa surface inférieure, & distribuées avec symétrie sur quatre rangs, chacun de soixante & seize jambes; en sorte que chaque rayon est pourvu de trois cents quatre jambes, & l'Etoile entière de quinze cents vingt. Cependant, qui le croiroit? Malgré tout ce prodigieux attirail de jambes, l'Etoile ne va guère plus vite que la Moule avec sa jambe unique. Après cela, hâtons-nous de décider du haut de notre tête sur les fins particulières. Je renvoie ici mon Lecteur à la réflexion que je faisois à l'entrée du Chapitre XIV de la Partie VIII.

CES jambes, qui ont été si excessivement multipliées dans les Etoiles, ressemblent parfaitement

impunément. Les unes ont leurs rayons plus ou moins renflés, les autres les ont plus ou moins aplatis. Tantôt les rayons sont simples, tantôt ils sont composés ou ramifiés, &c.

aux cornes du Limaçon , soit par leur figure , soit par leur consistance ou par leur jeu. Quand l'Etoile veut marcher , elle déploie ses jambes , comme le Limaçon ses cornes , & saisit avec leur extrémité les divers Corps marins sur lesquels elle rampe. Ordinairement elle ne fait sortir qu'une partie des jambes ; le reste demeure en réserve pour les besoins qui surviennent. La mécanique qui préside à leurs mouvemens est une belle preuve d'une INTELLIGENCE CRÉATRICE. Ouvrons un rayon en le partageant suivant sa longueur , & nous mettrons à découvert les principaux ressorts de la Machine.

UNE cloison presque cartilagineuse , faite en forme de vertebres , divise tout le rayon. De part & d'autre de cette cloison , vous appercevez deux rangs de petites boules , semblables à des perles de la plus belle eau. Que le plaisir que vous goûtez à les contempler ne vous fasse pas perdre le fait le plus intéressant : remarquez , je vous prie , que le nombre de ces petites boules est précisément égal à celui des jambes. Comptez les unes & les autres : vous voyez que chaque boule répond ainsi à une jambe. Vous croyez démêler dans ces boules une liqueur limpide ; vous ne vous trompez point. Passez le doigt dessus ; elles se vident , la liqueur passe dans les

jambes correspondantes , & elles s'allongent aussitôt. L'Etoile n'a donc qu'à presser les boules pour déployer ses jambes. Mais elles sont capables de contraction , & lorsqu'elles se contractent , elles refoulent la liqueur dans les boules , d'où elle sera de nouveau chassée dans les jambes , pour procurer le mouvement progressif.

Vous avez du penchant à conjecturer que ces jambes assez semblables aux tuyaux avec lesquels divers Coquillages respirent , servent aussi aux mêmes usages. Mais la Nature qui a prodigué les jambes aux Etoiles , leur a encore prodigué les organes de la respiration. Elle les a même beaucoup plus multipliés que les jambes. Ce sont de très-petits tuyaux coniques , disposés par groupes , & qui produisent autant de petits jets-d'eau.

Parmi nos Etoiles , vous en observez qui n'ont que deux ou trois rayons ; & en y regardant de plus près , vous découvrez de très-petits rayons qui semblent commencer à pouffer. Seroit-ce donc , me demandez - vous , que les Etoiles multiplient aussi de bouture ? Des Animaux formés de la répétition d'un si grand nombre de parties tant extérieures qu'intérieures , se régénéreroient-ils comme les Polypes , dont la structure nous paroît

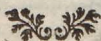
si simple ? Rien n'est plus vrai, & les Etoiles que vous avez sous les yeux vous en fournissent la preuve. Il arrive assez souvent à ces Animaux de perdre deux ou trois de leurs rayons, & cette perte n'est pas plus pour eux que pour les Polypes celle de quelques bras. On a beau déchiqueter les Etoiles, on a beau les mettre en pieces, on ne parvient point à les faire périr. Elles renaissent toujours de leurs débris, & chaque morceau devient une Etoile complete.

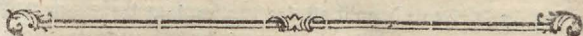
CETTE admirable ressource étoit sur-tout nécessaire à une Espece d'Etoile, dont les rayons sont fort cassans, & lui tiennent lieu de jambes. En prodiguant les jambes avec tant de complaisance aux autres Etoiles, la Nature sembleroit avoir oublié celle-ci, & l'avoir, en quelque sorte, disgraciée, si elle ne lui avoit donné des rayons aussi flexibles que la queue du Lézard, & dont elle se sert avec assez d'adresse pour ramper sur le fond de la Mer (2).

(2) †† Cette Espece d'Etoile dont les rayons sont aussi flexibles que la queue du Lézard, a été aussi nommée *Etoile à queue de Lézard*. Ses rayons sont arrondis & articulés comme la queue du petit Quadrupede qu'ils semblent imiter. Ils sont fort cassans, & l'Etoile est fort sujette à les perdre en tout ou en partie : mais cette perte est bientôt réparée par de nouveaux rayons qui repoussent à la place des premiers. Le corps de l'Etoile a une figure qui approche de la lenticulaire ; mais quelquefois il est taillé en pentagone.

J'ai dit, (Note 1) qu'il est des Étoiles dont les rayons sont ramifiés ou branchus. Elles en ont pris le nom d'*Étoiles arborescentes*. Dans de telles Étoiles, les subdivisions des rayons vont quelquefois si loin, qu'on y compte jusqu'à quatre-vingt à quatre-vingt-dix mille rayons principaux ou subordonnés. L'Étoile se fert de ces nombreux rayons comme de bras ou de mains pour saisir sa proie & la porter à sa bouche.

Je ferai remarquer à cette occasion, que les Nomenclateurs qui se sont pressés de caractériser les Étoiles de Mer par le nombre de leurs rayons, ont probablement commis bien des méprises; car les Étoiles qui sont fort sujettes à perdre deux ou plusieurs de leurs rayons, & qui jouissent du privilège de les refaire, peuvent en montrer plus ou moins dans certaines circonstances, sans cesser d'appartenir à la même Espece. Il en est de leurs rayons comme des bras du Polype d'eau douce; & si l'on vouloit caractériser les Polypes de ce genre par le nombre de leurs bras, on feroit bien plus d'Espèces de ces Zoophytes qu'il n'y en a réellement. Ainsi l'Étoile que les Nomenclateurs ont désignée par le nom de *Comete*, parce qu'elle n'a qu'un seul rayon fort long, accompagné de plusieurs rayons fort courts, pourroit bien n'être qu'une Étoile qui avoit perdu tous ses rayons à l'exception d'un seul, & qui réparoit actuellement la perte des autres. Il faudroit donc avoir suivi les différentes Espèces d'Étoiles pendant tout le cours de leur vie, pour être en droit d'affirmer, qu'une certaine Étoile n'a constamment qu'un seul rayon fort long, accompagné de plusieurs autres fort courts, ou qu'une autre Étoile n'a pour l'ordinaire que quatre à cinq rayons, une autre dix à douze, &c. Je le répéterai encore; l'immense Classe des *Zoophytes* sera toujours celle dont on aura le plus de peine à caractériser les Genres & les Espèces. Les Individus qui lui appartiennent semblent faits pour torturer l'Esprit des Nomenclateurs.





CHAPITRE XXIII.

Les Hériffons.

VOICI des Animaux travaillés avec bien plus d'appareil encore ; j'ai presque dit, où éclate un bien plus grand luxe. Les *Hériffons* de Mer (1), comme ceux de Terre, doivent leur nom à leurs piquans. Mais les piquans des *Hériffons* de Mer font tout autre chose que ceux des *Hériffons* de Terre. Les piquans des premiers font leurs jambes. Faisons-nous une idée de l'extérieur de ces Animaux, où la Nature a pris plaisir à accumuler avec tant de profusion les organes relatifs au mouvement progressif.

LA forme de ces *Hériffons* est celle d'un bouton arrondi (2). Il est creux intérieurement, & sa surface est très-ouvragée. L'on pourroit en

(1) †† On les nomme aussi *Ourfins*. Il en est de différentes Especes, qu'on distingue sur-tout par le nombre & la distribution des petites pieces dont leur extérieur est garni, & qui le parent beaucoup.

(2) †† La forme des *Hériffons* de Mer varie beaucoup. Il en est d'arrondis ou de façonnés, comme des boutons ou des turbans, & d'applatis comme des gateaux, &c. Cette diversité de forme a fait naître différentes dénominations plus ou moins

comparer le travail à celui de certains boutons de cuivre ou de trait. Une multitude de tubercules, semblables à des mamelles, distribués dans un ordre régulier, y représentent par leur arrangement de petits triangles, qui divisent toute la surface du bouton en différentes aires. Ces triangles sont séparés par des bandes espacées régulièrement, & percées de trous distribués avec beaucoup de symétrie sur plusieurs lignes. Ces trous traversent de part en part toute l'épaisseur du squelette; car le corps de nos Hérissons est une sorte de boîte osseuse. Chaque trou est une gaine où est logée une corne charnue, pareille à celle du Limaçon, & susceptible des mêmes mouvemens. Il y a donc autant de cornes que de trous, & l'on compte au moins treize cents trous. Comme le Limaçon, le Hérisson se sert de ses cornes pour tâter le terrain & les divers corps qu'il rencontre sur sa route. Mais il s'en sert sur-tout pour s'y cramponner & se mettre à l'ancre.

LES tubercules sont les bases d'autant d'épines ou de jambes, & leur nombre est au moins de

arbitraires : on dit les *Hérissons en turban*, les *Hérissons en gâteau*, &c.

L'intérieur des Hérissons est gélatineux. On les mange comme les Écrevisses, & ils en ont le goût.

deux mille cent. Ainsi il n'est presque aucun point du corps du Hérifson où il ne se trouve une jambe. Il peut donc marcher sur le dos comme sur le ventre ; & en général , quelle que soit sa posture , il y a toujours un bon nombre de jambes prêtes à le porter & de cornes prêtes à le fixer. Les jambes dont il se sert le plus volontiers sont celles qui environnent la bouche ; mais , quand il lui plaît , il marche en tournant sur lui-même comme une roue.

SA bouche , munie de cinq dents , est au milieu du ventre. Sur le dos , ou au sommet du bouton , est une autre ouverture qu'on croit être l'anus.

VOILA donc un Animal pourvu au moins de treize cents cornes & de deux mille cent jambes. Combien faut-il de muscles pour mouvoir tant de cornes & tant de jambes ! Combien y a-t-il de fibres & de fibrilles dans chacun de ces muscles ! Quelle étonnante multiplication de pieces dans ce petit Animal ! Quelle régularité , quelle symmétrie , & même quel agrément dans leur distribution ! Quelle variété dans leur jeu (3) !

(3) †† Il existe des Hérifsons de Mer bien plus composés encore que ceux dont je crayonnois ici la structure d'après Mr. de REAUMUR. Un Académicien de Rouen a décrit en dernier

LORSQUE le Hériffon veut faire chemin, il se tire avec les jambes qui regardent l'endroit où il tend, & se pousse vers le même endroit avec les jambes opposées : toutes les autres demeurent alors dans l'inaction. En même temps qu'une partie des jambes travaille, les cornes qui les avoisinent se déploient pour sonder la route ou ancrer l'Animal.

Il y a un Hériffon de Mer, de quatre poüces de longueur sur deux de largeur & trois de hauteur, qui étoit formé de neuf cents cinquante pieces, sur lesquelles étoient distribués quatre mille cinq cents mamelons, de chacun desquels partoit un piquant mobile; & le nombre des petits trous dont il étoit comme criblé, alloit à trois mille huit cents quarante, dont sortoient autant de cornes charnues. Il n'y a pas lieu de douter que les jambes & les cornes si prodigieusement multipliées de ces Hériffons, ne se reproduisent de bouture comme les bras du Polype, & il en est apparemment de même de celles des Étoiles. Quelle immense quantité de Germes réparateurs n'a donc pas été distribuée dans ces Animaux de genres si singuliers!



CHAPITRE XXIV.

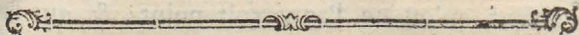
Le Bernard-l'hermite (1).

LES Coquillages naissent vêtus. La coquille qu'ils apportent en naissant croît avec eux & par eux. L'Animal qui s'offre à nos regards, & qu'on prendroit pour une forte d'Ecreviffe, vient au jour dépourvu de coquille, & pourtant il lui en falloit une pour couvrir la plus grande partie de son corps, dont la peau mince & délicate souffriroit trop d'être à nud. La Nature l'auroit-elle donc traité en Marâtre en lui refusant un tégument si nécessaire? Point du tout: bienfaisante envers tous les Animaux, elle n'a point oublié celui-ci. Elle ne l'a pas revêtu d'une coquille, il est vrai; mais elle a fait l'équivalent, en lui enseignant à s'en revêtir. Instruit par un si grand Maître, notre Hermite fait se loger dans la première coquille vuide qu'il rencontre. Il s'adresse assez indifféremment à toutes celles qui sont tournées en spirale. Souvent il s'y retire

(1) † On le nomme aussi *le Soldat*, parce qu'il semble logé dans sa coquille d'emprunt comme un Soldat dans sa guérite. Le nom de *Bernard-l'hermite*, sous lequel ce Crustacé est plus connu, lui a été imposé pour exprimer la solitude profonde dans laquelle il vit.

si avant qu'on ne l'apperçoit point, & que la coquille paroît vuide. Veut-il changer de place ? il fait sortir ses grosses pattes ou pinces, semblables à celles de l'Ecreviffe, & faiffant avec ces especes de tenailles les corps qui l'avoifinent, il tire à lui la coquille, en même temps qu'il s'entortille fortement autour des parois ou de la rampe, pour ne point se trouver à nud. Si la coquille devient trop étroite, il l'abandonne, & va se loger dans une autre mieux proportionnée à fa taille. On dit qu'il y a quelquefois des combats entre nos Hermites pour une coquille, & qu'elle demeure à celui qui a la plus forte pince. Nos combats n'ont presque jamais un objet auffi important (2).

(2) †† Ce n'est pas seulement dans des coquilles, que notre Hermite fait se loger : il se niche auffi dans différens corps caverneux, qui ont assez de capacité pour qu'il puiffe y être à l'aife, & assez de légéreté pour qu'il puiffe les traîner facilement. On l'a rencontré dans des os & dans des enveloppes de fruits defféchés. Il effaie, en quelque sorte, ces différentes loges comme nous effayons un vêtement. C'est même un spectacle très-amufant que celui que présente ce petit Cruftacé, tandis qu'il est occupé à chercher sur le bord de la Mer un nouveau domicile & à en faire l'effai. Sa partie antérieure est très-bien défendue par des tégumens semblables à ceux de l'Ecreviffe ; mais son ventre n'est recouvert que d'une peau molle & délicate, & il lui convenoit de défendre cette partie par le secours d'un tégument étranger. Il y a pourtant dans l'histoire de notre petit **DIOGENE** une incertitude que je ne dois pas diffimuler. **SWAMMERDAM**, qui s'en étoit fort occupé, ne croyoit point qu'il en



C H A P I T R E X X V.

Les Coquillages qui filent. Les Moules & les Pimmes marines.

LE titre de ce Chapitre vous surprend fans doute. Vous ne vous attendiez pas à ce nouveau trait de l'industrie des Coquillages qui pro-

fût jamais logé que dans une coquille d'emprunt. Il prétendoit, au contraire, s'être bien assuré qu'il a sa propre coquille, à laquelle il adhère par des productions tendineuses, comme la Moule adhère à la fienne. Il avoit même décrit ces attaches & reconnu le périoste de la coquille. „ J'en ai conclu, disoit-il, „ que la coquille de cet Animal est son enveloppe propre & „ comme sa peau pierreuse, ainsi que cela a lieu dans tous les „ Coquillages. Je suis donc très-surpris, ajoutoit-il, de ce que „ RONDELET avance, que le Bernard-l'hermite se loge toujours „ dans les coquilles d'autrui, & qu'il n'en a point de propres; „ car de même que dans l'Escargot, non-seulement les muscles „ sont attachés à la coquille, mais que les tendons des muscles „ y sont incorporés & comme identifiés; ainsi dans le Bernard- „ l'hermite les tendons des muscles s'attachent fortement & „ s'incorporent au noyau de la coquille, vers son second tour „ de spirale; mais comme cette insertion n'occupe pas un grand „ espace, le corps de l'Animal mort se détache aisément de la „ coquille, & c'est peut-être ce qui a trompé RONDELET, „ qui, entraîné par l'autorité d'ARISTOTE, a négligé de con- „ sulter l'observation ”.

Après des assertions si expresses, comment douter qu'un aussi habile Anatomiste que SWAMMERDAM s'en fût laissé imposer sur un fait anatomique si aisé à constater? Cependant il n'en

mettoient si peu. Vous aviez déjà été fort étonné de l'adresse qui brille dans le mouvement progressif de plusieurs : votre étonnement redouble en apprenant qu'il en est qui savent filer, & vous êtes impatient de les voir à l'ouvrage & de juger de leur travail. Promenons-nous sur le bord de la Mer. Vous découvrez quantité de Moules, les unes isolées, les autres entassées par

est pas moins certain qu'on a trouvé de nos Hermites dans des coquilles d'Espèces très-différentes & dans des corps caverneux très-différens des coquilles. Il est très-certain encore, qu'on a retiré facilement ces Crustacés des coquilles où ils étoient logés; ce qui n'auroit pu se faire avec autant de facilité, s'ils eussent adhéré à la coquille par des tendons un peu forts. J'ajoute, qu'on ne connoît aucun Coquillage dont la consistance & la structure se rapprochent le moins du monde de celles du Bernard-l'hermite: tous sont mols ou gélatineux; & le Bernard-l'hermite, qui appartient à la Famille des Crabes, n'a rien de gélatineux ni rien qui paroisse analogue à la coquille qu'il traîne après lui. Seroit-ce donc qu'il arrive assez souvent à notre Hermite de se détacher par accident de sa propre coquille? ou seroit-ce que le point saillant, dont parle SWAMMERDAM, qui se trouve assez près du thorax, & qui semble être un centre où tous les tendons du thorax & de l'abdomen se réunissent & s'attachent à la coquille; seroit-ce, dis-je, que ce point saillant auroit été organisé de manière à aider l'Animal à se cramponner à la coquille étrangère dont il a fait choix? SWAMMERDAM auroit-il été trompé par l'adhérence plus ou moins forte ou plus ou moins immédiate de ce petit organe à l'intérieur de la coquille? La question seroit bientôt décidée si l'on observoit ces Crustacés au sortir de l'œuf: on verroit s'ils naissent vêtus comme tous les Coquillages. L'Anatomiste Hollandois ne les avoit pas observés à leur naissance.

paquets. Considérez-les un peu plus attentivement : vous observerez que toutes sont attachées aux pierres, ou les unes aux autres, par un grand nombre de petits cordages déliés. Choisissons une de ces Moules pour l'observer de plus près : nous en démèlerons mieux toutes leurs manœuvres. En voici une qui travaille à s'attacher à cette pierre qui est presque à fleur de l'eau. Sa coquille est entr'ouverte : elle en fait sortir une sorte de langue fort souple, qu'elle alonge & qu'elle raccourcit alternativement. Remarquez qu'elle en applique souvent le bout contre la pierre, & qu'elle la retire aussi-tôt dans sa coquille pour l'en faire ressortir un moment après. De la racine de cette espèce de langue partent des fils dont la grosseur égale celle d'un cheveu ou d'une soie de Porc. Ces fils vont en s'écartant les uns des autres, & leur extrémité est collée à la pierre. Regardez les de fort près ; vous appercevrez qu'ils se terminent tous par un petit empatement qui les attache plus fortement à la surface de la pierre. Ce sont autant de petits cables qui tiennent notre Moule à l'ancre. Il y a souvent plus de cent cinquante de ces petits cables employés à amarrer une Moule. Chaque cable n'a guere que deux pouces de longueur.

C'EST la Moule elle-même qui a filé tous ces cordages. En contemplant le mouvement progressif de la Moule de riviere & de quelques autres Coquillages (1), vous avez fort admiré l'adresse avec laquelle ils se servent de leur espece de langue. Vous avez vu que cette partie unique leur tient lieu à la fois de bras & de jambes. La langue de nos Moules de Mer s'acquitte aussi des mêmes fonctions ; mais chez celles-ci, ce petit instrument est bien plus admirable encore. Non-seulement il leur sert comme aux autres Coquillages, de bras pour se cramponner & de jambes pour ramper, il est encore la filiere qui fournit ces fils nombreux au moyen desquels la Moule résiste à l'impulsion du flot.

DE l'origine de la langue jusqu'à son extrémité s'étend une rainure qui la divise suivant sa longueur en deux parties égales. Cette rainure est un véritable canal, garni d'un grand nombre de petits muscles qui l'ouvrent & le ferment. Dans ce canal passe une liqueur visqueuse qui est la matiere des fils que tend la Moule. A sa naissance, ce canal est exactement cylindrique, & c'est là proprement que les fils sont moulés.

LES divers mouvemens que se donnoit il n'y

(1) Chap. XVII & XVIII de cette Partie.

a qu'un moment la langue de la Moule que nous observons, avoient tous pour fin de l'attacher à la pierre. Ces fils plus blancs & plus transparens que les autres, sont ceux qu'elle a tirés récemment de sa filiere. Elle n'a pas achevé de s'ancrer, & voilà sa langue qui s'allonge de nouveau d'environ deux pouces, & dont le bout s'applique contre la pierre. La liqueur visqueuse coule dans le canal & arrive à son extrémité. Cette liqueur est déjà moulée, elle est déjà un fil cylindrique. La Moule colle le bout de ce fil à la pierre; mais elle veut qu'il s'y applique par une surface un peu large pour y être plus adhérent. Elle lui procure donc avec le bout de sa langue ce petit empatement que vous avez observé & qui est très-sensible.

IL s'agit à présent de tendre un autre cable à quelque distance de celui-ci. La langue doit donc abandonner ce dernier pour aller travailler ailleurs. Comment l'abandonnera-t-elle? Le canal s'ouvre dans toute sa longueur & laisse fortir le fil. La langue dégagée de ce fil, se retire promptement sur elle-même, rentre dans la coquille, & en ressort un instant après pour attacher un peu plus loin un nouveau cable.

AVEZ - VOUS pris garde à une petite adresse

de notre Moule ? Elle venoit de tendre le premier fil : pour s'assurer s'il étoit bon , elle l'a mis sur-le-champ à l'épreuve ; elle l'a tiré fortement à elle comme pour le rompre. Il a résisté à cet effort , & satisfaite de l'épreuve , elle a été tendre le second fil , qu'elle a éprouvé comme le premier.

CES cordages que les Moules de Mer filent avec tant d'art , sont réellement pour elles ce que les cables font pour un vaisseau qui est à l'ancre. Vous me demandez , si elles savent aussi lever l'ancre ? Diverses expériences paroissent prouver qu'elles n'ont pas cette industrie : sans doute qu'elle ne leur étoit pas nécessaire. Mais elles chassent quelquefois sur leurs ancres ; il leur importoit donc de pouvoir se transporter d'un lieu dans un autre , & d'avoir en réserve de nouveaux cables (2).

(2) †† Quelques Naturalistes très-modernes n'admettent point avec Mr. de REAUMUR , que la langue des Moules de Mer leur serve quelquefois de bras ou de jambe pour se traîner d'un lieu à un autre , & ils veulent qu'elles soient absolument privées de la faculté loco-motive. Ils rapportent à ce sujet des observations qui leur ont paru prouver que la conservation des Moules exige indispensablement qu'elles soient toute leur vie enchaînées les unes aux autres , ou aux différens Corps qui tapissent le fond de la mer ; & que lorsque la Mer rompt ces chaînes & qu'elle disperse les Moules , elles périssent. Mais les Moules que les Pêcheurs jettent dans les marais salans pour

AINSI la Mer a ses Fileuses comme la Terre. Les Moules font à la Mer, ce que les Chenilles font à la Terre. Il y a néanmoins une différence remarquable entre les unes & les autres. Le travail des Chenilles répond précisément à celui des Tireurs d'or. Le fil de soie se moule en passant par le bec de la filiere, & la Chenille lui donne la longueur qu'elle veut, qui est dans certaines coques de plusieurs centaines de pieds (3). Le travail des Moules doit être plutôt comparé à celui des Ouvriers qui jettent les métaux en fonte. La filiere de ces Coquillages est un véritable moule qui ne détermine pas seulement la

perfectionner leur chair, & qu'ils dispersent ainsi à différentes distances, se trouvent au bout d'un certain temps rassemblées par paquets, comme elles l'étoient auparavant. Elles ont donc eu un moyen de se rassembler & de se grouper de la sorte; & combien est-il naturel de penser que c'est à l'aide de leur langue, comme à l'aide d'un bras ou d'une jambe qu'elles y parviennent! Il est au moins très-sûr que les Moules d'eau douce se transportent ainsi d'un lieu dans un autre, & il y a bien des rapports entre ces Moules & les Moules de Mer. Celles-ci ne naissent certainement pas avec leurs chaînes, comme le prétendent encore les Naturalistes estimables dont il s'agit: ces chaînes sont des fils que les Moules tirent de leur intérieur & qu'elles attachent elles-mêmes à la surface des corps auxquels elles veulent s'amarrer. Ce fait a été trop bien vu & trop bien détaillé par M. de REAUMUR, pour qu'on puisse raisonnablement le révoquer en doute.

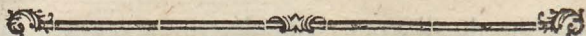
(3) Chap. IV de cette Partie.

grosseur du fil, mais qui détermine encore sa longueur, toujours égale à celle de la filiere ou de la langue.

LES Pinnes marines, especes de fort grandes Moules, sont de plus habiles fileuses encore. Leurs fils, longs au moins de sept à huit pouces, sont d'une grande finesse, & l'on en fait de beaux ouvrages (4). Si les Moules sont les Chenilles de la Mer, les Pinnes en sont les Araignées. Les fils des Pinnes servent, comme ceux des Moules, à les amarrer & à les défendre de l'agitation des flots. Ils sont prodigieusement nombreux, & forment par leur réunion une sorte de houppe ou d'écheveau de soie, du poids d'environ trois onces. L'instrument qui les prépare & les moule ressemble pour l'essentiel à celui des autres Coquillages de ce genre; il est seulement beaucoup plus grand, & la rainure qui le divise suivant sa longueur, est plus étroite. A son origine est un sac membraneux, composé de plusieurs feuillets charnus, qui séparent les feuillets soyeux dont la houppe résulte.

(4) †† Ces ouvrages, qui se fabriquent sur-tout en Sicile, sont si fins, qu'une paire de bas de cette soie peut être renfermée dans une petite boîte telle qu'une tabatiere de médiocre grandeur.





C H A P I T R E X X V I .

Les Coquillages & autres Animaux de Mer , qui s'attachent par une sorte de glu ou de suc pierreux.

S'IL n'a pas été donné à tous les Coquillages & Animaux de Mer de s'amarrer avec autant d'adresse que les Moules & les Pinnes , la Nature les en a dédommagés par des moyens qui ne sont pas moins efficaces. Avant que de quitter ce rivage qui nous a offert tant d'objets intéressans , arrêtons-nous quelques momens à considérer ce petit Coquillage que vous voyez attaché à ce rocher. C'est un Oeil de bouc ou une Patelle.

SA coquille , qui est d'une seule piece , est faite en maniere de chapiteau conique , sous lequel tout le corps est à couvert , comme sous un toit. L'Animal peut élever ou abaisser ce toit à son gré. Quand il l'abaisse , il cache le corps en entier & repose immédiatement sur la pierre. Un gros muscle qui occupe toute la largeur de la coquille , & qui en est comme la base , attache l'Animal à cette pierre. Essayez de l'en détacher :

vous

vous n'en pouvez venir à bout. Il ne tient pourtant à la pierre que par une base d'un pouce de diametre. Passons une corde autour de la coquille : suspendons à cette corde un poids de vingt-huit à trente livres : le Coquillage ne lâche prise qu'au bout de quelques secondes, & vous vous étonnez qu'un si petit Animal soit doué d'une aussi grande force d'adhésion.

Vous êtes curieux de connoître d'où lui vient une telle force : vous examinez la pierre : elle vous paroît très-polie, & votre étonnement redouble. Seroit-ce que le muscle s'engrene dans les parties insensibles de la pierre ? Partagez l'Animal transversalement : il adhère tout aussi fortement qu'auparavant : seroit-ce qu'il tient à la pierre comme deux marbres polis tiennent l'un à l'autre ? Mais les marbres glissent facilement l'un sur l'autre, & vous ne pouvez faire glisser le Coquillage. Voici donc la cause secrète de cette adhésion qui vous étonne. Le muscle est enduit d'une humeur visqueuse qui le colle à la surface de la pierre, & qui se fait sentir assez fortement au doigt.

MAIS l'Oeil de bouc n'a pas été condamné à demeurer collé toute sa vie à la même place : il doit aller chercher sa nourriture. En voilà un

qui rampe sur le rocher : son gros muscle sert de jambe , & s'acquitte des mêmes fonctions que celui que vous connoissez au Limaçon. L'Oeil de bouc fait donc se détacher quand il lui plaît. Il fait briser ces liens qu'un poids de vingt-huit livres rompt à peine. Humectez votre doigt , passez-le sur le muscle , la colle naturelle dont il est enduit n'y trouve plus de prise. Cette colle est dissoluble à l'eau. Toute la surface du muscle est semée de petits grains pleins d'une liqueur dissolvante. Lorsque l'Animal veut lever le piquet , il n'a qu'à presser ses nombreuses glandes ; le dissolvant en sort , & les liens sont brisés.

L'OEIL de bouc n'a qu'une certaine provision de colle : si on le détache plusieurs fois de suite , sa provision s'épuisera & il ne s'attachera plus.

CETTE maniere de s'amarrer est commune à divers Animaux de Mer. Elle l'est en particulier aux Orties (1). Leur peau n'est qu'un amas de glu qui se dissout très-promptement dans l'eau-de-vie. C'est avec cette abondante provision de glu que ces Animaux singuliers se collent aux rochers.

C'EST encore par le même moyen que les Étoiles

(1) Chap. XXI de cette Partie.

se fixent (2). Une matiere visqueuse est portée à l'extrémité de ces especes de cornes qui leur tiennent lieu de jambes, & dont elles ont bien des centaines. Quoique très-foibles, ces jambes deviennent de forts liens à l'aide de cette glu qui en exsude, & lorsqu'elles sont une fois cramponnées, il est plus aisé de les rompre que de les détacher.

Il en est précisément de même des cornes des Hérifsons (3).

TOUTES ces adhésions sont volontaires & dépendent uniquement du bon plaisir de l'Animal. Il s'attache ou se détache, selon que les circonstances l'exigent. Mais il est d'autres adhésions qui sont tout-à-fait involontaires. Les Vers de Mer, qu'on nomme à tuyau, sont enfermés dans un tuyau rond, d'une substance semblable à celle des coquilles, & attachés aux pierres ou au sable dur ou même à d'autres Coquillages. Ce tuyau suit les contours de la surface à laquelle il est collé. Le Ver n'abandonne jamais cette cellule, qu'il prolonge & élargit à mesure qu'il croît. Il vous rappelle les Fausses-teignes (4) : ce sera, si vous

(2) Chap. XXII de cette Partie.

(3) Ibid. Chap. XXIII.

(4) Ibid. Chap. IX.

le voulez , une Fausse-teigne de la Mer. Il exsude de tout son corps un suc pierreux qui est la matiere du tuyau (§).

(§) † Ce que je disois ici , d'après Mr. de REAUMUR , sur la maniere dont le Ver construit son tuyau , tenoit à l'opinion de ce célèbre Académicien touchant la formation de la coquille de l'Escargot de jardin. Il croyoit s'être assuré par de bonnes expériences , que cette coquille se forme d'un suc pierreux ou créacé qui exsude de l'Animal : mais nous avons vu , (Part. III , Chap. XXI , Note 2) que ce n'est point ainsi que la coquille se forme & qu'elle ne croît point par apposition. Elle est une partie intégrante de l'Animal , comme nos os sont des parties intégrantes de notre corps. Le tissu parenchymateux , qui fait le fond de la coquille , s'incruste peu-à-peu , comme l'os , d'une matiere créacée , qui lui donne de la dureté , & qu'on peut en extraire à volonté. Les Coraux , les Corallines , les Madrepores & quantité d'autres Corps marins de la même classe ne font de même que des productions parenchymateuses des Polypes dont leur extérieur est parsemé , & auxquelles la nutrition a incorporé une sorte de craie qui leur donne la sorte de consistance qui leur est propre.

Il y a de grands rapports entre les Vers à tuyaux & les Polypes : il en est beaucoup aussi entre la matiere du tuyau & celle des coraux ou des coquilles. C'est à Mr. GUETTARD que nous devons cette remarque importante. Il devient donc très-probable , que le tuyau de nos Vers marins a la même origine que les coquilles , les coraux & les autres corps de ce genre. Il est de ces Vers dont la tête est ornée de deux beaux panaches , comme l'est celle de certains Polypes d'eau douce. D'autres Vers à tuyau ont au lieu de panaches , de petits filets coniques , qui s'acquittent apparemment des mêmes fonctions. Le corps de tous ces Vers est encore entièrement mollasse , comme celui des Polypes. Les Vers à tuyau touchent donc de bien près aux Polypes , s'ils ne font eux-mêmes de vrais Polypes.

D'AUTRES Vers de cette Espece, dont le fuc n'est pas pierreux, mais qui abondent en fuc gluant, s'en servent à lier autour d'eux des grains de sable, des fragmens de coquilles, &c. & cette cellule de pieces rapportées ne laisse pas d'être assez proprement travaillée.

LES Huîtres & divers Coquillages adherent par un fuc pierreux aux corps sur lesquels ils reposent, & souvent ils sont ainsi cimentés les uns aux autres (6). Telle est l'espece de ciment

Les tuyaux de ces sortes de Vers, & par conséquent les Vers eux-mêmes, peuvent se ranger sous deux genres principaux. Les tuyaux du premier genre sont simples: les uns sont droits, les autres se contournent en différens sens. Les uns sont coniques, les autres cylindriques. Assez souvent on les trouve entrelacés avec d'autres tuyaux de même espece.

Les tuyaux du second genre sont très-fins, plus coniques que cylindriques, & composent des masses plus ou moins considérables, qui présentent différentes ramifications; ce qui a porté Mr. GUETTARD à les nommer *ramifiés*.

On connoît une Espece de ces Vers qui se groupent d'une façon admirable, & qui imitent au mieux l'assemblage des tuyaux d'une orgue. Ils en ont reçu le nom d'*Orgues de Mer*. Chaque tuyau de nos Orgues marines est lié à ses voisins par des lames minces & circulaires, qui les ceignent extérieurement & fortifient tout l'assemblage.

(6) † Les Huîtres de différentes Especees adherent les unes aux autres; mais les paquets ou amas d'Huîtres de même Espece sont les plus communs. Elles adherent encore à beaucoup d'autres Coquillages, aux racines & aux branches des Arbres, & en

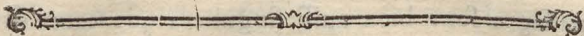
universel dont la Nature se sert toutes les fois qu'elle veut bâtir dans la Mer, ou y assurer un Coquillage contre le mouvement violent des eaux.

général à tous les corps naturels qui couvrent le fond de la Mer. Une humeur visqueuse que fournit l'intérieur du Coquillage opere son adhérence. Elle ne se fait pas constamment dans les mêmes endroits, tantôt les Huitres s'unissent par le talon de la coquille, tantôt par divers points de la surface des batans, & tout cela avec des variétés innumérables. On retrouve les mêmes variétés dans les Huitres fossiles. On observe encore que la plupart des Coquillages fossiles affectent dans l'intérieur des Continens les mêmes positions que leurs Analogues vivans affectent dans la Mer : preuve frappante qu'ils ont été laissés dans les terres par une Mer qui se retiroit lentement.

Au reste, les variétés qu'on remarque dans la maniere dont les Huitres adherent les unes aux autres, dépendent originairement de la position où elles se sont trouvées respectivement à leur naissance, & du mouvement des eaux; car l'Huitre a été condamnée à passer toute sa vie dans une parfaite immobilité. Rien au monde de plus monotone ou de plus uniforme que la vie de ce Coquillage, dont tout le mouvement se borne à ouvrir & à fermer sa coquille.

On fait que c'est à la classe des Huitres qu'appartient ce riche Coquillage, dont la coquille est incrustée de nacre & qui fournit les perles. Cette matière, qui a tant d'éclat & qui est si recherchée, n'est au fond qu'une sorte de terre, dont le parenchyme de la coquille de l'Huitre s'incruste peu-à-peu. Lorsqu'elle est trop abondante, elle s'extravase & produit les perles. Elles n'ont rien d'organique, puisqu'elles ne laissent aucun résidu parenchymateux quand on les traite par le procédé de Mr. HÉRISANT. (Part. VII, Chap. VII, Note 4.)





CHAPITRE XXVII.

Procédés des Poissons.

Nous sommes peu instruits de l'industrie des Poissons : ils ne sont pas assez à notre portée. La plupart habitent des profondeurs inaccessibles à nos recherches. Nous ne présumerons pas que tout leur savoir faire se borne uniquement à se manger les uns les autres (1). Leurs

(1) † Les Poissons volent, en quelque sorte, dans l'eau, comme les Oiseaux dans l'air ; & il n'y a pas moins d'art dans la manœuvre des premiers, que dans celle des seconds ; mais cette manœuvre diffère chez les uns & les autres dans le rapport à l'élément & aux organes qui l'exécutent. Plus on étudie ce rapport, & plus on est frappé de l'admirable appropriation des moyens à la fin. Les nageoires, qui sont les ailes des Poissons, ne sont pas moins propres à manœuvrer dans l'eau, que les ailes des Oiseaux, à manœuvrer dans l'air.

A l'aide de leurs nageoires & de leurs ailerons, les Poissons exécutent avec autant de grace que de célérité une multitude de mouvemens divers, que leur prestesse dérobe sans cesse aux regards avides de l'Observateur, & qu'il regrette de ne pouvoir contempler plus à son aise. Chez les Poissons dont le corps est arrondi, les nageoires ou les ailerons du dos & du ventre servent principalement à diriger leur marche. Ils les couchent sur le corps quand ils sont pris en travers par le courant : ils les étendent ou les déploient quand ils nagent contre le courant ou dans une eau calme.

En général, lorsque les Poissons veulent se servir de leurs

passages font bien aussi singuliers que ceux des Oiseaux. Ils peuvent avoir besoin d'une forte de génie pour faire leurs chasses avec plus de succès, & pour se soustraire à la poursuite de leurs Ennemis. La Seche répand à propos une liqueur noire qui trouble l'eau, & la dérobe aux regards des Poissons qui en veulent à sa vie. Peut-être que cette liqueur lui sert encore à saisir avec plus de facilité ceux dont elle se nourrit (2).

nageoires pour exécuter de petits mouvemens, ils disposent les nervures ou les rayons des nageoires de maniere à les déployer; ils portent ainsi la nageoire vers la tête, puis par une disposition contraire des rayons, ils la ramènent vers la queue; & par ce jeu alternatif ils fendent l'onde avec plus ou moins de vitesse. Ils ne nagent jamais avec plus de rapidité que lorsqu'ils déploient tous leurs ailerons. Les mouvemens prestement répétés & habilement ménagés de la queue & de tout le corps, font encore ce qui influe le plus sur la rapidité de la course. Pour l'ordinaire, la queue & son aileron servent de gouvernail, & c'est toujours par leur moyen que les Poissons exécutent les plus grands mouvemens. Ils changent presque à chaque instant d'allure & de direction, & se jouent dans l'eau, de mille & mille manieres différentes & avec plus de liberté encore que les Oiseaux dans l'air.

(2) †† La Seche, le Calmar & le Polype de Mer font trois Animaux marins, tous trois voraces, qui ne different que par de légers variétés, & qui se ressemblent parfaitement par le genre de vie. Quoique j'aie rangé dans mon Texte la Seche parmi les Poissons, ce n'est point du tout à dire qu'elle soit un vrai Poisson ou un Poisson à écailles: elle appartiendroit plutôt au peuple nombreux des Insectes de Mer, & l'Anatomiste cé-

D'autres Poissons favent percer avec beaucoup

lebre (†) qui l'avoit nommée *Insecte-poisson*, ne l'avoit pas désignée d'une manière convenable. Il avoit réuni dans sa dénomination des caractères que la Nature n'a pas réunis dans l'Animal.

La figure de la Seche a quelque chose de hideux & de difforme. Si elle est un Insecte, elle est un bien grand Insecte; car elle a environ deux pieds de longueur. Elle est sur-tout caractérisée par un grand os large & épais, uni, fongueux, placé sous le dos, & dont l'organisation avoit fort excité l'admiration de SWAMMERDAM.

Ce qui se fait le plus remarquer dans l'extérieur de la Seche, sont ses longs bras au nombre de dix, placés à égale distance autour de la tête. Deux de ces bras sont beaucoup plus longs que les autres. Tous sont garnis de petits organes qui méritent une grande attention. Leur forme imite celle du calice d'un gland. Un anneau cartilagineux, armé de petits crochets, les ceint extérieurement. Le calice tient aux bras par un pédicule tendineux. Une membrane qui accompagne l'anneau, peut s'élever au besoin & remplir la cavité du calice. On nomme ces petits organes les *suçoirs* de la Seche. Ils n'en sont point néanmoins, & leur fonction n'a rien de commun avec celle des suçoirs: ils n'ont été donnés à la Seche que pour la mettre plus en état de se cramponner avec ses bras & de retenir sa proie. Ces prétendus suçoirs n'agissent que comme un cuir mouillé, qui s'applique fortement à la surface d'un corps. Les crochets dont ils sont armés leur donnent plus de prise encore. Il y a sur chaque bras des centaines de ces petits organes, qui vont en diminuant de grandeur à mesure qu'ils approchent des extrémités. Les deux plus longs bras ne portent de ces espèces de mamelons qu'à leur extrémité supérieure. On juge qu'avec des membres & des organes si nombreux & si bien appropriés, la Seche a une merveilleuse facilité à se cramponner à tous les

(†) Mr. LECAT.

d'art des coquilles fort dures, & en tirer la subst.

corps, & à retenir la proie que ses longs bras, tendineux & élastiques ont faisie. Ils sont à la fois des ancres, des cables & des mains.

Au centre des bras est placée la bouche, façonnée en bec de Perroquet : elle est même si bien un bec, qu'elle est cornée ou cartilagineuse comme le bec des Oiseaux. De chaque côté de la tête, à l'origine des bras, & à peu de distance l'un de l'autre, sont placés deux yeux noirs, saillans & assez gros.

Le corps est charnu & recouvert d'une peau mince, mais qui a de la fermeté. Il est pourvu de deux especes de nageoires. Mais mon objet n'est pas de décrire la Seche : je ne dois parler ici que des particularités qui ont rapport à son genre de vie & à son industrie.

Dans la cavité du bec se trouvent plusieurs rangées de dents, différemment configurées, qui jouent latéralement comme celles des Insectes, & au moyen desquelles la Seche divise les alimens dont elle se nourrit.

Dans l'intérieur du ventre, près du cœcum, est la vessie qui contient la liqueur noire que l'Animal rejette dans certaines circonstances. Cette vessie remarquable est pourvue d'un canal qui s'ouvre dans l'anus. Cette liqueur se réduit par la dessiccation en une poudre impalpable.

Divers Auteurs anciens & modernes, dont je suivois l'opinion, avoient prêté à la Seche la petite ruse de troubler l'eau par l'émission volontaire de son encre, soit pour se soustraire à la poursuite de ses Ennemis, soit pour s'emparer de sa proie avec plus de sûreté : mais d'autres Auteurs, moins amis du merveilleux, préférèrent de penser, que l'émission de la liqueur n'est que l'effet de la peur qui saisit l'Animal, & qui relâchant le muscle de la vessie, fait épancher l'encre ; & cette opinion, qui ne laisse rien à l'industrie de la Seche, me paroît assez probable. L'Animal, moins rusé qu'on ne l'avoit pensé, n'en auroit pas été mis moins en état de pourvoir à sa conservation.

tance charnue qu'elles renferment (3). Nous ignorons l'usage que l'Espadon, la Scie, le Narhwal font de ces instrumens énormes qu'ils portent au bout du nez : mais, fans doute, qu'ils entendent à les manier (4). La Torpille, qui

(3) † Ces Animaux qui savent percer les coquilles pour se nourrir de la substance qu'elles renferment, ne font pas plus de vrais Poissons que la Seche & le Calmar ; à moins qu'on ne veuille donner le nom de *Poissons* à tous les Testacés de Mer. Ce font de vrais Coquillages qui, comme les Dattes dont je parlois dans la Note 2 du Chap. XX, percent ou taraudent les coquilles pour se nourrir de la chair de l'Animal qu'elles renferment. Tandis que les Dattes avancent lentement dans leur retraite pierreuse, il arrive souvent qu'elles se rencontrent dans ces réduits ténébreux, & malheur alors aux Dattes qui viennent à être rencontrées par d'autres Dattes ; car celles-ci ne manquent point de les percer pour se nourrir de leur substance. La Pourpre, Limaçon de Mer, fameux par la riche couleur qu'il fournissoit aux Anciens & qui leur tenoit lieu de notre Cochenille, est encore un de ces Coquillages qui ont l'adresse de percer les coquilles pour puiser dans leur intérieur un aliment dont ils font avides. La Nature les a pourvus d'une trompe armée de dents ou d'une espece de tariere qu'ils entendent à merveille à faire jouer, & au moyen de laquelle ils taraudent les coquilles les plus dures. (Consultez la Note 6 du Chap. XXI de la Partie III.)

(4) † L'Espadon ou la Scie & le Narhwal n'appartiennent point proprement à la classe des Poissons ; mais ils se rangent dans celle des Cétacées. Les vrais Poissons n'ont point de poumons : ils ont des ouies qui leur en tiennent lieu. Tous les Cétacées, au contraire, ont de vrais poumons. Consultez la Note 5 du Chap. XXVI de la Partie III.

L'Espadon & la Scie, que je donnois dans mon Texte pour

engourdit si subitement la main qui la touche, n'a-t-elle pas un moyen bien remarquable de

deux Animaux différens, ne font qu'un seul & même Cétacée. L'Espadon n'est pas un grand Cétacée, il n'a pour l'ordinaire que neuf à dix pieds de longueur. Il est bien remarquable par la singulière défense dont il est armé, & qui ressemble à une forte épée dentée des deux côtés. Sa substance est très-dure, & les nombreuses dents qui la divisent ont souvent plus d'un pouce de long. Une peau ferme recouvre cette épée.

L'Espadon fait une guerre éternelle à la Baleine, & la poursuit avec acharnement. Le combat de ces deux Cétacées offre un grand spectacle. La Baleine n'est pas armée comme l'Espadon; mais sa queue, énorme muscle d'une force prodigieuse, lui sert bien de défense. Elle tâche d'en porter un coup à son Ennemi, & si elle a le bonheur de l'atteindre, elle le met hors de combat. L'Espadon, très-agile, esquive le coup avec adresse, bondit en l'air, & se laissant retomber sur la Baleine, il la déchire avec sa scie. Bientôt la Mer est teinte du sang de la Baleine, elle s'agite avec violence, entre en fureur, foule la Mer de son épouvantable masse, la fait frémir & en élève les eaux comme des Montagnes.

La bouche de l'Espadon est entièrement privée de dents; mais, en revanche, elle est comme pavée d'écailles dures & épaisses. Il n'avoit pas besoin apparemment de diviser & de moudre sa proie avant que de l'avalcr. Ce Cétacée habite les Mers de Groënland.

Le Narhwal est un bien plus grand Cétacée que l'Espadon. On voit des Narhwals qui ont depuis vingt jusqu'à soixante pieds de longueur. La bouche de ce Cétacée est dépourvue de dents comme celle de l'Espadon, & l'ouverture de son gosier est fort petite proportionnellement à la grandeur de son corps. On prétend qu'il ne se nourrit, comme la Baleine, que de petits Poissons & d'Insectes marins; mais il n'a point, comme celle-ci, de fanons pour retenir les alimens. On avoit pris son énorme

pourvoir à sa conservation, & un grand art à

défense pour une corne ; ce qui lui avoit fait donner le nom de *Licorne de Mer*. On a rencontré des Narhwals qui étoient armés de deux défenses : c'étoit apparemment une monstruosité. J'ai parlé ailleurs de cette arme singulière. (Part. III, Chap. XXV, Note 2.) Le Narhwal s'en sert pour percer la glace & aller respirer à la surface de l'eau. Quelquefois il l'enfoncée bien avant dans le doublage des Vaisseaux. Elle ne résiste pas toujours à des coups si violens, & il lui arrive assez souvent de se rompre. Un Monstre marin, pourvu d'une arme si redoutable, ne feroit-il la guerre qu'aux petits Poissons & aux Insectes marins ? Il y a bien de l'apparence qu'il attaque d'autres Monstres, & en particulier les Baleines avec lesquelles on le rencontre presque toujours. Mais les Historiens de la Nature ne nous disent que fort peu de chose de la vie de ce Cétacée, & il n'y a pas de quoi s'en étonner : on n'observe pas ces Monstres que recellent les profondeurs des Mers glaciales, comme on observe les Poissons & les Insectes de nos viviers. Le Narhwal se sert admirablement bien de sa queue pour nager, & il est au nombre des Animaux de Mer qui nagent avec le plus de vitesse. Sa forme très-allongée tient de celle de l'Esturgeon. On remarque qu'il se plaît dans la société de ses semblables ; mais cet instinct social lui est souvent funeste : les Narhwals, attaqués par les Pêcheurs, se réunissent en troupes, & rassemblés dans la même enceinte, ils croisent leurs longues défenses de mille manières différentes, & les embarrassent tellement les unes dans les autres, qu'ils ne peuvent plonger & se soustraire ainsi aux poursuites de leurs plus ardens Ennemis.

L'Empereur est un autre Cétacée qui n'est pas plus grand que l'Espadon, & qui est aussi agile que lui. Il porte sur le dos une sorte de sabre ou plutôt de pieu, de trois à quatre pieds de longueur, qui ne paroît pas trop une arme offensive, & dont on ignore encore le véritable usage. Les vraies armes offensives de ces sortes de Cétacées sont dans leur gueule : elles consistent dans les dents pointues dont leurs deux mâchoires sont

offrir aux méditations du Physicien (5) ? Le Poisson volant, poursuivi par d'autres Poissons,

bien pourvues. Ils se réunissent pour faire la guerre à la Baleine : ils fondent sur elle avec impétuosité, lui enlèvent chacun de leur côté de gros morceaux de chair, & ne cessent de la harceler jusqu'à ce qu'excédée de fatigue elle ouvre sa gueule & en fasse sortir son énorme langue. A l'instant ses Ennemis acharnés se jettent sur cette langue dont ils sont friands, l'arrachent & la dévorent.

Les Cétacées sont des Animaux *souffleurs*, qui rejettent avec force, par leurs évents, & souvent à plusieurs toises de distance, l'eau de la Mer qu'ils ont avalée. Ces torrens d'eau qu'ils font jaillir avec tant de force peuvent dans certains cas étourdir leurs proies & leur en faciliter la capture. C'est à la force prodigieuse de leurs poumons, à la conformation particulière de leur larynx, à une sorte d'aqueduc situé au bas du front, & à un muscle fort puissant, que ces grands Animaux souffleurs doivent la singulière propriété de lancer l'eau à des distances considérables & en grande abondance.

(5) †† J'ai parlé au long de la Torpille & de son admirable instrument électrique, dans la Note 5 du Chap. XIII de la Partie V : j'y renvoie le Lecteur. La Torpille, qui est du genre des Raies, appartient à la classe des Poissons *cartilagineux*. (Voy. Part. III, Chap. XXV, Note 7.) Un Voyageur célèbre fait mention d'une très-grande Raie de l'Amérique, qui n'a pas, comme la Torpille, la propriété d'engourdir sa proie; mais qui a un autre moyen bien remarquable de s'en saisir. Les Américains la nomment *Menta* ou *Couverture*, & ce nom lui convient à merveille : elle se roule comme une couverture autour de sa proie & l'étouffe. Il arrive quelquefois aux Plongeurs d'être enveloppés subitement par cette couverture vivante, & d'en être étouffés. Elle a neuf à dix pieds de longueur sur une largeur proportionnée. On pourroit douter néanmoins que ce Poisson soit une véritable Raie; car le Voyageur rapporte qu'il

s'élance hors de l'eau, pour se réfugier dans l'air, où il se soutient à l'aide de ses grandes nageoires (6).

C'EST encore une chose intéressante, que la manière dont divers Poissons fraient. Plusieurs quittent alors les Mers ou les Lacs, & entrent dans les Rivieres. Le Mâle joue avec la Femelle, & après qu'ils se sont livrés à leurs chastes amours, ils rentrent dans leurs anciennes demeures (7).

se laisse tomber sur sa proie ou sur le Plongeur pour l'envelopper & s'en rendre maître: il faut donc que ce Poisson puisse quitter le fond de l'eau pour en agir ainsi; & l'on fait que les Raies sont des Poissons *rampans*, qui ne quittent pas le fond de l'eau. (Ibid.)

(6) †† Voyez sur le Poisson-volant la Note 1 du Chapitre XXVI de la Partie III.

(7) †† On fait que les vrais Poissons ou les Poissons à ouïes ne s'accouplent point. Le Mâle & la Femelle sont privés des parties propres à la copulation: mais la Femelle contient des nives, qui sont des amas d'œufs renfermés sous une enveloppe commune, & qu'elle laisse tomber au temps du frai. Les laites du Mâle contiennent la liqueur destinée à féconder ces œufs. Il les en arrose, après s'être joué quelque temps avec la Femelle. On veut qu'il se renverse sur le dos pour rencontrer le ventre de celle-ci & le frotter à plusieurs reprises: mais il faut convenir, que nous sommes fort peu éclairés encore sur les amours des Poissons. Il semble même que le Mâle soit plus attaché aux œufs qu'à la Femelle qui les a pondus. On le voit passer &

ON fait qu'on apprivoise les Carpes & qu'elles

repasser bien des fois sur ceux qui ont été déposés à l'aventure par des Femelles qu'il n'a point connues. Il est au moins très-sûr que la fécondation des œufs des vrais Poissons ne s'opere qu'après qu'ils ont été pondus. On peut même les féconder artificiellement comme ceux de quelques Amphibies en les arrosant de la liqueur spermatique du Mâle. (Part. VII, Chap. X, Note 2, Part. X, Chap. XXIII, Note 9.)

Parmi les Poissons de Mer, il en est qui jettent leurs œufs sur le rivage, tout près de l'endroit où le flot va mourir, & où ils peuvent être échauffés par le Soleil. Là se rencontrent une multitude de petits Insectes qui sont la pâture appropriée au Fretin. L'instinct naturel qui porte les Meres à aller faire leur ponte dans ces lieux, assure la conservation des différentes Especes. Mais les Poissons qui habitent la haute Mer n'étoient pas appellés à pondre près des rivages : ils devoient en être toujours trop éloignés : ils jettent donc leur frai dans la Mer, & il surnage à la surface où il participe aux douces influences de l'Air & du Soleil.

Les Morues, qui sont un si grand objet de navigation & de commerce; les Morues, qu'on pêche & qu'on prépare de tant de manieres différentes, & qui alimentent tant de Peuples divers; les Morues, dis-je, prennent leur naissance dans les Mers du Nord de l'Europe, & se répandent dans toutes les Mers qui ceignent les grands Continens. Elles nagent par grandes troupes, & leurs marches n'offrent rien de bien constant. En général, les Morues de l'Amérique abandonnent au Printemps les profondeurs de l'Océan où elles s'étoient retirées pendant l'Hiver, pour s'approcher des côtes & des bancs : elles y sont attirées par les Harengs & par d'autres petits Poissons dont elles sont friandes. Des légions innombrables de ces gros Poissons accourent en Été vers le grand banc de Terre-neuve, & procurent à des milliers de Pêcheurs de toutes les Nations les pêches les plus abondantes. Un seul Pêcheur en prend dans un seul jour plusieurs centaines. A la vue de ces pêches presque

accourent,

accourent , comme les Poules , à un certain signal

miraculeuses , exercées annuellement par un si grand nombre de Nations & dans tant de parages différens , on a peine à comprendre comment la fécondité des Mères peut suffire à la prodigieuse consommation que les Hommes & les Animaux de Mer font chaque jour de ces Poissons. Mais , quand on vient à apprendre de l'infatigable LEUWENHÆK qu'une seule Morue peut pondre environ dix millions d'œufs , on n'est plus surpris que la fécondité de ce Poisson puisse fournir aux besoins de tant de Peuples , & on n'est plus frappé que de l'étonnante magnificence de la Nature dans la multiplication des Êtres vivans. Le Hareng nous a déjà donné lieu de faire la même réflexion. (Part. XI , Chap. XIV , Note I.)

Le Saumon , dont la chair ne le cede guere en délicatesse à celle de la Morue , mais qui n'est pas un si grand objet de commerce , est comme elle un Poisson de passage. Les Saumons émigrent d'une Mer dans une autre. Ils abondent dans les Mers du Nord de l'Europe & en Amérique. Mais ils ne se tiennent pas constamment dans les Mers : ils remontent les fleuves jusques vers leur origine pour y chercher les nourritures qu'ils aiment le plus & pour y frayer. Ils se plaisent dans les eaux vives & claires qui courent sur un lit de gravier. Ils nagent avec une grande célérité & ne sont point arrêtés dans leur course rapide par des cataractes assez hautes. Ils savent les franchir avec autant d'adresse que de force , & la manœuvre à laquelle ils ont alors recours est bien remarquable. Ils ploient leur corps en arc de cercle , ils le bandent comme un ressort , & en frappant l'eau de leur queue ils s'élancent à une hauteur considérable , & surmontent ainsi en bondissant l'impétuosité de la cataracte. Après qu'ils ont frayé dans les fleuves , la plupart les descendent pour regagner la Mer & se mettre à l'abri des fortes gelées. Les Naturalistes sont fort divisés sur les marches des Saumons , & on ne peut pas trop compter sur ce qu'ils nous racontent de quelques particularités de leur vie. Il en est qui nous assurent que les Saumons ont l'adresse de

pour recevoir la pâture des mains de leur Pourvoyeur (8).

creuser dans le lit des fleuves des fosses spacieuses pour y déposer leurs œufs, & empêcher ainsi que le courant ne les entraîne. Et comme si ce n'étoit pas déjà là une assez grande adresse pour un Poisson, ces Naturalistes veulent encore que le Mâle & la Femelle travaillent de concert à élever une petite digue de gravier autour des fosses pour garantir mieux les œufs de l'effort du courant. Il y a sûrement beaucoup à rabattre d'un récit si embelli; & nous nous bornerons à admettre avec le plus sage des Historiens (†) des Poissons, que l'amour du merveilleux ne séduisit jamais, que toute l'adresse des Saumons se réduit ici à creuser dans le sable ou le gravier des sillons plus ou moins profonds, où ils déposent leur frai.

La Truite, qui est de la famille des Saumons, passe, comme eux, de la Mer dans les fleuves pour y frayer. Mais toutes les Truites n'habitent pas également les eaux salées & les eaux douces. Il en est qui n'habitent que les eaux douces: ce sont les Truites *fluviatiles*. Elles se plaisent aussi dans les eaux vives & claires, & ont peut-être plus de force que les Saumons pour rompre les courans les plus rapides & franchir les cataractes. Les Truites du Lac de Geneve, fameuses par l'excellence de leur chair & par leur grosseur, commencent au Printemps à abandonner le Lac pour descendre dans le Rhône & y frayer: mais les plus grosses ne descendent dans le fleuve qu'en Automne. Il est néanmoins des raisons de penser que quelques-unes fraient dans le Lac.

L'Anguille, qui semble se rapprocher plus des Reptiles que des Poissons, & qui est vivipare comme la Vipere, passe des rivières dans la Mer pour y mettre bas ses Petits. La plupart des Meres rentrent ensuite de la Mer dans les rivières, & les jeunes Anguilles les y suivent.

D'autres Especes de Poissons entrent dans les marais salans

(†) Mr. DUHAMEL.

QUE n'a-t-on point débité en ce genre sur

pour y déposer leur frai, & retournent ensuite à la Mer.

Presque tous les Poissons sont très-voraces, & leurs migrations ont toujours pour objet de faire la guerre à d'autres Poissons, & de chercher des lieux propres à fournir au Fretin des nourritures convenables. Dans cette classe si nombreuse d'Animaux aquatiques, nous ne connoissons point encore d'Espèces qui pourvoient à l'éducation des Petits. L'amour maternel, qui se fait tant admirer dans diverses Espèces d'Oiseaux & de Quadrupèdes, ne se retrouve point chez les Poissons. Les Femelles abandonnent à la Nature le soin de leurs Petits, & cette bonne Mère a bien pourvu à leurs besoins. Quelques Cétacées néanmoins prennent un grand soin de leur Progéniture; mais les Cétacées qui sont tous vivipares & qui tous allaitent leurs Petits, se rapprochent bien plus à cet égard des Quadrupèdes que des vrais Poissons. Les Femelles chez les vrais Poissons ne connoissent point leurs Progénitures, & les dévorent comme toute autre proie. Ainsi chez cette grande Famille d'Êtres vivans, il n'y a pas plus de tendresse maternelle qu'il n'y a d'amour conjugal.

Au reste, il est rigoureusement prouvé qu'on rencontre quelquefois chez les Poissons de vrais hermaphrodites ou des Individus qui portent d'un côté des uves & de l'autre des laites. La Carpe, le Brochet & le Merlan en ont fourni des exemples à des Naturalistes célèbres, qui ne pouvoient s'en laisser imposer par des apparences trompeuses. Ce sont des Monstres d'un genre singulier.

Si le Poisson de l'Isle-de-Bourbon, dont Mr. de REAUMUR avoit parlé à l'Académie de Paris, étoit bien un vrai Poisson, l'art de filer ne seroit pas inconnu aux Animaux de cette classe; car ce Poisson se renferme avec ses œufs dans une enveloppe de soie. Mais il me paroît plus probable que cet Animal marin appartenoit au genre des Testacées ou des Insectes, avec lesquels on a trop souvent confondu les Poissons.

(8) † Les Carpes apprivoisées dans les viviers accourent

le Dauphin ! Combien les Anciens , amateurs nés du merveilleux , nous ont-ils vanté son adresse , son agilité , ses jeux , sa tendresse pour l'Homme , sa constance , & même sa gratitude ! Mais il faut laisser aux Poètes à célébrer ce PILADE marin (9).

VRAISEMBLABLEMENT les Poissons sont de tous les Animaux ceux à qui il a été donné de vivre le plus long-temps. On a vu des Carpes de cent cinquante ans (10). Les Poissons transf-

au son d'une clochette pour recevoir leur nourriture. On pouvoit douter de ce fait avant qu'on eût exécuté les expériences qui prouvent que l'eau transmet les sons , & qu'on eût démontré l'existence de l'organe de l'ouïe dans les Poissons. Consultez la Note 4 du Chap. XXV de la Part. III. Il semble même que les Carpes aient l'ouïe assez fine : elles fuient dès qu'on fait quelque bruit & vont se cacher dans la vase.

(9) †† Voyez sur le Dauphin la Note 6 du Chap. XXV de la Partie X.

(10) †† L'Auteur des *Époques de la Nature* parle de Carpes de plus de deux cents ans ; & il dit à ce sujet , que puisqu'une Carpe vit plus de deux cents ans , une Baleine peut bien vivre mille ans. Mais il n'y a probablement qu'un très-petit nombre de Baleines qui meurent de vieillesse : la carrière de la plupart est fort abrégée par les armes des Pécheurs , ou par celles des Monstres marins qui leur font une guerre éternelle.

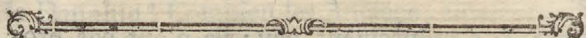
On assigne différentes causes de la longue durée de la vie des Poissons : celles que j'indique dans mon Texte paroissent être les principales. Mais cette partie si considérable de l'Histoire des

pirent & s'endurcissent peu : ils n'ont pas proprement des os. Mais ils vivent dans un état de guerre perpétuelle. Tous dévorent ou sont dévorés. Ceux qui vivent âge de Poisson, doivent acquérir une grande expérience des affaires de la Mer. Ce seroient de tels NESTORS qui pourroient nous valoir de bons Mémoires sur l'Histoire secrete d'un Peuple si peu connu (11).

Animaux est bien imparfaite encore, & nous n'avons sur la vie & sur les procédés des Poissons, que des observations détachées qui ne fussent point pour nous donner leur histoire L'élément qu'ils habitent & les profondeurs dans lesquelles ils se retirent, les mettent trop hors de la portée des Observateurs. Nous avons au moins de bonnes descriptions d'un assez grand nombre d'Espèces & des notices assez exactes des marches de quelques-unes.

On peut juger jusqu'à un certain point de l'accroissement des Poissons par une observation qu'on a faite sur celui des Carpes. Des Poissons de cette Espèce, qui n'ont encore que cinq à six pouces de long, acquierent au bout de quatre à cinq ans une longueur d'un pied. On a vu des Carpes de trois pieds & demi de long, & qui pesoient quarante-cinq livres. Il n'est guere de Poissons qui aient d'aussi grandes écailles que celui-ci. Sa fécondité est merveilleuse, sans l'être néanmoins autant que celle de la Morue. Le célèbre PERRI, Médecin, avoit calculé qu'une Carpe de grandeur moyenne contenoit plus de trois cents quarante mille œufs.

(11) †† Il est singulier qu'il y ait de petits Poissons qui vivent & multiplient dans une eau thermale de soixante-deux degrés du thermometre de REAUMUR : c'est pourtant un fait dont Mr. SONNERAT s'est assuré, & qu'il a observé dans l'Isle-de-Luçon, qui est une des Philippines. Les petits Poissons qui



CHAPITRE XXVIII.

Procédés des Oiseaux.

NOUS avons entrevu les émigrations des Oiseaux, & nous avons conjecturé qu'elles dépendent principalement des vents (1). Un Naturaliste exact s'en est assuré à Malte. Toutes ses observations prouvent, que les mêmes Espèces émigrent toujours par des vents déterminés. En Avril le sud-ouest amène dans cette Isle des espèces de Pluviers, & le nord-ouest des Cardinaux & des Cailles. A-peu-près dans le même temps, les Faucons, les Buses, & autres Oiseaux de proie passent avec le nord-ouest, sans séjourner, & repassent en Octobre, avec le sud ou l'ouest. En Été, le vent d'est conduit à Malte les Bécassines, & vers le milieu de l'Automne, le nord & le nord-ouest y conduisent de nombreux escadrons de Bécassies. Ces Oiseaux ne peuvent point voler, comme les Cailles, vent arrière : puisque le vent du nord qui pourroit les porter en Barbarie, les oblige de demeurer habituellement sur une eau si chaude, étoient très-agiles. On a vu à-peu-près la même chose dans de très-petits Coquillages.

(1) Part. XI, Chap. XIII.

dans les Isles. Les Cailles, au contraire, émigrent vent arriere d'un Pays dans un autre. Le sud-est les fait passer au mois de Mars de Barbarie en France. Elles reviennent de France en Septembre, & passent à Malte par un sud-est. Les vents font donc les signaux que la Nature emploie pour annoncer à divers Oiseaux le temps de leur départ. Fideles à cette voix, ils se mettent en route & suivent la direction qu'elle leur indique (2).

Nous ne finirions point si nous voulions parcourir les procédés propres à chaque Espece d'Oiseaux : suivre les Oiseaux de proie dans leurs chasses presque savantes ; les Oiseaux aquatiques dans leurs pêches ingénieuses ; les Oiseaux domestiques dans leur petit ménage ; les Oiseaux nocturnes dans leurs retraites sombres, &c. (3).

(2) Consultez sur les migrations des Oiseaux & sur leurs différentes causes, les Notes 1 & 2 du Chapitre XIII de la Partie XI.

(3) †† Les Oiseaux, beaucoup plus nombreux en Especies que les Quadrupedes, & bien autrement industrieux que les Poissons, offrent une grande perspective aux yeux du Contemplateur de la Nature : mais un si vaste tableau ne sauroit être renfermé dans l'espace étroit de quelques Notes : je me bornerai donc à en détacher un petit nombre de traits, & je renverrai mon Lecteur à la belle Histoire des Oiseaux des deux illustres François, où les mœurs, les inclinations & les procé-

JE ne m'arrêterai donc pas à vous faire admirer la longue langue du Pic-vert, le ressort

dés de ces nombreux Habitans de l'air font décrits avec tant de noblesse, d'agrément & de vérité.

L'Aigle, qui domine sur les Oiseaux comme le Lion sur les Quadrupèdes, soutient avec ce noble Animal bien des rapports physiques & moraux, qu'on se plaît à contempler. Tous deux regnent en Monarques, l'un sur les hautes Montagnes & dans les régions les plus élevées de l'Atmosphère, l'autre, dans les déserts brûlans ou dans l'épaisseur des forêts. Tous deux se plaisent dans ces lieux solitaires & inaccessibles où l'antique & vénérable Nature ne se montre que par ses faces les plus agrestes. Appelés tous deux à vivre de proie & de carnage, ils ne souffrent point qu'aucun autre Animal de leur Espèce osés s'introduire dans leur domaine, & l'amour seul, le plus doux & le plus impérieux des tyrans, force le Mâle & la Femelle à s'unir pour satisfaire à des besoins communs. Fiers & magnanimes, autant qu'intrépides & courageux, ils dédaignent de foibles ennemis & répugnent de s'en venger. Tous deux enfin ne veulent que du butin qu'ils ont eux-mêmes conquis, & de proie, que celles qu'ils ont immolées à leur appétit toujours renaissant. Ils ne les dévorent pas même en entier, en abandonnent les restes aux autres Animaux, & ne touchent jamais aux cadavres.

Chez la race impériale de l'Aigle, les nœuds que l'amour a cimentés entre le Mâle & la Femelle subsistent encore après la jouissance. Le Couple guerrier demeure uni & pourvoit à l'éducation de la Famille. Il fait une guerre perpétuelle aux gros Oiseaux & à divers Quadrupèdes, fond sur eux avec impétuosité, les saisit avec ses fortes serres, & les transporte d'un vol hardi dans sa haute retraite. C'est-là que dans l'enfoncement d'un rocher est un nid spacieux, proportionné à la grandeur & à la force des Oiseaux qui l'ont construit. Très-différent de celui des Oiseaux subalternes, sa forme n'est point hémisphé-

rique & il n'est point creux pour concentrer la chaleur. C'est une forte d'aire ou de plancher, formé de perches de cinq à six pieds de longueur, fixées par leurs extrémités & croisées par des branches souples, sur lesquelles reposent plusieurs lits d'herbes & de bruyeres. Cette aire, qui n'a d'autre recouvrement que les avances du rocher, est si solidement construite, qu'elle suffit à porter toute la Famille & une grande quantité de provisions.

Le Faucon, aussi fier, aussi indépendant, aussi courageux que l'Aigle, mais qui lui est bien inférieur en grandeur & en force, se plaît, comme lui, dans les lieux solitaires & agrestes, & niche de même dans l'intérieur des rochers les plus élevés. Il se perd comme l'Aigle dans la nue, & son vol est si rapide que son apparition est toujours subite & imprévue. Son courage franc & mâle lui interdit la ruse & les détours : il fond à-plomb sur sa proie, & en se relevant dans la même direction, il l'emporte dans les airs. Il fait la guerre au Milan; mais parce qu'il se défend en lâche, le Faucon généreux le traite avec dédain & ne le tue point.

L'Homme, dont la raison supérieure à tous les instincts fait servir tous les Êtres à ses plaisirs & à ses besoins, fait mettre à profit les nobles qualités du Faucon, & en les perfectionnant par une éducation bien entendue, transforme en art l'instinct du fier Oiseau, & soumet à des loix constantes cet Être indépendant qui sembloit né pour n'obéir qu'à la Nature.

Au dernier rang des Oiseaux de proie paroît un Oiseau qui n'est guere plus gros qu'une Alouette, dont le courage est tel qu'il ne craint point d'attaquer des Oiseaux qui lui sont supérieurs en force & en grandeur, & même des Oiseaux de proie; qui ose voler de pair avec ces Tyrans de l'air & chasser jusques dans leur domaine. Mais c'est sur-tout dans la défense de ses Petits que l'intrépidité de ce petit Oiseau se fait le plus admirer : il n'attend pas pour commencer le combat, que l'Oiseau de rapine s'approche de son nid; il suffit qu'il paroisse vouloir s'en approcher; il lui va au-devant, fond sur lui, le blesse cruellement, le force à fuir, & dans une lutte si inégale il est assez

rare que le petit Oiseau cede à la force ou qu'il se laisse emporter : aussi est-il respecté de tous les Oiseaux de proie subalternes. Ce petit ACHILLE est la Pie-grieche.

Tandis que les Oiseaux de proie se jouent dans les nues & qu'ils exercent leurs brigandages dans les airs, les Oiseaux aquatiques se jouent sur les eaux & y font la guerre aux Poissons. Les uns fendent les flots & s'y enfoncent ; les autres ne font que les raser par un vol rapide. L'élément mobile est pour tous un domicile assuré : tranquilles au milieu des orages, ils s'y rassemblent en grandes troupes, luttent contre les vents, badiement avec les vagues, & n'ont point à redouter les naufrages.

Ces Oiseaux, dont les Espèces sont très-nombreuses, ne quittent la Mer que pour aller pondre sur le rivage. Ils y retournent souvent pour fournir les nourritures à leurs Petits ; & dès qu'ils ont pris un certain accroissement, ils les conduisent à la Mer, & leur enseignent par leur exemple le double art de nager & de voler. Navigateurs nés, leurs corps & leurs membres sont merveilleusement appropriés à l'élément liquide qu'ils devoient habiter de préférence ; & l'on croiroit que c'est sur ce modele naturel que les Hommes ont conçu l'heureuse idée de leurs navires. Le corps de l'Oiseau aquatique est bombé comme la carene d'un vaisseau : son col qui s'éleve sur une poitrine éminente, représente assez la proue du navire : sa queue courte & rassemblée en pinceau semble être un gouvernail : ses pieds palmés font de vraies rames : enfin, le duvet fin, épais & verni qui revêt tout le corps, est une sorte de goudron naturel qui le défend contre l'impression de l'eau.

En général, les eaux font pour les Oiseaux de Mer un séjour de repos & de plaisir, & où ils exercent toutes leurs facultés avec plus d'aisance encore que les Oiseaux de l'air ne les exercent dans cet élément léger. „ Voyez ces Cignes nager avec „ mollesse, ou cingler sur l'onde avec majesté ; ils s'y jouent, „ s'ébattent, y plongent & reparoissent avec les mouvemens „ agréables, les douces ondulations & la tendre énergie qui „ annoncent & expriment les sentimens sur lesquels tout amour „ est fondé : aussi le Cigne est-il l'emblème de la grace,

99 premier trait qui nous frappe , même avant ceux de la
99 beauté.

99 La vie de l'Oiseau aquatique est donc plus paisible & moins
99 pénible que celle de la plupart des autres Oiseaux. . . L'élé-
99 ment qu'il habite lui offre à chaque instant sa subsistance ; il
99 la rencontre plus qu'il ne la cherche . . . & cette vie plus
99 douce , lui donne en même temps des mœurs plus innocentes
99 & des habitudes plus pacifiques. Chaque espece se rassemble
99 par le sentiment d'un amour mutuel ; nul des Oiseaux n'at-
99 taque son semblable , nul ne fait sa victime d'aucun autre
99 Oiseau , & dans cette grande & tranquille Nation , on ne voit
99 point le plus fort inquiéter le plus foible. . . Le Peuple ailé
99 des eaux , par-tout en paix avec lui-même , ne s'est jamais
99 souillé du sang de son Espece. Respectant même le genre
99 entier des Oiseaux , il se contente d'une chère moins noble ,
99 & n'emploie sa force & ses armes que contre le genre abject
99 des Reptiles & le genre muet des Poissons .

Parmi les Oiseaux qui vivent de pêche , il en est de plon-
geurs , qui savent surprendre leur proie sous l'eau ; d'autres la
saisissent lestement à la surface ou lorsqu'elle bondit en l'air.
Souvent même ils n'ont qu'à la recevoir dans leur bec , parce
que le flot complaisant la leur apporte. Tous sont très-voraces :
& il en est dont l'appétit est si véhément qu'ils se jettent sur
tout ce qu'ils rencontrent. Les Oies & les Canards de nos basses-
cours nous en fournissent des exemples. Quelquefois néanmoins
la pêche est funeste à l'Oiseau pêcheur , & il est avalé lui-même
par le Poisson ; car il faut bien que les Animaux qui détruisent
soient détruits à leur tour.

Des Oiseaux dont le corps est comme élané , dont le col &
les jambes sont démesurément longs , & qu'on diroit montés sur
des échasses ; des Oiseaux enfin , dont les pieds sont entièrement
dépourvus de membranes , ne sont assurément pas faits pour
nager sur les eaux , mais ils sont admirablement bien faits pour
marcher dans les marais & dans les eaux basses : aussi la Nature
les a-t-elle placés sur les rivages , & , pour ainsi dire , sur les
confins de la terre & des eaux. Ils vivent de Poissons , de Rep-

tiles & d'Insectes. Leur bec, pour l'ordinaire long & assez effilé, paroît façonné tout exprès pour fouiller dans le limon vaseux, & y chercher la pâture qui leur convient.

N'oublions pas de remarquer un petit procédé commun à divers Oiseaux pêcheurs : comme ils avalent les Poissons sans les mâcher, on juge facilement que les ailerons & les nageoires s'opposeroient à la déglutition s'ils se présentoient à contre-sens à l'ouverture du gosier : quand donc l'Oiseau a saisi un Poisson par la queue ou par le ventre, il le rejette en l'air, lui fait faire un demi-tour sur lui-même, qui le ramène la tête la première dans le bec de l'Oiseau, & celui-ci exécute cette petite manœuvre avec tant de promptitude & d'adresse, qu'il ne manque presque jamais son coup. Ce tour d'adresse se fait sur-tout admirer dans le Cormoran, grand Oiseau aquatique, auquel la conformation singulière & très-avantageuse de ses jambes & de ses pieds donne une merveilleuse facilité pour nager, & qui n'est pas moins bon plongeur que bon nageur. Il est susceptible d'une forte d'éducation, & on le dresse à la pêche comme le Faucon au vol. Un anneau de fer ou tout autre lien placé au bas du col de l'Oiseau pêcheur, empêche que le Poisson qu'il a saisi sous l'eau ne descende dans l'estomac, & le conserve pour la table du Maître.

Le Martin-pêcheur ou l'Alcyon fuit le cours des ruisseaux, se perche sur une branche qui incline sur l'eau, attend le moment du passage d'un petit Poisson, fond sur la proie en se laissant tomber dans l'eau, en ressort la tenant au bec, la porte sur le terrain voisin contre lequel il la bat avant que de l'avalier. S'il ne trouve pas de branches pour se percher, notre Pêcheur se pose sur quelque pierre du rivage, & au moment qu'il découvre un petit Poisson, il bondit à douze ou quinze pieds de hauteur, & se laisse retomber sur la proie.

Ennemis de la lumière, les Oiseaux nocturnes ne peuvent en supporter l'éclat. Ils dérobent pendant le jour leur triste & laide figure aux regards de l'Homme & des autres Animaux, & se cachent dans des troncs d'Arbres, dans de vieilles mafures ou dans les réduits les plus obscurs. Ils en sortent à l'approche

qui la met en jeu , & la maniere dont il la darde dans les trous des Arbres pour faifir adroitement les petits Infectes qui y font logés (4).

de la nuit & vont à la chaffe des petits Oifeaux , des Rats , des Mulots , des Campagnols , &c. Ils les avalent tout entiers & en rejettent enfuite toutes les parties cornées ou offeufes , & la peau toujours roulée en maniere de tuyau ou de cornet. Quelques-uns néanmoins plument adroitement les Oifeaux avant que de les avaler. Comme ils chaffent en filence & au milieu des ombres de la nuit , ils ont beaucoup de facilité à furprendre les autres Oifeaux pendant leur fommeil. Il en eft même qui , malgré leur groffe corpulence , chaffent avec affez de légéreté & d'adrefse , & c'eft ce qu'on remarque en particulier dans le gros Oifeau de nuit nommé le *Grand-Auc*. Il eft affez courageux & affez puiffant pour attaquer les Oifeaux de rapine & leur enlever leur proie. Il n'eft , pour ainfi dire , que demi nocturne , & une lumiere qui blefferoit les yeux de la plupart des Oifeaux de fa claffe , ne bleffe pas les fiens. Mais celle de la Lune eft agréable à tous , & c'eft à fa clarté qu'ils font les meilleures chaffes ; car il ne faut pas s'imaginer que les Oifeaux qu'on nomme *nocturnes* , chaffent dans les ténèbres les plus profondes . ils ont toujours befoin d'un certain degre de lumiere pour diriger leur vol ; mais parce que leur prunelle eft fufceptible d'une très-grande dilatation , ils voient mieux à une lumiere très-foible que les autres Oifeaux.

(4) †† Il eft des Animaux fi heureufement nés , qu'ils femblent être les Enfans gâtés de la Nature : fans cefse environnés d'un riche fond de fubfiftances , ils jouiffent fans fatigue & fans trouble des biens qu'elle leur prodigue. D'autres Animaux , au contraire , femblent des Enfans difgraciés , qu'elle a condamnés au genre de vie le plus pénible & le plus laborieux , & qui ne fe procurent la fubfiftance qu'à force de recherches , de peine & de travail. Tel eft , en particulier , le genre de vie du Pie-

QUELLE foule de traits intéressans la construction des nids ne nous offriroit-elle point

vert, dont le triste sort differe peu de celui du galérien. Son air rude & demi-farouche répond bien au genre de vie grossier qui lui a échü en partage, & ses accens plaintifs annoncent au loin ses efforts & ses peines. Il vit solitaire, ordinairement cramponné à l'écorce des Arbres, qu'il travaille sans relâche à percer pour saisir les petits Insectes qu'elle recèle: souvent même il faut qu'il perce jusqu'au bois pour faire un chétif repas; & souvent encore dans ce pénible travail, il est placé à la renverse & dans la situation la plus fatigante. Mais, la Nature qui avoit imposé au malheureux Pic une tâche si rude, n'a pas négligé de le munir de tous les instrumens qui pouvoient lui en faciliter l'exécution. Ses jambes assez grosses, courtes & musculeuses, sont terminées par quatre forts doigts bien arqués & garnis d'ongles très-crochus. Sa queue, courte & formée de plumes roides & courbées en dedans, paroît bien faite pour lui servir de point d'appui. Son bec droit, dur, tranchant & pointu est un excellent instrument pour entamer l'écorce & le bois. Mais c'est sur-tout sa langue qui est son plus bel instrument, & qui mérite le plus d'être admirée; aussi l'a-t-elle été par des Hommes dont l'admiration étoit très-éclairée, par les BORELLI, les MERY, les CAMPER. Elle paroît fort longue, & sa structure très-recherchée renferme une multitude de particularités anatomiques qu'une simple description ne sauroit bien rendre. Je dis qu'elle *paroît fort longue*; c'est que ce qui se montre hors du bec & que l'Oiseau darde dans les trous qu'il pratique, & qu'on prendroit pour un long Ver, n'est pas en entier une langue; il n'y a proprement que l'extrémité cornée de ce singulier organe qui en soit une. Le reste est l'osselet nommé *hyoïde*, renfermé dans une sorte de gaine membraneuse, qui après s'être divisé en deux rameaux se courbe sur la tête, se couche dans une rainure creusée dans le crâne, & va s'implanter dans le front à la racine du bec. Ce sont ces rameaux, partie osseux, partie car-

encore ! Quelle ne seroit point notre admiration à la vue de ces petits bâtimens si réguliers , composés de tant de matériaux différens , rassemblés les uns après les autres avec tant de peine & de choix , mis en œuvre & arrangés avec tant d'industrie , d'élégance & de propreté , par un Animal , qui n'a pour tout instrument qu'un bec

filagineux & élastiques , qui operent l'allongement & le jeu de la langue du Pic. Tout l'appareil se déroule comme un ressort quand l'Oiseau fait jouer sa langue. L'extrémité cornée de celle-ci est armée de petits crochets destinés à saisir & à retenir les petites proies vivantes dont le Pic se nourrit. Une humeur visqueuse qui enduit extérieurement tout l'instrument , est très-propre encore à retenir les Vermisseaux qu'il vient à toucher.

Il n'arrive pas toujours néanmoins que notre petit galérien pourvoie à sa subsistance avec autant de peine & de labeur que lorsqu'il est forcé de la chercher sous la dure écorce des Arbres : nous avons vu que les Fourmis marchent à la file dans des sentiers qu'elles ont elles-mêmes tracés & qui se rendent tous à la fourmiere : (Part. XI, Chap. XXII.) le Pic rusé attend les Fourmis au passage , couche sa longue langue dans le sentier , & quand il la sent bien chargée de proies , il la retire & les avale. Mais lorsque le mauvais temps retient les Fourmis dans leur domicile , le Pic s'y prend d'une autre maniere : il va se camper sur la fourmiere , y fait une grande breche avec son bec & ses pieds , & y dévore bien à l'aïse les Fourmis & leurs Nymphes.

Le Pic niche dans des trous d'Arbres , qu'il élargit & approfondit à grands coups de bec. Le Mâle & la Femelle s'entraïdent dans ce rude travail , & à peine les Petits sont-ils en état de marcher , qu'on les voit grimper comme des Rats le long des Arbres.

cartilagineux & deux pieds ! Un nid de Pinson ou de Chardonneret nous occuperoit des heures entieres. Nous chercherions dans quel lieu le Chardonneret a pu se fournir de ce coton si fin, si foyeux, si doux, qui tapisse l'intérieur de son joli nid, & qui en fait un lit si mollet & si chaud. Après bien des recherches, nous découvririons enfin, qu'en enveloppant d'un coton très-fin les graines de certains Saules, la Nature a préparé au Chardonneret le duvet qu'il emploie avec tant d'art. Nous ne nous laisserions point de considérer l'espece de broderie dont le Pinson orne si agréablement les dehors de son nid, & en la regardant de près, nous reconnoîtrions qu'elle est dûe à une infinité de petits Lychens, liés artistement les uns aux autres, distribués & appliqués avec la plus grande propreté sur toute la surface du nid. La couleur de ces Lychens qui est souvent celle de l'écorce de l'Arbre sur lequel le nid est assis, nous apprendroit que le Pinson semble avoir voulu que l'on confondît son nid avec la branche qui le porte (5).

(5) † De tous les Oiseaux Architectes qui habitent nos Contrées, il n'en est point, au jugement de Mr. de BUFFON, qui bâtissent avec autant d'adresse, de propreté & d'élégance, que le Chardonneret & le Pinson. Je m'étois donc rencontré avec ce grand Naturaliste, lorsque je leur avois donné dans mon Texte la préférence sur beaucoup d'autres Oiseaux des

NOUS

Nous observerions d'autres Especies qui se nichent dans les trous des Arbres, dans les fentes

mêmes Contrées, auxquels la Nature a enseigné l'art de bâtir. Je fus sur-tout frappé des talens du Chardonneret & du Pinson lorsqu'au Printemps de 1746 j'entrepris de faire une petite collection des nids des Oiseaux de nos Campagnes. En comparant les nids de nos deux petits Architectes avec ceux de plusieurs de leurs Émules, la supériorité me parut bien décidée en faveur des premiers, soit que je les considérasse dans le rapport au choix & à l'emploi industrieux des matériaux, soit que je les considérasse relativement à la forme; au contour & aux proportions. Je vis des nids de Chardonneret, construits sur les plus petites proportions, dont les contours étoient si exactement circulaires, qu'ils sembloient tracés au compas, & dont l'extérieur & l'intérieur étoient formés de matériaux si proprement & si artistement arrangés, que je ne pouvois me lasser de les admirer. Une mousse fine, de petits Lychens, de menues racines, de petites feuilles, de la bourre de Chardons, entrelacés fort adroitement, revêtoient tout l'extérieur de ces jolis nids: l'intérieur, qui représentoit une demi-sphere creuse, étoit garni de crin & d'un duvet cotonneux très-fin, très-ferré & très-mollet.

Le Roitelet, le Pouillot & le Troglodyte, qui sont au nombre des plus petits Oiseaux de notre Europe, donnent tous trois à leurs nids la forme d'une boule creuse, comme pour concentrer mieux la chaleur pendant l'incubation. C'est sur un des côtés de la boule qu'est pratiquée l'ouverture du nid. Les dehors de celui du Roitelet sont tissus de mousse fine & de toiles d'Araignée, & au-dedans il est garni du duvet le plus fin & le plus doux. Il en est à-peu-près de même de la construction du nid du Pouillot. Mais le Troglodyte qui semble bâtir avec moins d'art & de propreté, n'en réussit que mieux à dérober son nid aux regards des curieux: il en enveloppe tout l'extérieur d'un

des rochers, dans des cavités qu'elles creusent sous terre: nous en verrions qui travaillent en bois, d'autres en maçonnerie. L'Hirondelle nous offrirait un exemple familier de ces dernières: nous verrions avec plaisir comment elle prépare son mortier, comment elle le détrempe, & l'emploi industrieux qu'elle fait en faire pour donner

amas informe de mousse, qui semble se trouver là par hasard, & sous lequel on ne s'avise pas de le chercher.

La Mésange, qui est encore un très-petit Oiseau, ne montre pas moins d'industrie dans la construction de son nid. Elle l'établit dans un trou d'Arbre, dont elle a soin d'arrondir, de polir & de façonner avec son bec tout l'intérieur.

Mais, puisque je touche aux Mélanges, je dirai un mot d'une Mésange du Cap de Bonne - Espérance, qui offre un procédé bien remarquable. Elle construit son nid avec des matières cotonneuses, & le place dans les buissons les plus épais. Sa forme imite celle d'une bouteille dont le col seroit étroit. A l'extérieur du nid & sur un de ses côtés, l'Oiseau pratique un petit enfoncement en maniere de logette où le Mâle se retire pendant que la Femelle couve.

Quand celle-ci sort du nid, le Mâle qui l'accompagne frappe avec force de ses ailes sur les côtés du nid: par ces coups réitérés, il force les bords de l'ouverture à se rapprocher de plus en plus & à fermer l'entrée du logement: précaution ingénieuse par laquelle l'Oiseau pourvoit à la conservation de sa Famille. Mais nous verrons bientôt d'autres Mélanges dont l'industrie en ce genre & les précautions se font bien plus admirer encore. On n'est embarrassé que du choix quand on traite des procédés des Oiseaux, tant ce sujet est riche & fécond.

à son petit édifice toute la solidité qui lui est nécessaire (6).

(6) † La Pie, qui a beaucoup de tendresse pour ses Petits, & qui paroît savoir qu'ils sont fort menacés par les Oiseaux de proie, met beaucoup d'art & de composition dans la construction de son nid, & semble multiplier les précautions en raison de sa tendresse & des dangers que courent ses Nourrissans. Elle l'affied ordinairement au sommet des plus grands Arbres, & ne néglige rien pour l'assurer & lui donner la plus grande solidité. Le Mâle aide la Femelle dans ce travail. La Pie fortifie tout l'extérieur de l'édifice avec des buchettes & un mortier de terre gâchée, semblable à celui qu'emploie l'Hirondelle; & elle lui donne une forte d'enveloppe à claire voie, qui le recouvre en entier, dans la fabrique de laquelle elle fait entrer de petites branches épineuses entrelacées les unes dans les autres: elle a encore l'attention de ne pratiquer l'ouverture que dans le côté du nid le mieux défendu & le moins accessible. Au dedans l'industrielle Pie place une espece de matelas de figure arrondie, & sur lequel les Petits reposent mollement & chaudement. Tout cela fait un assez grand édifice; car il a au moins deux pieds en tout sens.

Le Moineau, dont le cri perçant, monotone & sans cesse répété est si déplaisant à nos oreilles, & qui par sa pullulation & sa gourmandise cause souvent de si grands dégâts dans nos maisons & dans nos champs, peut néanmoins nous intéresser par sa finesse, ses ruses & son industrie. Quoique grossièrement pétulant, il ne donne point en étourdi dans les pièges qu'on lui tend; il les reconnoît facilement, fait les éviter & laisse souvent la patience de l'Oiseleur. Ce n'est guere que dans la mauvaise saison, que pressé par la faim, il relâche de ses précautions & se laisse surprendre. Infatigable dans le travail autant qu'industriel, il se construit en moins de deux jours un très-grand nid, en maniere de poche ou de sac. Il l'établit pour l'ordinaire au sommet des Arbres, en revêt tout l'extérieur

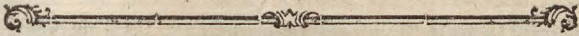
MAIS les nids qui nous frapperoient le plus, seroient ceux que certains Oiseaux des Indes suspendent habilement à des branches d'Arbres, pour se garantir des insultes de divers Animaux. Nous nous assurerions qu'on a fort exagéré ici le merveilleux lorsqu'on a dit, qu'il y avoit de semblables nids à deux appartemens, l'un pour

de foin ou de paille, & en garnit l'intérieur de plumes; & si on le détruit, en vingt-quatre heures il en construit un autre. Mais je n'ai pas dit encore ce que ce nid offre de plus curieux: pour en mettre l'intérieur à l'abri de la pluie, le prudent & adroit Moineau le recouvre d'une calotte, au-dessous de laquelle il pratique une porte pour l'entrée & la sortie. Mais ce qui fait le plus d'honneur à l'instinct du Moineau, & qui est assurément bien remarquable, c'est que lorsqu'il bâtit son nid sous les tuiles ou sous les entablemens des édifices, il se dispense des frais de la calotte, qui seroit dans ce cas très-superflue.

Le Todier, dont le genre se rapproche beaucoup de celui du Martin-pêcheur, nous fournit un exemple des Oiseaux qui nichent dans la terre. Il la creuse avec son bec & ses pattes; il y fait une excavation qui va en s'élevant dans le fond; & là il amasse de petites pailles, de la mousse, du coton & des plumes qu'il arrange avec art, en plaçant à l'extérieur les matières les plus grossières, & à l'intérieur, les plus fines & les plus molles.

Le Motteux ou Cul-blanc niche, comme le Todier, sous terre; mais d'une manière différente, & avec des précautions que le Todier n'est pas obligé de prendre. C'est sous une motte de terre que le Motteux établit ordinairement son nid: il le construit de mousse & de menues herbes, & il en garnit l'intérieur de plumes, de laine ou de coton: mais il y ajoute une sorte d'avent ou d'abri qu'il assujettit à la motte sous laquelle il repose.

le Mâle, l'autre pour la Femelle. En examinant la chose de plus près, avec les yeux d'un Observateur, nous trouverions que ce prétendu appartement du Mâle, n'est qu'un vieux nid, le nid de l'année précédente (7), auquel l'Oiseau a jugé plus commode ou plus expéditif d'en ajouter un autre que d'en faire un nouveau entier.



CHAPITRE XXIX.

Continuation du même sujet.

†† **C**ES Oiseaux, aussi prudens qu'industriels, qui suspendent leur nid aux branches des Arbres, & qui lui donnent des formes & des proportions si différentes de celles des nids les plus connus, semblent avoir bien plus de droit à notre admiration que la plupart des autres Oiseaux qui naissent Architectes. Il y a bien des Especes (1) de ces Oiseaux, auxquelles

(7) †† Ceci m'avoit été communiqué par Mr. de REAUMUR.

(1) Parmi ces Especes il en est plusieurs qui appartiennent au Nouveau Monde; de ce nombre sont le Troupiale, le Cassique, le Carouge, le Guit-guit, &c. Le Troupiale suspend son nid à l'extrémité des plus hautes branches, & le laisse flotter au gré des vents; en sorte que les Petits y sont continuellement

la Nature a enseigné l'art ingénieux de suspendre leur nid pour soustraire leur couvée à la dent meurtrière de quantité d'Animaux voraces : nous ne les parcourrons pas toutes ; mais nous nous arrêterons quelques momens à celles dont l'industrie se fait le plus admirer.

APPROCHONS - NOUS de ce ruisseau peuplé

bercés. La forme de ce nid est cylindrique. Celui du Cassique ressemble à une cucurbitte. Il a jusqu'à dix-huit pouces de longueur ; mais la cavité n'en a guère que douze. La partie supérieure est pleine : elle n'est proprement qu'un cordon qui sert à suspendre le nid. De longs filamens qu'on prendroit pour des crins, & qui sont adroitement entrelacés avec des feuilles de Plantes graminacées, composent le tissu du nid. Les Cassiques nichent en société, & on a vu jusqu'à quatre cents de leurs nids suspendus aux branches du même Arbre. Le Carouge donne à son nid la forme d'une bourse ; & ce qui le distingue beaucoup des nids précédens, ce sont des séparations qui le partagent en différentes chambres appropriées à différentes nichées. Le Guit-guit, du genre des Grimpeaux, & qui n'est pas moins remarquable par ses belles couleurs que par son industrie, met beaucoup d'art dans la construction de son logement. Il lui donne la forme d'une cornue, & c'est par sa base que la cornue est suspendue à l'extrémité d'une branche souple & mobile. Le col de la cornue, qui est à-peu-près droit & de la longueur d'un pied, regarde donc la terre. A son extrémité est l'ouverture qui permet à la Mere d'entrer & de sortir pour satisfaire aux besoins de sa Famille. Elle grimpe le long du col de la cornue, & s'introduit dans le ventre où se trouve le nid proprement dit. La Mere & ses Petits y sont ainsi à l'abri des insultes des Animaux mal-faisans.

d'une multitude d'Insectes : voyez cette sorte de bourse suspendue par un cordon à cette branche qui s'incline sur l'eau : c'est le nid d'une Espèce de Mésange (2) qui savoit que ses Petits trouveroient là une nourriture abondante. Remarquez que la bourse est exactement fermée par le haut , mais qu'elle a une ouverture sur le côté qui regarde la surface de l'eau : elle n'est point un simple trou rond ; ses contours sont façonnés en maniere de rebord un peu faillant ou de tuyau court. Mais examinons de plus près l'ouvrage de notre adroite Mésange ; il gagnera beaucoup à être mieux connu. Observez , je vous prie , avec quel art le nid est suspendu. De longs filamens d'écorce , rassemblés en forme d'écheveau , composent une sorte de cordon que l'Oiseau a su entortiller autour de la branche souple & mobile qui devoit porter le nid. Considérez attentivement l'extérieur de ce nid : vous n'êtes pas surpris de le trouver revêtu de menues racines , & de filamens plus ou moins grossiers : vous avez fait la même observation sur les nids les plus communs , & vous avez toujours remarqué que les Oiseaux revêtent l'extérieur de leur édifice des matériaux les plus bruts , tandis qu'ils placent les plus fins à l'in-

(2) Cette Mésange est le Remiz , assez commun en différentes Contrées de l'Europe , & particulièrement en Pologne.

térieur. Mais écartons la grossière enveloppe qui recouvre le nid que nous avons actuellement sous les yeux : qu'appercevez-vous ? un tissu épais & ferré , assez semblable à un drap ou à un feutre : vous êtes dans l'étonnement & vous avez peine à comprendre qu'une pareille étoffe ait pu être fabriquée par un Oiseau ; car vous n'aviez point vu encore d'Oiseau qui eût le talent d'ouvrer les matieres qu'il emploie dans son travail. L'art de notre Mésange vous paroît donc aussi nouveau que recherché ; & vous tâchez de découvrir la sorte de matiere qu'elle fait entrer dans la fabrique de son drap : vous vous assurez bientôt qu'elle n'est autre chose que ce duvet fin & léger qui enveloppe les graines de diverses Plantes qui croissent dans le voisinage des eaux. Visitez à présent l'intérieur du nid , & vous verrez que c'est encore de ce même duvet qu'il est entièrement tapissé : mais prenez garde que la Mésange ne lui a point donné la forme d'un tissu ferré : il n'auroit été ni assez mol ni assez chaud : elle l'a laissé tel qu'elle l'a recueilli , & s'est contentée d'en former un lit plus ou moins épais , sur lequel ses nourrissons reposent mollement & chaudement. Le nid est une espece de branle ou de hamac où ils sont bercés doucement , & où ils sont toujours à portée des nourritures qui leur conviennent.

VOYEZ cet autre nid presqu'aussi gros qu'un œuf d'Autruche , & qui en a assez la forme : son grand axe a environ six pouces , & le petit , trois à quatre. Il est suspendu à la bifurcation d'une branche flexible de Peuplier. C'est encore l'ouvrage d'une petite Mésange (3), non moins industrieuse que celle dont vous venez d'admirer le travail. Donnez votre attention à la maniere dont le nid est suspendu : remarquez que pour le suspendre plus solidement , la Mésange a entouré la branche d'un ruban de laine sur une longueur de sept à huit pouces. Comme la Mésange précédente , elle a fait entrer dans la construction de l'édifice, de menus filamens, de petites racines & le duvet cotonneux de diverses Plantes. Elle a pratiqué de même sur le côté du logement une petite porte ronde ; & au lieu de ce rebord en maniere de tuyau , que vous avez observé dans l'autre nid , vous voyez ici une sorte d'auvent qui saille au - dessus de la porte de près de deux pouces , & qui , en même temps qu'il met les Petits à l'abri des intempéries de la saison , les dérobe aux regards de leurs ennemis.

L'ART du Gros - bec d'Abyssinie vous paroît.

(3) Cette Mésange est la Penduline , très - connue en Languedoc , & qui a beaucoup de rapports avec le Remiz.

troit bien plus recherché encore que celui de nos Mésanges ; je n'oserois dire bien plus raisonné. Il suspend aussi son nid aux branches des Arbres inclinées sur l'eau ; mais ce nid, d'une toute autre structure , n'est ni une simple bourse ni une sorte de boule creuse ; l'habile Architecte lui donne la forme d'une pyramide , & il en partage l'intérieur en deux chambres par une cloison verticale. La première est une espèce de vestibule où se trouve la porte du nid, qui est ordinairement tournée à l'est. Après s'être introduit dans cette première chambre, l'Oiseau grimpe le long de la cloison jusques vers le haut du nid ; puis il redescend jusqu'au fond de la seconde chambre qui est l'appartement des Petits. Vous voyez d'un coup - d'œil , que par cette ingénieuse construction la couvée est à l'abri de la pluie, de quelque côté que le vent souffle ; & vous n'ignorez pas la saison des pluies dure plusieurs mois en Abyssinie : mais ce n'est pas seulement contre la pluie que l'art presque raisonné de l'Oiseau défend sa Famille ; il la met encore à couvert des attaques de bien des Animaux carnassiers (4).

(4) Mr. de BUFFON remarque , que différentes Espèces de Perroquets de l'Ancien Continent suspendent leur nid à l'extrémité de branches flexibles. Il est ordinairement tissu de joncs & de racines , & revêtu de plumes à l'intérieur. Mais les Per

QUAND nous considérons le nid du Roi des Oiseaux , cette aire si spacieuse , si plane , si solide , formée de longues perches entrelacées de branches souples en maniere de claie (5) , nous nous plaifons à lui opposer auffi - tôt le joli petit nid du Chardonneret , si bien arrondi & si bien façonné en maniere de demi - sphere creuse , & mieux encore le nid sphérique du Roitelet , qui n'est composé que de mouffe fine , de toile d'Araignée & d'un duvet léger (6). Mais le Roitelet test presque un gros Oiseau en comparaison de ce merveilleux Oiseau de l'Amérique , qui n'est guere plus gros qu'une Abeille , & qui en a pris le nom d'*Oiseau - mouche*. Cette charmante miniature , ce petit Etre tout aérien , auffi élégant par sa forme que brillant par ses couleurs , est un vrai bijou de la Nature , & l'on diroit qu'elle ait épuisé son art dans cet admirable Chef - d'œuvre. L'émeraude , la topafe , le rubis éclatent sur son plumage demi - transparent , & il n'est point de Mouche ni de Papillon qui foit plus richement vêtu. Il semble même se

roquets du Nouveau Monde ne nichent pas d'une maniere auffi industrieuse : ils s'établissent dans des creux d'Arbres , qu'ils agrandissent avec leur bec & qu'ils garnissent de plumes.

(5) Voyez ci-dessus Chap. XXVIII , Note 3.

(6) Voyez ci-dessus Chap. XXVIII , Note 5.

rapprocher encore de ces Insectes ailés par soit genre de vie : il voltige sans cesse de fleur en fleur, & en pompe, comme eux, le nectar à l'aide d'une sorte de trompe ; car sa langue, qui ne paroît qu'un fil délié, est un canal formé de la réunion de deux filets creusés en gouttière, & qui semble s'acquitter des fonctions d'une vraie trompe. L'Oiseau la darde au dehors, & probablement par une mécanique analogue à celle de la langue du Pic (7). Son bec, long, presque droit, est aussi délié qu'une fine aiguille. Ses yeux ne sont que deux points noirs très-brillans, & ses jambes sont si courtes & si menues qu'il faut y regarder de près pour les apercevoir. Son vol est d'une rapidité surprenante ; il fend l'air comme un trait, & on l'entend plus qu'on ne le voit. Il ne s'arrête qu'un instant sur chaque fleur, se pose rarement ; & la vie toute aérienne de ce Volatile plein de feu n'est, en quelque sorte, qu'un mouvement perpétuel. Qui l'imagineroit néanmoins ! son courage, je dirai mieux, son audace ne le cede point à sa vivacité : il ose attaquer des Oiseaux qui sont à son égard de vrais Colosses ; il les poursuit avec autant d'acharnement que de fureur, se cramponne à leur corps, se laisse emporter par leur vol, ne

(7) Voyez ci-dessus Chap. XXVIII, Note 6.

cesse de les becqueter, & ne lâche point prise qu'il n'ait assouvi sa petite rage.

MAIS ce qui pique le plus la curiosité dans l'Histoire de l'Oiseau-mouche, c'est son nid : on est pressé de savoir comment il est fait & s'il répond à l'extrême petiteesse du charmant Volatile. Heureusement que ses Historiens nous satisfont très-bien sur ce point intéressant. Ce nid, tout mignon, n'est pas plus gros que la moitié d'un abricot, & taillé de même en demi-coupe. Il est attaché pour l'ordinaire à un brin d'Oranger ou de Citronnier, quelquefois à un fétu qui pend du toit de quelque hutte. On ne s'étonnera pas qu'un brin d'Oranger ou un fétu puisse le soutenir, quand on saura qu'il ne pèse, même avec l'Oiseau, que vingt-quatre grains. C'est la Femelle qui le construit, & c'est le Mâle qui en recueille les matériaux. L'intérieur présente un joli tissu ferré, foyeux, épais & fort doux, sur lequel reposent mollement deux ou trois œufs tout blancs, & qui ont à peine la grosseur des plus petits pois. L'extérieur est, en quelque sorte, un ouvrage de marqueterie ; il est formé de petites lames d'écorce, artivement collées au nid & les unes aux autres. La Femelle emploie brin à brin l'espece de bourre foyeuse dont elle compose son tissu : elle arrange ces

brins avec son bec & ses pieds, polit avec sa gorge les contours ou les bords du très-petit berceau, & se sert de sa queue pour en polir de même le dedans. Les Nourrissans éclosent au bout de douze à treize jours : qu'on juge de leur petitesse par celle de leur Mere, & on croira voir de petites Mouches d'une délicatesse extrême. A proprement parler la Mere ne leur porte pas la becquée : on veut qu'elle se borne à leur donner sa langue emmiellée à sucer.

LE Colibri, compatriote de l'Oiseau-mouche (8), aussi riche que lui dans sa parure, aussi rapide dans son vol, aussi léger, aussi vif, aussi aérien, qui a les mêmes mœurs, les mêmes inclinations, le même genre de vie, & qui est taillé à-peu-près sur le même modele, n'en diffère que par des caracteres peu saillans & qui ne sont faits que pour les Nomenclateurs. En général, il est seulement un peu moins petit que l'Oiseau-mouche, & sa taille est plus allongée. Mais entre les Especes des Colibris l'on en connoît qui ne surpassent pas en grandeur le plus

(8) Le Colibri & l'Oiseau Mouche ne se plaisent que dans les climats les plus chauds : ils vivent entre les Tropiques. Ce sont des Oiseaux solitaires & passionnés pour la liberté : on ne sauroit parvenir à élever leurs Petits ; au moins n'y a-t-on point encore réussi.

grand Oiseau - mouche. On a vu le Pere & la Mere Colibris continuer à prendre soin de leurs Petits, quoiqu'ils eussent été enlevés avec le nid & réduits en captivité : la tendresse maternelle triomphoit de leur amour excessif pour la liberté.



CHAPITRE XXX.

Procédés des Quadrupedes. Le Lapin

VISITERONS-NOUS les retraites des Rats, des Mulots, des Blaireaux, des Renards, des Loutres, des Ours, &c. ? Nous entreprendrions un trop long voyage, & d'autres objets plus intéressans nous appellent. Bornons-nous aux procédés du Lapin & de la Marmotte, comme les plus curieux, après ceux du Castor (1) dont nous nous sommes fort occupés (2).

(1) Part. XI, Chap. XXIX, XXX. †† J'ajouterai ici que le Castor n'est pas propre au Canada, comme on l'avoit cru : on le trouve aussi en Sibérie. On peut l'appriivoiser & le dresser pour la pêche.

(2) †† Nous avons visité les curieux fouterreins de la Taupe. (Part. XI, Chap. VII, Note I.) Ceux du Hamster ou Rat de bled ne sont pas moins curieux. Ce petit Quadrupede, du genre des Souris & qui multiplie à l'excès en divers Cantons de l'Allemagne, s'établit ordinairement à trois ou quatre pieds

LE Lapin & le Lievre , si semblables dans leur extérieur & dans leur intérieur, nous appren-

fous terre. Les terriers qu'il s'y pratique font proportionnés à l'âge & au sexe de l'Animal. Les plus spacieux font ceux que se creusent les vieux Mâles, & qu'ils partagent en différentes chambres, qui font autant de magasins où ils renferment jusqu'à cent livres de grains de différentes sortes. Chaque terrier a deux ouvertures ou galeries : l'une descend obliquement, & c'est celle que le Hamster a creusée pour pénétrer sous terre ; l'autre, qu'il pratique de dedans en-dehors, est perpendiculaire. Les terriers des Femelles, bien moins spacieux, n'ont pour l'ordinaire qu'un seul magasin, parce que les Petits ne demeurent pas assez long-temps avec leur Mere pour qu'il soit nécessaire qu'elle amasse une grande quantité de provisions. Mais elle a une attention qui fait honneur à son instinct : au lieu d'une seule galerie perpendiculaire pour donner entrée & sortie à la Famille, elle en pratique sept à huit, comme si elle vouloit proportionner le nombre des galeries ou des portes à celui des Petits. L'éducation de ceux-ci est bientôt achevée, & alors la Mere les chasse hors du terrier qui leur avoit servi de berceau. Quelquefois elle y reste après l'expulsion des Petits : d'autres fois, elle abandonne à son tour le terrier pour s'en creuser un nouveau qu'elle remplit de provisions.

Les Hamsters ont une grande facilité à amasser des grains & des provisions de toute espece : la Nature les a pourvus de deux bourses qui peuvent contenir chacune une once & demie de grains, & qu'elle a placées de chaque côté de l'intérieur de la bouche. Ces bourses ou *bajoues* font propres à cette espece de Rats. Quand le Hamster les a remplies de grains, il retourne à son terrier, & y vuide ses poches en pressant ses joues des deux pieds de devant. Il amasse aussi la paille la plus douce, & s'en fait un lit sur lequel il repose mollement pendant son long sommeil.

Les Hamsters font de petits Animaux d'une férocité éton-

nent

vient à nous dénier des ressemblances. Ils s'accouplent fort bien l'un avec l'autre, & ne produi-

nante, & dont l'audace égale la férocité. Ils se jettent sur tous les Animaux qu'ils rencontrent, & ils ne s'effraient pas plus de la grandeur du Cheval ou de celle du Bœuf, qu'ils ne redoutent l'adresse du Chien ou les ruses du Chat. Incapables de sauver leur vie en se retirant du combat, ils se battent jusqu'à extinction, mordent cruellement & ne lâchent jamais prise. Le Chien se plaît à donner la chasse au Hamster : dès que celui-ci le découvre, il se hâte de vider ses poches si par hasard elles sont pleines de grains ; car il ne pourroit autrement se servir de ses dents ; puis il les enfle si prodigieusement que la tête & le col surpassent de beaucoup le corps en grosseur, & se dressant sur ses pieds de derriere, il s'élance courageusement sur l'ennemi, & ce combat si inégal ne finit que par la mort de l'un des Combattans. Les Hamsters ne sont pas moins cruels envers leurs semblables qu'envers tout autre Animal : ils se livrent avec fureur des combats singuliers où le vaincu devient toujours la pâture du vainqueur.

L'amour seul triomphe pour un temps du naturel féroce de ces petits Quadrupedes ; mais ce temps est assez court. Les Mâles entrent alors dans le terrier des Femelles ; les deux sexes s'unissent par les liens les plus doux, & tandis que cette union subsiste, ils se soulagent réciproquement dans leurs besoins & se défendent l'un l'autre contre leurs ennemis. La tendresse conjugale paroît même l'emporter chez ces Animaux sur la tendresse maternelle : la Femelle combat avec courage pour son Mari, & ne combat pas pour ses Enfants. Mais, lorsque la saison des amours est passée, les Hamsters reprennent leur férocité naturelle ; & si un Mâle & une Femelle qui avoient vécu dans la plus étroite & la plus tendre union, viennent ensuite à se rencontrer, ils ne manquent point de se livrer à plusieurs reprises un furieux combat, dont la durée est d'autant plus longue que leurs forces sont plus égales.

Il est heureux pour le Cultivateur que les Hamsters se dévorent les uns les autres; car leur excessive pullulation mettroit en péril toutes les récoltes. Dans certaines Contrées de l'Allemagne où le Magistrat met leur tête à prix, il y a eu des années qui ont coûté la vie à plus de quatre-vingt mille de ces Animaux destructeurs.

Vers le milieu ou la fin de l'Automne, nos Rats de bled se retirent dans leurs fouterreins : ils en bouchent soigneusement les ouvertures & vivent des provisions qu'ils ont amassées pendant la belle saison. Ils n'en consomment avant l'Hiver qu'une petite partie, & ne consomment le reste qu'au retour du Printemps. Pendant tout l'Hiver ils demeurent engourdis comme les Loirs & les Marmottes. L'espece de léthargie où ils tombent à cette époque de leur vie est si profonde, qu'elle diffère peu d'une véritable mort. Tous leurs membres sont d'une roideur extrême, leur corps paroît aussi froid que la glace, & le cœur qui, dans la belle saison, bat cent soixante ou cent quatre-vingt fois par minute, ne bat plus alors que quinze fois. L'intérieur de l'Animal est aussi froid que son extérieur, & les intestins, ces viscères si irritables, stimulés par la puissante action de l'huile de vitriol, ne donnent pas le plus léger signe d'irritabilité : opération bien cruelle, & qui pourtant ne peut retirer l'Animal de sa léthargie. Cet état singulier a bien de l'analogie avec celui de ces Insectes qui, quoique desséchés depuis long-temps, ne laissent pas de conserver un principe de vie. (Part. IX, Chap. II, Note 13.) Qu'on ne croie pas néanmoins que c'est uniquement le froid qui réduit les Hamsters à cet état singulier de mort apparente : exposés en plein air à la gelée, ils ne s'engourdisent point; mais ils s'engourdisent au bout d'un certain temps, si on les renferme dans un lieu aussi froid & où l'air n'ait point d'accès. C'est un spectacle intéressant que celui qu'offre le réveil d'un Hamster. On voit ses membres perdre peu-à-peu de leur roideur : bientôt ils se donnent quelque mouvement : l'Animal respire profondément & par de longs intervalles : il bâille à plusieurs reprises & fait entendre des sons déplaisans. Il ouvre enfin les yeux : son corps qui étoit replié sur lui-même,

se déploie : il tâche de se mettre sur ses pieds : mais tous ses mouvemens sont peu assurés, & ne ressemblent pas mal à ceux d'un Homme ivre. Il semble s'effayer à marcher : il y parvient en réitérant ses essais, & bientôt il reprend avec ses allures naturelles sa première férocité. On peut endormir & réveiller à volonté le Hamster, comme l'on peut dessécher & ressusciter à volonté le Rotifere.

Les Mulots n'entendent pas moins bien que les Hamsters à faire de grands amas de graines & d'autres provisions ; mais leurs terriers ne sont ni aussi profonds ni aussi spacieux que ceux des Hamsters. Les terriers des Mulots ne vont guere qu'à douze ou quinze pouces sous terre. Le plus souvent ils sont partagés en deux loges ; la Mere & ses Petits habitent dans l'une, & l'autre est le magasin des provisions. Il n'est pas rare de trouver dans ce magasin jusqu'à un boisseau de glands, de noisettes ou d'autres graines. Après avoir charié pendant l'Été & l'Automne ces différentes provisions, & les avoir entassées dans leurs souterrains, les Mulots y jouissent en paix du fruit de leurs travaux : ils s'y retirent à l'entrée de l'Hiver, & comme ils ne s'engourdissent point alors, ils ne cessent point de manger & de profiter des provisions qui abondent autour d'eux. Mais si elles viennent à leur manquer, ils se jettent impitoyablement les uns sur les autres, & les gros dévorent les petits. Les Mulots, comme tous les autres Rats, multiplient au point de devenir souvent bien redoutables : ils mettent bas plusieurs fois l'année, & leurs portées sont toujours très-nombreuses.

Le Blaireau, qui fuit la lumière, passe la plus grande partie de sa vie dans l'obscurité d'un bois ou d'un terrier. Les galeries qu'il se creuse sous terre sont profondes ou tortueuses. Elles lui étoient bien nécessaires ; car comme il ne peut courir bien vite, il ne sauroit échapper à ses ennemis qu'en s'y retirant. Si on le force à déloger, il se creuse à peu de distance un nouveau terrier. Ses jambes de devant ont une conformation & des proportions qui lui donnent une grande facilité à percer la terre, & cet Animal est un très-habile Mineur. Lorsque la Femelle est sur le point de mettre bas, elle soupe l'herbe, la lie

fent rien. Ce font deux Efpeces très - diftinâtes , malgré toutes leurs affinités (3).

en botte , & la traîne jufqu'au fond de fon terrier , où elle en fait un lit commode pour elle & fes Petits. Quand ceux-ci ont pris un certain accroiffement , elle leur apporte de petites proies , des Lapereaux , des Mulots , des Reptiles , &c.

Le Renard , moins habile Mineur que le Blaireau , profite fouvent du terrier de celui - ci , ou des fouterreins pratiqués par d'autres Animaux : il fait fe les approprier & les agrandir au befoin.

La Loutre , qui fait fi bien faire la guerre aux Poiffons , ne fe creufe point de domicile ; mais elle profite habilement des cavités qu'elle rencontre , foit dans les racines des vieux Arbres , foit dans les fentes des rochers. Ce qu'on avoit débité fur le logement qu'elle fe pratique & le plancher qu'elle y construit , eft purement fabuleux. La Femelle prépare un lit à fes Petits , qu'elle garnit d'herbes , de racines ou de buchettes.

¶ L'Ours , auffi folitaire que fâuvage , fe retire pendant l'Hiver dans des grottes profondes , au fein des rochers les plus inacceffibles , ou dans de vieux troncs d'Arbres au milieu d'une épâiffe forêt. Il ne fait point de provifions : il n'en a aucun befoin : il porte dans fon intérieur la nourriture qui le fait fubfifter pendant la mauvaife faifon : la graiffe qui furabonde chez lui à la fin de l'Automne , rentre dans le fang & le fufente pendant fon long fommeil qui n'eft point léthargique.

(3) † Un Naturalifte Anglois , Mr. BARRINGTON , voudroit que Mr. de BUFFON eût indiqué l'âge des Lapins & des Lievres qu'il avoit renfermés enfemble pour s'affurer s'ils peuvent s'unir & produire. L'Obfervateur Anglois remarque avec raifon , que l'âge doit beaucoup influer fur les réfultats de ces fortes d'affociations. L'Obfervateur François avoit décidé fur fes premieres expériences , que le Chien & la Louve ne peuvent procréer enfemble : les Individus qu'il avoit tâché d'affocier étoient apparemment trop jeunes , puifque la même tentative a

IL y a plus ; le Lievre imbécille se contente du gîte qu'il se pratique à la surface de la terre (4) : le Lapin, plus industrieux, perce la terre & s'y procure un asyle assuré. Le Mâle & la Femelle vivent ensemble dans cette retraite paisible : ils y élèvent leur petite Famille, sans craindre le Renard ni l'Oiseau de proie. Inconnus au reste du Monde, ils passent des jours heureux & tranquilles, & goûtent dans les douceurs domestiques les plaisirs les plus touchans de la vie.

LE Lievre pourroit aussi creuser la terre, & ne la creuse point. Le Lapin clapier (5) ne la creuse point non plus. Il n'en a pas besoin : son domicile est tout fait : il se conduit comme s'il le savoit. Le Lapin *de garenne* semble favoir qu'il n'est pas logé, & il se loge. Les Lapins clapiers

bien réussi depuis à d'autres Curieux. Il pourroit en être de même du Chien & du Renard, du Lapin & du Lievre.

(4) Il y a lieu de penser que les Lievres de toutes les Contrées ne se bornent pas à se faire un gîte à la surface de la terre, & qu'il en est qui, comme les Lapins, savent se creuser des terriers : c'est ce qu'on a déjà découvert chez les Lievres des Pyrénées, au rapport de Mr. de BUFFON lui-même, dont j'extraisois ce que je disois dans ce Chapitre du Lievre & du Lapin.

(5) Le Lapin domestique.

dont on peuple les garennes, se gitent comme le Lievre : mais au bout de quelques générations, ils commencent à se faire des terriers. Les insultes de leurs Ennemis, les injures de l'air, & les divers inconvéniens attachés à la vie errante, les instruiroient-ils de la nécessité de se pratiquer des retraites souterraines ? Mais, apercevoir les rapports de ces retraites à leur propre conservation, juger qu'elles les mettront à l'abri de tous les inconvéniens qu'ils éprouvent, c'est une opération de l'Ame, qui est bien voisine de la réflexion, si elle n'est la réflexion même. Et comment accorder la réflexion à des Brutes ? Ne seroit-il pas plus philosophique de supposer que le genre de vie des Lapins clapiers affoiblit & détériore un peu leur tempérament, relâche leurs organes, & leur ôte la force de creuser la terre ? Le plein air rétablit en eux la Nature, & leur rend la vigueur propre à l'Espèce : mais ce rétablissement exige un temps plus ou moins long ; & ce n'est qu'après un certain nombre de générations qu'il est complet. Une Famille de Sauvages élevée dans nos demeures, y dégénéreroit bientôt, & la seconde génération ne pourroit soutenir les travaux pénibles, & la vie dure des Ayeux, &c.

LORSQUE la Lapine est près de mettre bas,

elle se creuse un nouveau terrier. C'est un boyau tortueux ou pratiqué en zig - zag. Au fond de ce boyau elle ménage une grande cavité, qu'elle tapisse de ses propres poils. Voilà un lit très-mol qu'elle prépare à ses Petits. Elle ne les quitte point les premiers jours ; elle ne sort ensuite que pour prendre de la nourriture. Le Pere ne connoît point encore sa Famille : il n'oseroit entrer dans le terrier. Quand la Mere va aux champs, elle pousse souvent la précaution jusqu'à boucher l'entrée du terrier avec de la terre détrempée de son urine. Devenus un peu plus grands, les Laperaux commencent à brouter l'herbe tendre. Le Pere les reconnoît alors, les prend entre ses pattes, leur leche les yeux, leur lustre le poil, & partage ses caresses & ses soins également entre tous.

DES observations qui paroissent exactes, prouvent que la paternité est fort respectée chez les Lapins. L'Ayeul demeure le Chef de toute la nombreuse Famille, & il semble la gouverner en Patriarche.



CHAPITRE XXXI.

La Marmotte.

LES gentilleſſes de la Marmotte font connues de tout le monde. L'on fait qu'elle s'appriivoiſe facilement, & qu'on la drefſe à danser & à geſticuler ſur un bâton. Ce qui n'eſt pas ſi généralement connu, ce ſont ſes procédés ingénieux dans les hautes Alpes, où elle fait ſa demeure, au milieu des neiges & des frimats.

VERS le mois d'Octobre, elle entre en quartier d'Hiver & ſe renferme pour ne plus fortir. Sa retraite mérite d'être obſervée. Elle eſt faite avec un art & des précautions qui ſembleroient partir d'une ſorte d'intelligence, ſi l'intelligence ne combinait & ne varioit ſans ceſſe ſes plans. Sur le penchant d'une Montagne, l'industrieuſe Marmotte établit ſon domicile. C'eſt une grande galerie, creuſée ſous terre & faite en maniere d'Y. Ces deux branches qui ont chacune une ouverture, aboutiſſent à une eſpece de cul-de-fac. Là, eſt l'appartement de la Marmotte. Une des branches deſcend au-deſſous de l'appartement, en ſuivant la pente de la Montagne; elle eſt une

Porte d'Aqueduc qui reçoit & charie les excréments & les immondices. L'autre branche, qui s'éleve au-dessus du domicile, sert d'avenue & de sortie (1). L'appartement est la seule partie de la galerie qui soit horizontale. Il est tapissé d'une épaisse couche de Mouffe & de foin. Il est sûr que les Marmottes sont sociables, & qu'elles travaillent en commun à se loger. Elles font pendant l'Eté d'amples provision de mouffe & de foin. Les unes, à ce qu'on dit, fauchent l'Herbe, d'autres la recueillent, & tour-à-tour elles servent de char pour la voiturer au gîte. Une des Marmottes se couche sur le dos, dresse ses pattes pour tenir lieu de ridelles, se laisse charger de foin & traîner par les autres, qui la tirent par la queue, & prennent garde que le char ne verse sur la route. Leurs pieds sont armés de griffes, qui leur donnent une grande facilité de creuser la terre, & elles le font avec une célérité merveilleuse. A mesure qu'elles excavent, elles jettent derrière elles la terre qu'elles tirent de la mine. Elles passent la plus grande partie de leur vie dans leur habitation; elles s'y retirent pendant la pluie ou à l'approche de l'orage, ou à la vue de quelque danger. Elles n'en sortent guere que dans les beaux jours, &

(1) Lorsque la saison devient rude, les Marmottes ont soin de fermer exactement les ouvertures de leur terrier.

ne s'en éloignent que peu. Tandis que les unes jouent sur le gazon, les autres s'occupent à le couper, & d'autres sont en sentinelle sur des lieux élevés, pour avertir par un coup de sifflet les Fourageurs de l'approche de l'Ennemi (2).

PENDANT l'Hiver, les Marmottes ne mangent point & ne peuvent manger. Le froid les engourdit, suspend ou diminue beaucoup la transpiration & les autres excrétions. La graisse dont leur ventre est très-fourni, passe dans le sang & le répare. On diroit qu'elles prévoient leur léthargie, & qu'elles savent qu'elles n'auront alors nul besoin de nourriture; car elles ne s'avisent point d'amasser des provisions de bouche, comme elles amassent des matériaux pour en revêtir l'in-

(2) †† Les Naturalistes racontent la même chose des Lions-marins, espèces de Phoques de la plus grande taille. La couche énorme de graisse dont tout leur corps est enveloppé, & qui a un pied d'épaisseur, les rends lourds, pesans & grands dormeurs: mais ils prennent, dit-on, la précaution de placer des Sentinelles autour du lieu où ils reposent, & qui ont grand soin de les éveiller à l'approche du danger. Cela se réduit, sans doute, à ce que tous ces Phoques ne s'endorment pas à la fois: ceux qui veillent encore, effrayés par le danger, poussent des cris qui éveillent les autres. Ces cris sont fort bruyans & ressemblent au grognement du Cochon ou à l'heuissement du Cheval. Ils vivent en société. Les Mâles les plus puissans s'affu-jettissent plusieurs Femelles, & empêchent les autres Mâles d'en approcher. (Voy. Part. III, Chap. XXVI, Note 2.)

térieur de leur domicile. Elles se conduisent donc à cet égard comme les Fourmis (3).

(3) † Ce n'est qu'à un assez grand degré de froid que la Marmotte s'engourdit. Mr. de REAUMUR avoit vu un de ces Animaux qui avoit conservé toute son agilité à un froid de cinq degrés au-dessous de la congelation. Il faut savoir gré à Mr. de BUFFON d'avoir recherché le premier la cause secrète de l'engourdissement de divers Animaux, tels que la Marmotte, le Hérisson, le Loir, la Chauve-souris, &c. Ce point si intéressant de Physiologie comparée méritoit bien l'attention d'un Physicien de cet ordre. Il croit s'être bien assuré que l'espece de torpeur dont il s'agit, est due uniquement au refroidissement du sang, occasioné par le froid de l'air ambiant. Il pense que la chaleur naturelle de ces Animaux est pour l'ordinaire à-peu-près égale à celle de l'athmosphère, & qu'elle augmente ou diminue dans le rapport aux variations de température de cette dernière. Il fonde cette assertion sur des expériences thermométriques, qui paroissent au premier coup-d'œil bien décisives. Elles lui ont appris, que si à une température de dix degrés, on introduit la boule d'un petit thermometre dans l'intérieur de plusieurs Loirs vivans, l'instrument indiquera à-peu-près le même degré de chaleur naturelle dans l'Animal. Mr. de BUFFON regarde donc comme des Animaux à sang froid, tous ces Animaux qui s'engourdissent pendant l'Hiver. Mais Mr. SPALLANZANI, qui a répété l'expérience avec le plus grand soin sur des Hérissons, sur des Marmottes, sur des Chauve-souris, s'est convaincu que ces Animaux ne sont point du tout des Animaux à sang froid, & que leur chaleur naturelle est la même que celle de l'Homme. Il a vu la liqueur du thermometre s'élever à 31 degrés dans la bouche d'une Marmotte, lorsque la température de l'air extérieur étoit de 15 degrés, & ses expériences sur les Hérissons & les Chauve-souris lui ont donné précisément les mêmes résultats. Mais l'habile Naturaliste, toujours inventif, ne s'en est pas tenu là: il a démontré de la

manière la plus rigoureuse, que l'engourdissement en question ne dépend point du tout du refroidissement du sang. On fait que les Grenouilles, les Crapauds, les Salamandres aquatiques, s'engourdissent aussi pendant l'Hiver, & qu'ils deviennent alors aussi roides que les Loirs, les Hérissons ou les Marmottes. Mais, ce qui n'est pas aussi connu, c'est qu'on peut ouvrir le cœur de ces Amphibies ou en couper l'aorte sans qu'ils cessent de sauter, de courir & de plonger. Mr. SPALLANZANI a su mettre à profit ce fait singulier dont il s'étoit assuré bien des fois par ses propres expériences : il a évacué ainsi tout le sang contenu dans le corps de ces Amphibies ; il les a ensuite ensevelis dans la neige : ils s'y sont tous engourdis comme les Animaux de leur Espece ; & après les avoir exposés dans cet état à une température convenable, il les a vu reprendre le sentiment & le mouvement. Il n'a même observé à cet égard aucune différence entre les Amphibies entièrement privés de sang, & les Amphibies qui n'avoient point subi l'opération de la saignée.

Quelle est donc la véritable cause de cette étrange torpeur, de cette sorte de léthargie plus ou moins profonde, qui survient à différentes Especes d'Animaux pendant la mauvaise saison, & qui dure des mois entiers ? Notre Observateur paroît avoir percé ce mystère : il remarque, que tous les muscles de l'Animal engourdi sont d'une rigidité extrême : les plus puissans stimulans chimiques, l'étincelle électrique, les piquures, les incisions y produisent à peine quelque léger signe d'irritabilité. Toutes les fibres musculaires sont alors trop fortement contractées pour qu'elles puissent céder à l'action de la puissance vitale : cette action est donc suspendue, & de cette suspension naît l'engourdissement ou la torpeur. Au reste, tous les Animaux ne s'engourdissent pas au même degré de froid : les variétés qu'on observe en ce genre tiennent, sans doute, à la nature particulière des fibres musculaires & au degré d'énergie de la puissance vitale. Les Loirs, par exemple, commencent à s'engourdir dès que le thermometre descend au-dessous du degré de la température ; les Crapauds, les Salamandres, &c. ne s'engourdissent que par un degré de froid très-voisin de celui de la congelation.

 CHAPITRE XXXII.

Du langage des Bêtes.

CE sujet n'a pas toujours été traité assez philosophiquement. Comme l'on a accordé de l'intelligence aux Bêtes, il s'en faut peu qu'on ne leur ait accordé aussi la parole, & qu'on n'ait entrepris de nous donner leur Dictionnaire. L'on nous a traduit leurs entretiens précisément comme les Voyageurs nous ont rendu ceux de quelques Nations sauvages. Ici le vrai a été dissous dans une grande quantité de faux. Essayons d'en faire la séparation.

QUAND on demande, si les Bêtes ont un langage, il faut distinguer soigneusement deux sortes de langages, le *naturel* & l'*artificiel*. Dans la première espèce doivent être rangés tous les signes par lesquels l'Animal donne à connoître ce qui se passe dans son intérieur. Mais, si nous voulons nous borner aux seuls sons, le langage naturel sera un assemblage de sons non-articulés, uniformes dans tous les Individus de la même Espèce, & liés tellement aux sentimens qu'ils expriment, que le même son ne représente ja-

mais deux sentimens opposés. Le langage artificiel, au contraire, fera un assemblage de sons articulés & arbitraires, qui n'ont d'autre liaison avec les idées qu'ils représentent, que celle que leur donne l'institution ou la convention; enforte que le même son peut être signe d'idées très-différentes & même opposées (1).

(1) †† Si tout a sa cause ou sa raison, le langage artificiel n'a pu être arbitraire dans son origine. Il a fallu un motif pour que les premiers Hommes désignassent un certain objet par un certain son articulé, & ce motif n'a pu exister que dans la Nature ou dans la constitution de l'Homme & dans ses rapports aux divers Êtres. L'imitation est naturelle à l'Homme, & son instrument vocal, comme son instrument auditif, est susceptible d'une multitude de modifications diverses. Les premiers Hommes frappés des sons que rendoient certains objets, imiterent ces sons, & les sons plus ou moins articulés que produisit cette imitation, furent les premiers mots de la langue primitive. Plus l'imitation fut parfaite, & plus les mots furent pittoresques ou représentatifs; & plus ils furent représentatifs, plus ils furent durables. Mais, comme l'instrument vocal étoit soumis à l'influence du climat, du genre de vie, de l'éducation, &c. il devoit naturellement en résulter chez différentes Peuplades des variations dans l'articulation, qui modifierent plus ou moins les mots primitifs, & déguisèrent plus ou moins leur première origine. Les mots primitifs furent des racines fécondes qui produisirent d'autres mots, & ces mots furent des *dérivés*, &c. Ainsi le langage artificiel fut à sa naissance une peinture appropriée à l'oreille: mais dans la suite, par une autre imitation tout aussi naturelle, on appropria cette peinture aux yeux, en esquissant grossièrement les principaux traits de l'objet, & cette esquisse grossière donna naissance à l'écriture alphabétique, qui se perfectionna de plus en plus par le retranchement successif

LE langage artificiel est proprement ce que nous nommons la *parole*. L'Homme est le seul Animal qui parle, & cette admirable prérogative lui donne l'empire sur tous les Animaux. Par la parole, il regne sur la Nature entière, remonte à son DIVIN AUTEUR, le contemple, l'adore, & lui obéit. Par la parole, il se connoît lui-même, connoît les Etres qui l'environnent, & les tourne à son usage : il peut dire *Moi*, juger de ses relations, s'y conformer, & accroître ainsi son bonheur. Par la parole, il devient un Etre vraiment sociable, & les Sociétés qu'il forme, il les gouverne par des loix qu'il crée, change ou modifie selon les temps, les lieux & les occurrences.

LA Brute, bornée au langage naturel, ignore tout, hormis ses besoins & les objets qui peuvent les satisfaire : mais une multitude de sensations tient à ces besoins divers, & toutes ou presque toutes ont leurs signes naturels. L'espece de ces signes, leur nombre, leur emploi, l'ordre dans lequel ils se succèdent, la maniere dont ils sont variés & combinés, constituent le génie

de différens traits de la peinture ou de l'esquisse originelle. Il faut voir dans l'intéressante *Histoire de la parole* du savant & estimable GEBELIN le développement de ces idées, que je ne fais qu'ébaucher.

de la langue des différens Animaux, & fournissent aux Naturalistes une source intarissable d'observations curieuses, de recherches fines, de détails intéressans ; mais s'il veut éviter l'erreur, il ne puifera dans cette source féconde, qu'à l'aide d'une saine Logique.

LES observations qui prouvent que les Bêtes ont un langage naturel, sont en grand nombre. Nous ne ferons embarrassés que sur le choix. Nous ne restreindrons pas ce langage aux sons : nous y joindrons tous les signes par lesquels la Brute exprime ce qu'elle sent. Il n'est pas besoin d'aller bien loin pour étudier cette langue : une basse - cour est l'école où l'on peut le mieux s'en instruire. Prêtons donc une oreille attentive aux Animaux domestiques, & prenons - les pour nos Maîtres.

SUIVONS une Poule qui conduit des Pouffins. A - t - elle fait quelque trouvaille ? elle les appelle pour leur en faire part : ils l'entendent & accourent aussi - tôt. Viennent - ils à perdre de vue cette Mere chérie ? leurs cris plaintifs témoignent assez leurs peines & leurs besoins.

REMARQUONS encore les différens cris du Coq quand il entre un Homme ou un Chien dans

la basse-cour ; soit quand il découvre l'Epervier ou quelque autre objet qui l'effraie ; soit enfin quand il rassemble ses Poules ou qu'il leur répond.

QUE veulent dire ces sons lugubres de cette Poule-d'Inde ? Voyez ses Petits se cacher & se tapir à l'instant. On les diroit morts. La Mere regarde vers le Ciel , & redouble ses gémissements. Qu'y découvre-t-elle ? un point noir que nous avons peine à démêler , & ce point noir est un Oiseau de proie , qui n'a pu tromper la vigilance & la pénétration de cette Mere instruite de loin par la Nature. L'Ennemi disparoit , la Poule pousse un cri de joie ; les alarmes cessent , les Petits ressuscitent ; & les voilà tous rendus auprès de leur Mere & à leurs plaisirs (2).

OBSERVONS les Canards lorsqu'ils veulent aller au bain. Ne semble-t-il pas qu'ils en con-

(2) † L'Hirondelle qui habite avec nous , est un autre exemple familier de la maniere dont les Oiseaux varient leurs cris suivant leurs besoins ou leurs circonstances. „ Outre son „ chant le plus ordinaire , elle a encore , dit Mr. de MONT-
 „ BEILLARD , le cri d'assemblée , le cri de plaisir , le cri d'ef-
 „ froi , le cri de colere , celui par lequel la Mere avertit sa
 „ couvée des dangers qui la menacent , & beaucoup d'autres
 „ expressions composées de toutes celles-là : ce qui suppose une
 „ grande mobilité dans leur sens intérieur ”.

viennent entr'eux par des signes de tête réitérés, analogues à ceux que nous faisons nous-mêmes quand nous approuvons?

LE Chat par ses miaulemens divers, exprime à son Maître ses besoins, à sa Femelle, son amour, & à son Rival, sa colere.

ECOUTEZ cette Chatte qui sollicite ses Petits à quitter le galetas où ils ont été élevés, & à descendre dans les offices, pour partager avec elle les avantages de ce nouveau séjour. Voyez-la encore jouer avec eux. Elle vient de prendre une Souris : elle les appelle ; ils accourent à sa voix. Elle leur lâche la proie vivante, & leur apprend à s'en jouer. Quel concert dans leurs jeux ! quelle vivacité & quelle variété dans leurs mouvemens ! quelle expression dans leurs gestes, dans leurs contorsions, dans leurs attitudes ! Que d'esprit dans tout cela ! passez - moi ce mot, que ma Logique a beau réprover.

LE langage du Chien, le plus expressif de tous, est si varié, si fécond, si riche, qu'il fourniroit seul à un long Vocabulaire. Qui pourroit demeurer insensible à la maniere dont ce Domestique fidele fait éclater la joie que lui donne le retour de son Maître ? Il saute, danse, va,

revient, retourne, circule rapidement & avec grace autour de ce Maître chéri; s'arrête tout-à-coup au milieu de sa course, fixe sur lui des regards pleins de tendresse, s'en approche, le léche à plusieurs reprises, reprend sa course, disparaît, reparoît un instant après pour mettre à ses pieds quelque chose, gesticule, aboie, conte à tout le monde sa bonne fortune; sa joie s'extravase par mille endroits & de mille façons; il ne se possède plus, il redouble ses aboiemens; on diroit qu'il va parler: mais, quelle différence du ton qu'il prend à présent, à celui qu'il prendra la nuit, lorsque placé en sentinelle sur la porte du logis, il appercevra un Voleur! quelle différence encore entre ce nouveau ton & celui dont il usera à la vue du Loup! Suivez ce Chien à la chasse: quelle expression dans tous ses mouvemens, & sur-tout dans ceux de sa queue! Quelle sage ardeur! quelle mesure! quelle sagacité! quel accord avec le Chasseur! quel art à se faire entendre, à modifier à propos ses allures, à diversifier ses indications! Un Lievre est lancé; le Chien donne de voix, & qui pourroit se méprendre aux sons redoublés qu'il rend alors!

JE côtoie un bois: j'entends deux Oiseaux qui se répondent l'un à l'autre. Je les vois se rapprocher peu-à-peu: je reconnois que ce sont

deux Fauvettes. Après avoir sauté quelque temps de branches en branches, je les vois se poser l'un auprès de l'autre, commencer à se becqueter, & en venir à de petites agaceries : les careffes redoublent : rien de plus expressif que tout cela, l'heureux Couple s'unit. Le Mâle gazouille tout bas ; la Femelle l'écoute & lui répond par intervalles. Ils ne doivent plus se séparer, & tous deux vont travailler de concert à construire le nid qui recevra le Fruit de leurs amours. Ils l'ont construit, la Femelle a pondu, & elle couve. Le Mâle se tient auprès d'elle, & semble vouloir charmer par ses accens l'ennui de l'incubation. Les Petits éclosent ; le Pere & la Mere pourvoient à leur éducation & les soignent tour - à - tour. Je les entends demander la pâture ; ils l'ont reçue ; ils se taisent (3).

(3) †† Vive, gaie, légère, presque volage, l'aimable Fauvette ne sembleroit pas susceptible d'un grand attachement, & pourtant elle est très-aimante ; & l'union que le Mâle & la Femelle contractent dans la saison des amours, subsiste encore lorsque les Petits n'ont plus besoin de leurs tendres soins. Toujours fideles l'un à l'autre, toujours empressés, ils ne cessent de se prodiguer réciproquement les marques de leur tendresse. Ils partagent également leurs peines & leurs plaisirs, & tout est commun entr'eux. Le Mâle couve alternativement avec la Femelle, & partage avec elle tous les soins de l'éducation des Petits.

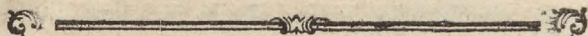
La Fauvette a bien plus de discernement que la Poule & bien d'autres Oiseaux ; on ne la trompe point, comme eux, & si l'on tente de lui donner à couvrir des œufs étrangers, elle les reconnoît aussi-tôt, les casse ou les rejette.

Je chasse à la *pipée*, & je me fers d'une Chouette. Une Hironnelle l'apperçoit, crie & vole quelque temps autour du triste Oiseau, & dispaçoit. Au bout d'un quart - d'heure, je vois accourir des escadrons d'Hironnelles, qui me forcent d'abandonner la chasse. La premiere Hironnelle avoit donc été sonner le tocsin !

J'ENTRE dans la Ville ; j'entends un Chien qui aboie avec force & presque sans interruption : d'autres Chiens le joignent bientôt, & tous ne cessent d'aboyer. Je cherche ce qui peut les ameuter ainsi : je découvre un Homme vêtu d'une sorte d'uniforme & appuyé sur un bâton. Cet Homme est un de ces Archers préposés par la Police pour tuer & empoisonner les Chiens dans certains temps de l'année : ces Animaux les connoissent, & leur rendent guerre pour guerre.

Après le Rossignol, la Fauvette est le plus grand Musicien des bois, & nous annonce par sa douce mélodie le réveil de la Nature & le retour des beaux jours. Elle est au nombre des Oiseaux de passage : elle nous quitte en Automne, & revient au Printemps charmer de nouveau nos oreilles & animer nos bocages.





C H A P I T R E X X X I I I .

Continuation du même sujet.

SI nous descendions des Especes supérieures aux Especes inférieures, & si nous nous arrêtions aux Insectes, nous trouverions qu'il en est qui ne sont pas mal habiles à peindre leurs petites passions, & à exprimer leurs plaisirs ou leurs besoins. Les amours des Araignées, des Demoiselles, des Papillons nous présenteroient bien des traits qui ne nous permettroient pas de douter que le Mâle & la Femelle n'aient une maniere de s'entendre, & même très-expressive. Leur manège adroit, leurs tours variés, leurs petites ruses nous prouveroient qu'ils ne sont point novices dans cette langue que tous les Etres sentans possèdent plus ou moins, & dont les signes ne sont presque jamais équivoques. Nous verions le Mâle solliciter long-temps par ses jeux, par ses caresses, par sa constance, des faveurs qu'on ne sembleroit d'abord lui refuser que pour exciter plus fortement ses desirs & sa passion. Nous observerions la Reine-abeille se prostituer aux Faux-bourçons, triompher de leur indolence par des agaceries redoublées, causer la

mort de celui qu'elle auroit ainsi vaincu , s'efforcer par ses caresses de le rendre à la vie , & lui demeurer fidele même après la mort (1). Les prévenances & les empressements des Neutres pour cette Reine si nécessaire à son Peuple , les especes d'hommages qu'ils lui rendent , ne grossiroient-ils pas encore le Dictionnaire des Insectes ?

QUAND on connoît un peu l'admirable composition de l'organe de la voix de l'Homme , & de celui de la voix des Quadrupedes & des Oiseaux , l'on ne s'avise guere de mettre en question si de tels organes leur ont été donnés pour rendre des sons & pour les modifier. L'imagination succombe presque à la vue du nombre prodigieux de pieces , & de pieces différentes qui entrent dans la structure de ces organes merveilleux , qui sont à la fois des instrumens à cordes & à vent. Ces instrumens sont si bien montés pour rendre les sons propres à l'Espece , que si l'on souffle dans la trachée d'un Mouton ou d'un Coq morts , on croira entendre l'Animal lui-même (2). La

(1) †† J'abrégéois fort ici le long & curieux détail que le principal Historien des Abeilles nous a donné des amours d'une Reine-abeille qu'il avoit renfermée avec quelques Faux-bourdons. Consultez sur ces détails la Note 5 du Chap. VII de la Part. VIII.

(2) †† Voyez Part. VII , Chap. V, Note 2 , diverses parti-

Cigale pourroit nous offrir en ce genre des merveilles qu'on ne s'attendroit pas à rencontrer chez les Insectes. Si l'on ne restreignoit point le mot de voix à cet air modifié par les fibres tendineuses de la glotte & par les autres parties du larynx, la Cigale auroit une voix, & l'organe de cette voix nous paroîtroit presque aussi admirable que celui de la voix des Quadrupedes & des Oiseaux. Ne résistons point à la tentation de descendre dans un détail si propre à nous convaincre que les plus petites Productions de la Nature sont l'ouvrage de cette INTELLIGENCE ADORABLE qui s'est peinte dans le petit comme dans le grand.

LA Cigale est une espèce de *Ventriloque* : c'est dans son ventre qu'est placé l'organe de sa voix (3). Le Mâle seul fait chanter ; la Femelle est muette, & apparemment que le chant du Mâle ne lui déplaît pas. Sur le ventre de ce dernier sont deux plaques écailleuses, à-peu-près circulaires, attachées d'un côté par des

icularités anatomiques sur la structure si remarquable de l'organe de la voix dans l'Homme, dans quelques Quadrupedes & dans quelques Oiseaux.

(3) † C'est à Mr. de REAUMUR que nous sommes redevables des curieux détails que j'exposois ici d'après lui sur l'instrument vocal de la Cigale.

ligamens & mobiles de l'autre. Elles peuvent être soulevées, & pour qu'elles ne le soient jamais trop, elles sont retenues par deux petites chevilles. Si l'on enlève ces plaques, l'on sera frappé de l'appareil qu'elles recouvrent, & l'on ne pourra s'empêcher d'y reconnoître un but déterminé, un but analogue à celui que nous découvrons si clairement dans un larynx ou dans une glotte. L'on voit d'abord une grande cavité agréablement rebordée dans son contour supérieur, & partagée en deux loges par une pièce triangulaire. Au fond de chaque loge est une espèce de miroir, du plus beau poli, & qui regarde obliquement, présente toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Il semble que ce soient deux fenêtres vitrées par lesquelles on peut voir dans l'intérieur de l'Animal. Mais ces fenêtres ont chacune un volet, qui les couvre ordinairement, & ce volet est une de ces plaques écailleuses dont j'ai parlé. Au-dessous de chaque volet, est un petit chevalet qui soutient le volet, & l'empêche de s'abaisser trop dans la cavité.

VOILA déjà bien des pièces employées à faire chanter une Cigale, & pourtant ce ne sont encore là que les dehors d'un organe dont nous allons entrevoir l'intérieur & les pièces vraiment essentielles. Outre les loges garnies de miroirs, il

y a dans la grande cavité deux petits réduits ; tapissés d'une membrane très-élastique, fillonnée régulièrement, & destinée à faire les fonctions de la peau des timbales. C'est ce qui a fait nommer ces réduits les timbales de la Cigale. Si l'on passe une plume sur la peau de ces timbales, l'on fera chanter la Cigale, & cela arrivera dans une Cigale morte depuis long-temps, comme dans une Cigale vivante. Les fillons ou les plis réguliers de la membrane élastique sont autant de petits instrumens sonores qui ont chacun leur son propre. L'air ébranlé & modifié par ces instrumens, va résonner dans les loges, où il est encore modifié par les différentes pieces qu'elles renferment, comme il est modifié dans les Quadrupedes & dans l'Homme par les cavités de la bouche & du nez. Deux grands muscles, formés de la réunion d'un nombre prodigieux de fibres droites, sont chargés de mettre en jeu les fillons sonores, & telle est la cause immédiate d'un cri qui nous paroît si ennuyeux. Nous nous étonnons que la Nature se soit mise en de si grands frais pour le produire; elle s'est mise en plus grands frais encore pour opérer le braiement de l'Ane; & dans l'un & dans l'autre, elle n'a pas dû, je pense, consulter notre oreille. Mais l'organe de la voix suppose un organe relatif à celui de l'ouïe : la Cigale

auroit-elle donc des oreilles ? Le Mâle flatteroit-il agréablement celles de la Femelle ? ou se plaindroit-il lui-même à son chant ou au moins à l'exercice qu'il exige ? Nous ne saurions rien dire de positif là-dessus. Il n'est pas facile de découvrir dans les Insectes le siége de l'ouïe. Tous n'en sont pas sans doute dépourvus. Le Lézard & la Grenouille ont des oreilles, & ils sont bien voisins des Insectes. Les organes semblables ou analogues ont été si diversifiés dans le Regne animal, qu'il ne seroit pas étrange que nous eussions vu cent fois les oreilles des Insectes, sans avoir pu les reconnoître (4). D'ailleurs n'oublions point que la Nature fait souvent servir le même instrument à plusieurs

(4) †† Le Lézard, le Caméléon & la Tortue viennent à l'appui de la réflexion que je faisois ici. On avoit cru que le Lézard & le Caméléon étoient privés de l'organe de l'ouïe, parce qu'on ne le découvroit point sur leur extérieur. On ne savoit pas, que pour le découvrir, il falloit ouvrir la bouche au petit Quadrupède. On apperçoit alors le conduit auditif, situé vers l'extrémité des mâchoires. Le son ne peut donc parvenir à l'organe principal de l'ouïe de ces Animaux que par la bouche ou par les narines. On observe une singularité analogue dans la Tortue : elle n'a point d'oreille externe : l'endroit de la tête qui correspond à l'organe de l'ouïe est recouvert d'une peau écailleuse comme le reste du corps ; mais si on presse un peu la peau à cet endroit, on y sentira une sorte d'enfoncement qui indiquera la cavité qu'elle recouvre.

fins. La langue des Moules ne leur sert - elle pas à la fois de bras , de jambes & de filiere (5) ?

LES Animaux qui naissent & vivent en société, qui travaillent comme de concert aux mêmes ouvrages, sont ceux auxquels un langage sembloit être le plus nécessaire. En effet, appelés à ne former qu'une même Famille, à se soulager mutuellement dans leurs besoins, à s'entr'aider dans leurs travaux, quel moyen plus convenable que celui - là pour répondre à cette destination? Aussi a - t - on observé chez ces Animaux, des particularités qui paroissent prouver qu'ils s'entendent. Nous avons vu (6) les Marmottes en sentinelle donner à leurs Compagnes, par un coup de sifflet, le signal de la fuite. Les Castors ont un signal analogue : ils frappent sur l'eau un grand coup de leur queue, & chacun est averti de pourvoir à sa sûreté. Il y a mille traits de ce genre, qu'il seroit long & inutile d'indiquer. Mais en conclurons - nous que les ouvrages que ces Animaux construisent en commun sont dirigés de même par un langage qui leur est particulier? Il me semble qu'il n'est pas

(5) Chap. XIII & XXI de cette Partie.

(6) Chap. XXVI de cette Partie.

besoin de recourir ici à un pareil moyen. Une comparaison éclaircira ma pensée.

CINQUANTE Architectes sont rassemblés dans le même lieu pour travailler à la construction d'un édifice. Ils ne doivent point se parler ; tous sont muets de naissance ; mais tous ont sous leurs yeux un plan de l'édifice , & ont reçu les mêmes dispositions & les mêmes instrumens pour l'exécuter. Tous sont doués des mêmes talens & de la même mesure d'intelligence. Les mêmes idées qui sont dans la tête de l'un , se trouvent pareillement dans la tête de l'autre. Ainsi tous jugent & agissent uniformément dans chaque cas particulier , & toujours dans un rapport déterminé à ce cas. Les matériaux que les uns ont amassés , les autres les mettent en œuvre. Ce que le premier a commencé , le second le suit , un troisième l'acheve , un quatrième le perfectionne. Nulle contradiction , nulle diversité dans les sentimens & dans la façon d'agir , nulle confusion , parce que les idées , les volontés & les moyens sont précisément les mêmes chez tous. Ceci nous représenteroit - il ce qui se passe dans les Républiques des Fourmis , des Abeilles , des Castors , &c. ?

QUOI qu'il en soit , on ne sauroit disconvenir

que les Bêtes n'aient un langage naturel : cent & cent observations concourent à l'établir. Non-seulement elles donnent à connoître ce qu'elles éprouvent ; mais nous parvenons encore à les diriger à notre gré , par le seul secours de la voix. Certains sons qui ont plusieurs fois frappé leurs oreilles , & qui les ont toujours frappées dans des circonstances propres à faire sur le cerveau une forte impression , s'y gravent profondément ; enforte qu'à l'ouïe de ces mêmes sons , l'idée de la chose ou de l'acte qui y a été attaché , se réveille à l'instant , &c. La maniere dont on dresse les Animaux domestiques , & celle dont on apprivoise les Animaux sauvages , en fournissent des exemples sans nombre.

LE Vulgaire croit qu'on enseigne aux Bêtes à parler : il ne fait pas que parler , c'est lier ses idées à des signes arbitraires qui les représentent. Les phrases que le Perroquet répète avec tant de précision , ne prouvent point qu'il ait les idées attachées aux mots qu'il prononce : il pourroit prononcer aussi-bien les termes des Sciences les plus abstraites. Qui ne voit que c'est ici un jeu purement automatique ? Si l'on est parvenu à enseigner à quelques Animaux domestiques à distinguer les caractères de l'alphabet , à les lier , à en composer des mots , à mélanger les cou-

leurs & les assortir, &c., &c., tous ces faits & cent autres de même genre, qui étonnent le Vulgaire, prouvent simplement que le cerveau des Animaux est capable de former des associations d'idées sensibles (7).

(7) †† On montrait à Paris en 1760 un Serin âgé de quatre ans, qui assortissoit toutes les nuances des étoffes brochées qu'on lui présentoit, qui formoit de caracteres séparés tous les mots qu'on lui demandoit, indiquoit par des chiffres l'heure marquée à une montre, sans même oublier les minutes, & qui enfin, exécutoit avec autant de facilité que de promptitude différentes opérations arithmétiques. Le Maître de ce Serin merveilleux avoit passé plus de trois ans à perfectionner ses talens & son éducation.

La facilité du Perroquet à imiter la parole, suppose bien de l'analogie entre ses organes auditifs & vocaux & ceux de l'Homme. Il imite avec la même précision tous les bruits qu'il entend, le mianlement du Chat, l'aboiement du Chien, les cris des Oiseaux, ceux des Enfans, &c. Mais on fait que le Perroquet n'est pas le seul Oiseau qui soit doné du talent dont il s'agit : la Pie, le Merle, le Geai, le Sanfonnet, &c. apprennent aussi à parler. La langue de tous ces Oiseaux est épaisse & arrondie à-peu-près comme celle du Perroquet.

Il est même un Quadrupede qui peut apprendre à parler : on lit dans l'Histoire de l'Académie des Sciences de Paris, des détails curieux sur un Chien qui avoit appris à prononcer une trentaine de mots allemands ; mais qui ne parloit qu'après que son Maître avoit parlé ; en sorte qu'il sembloit ne faire que répéter les mots que celui-ci lui faisoit entendre. Cette répétition paroissoit même coûter beaucoup au Chien, & il ne l'exécutoit que par force ou malgré lui.

Je reviendrai encore à le dire, car il faut bien que j'y revienne, puisqu'on s'y trompe si facilement : tous ces faits &

LA chose est de l'évidence la plus parfaite : en imprimant la mot de DIEU, l'Animal peut-il avoir les idées que ce mot réveille dans la tête d'un Imprimeur ? Les Bêtes n'ont & ne peuvent avoir que des idées particulieres ou purement sensibles. Il leur est impossible de s'élever à nos idées universelles ; c'est qu'elles ne sont point douées de la parole. Elles ne généralisent point leurs idées ; elles ne forment point des abstractions intellectuelles. Le sujet se confond pour elles avec ses attributs, ou plutôt il n'est

bien d'autres de même genre & de genres différens, prouvent seulement que le cerveau des Animaux peut, comme le nôtre, former des associations d'idées purement sensibles. Plus ces associations sont nombreuses & variées, & plus les actions qui leur correspondent & qui les représentent paroissent merveilleuses. L'imagination du Spectateur échauffée par le merveilleux & la nouveauté des faits, a bientôt transformé l'Animal en Être intelligent. Cette capacité physique d'associer des idées sensibles de divers genres, permet à l'Animal de lier les perceptions auditives ou visuelles des mots ou des nombres à celles des caracteres ou des chiffres qui les représentent, &c. Sa mémoire retient fidelement une suite de sons, & la correspondance secreete qui est entre l'organe de l'ouïe & celui de la voix, le met en état de répéter ces sons. Tout ceci est bien plus mécanique qu'on ne le pense communément. Mais on se presse d'admirer, & l'admiration qui n'est pas éclairée commet ici bien des méprises. Il y a, sans doute, beaucoup à admirer dans ce jeu mécanique que nous ne faisons encore qu'entrevoir ; mais cette sorte d'admiration n'appartient qu'au Philosophe, parce qu'elle est très-raisonnée.

point

point pour elles de fujet ni d'attribut. Les Etres ne leur font connus que par quelques qualités fenfibles. Toutes leurs comparaiſons, tous leurs jugemens reposent immédiatement ſur ces qualités.

LES BÊTES ne raifonnent donc point, à parler exactement : elles n'ont point nos idées moyennes, parce qu'elles n'ont point nos ſignes (8). Lors donc qu'elles paroiffent raifonner, elles ne font que comparer ou ſe rappeler certaines idées fenfibles, d'où réfultent tel ou tel mouvement, telle ou telle action. Plus les idées comparées ou rappellées ſeront nombreuses, variées, & plus les Bêtes paroîtront raifonner. Ce ne ſera pourtant jamais qu'une apparence qui ne trompera point ceux qui auront aſſez de philoſophie dans l'Éſprit pour analyſer ce mouvement ou cette action & remonter au principe (9).

(8) †† Le Lecteur voudra bien conſulter ici la Note 2 du Chap. I de la Part. XI : ceci exige quelqu'attention pour être bien faiſi.

(9) Il y a des actions des Animaux qui affectent un air de prudence ou de réflexion, qui ſéduiroit le Philoſophe lui-même, ſ'il pouvoit oublier un inſtant que la Brute, bornée aux pures ſenſations, ne ſauroit s'élever au rang des Êtres intelligens. Le Secrétaire ou le Meſſager, Oiſeau ſingulier qui ſemble tenir à la fois de l'Oiſeau de proie & de l'Oiſeau de rivage, s'y prend

DONNEZ aux Castors l'usage de la parole ; pensez-vous qu'ils s'en tiendroient éternellement

d'une maniere bien remarquable pour se rendre maître des Serpens dont il fait sa pâture. D'abord il étourdit à coup d'ailes le redoutable Reptile ; il le saisit ensuite par la queue , l'éleve en l'air , le laisse retomber d'une assez grande hauteur , & ne cesse de répéter cette manœuvre qu'il ne lui ait ôté la vie.

J'ai vu un Perroquet vert qui , lorsqu'on lui présentoit un morceau de pain fort sec, le faisoit avec ses doigts & alloit le tremper à plusieurs reprises dans l'eau de son auget pour le ramollir.

J'ai chez moi depuis plus de quatre ans un Maki femelle, de l'Espece des *Mongous*, dont j'ai eu occasion bien des fois d'admirer l'instinct. Chaque Hiver ce petit Quadrumane est sujet à un resserrement qui paroît l'affecter douloureusement. La première fois qu'on s'en apperçut, on s'avisâ de lui administrer des lavemens, qui le soulagerent d'abord & le guérèrent peu-à-peu. Dès-lors il n'a jamais éprouvé de resserrement, qu'il n'ait présenté son derriere à la Personne qui faisoit auprès de lui la fonction d'Apothicaire. Il se mettoit en posture de la maniere la plus plaisante, s'élevoit beaucoup sur ses jambes de derriere, relevoit sa queue & la tenoit fort droite, comme pour faciliter l'opération. Dans tout autre temps il ne souffroit point qu'on lui donnât des lavemens, & fuyoit à l'approche de la seringue.

Cet intéressant Animal, fort privé, fort doux & même assez propre, se plaît à coucher avec son Apothicaire ; il se tapit contre lui ou se cramponne à sa cuisse ou à sa jambe, & demeure tranquille toute la nuit. Il ne fait point ses ordures dans le lit, & en fort lorsqu'il veut satisfaire à ses besoins. Il leche à plusieurs reprises & avec une vivacité qu'on diroit tenir de la reconnaissance, la main qui l'a gratté ou qui l'a caressé : il aime surtout à lécher le visage & le col de son Médecin, quand il est cramponné à son épaule. Sa langue paroît d'abord un peu rude comme celle du Chat ; mais la salive qui l'humecte bientôt, la

à leur grossiere architecture? Doués alors de la faculté de généraliser leurs modeles, ils diversi-

fait paroître fort douce. Souvent il continue long-temps cette forte de careffe, & jamais il ne fait rougir la peau, ni jamais il ne finit par mordre cruellement, comme Mr. de BUFFON le raconte d'un Maki de même Espece, qu'il avoit nourri pendant plusieurs années. Mon Maki est un Animal très-innocent, très-fociable, & qui ne montre de l'humeur que lorsqu'on le contraire. Il est seulement assez opiniâtre, & ne cede pas facilement aux corrections qu'on lui inflige. Ses petites volontés sont toujours très-décidées, & il ne renonce que difficilement à ce qu'il appete. Quand il s'ennuie ou qu'il est seul, il fait entendre, comme le Maki de Mr. de BUFFON, un long croassement, fort semblable à celui de la Grenouille: il le fait entendre encore quand on parle trop haut ou qu'on rit avec éclat. Il se repose volontiers & souvent de préférence sur la cuisse ou le bras des Personnes qui l'accueillent; il s'y établit & y demeure pour l'ordinaire jusqu'à ce qu'on l'en chasse. Mais cet Animal si doux & si accueillant envers les Êtres de notre Espece, est de la plus grande cruauté envers les petits Oiseaux. Il est très-adroit à les attraper, & dès qu'il les a faisis, il leur ouvre le crâne & en mange la cervelle. Il est d'ailleurs de la plus grande sobriété; un petit morceau de volaille cuite, ou un petit morceau de biscuit lui suffit pour toute la journée. Il redoute beaucoup le froid & se délecte à se chauffer. Il offre alors un petit spectacle très-attachant: il se dresse sur ses pieds, s'assied comme un Enfant sur son derriere; étend ses bras, présente sa poitrine & son ventre au feu, en même temps qu'il porte la tête à droite & à gauche pour regarder les assistans. Je ne saurois dire combien il a de graces dans cette attitude.

Ce Maki, de couleur brune, a le poil court, foyeux & frisé. Il est plus petit qu'une Fonine, avec laquelle il a quelque ressemblance. Ses yeux sont gros, prééminens & de couleur jaune. Il a du blanc sur les joues & une bande noire sur le devant

seroient autant leurs manœuvres que leurs organes pourroient le permettre. Leur attention se déployant avec une nouvelle force, leur feroit découvrir des choses qui échappent à la portée actuelle de leur connoissance. Ces découvertes en ameneroient d'autres, celles-ci d'autres encore, & au bout d'un certain nombre de générations, les Castors seroient sur les pas de nos Architectes (10).

de la tête. Son museau, qui est de même couleur que cette bande, est assez pointu. Il s'amuse souvent à ronger le bout de sa queue; & c'est ici un autre trait de ressemblance de ce Maki avec celui de Mr. de BUFFON. On fait, au reste, que les Makis sont originaires de Madagascar.

(10) †† Je me suis assez expliqué sur l'industrie des Castors dans le Chapitre XXX de la Partie XI, auquel je renvoie le Lecteur. Il voudra bien consulter encore la Note 2 du même Chapitre.

En nous entretenant si agréablement des facultés, des prérogatives & de la domination des Habitans de l'air, leur éloquent Historien me paroît s'être trop prévenu en leur faveur, & je m'étonne que sa prédilection pour eux l'ait porté à les placer immédiatement après l'Homme dans l'échelle des Êtres vivans. Mais il faut l'entendre lui-même dans son intéressant Discours sur les Perroquets. „ Le coup-d'œil, dit-il, que nous venons de
 „ jeter rapidement sur les facultés des Oiseaux, suffit pour
 „ nous démontrer que dans la chaîne du grand ordre des Êtres,
 „ ils doivent être après l'Homme placés au premier rang. La
 „ Nature a rassemblé, concentré dans le petit volume de leur
 „ corps, plus de forces qu'elle n'en a départi aux grandes masses
 „ des Animaux les plus puissans; elle leur a donné plus de
 „ légèreté sans rien ôter à la solidité de leur organisation; elle

MAIS, ce n'est pas ici le lieu d'approfondir ce sujet de métaphysique, & de montrer comment

leur a cédé un empire plus étendu sur les Habitans de l'air, de la terre & des eaux. . . . Si nous ajoutons à toutes ces prééminences de force & de vitesse, celles qui rapprochent les Oiseaux de la nature de l'Homme, la marche à deux pieds, l'imitation de la parole, la mémoire musicale, nous les verrons plus près de nous que leur forme extérieure ne paroît l'indiquer; en même temps que par la prérogative unique de l'attribut des ailes & par la prééminence du vol sur la course, nous reconnoissons leur supériorité sur tous les Animaux terrestres".

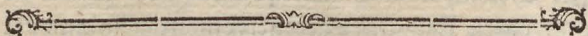
Ailleurs Mr. de BUFFON assignoit la première place à l'Éléphant, & l'ôtoit au Singe. (Part. IV, Chap. III, Note 1.) Ici, ce sont les Oiseaux qu'il place au premier rang ou immédiatement après l'Homme. Mais, si lorsque l'on compare entr'eux des Êtres mixtes ou des Êtres formés de la réunion de deux substances différentes, on doit avoir égard à la fois aux rapports ou aux ressemblances qui naissent des attributs réunis des deux substances, ne fera-t-on pas dans l'obligation philosophique de placer au premier rang l'Être qui, par sa forme extérieure & intérieure, par ses mœurs, par ses inclinations, par ses talens, par sa perfectibilité enfin, se rapproche le plus du premier des Êtres terrestres? Or, combien l'Orang-outang est-il plus près de l'Homme à tous ces égards, que l'Aigle ou le Perroquet! Il est vrai que l'Orang-outang ne parle pas, ou plutôt ne jase pas comme le Perroquet: & pourtant son instrument vocal est incomparablement plus parfait que celui de l'Oiseau, puisqu'il est parfaitement semblable à celui de l'Homme. Seroit-il donc impossible d'enseigner à un jeune Orang-outang à parler? On a bien fait parler le Chien, (Note 7) dont l'instrument vocal paroît beaucoup moins propre à se ployer à ce genre d'exercice. Qui ne voit d'ailleurs, qu'on ne doit pas faire entrer ici en considération la force respective du corps, la légèreté jointe

la parole perfectionne toutes nos facultés. Il me suffit d'avoir indiqué la principale source des méprises que l'on commet si généralement sur les opérations des Bêtes.

LA méprise est bien plus grande encore, lorsqu'on leur prête toutes nos vues & toute notre prévoyance. Je ne dissimulerai point néanmoins qu'il est en ce genre des faits qui étonnent, qui s'emparent violemment de notre admiration, & qui séduiroient le Philosophe lui-même, s'il n'étoit continuellement sur ses gardes.

à la solidité de l'organisation, la puissance de voler, la rapidité de la course, &c. car si l'on avoit égard aux qualités de ce genre, il se trouveroit que l'Oiseau devoit être placé au-dessus de l'Homme même. Un seul trait d'intelligence dit plus que toutes ces prérogatives physiques de l'Oiseau. Quand l'Ame du Perroquet auroit la même capacité de connoître & d'agir que celle de l'Orang-outang, il suffiroit que les membres du Perroquet fussent dans l'impossibilité absolue d'exécuter ces actions presque humaines que l'Orang-outang exécute si bien, pour que l'Oiseau ne pût obtenir la première place après l'Homme. Tout harmonise essentiellement dans l'Être mixte : l'Ame & le Corps y sont entr'eux dans un rapport qui correspond exactement au rôle que l'Être étoit appelé à jouer sur le grand Théâtre du Monde. Il me paroît donc que nous ne saurions mieux juger de la prééminence d'un Être mixte, que par le nombre, la diversité & l'espece des rapports qu'il soutient avec l'Homme, le plus parfait de tous les Êtres mixtes. Mais, encore une fois, c'est l'ensemble de tous les rapports connus, soit anatomiques, soit psychologiques, qu'il faut saisir, comparer & apprécier.

J'en ai déjà raconté plusieurs : je vais en rassembler d'autres , qui ne frapperont pas moins , & qui manqueroient à mon ouvrage si je les omettois.



CHAPITRE XXXIV.

La Chenille qui se construit une coque en nasse de Poisson.

Irrégularités dans le travail des Insectes. Réflexions à ce sujet.

DANS le Chapitre IV de cette Partie , nous avons pris une idée de la construction des coques des Chenilles , & des variétés les plus remarquables de cette construction chez différentes Especes. Il s'en faut beaucoup que nous ayons épuisé cet agréable sujet ; nous ne devons pas même entreprendre de le faire ; mais nous pouvons y revenir avec plaisir.

UNE grande Chenille (1) qui se fait aisément

(1) †† On trouve cette Chenille en Été sur le Poirier & le Prunier. Elle n'est pas moins remarquable par sa grandeur & sa grosseur , que par les tubercules brillans dont ses anneaux sont ornés. J'ai eu bien des occasions de la fuivre dans son ingé-

remarquer par des boutons ou tubercules, semblables à de petites turquoises, dont les anneaux sont ornés, se construit une grosse coque de pure soie fort lustrée & très-épaisse. Cette coque enrichiroit nos Fabriques, si l'on favoit en tirer parti. Examinez attentivement celle que j'ai renfermée dans cette boîte. Un de ses bouts est arrondi; l'autre se termine en pointe. Fixez vos regards sur celui-ci: il est ouvert. Comment l'Insecte, dans son état d'inaction, est-il à l'abri des insultes des petits Animaux voraces, tandis qu'il demeure dans une coque ouverte à tout venant? Il est appelé à y passer ordinairement neuf à dix mois, & quelquefois il arrive par des circonstances particulières, à nous inconnues, qu'il y passe plusieurs années.

Vous reprochez déjà à la Chenille sa négligence, & vous demandez pourquoi elle n'a pas la précaution de fermer exactement sa coque;

pieux travail, & j'ai exposé ailleurs fort en détail l'art avec lequel elle construit sa double nasse. Sa manière de la filer ne ressemble point à celle dont elle file le reste de la coque. Elle s'y renferme en Août & se transforme en Mai en cette belle & grande Espece de Papillon de nuit, qui a reçu le nom de *Papillon-paon*, parce que ses ailes sont parées de taches colorées en forme d'yeux, qui imitent celles qui brillent sur la queue du Paon. Il n'est point dans nos Contrées de Papillon dont les ailes soient aussi amples.

comme le Ver-à-soie & tant d'autres Chenilles? Suspendez un moment vos reproches : le Papillon dans lequel cette Chenille se transforme n'a aucun instrument pour rompre ou couper les fils de la coque & pour s'y frayer une issue. Il resteroit donc toute sa vie prisonnier dans cette coque que vous voudriez qui fût si bien close. La Chenille la laisse donc ouverte ; mais elle fait en même temps en interdire l'entrée à tout Insecte vorace.

ELLE y pratique une espece de nasse de Poisson : les fils qui composent cette nasse sont beaucoup plus forts que ceux du reste de la coque : ils ont de la roideur, & sont comme *guipés* ou frangés. Tous sont couchés & dirigés dans le même sens, & se terminent à l'ouverture. La nasse ou l'entonnoir qu'ils forment par leur assemblage, a son embouchure tournée du côté de l'intérieur de la coque.

OUVRONS cette coque avec des ciseaux : vous voyez distinctement tout l'artifice de la petite nasse. Vos reproches se changent maintenant en éloges, & vous admirez l'adresse de la Chenille. La nasse se présente au Papillon qui veut sortir, comme nos nasses se présentent aux Poissons qui veulent y entrer ; par conséquent, elle

se présente aux Insectes voraces , comme nos nasses , aux Poissons qui tentent d'en fortir.

JE ne vous ai pas montré encore tout l'art de la Chenille. Une seule nasse ne suffiroit pas sans doute : il pourroit se trouver des Insectes qui s'y introduiroient , & qui dévoreroient la Chrysalide. Notre Chenille pratique donc une seconde nasse au - dessous ou dans l'intérieur de la premiere , & les fils de cette seconde nasse sont encore plus ferrés que ceux de la nasse extérieure.

OBSERVEZ , je vous prie , avec quelle précision les deux nasses sont emboîtées l'une dans l'autre : vous vous écriez , qui pourroit méconnoître ici une fin déterminée ! Ne vous y méprenez pas : ce n'est point la Chenille qui s'est proposé cette fin ; c'est l'AUTEUR de la Chenille. Analysez un peu toutes les connoissances & tous les raisonnemens que cette fin supposeroit dans la Chenille , & vous reconnoîtrez bientôt , qu'elle n'est qu'un instrument aveugle , qui exécute mécaniquement un travail nécessaire à la conservation de l'Individu.

CET instrument peut se déranger dans ses opérations , comme toute autre machine : il peut

même se déranger davantage , parce qu'il est moins simple , & qu'il n'est pas une pure machine. Aussi a-t-on vu une coque d'une Chenille de cette Espece , qui étoit toute ronde , bien close de toutes parts , sans nasses , & dont il ne sortit point de Papillon (2).

ON observe de pareils dérangemens dans le travail de divers Insectes , & en particulier dans celui des Abeilles (3). Ce ne sont pas proba-

(2) †† La grosse coque que se file notre grande Chenille à tubercules , est toujours de couleur brune : la coque toute ronde dont je parlois ici & que j'envoyai à Mr. de REAUMUR , étoit d'un beau blanc très-argenté , & un peu moins grosse que les coques ordinaires.

(3) †† Les variétés & les irrégularités que l'œil attentif de l'Observateur découvre dans le travail des Abeilles sont presque innombrables , & il en est de bien des genres. Je n'ai jamais manqué de donner beaucoup d'attention à ces sortes d'anomalies depuis environ quarante ans que j'observe ces Mouches industrieuses : c'est que rien n'est plus propre que de telles anomalies à persuader que les Bêtes ne sont pas de pures Machines. Il m'est arrivé de renfermer successivement bien des essaims dans la même ruche vitrée , & je puis assurer que je n'ai jamais vu deux essaims conduire leur travail précisément de la même manière , soit à l'égard de l'emplacement des gâteaux , soit à l'égard de leurs directions respectives , soit enfin relativement à leur figure ou à leurs proportions.

On n'observe pas moins d'anomalies dans la forme & dans les dimensions des cellules. J'en ai vu dont l'ouverture étoit elliptique ; dans d'autres elle étoit à-peu-près circulaire , & dans les

blement des méprises de l'Animal, comme on le pense communément. Des méprises supposent la possibilité d'un choix, & les Animaux choisissent-ils à parler philosophiquement? N'est-il pas plus vraisemblable, que le jeu des organes, troublé ou modifié plus ou moins par des circonstances particulières, produit ces irrè-

gularités, comme dans les autres, cette ouverture ne retenoit aucun vestige de la figure hexagone. Le fond des cellules ne m'a pas offert des irrégularités moins remarquables : assez souvent j'ai reconnu qu'au lieu d'être formé, comme à l'ordinaire, de trois petites pièces en losange, égales & semblables, il étoit formé de quatre, cinq ou six pièces, de figure plus ou moins irrégulière, mais qui se rapprochoit plus de la quadrilatère que de toute autre. Je renvoie ici pour plus d'éclaircissement à la Note I du Chap. XXVI de la Part. XI, & à la Note II du Chap. XXVII de la même Partie.

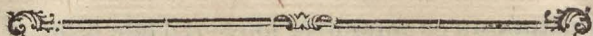
Les dimensions des cellules communes m'ont paru varier plus encore que leur ouverture & leur fond. A l'ordinaire, la profondeur de ces cellules est d'environ cinq lignes; & j'en ai observé fréquemment dont la profondeur étoit de dix-huit à vingt lignes. Ces cellules, si démesurément profondes, rampent toujours par un de leurs côtés sur le verre de la ruche, & ne servent jamais qu'à contenir du miel. Il en est qui sont plus ou moins inclinées à l'horizon; au lieu que les cellules ordinaires lui sont parallèles ou à-peu-près. Enfin on rencontre souvent des cellules qui, loin d'être des tubes droits, sont, au contraire, des tubes courbés en divers sens.

Je passe sous silence bien d'autres anomalies dont il ne me seroit pas possible de donner une idée un peu nette sans le secours de figures : mais j'en ai bien dit assez pour déromper ceux qui pourroient croire que le travail des Abeilles est toujours régulier & uniforme.

gularités qu'on interprete souvent d'une maniere trop favorable à la liberté de l'Insecte? Il est vrai, qu'il résulte quelquefois de ces irrégularités des avantages réels dont l'Insecte profite; mais ces avantages il ne les a ni prévus ni cherchés: ils étoient des exceptions d'un système physique, lié à d'autres systèmes physiques, par l'AUTEUR de l'enchaînement universel, qui a vu de toute éternité les écarts de la Chenille ou de l'Abeille, comme IL a vu ceux des Corps célestes (4).

(4) †† Le grand Insectologiste, Mr. de GEER, parle de coques de Chenilles qui avoient la consistance du parchemin, & dont la construction offroit une particularité bien remarquable. Le bout antérieur étoit façonné de maniere qu'en le pressant un peu avec sa tête, le Papillon pouvoit le détacher facilement du reste de la coque, & se mettre ainsi en liberté. On voyoit alors une sorte de couvercle ou de calotte qui abandonnoit le corps de la coque. Une petite adresse de la Fileuse avoit rendu cette séparation facile: elle n'avoit lié les bords de la calotte à ceux de la coque que par des fils aisés à rompre; tandis que par-tout ailleurs elle avoit donné à l'ouvrage une grande solidité.





C H A P I T R E X X X V .

La Chenille rouleuse qui se construit une coque en grain d'avoine.

N O U S avons fort admiré la mécanique ingénieuse & presque savante au moyen de laquelle diverses Chenilles roulent les feuilles des Arbres (1). Nous nous sommes assez arrêtés à considérer leurs différentes manœuvres, soit lorsqu'elles font prendre à la feuille la forme d'un tuyau, soit lorsqu'elles lui donnent celle d'un cornet, posé sur sa base comme une pyramide.

VOYEZ ces feuilles de Frêne roulées ainsi en cornet : elles sont habitées par une petite Chenille, qui s'y est construit une coque de pure soie, assez semblable à un grain d'avoine. Nous ne saurions observer cette coque sans ouvrir le cornet : ouvrons - le avec précaution : la coque est logée au centre. Vous appercevez de petites cannelures sur son extérieur : elles ne sont pas ce qui mérite le plus votre attention.

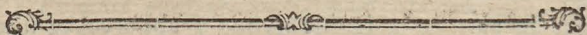
REMARQUEZ sur - tout comment cette jolie coque est suspendue au milieu du cornet, à l'aide

(1) Chap. VII de cette Partie.

d'un fil ou d'un petit axe de soie, dont une des extrémités tient au sommet du cône, & l'autre à sa base ou au plat de la feuille. Regardez de fort près l'endroit où le fil s'attache sur le plat de la feuille : vous y appercevez une petite piece exactement circulaire, noyée dans l'épaisseur de la feuille, & qui vous paroît cacher quelque dessein secret. Vous la retrouverez dans bien des cornets ; mais il arrivera souvent que vous verrez à la place un petit trou rond, bien terminé, & qui semblera avoir été fait par un emporte-piece.

LA piece circulaire est l'ouvrage de la Chenille : elle a rongé adroitement la feuille à cet endroit ; elle en a coupé circulairement une petite portion, qu'elle a eu grand soin de laisser en place. Vous commencez à démêler le but de ce travail : il tend à ménager une issue secrète au Papillon, en même temps qu'il interdira l'entrée du cornet aux Insectes malfaisans. Notre industrieuse Chenille pratique donc une petite porte à sa cellule. Cette porte ne doit s'ouvrir qu'après la dernière métamorphose : ses contours s'engrenant dans la feuille, elle y demeure comme encadrée. Au sortir de la coque, le Papillon descend le long du fil qui la tient suspendue ; il en suit la direction, arrive à la porte, & la fait

fauter en la pouffant avec fa tête. Ces cornets que vous voyez percés, ont été abandonnés par les Papillons.



C H A P I T R E X X X V I.

Procédés analogues de quelques autres Insectes.

NO S grains font fujets à être mangés par une très-petite Chenille qui se loge dans leur intérieur & s'y métamorphose. L'enveloppe du grain est une forte de boîte bien close que la Chenille tapisse de soie. Mais le Papillon n'a point d'instrument pour percer cette boîte, & il y demeureroit captif, si la Chenille n'avoit été instruite à lui préparer une sortie. Elle s'y prend comme la rouleuse du Frêne : avec ses dents, elle taille dans l'enveloppe du grain une petite piece ronde, qu'elle se donne bien de garde d'en détacher entièrement. Le Papillon n'a qu'à pouffer cette piece pour se mettre en liberté (1).

(1) †† On n'imagine pas tous les ravages que cette très-petite Chenille peut faire dans nos greniers : elle peut convertir en des tas de son les plus grands amas de grains. Ses dévastations ne l'ont rendue que trop fameuse en France : pendant plus de trente ans elle n'a cessé de défoler deux cents Paroisses de l'Angoumois. Elle avoit été très-bien observée par Mr. de

AU centre de la tête du Chardon à bonnetier, est une grande cavité oblongue, habitée ordi-

REAUMUR ; mais Mr. DUHAMEL, appelé par le Gouvernement à se transporter dans l'Angoumois pour y approfondir davantage l'histoire de cet Insecte devenu si redoutable, nous en a donné un Traité aussi utile que curieux, & dont je détacherai les particularités les plus dignes de l'attention de mon Lecteur.

Notre petite Chenille des grains n'a guere que deux lignes & demie de longueur. Elle est rase, blanchâtre, & a seize jambes. Sa partie antérieure, beaucoup plus renflée qu'elle ne l'est ordinairement dans les Chenilles, offre une petite singularité assez remarquable ; ce sont deux cornes en maniere d'antennes, placées l'une à droite, l'autre à gauche.

Le Papillon ne pond pas ses œufs un à un, comme les autres Papillons : il les pond par paquets de soixante, quatre-vingts ou nonante œufs. Ils semblent dardés hors du corps du Papillon, & à chaque jet, il en sort trois, quatre ou six à la fois. Ils sont enduits d'une humeur visqueuse qui les colle au grain sur lequel ils sont déposés. Ils sont oblongs, striés & chagrinés, & leur petiteesse est telle, qu'ils passent par le trou que la plus fine aiguille a fait dans une feuille de papier. Le plus souvent le Papillon les colle à la base du grain ou près de son support. Les Chenilles en éclosent au bout de cinq à six jours. On peut juger de leur extrême petiteesse par celle des œufs. Elles sont rouges à leur naissance, & blanchissent bientôt. A peine sont-elles écloses, qu'elles s'efforcent de pénétrer dans l'intérieur du grain : elles y parviennent en le perçant près de sa rainure. On ne trouve jamais ou presque jamais qu'une seule Chenille dans chaque grain, sans qu'on sache précisément comment celle qui s'y est introduite en défend la possession contre tant d'autres qui pourroient également y pénétrer : (Chap. VI, Note 1.) mais il y a bien lieu de présumer qu'il en est de cette petite Chenille comme de celle qui vit dans l'intérieur de la tête du Chardon à bonnetier. (*Ibid.* Note 2.)

nairement par une petite Chenille, qui s'y fait une sorte de coque où elle se transforme. L'é-

Un grain de bled qui renferme une Chenille parvenue à son parfait accroissement, ne differe point à l'extérieur d'un grain sain. La Chenille qui en a consumé toute la substance farineuse, a su en ménager l'écorce ou l'enveloppe. Et comme le Papillon n'a aucun instrument pour percer cette écorce, la Chenille y pratique une sorte de porte ou de petite trappe, que le Papillon n'aura qu'à soulever pour sortir de sa prison. Après avoir construit cette trappe, la Chenille se file dans le grain une coque de soie, où elle se transforme en Chrysalide. Lorsqu'on ouvre un grain habité par une de ces Chrysalides, on voit qu'il est partagé en deux logettes inégales: dans la plus grande est niché l'Insecte; dans l'autre sont les excréments de la Chenille.

Quand les Papillons sont sur le point de venir au jour, leur apparition prochaine s'annonce par une chaleur vive qui se fait sentir dans les tas de grains, & qui élève la liqueur du thermometre à 25 ou 30 degrés, tandis qu'au dehors elle n'est qu'à 15. Mr. DUHAMEL soupçonne, que cette augmentation de chaleur peut ne pas dépendre entièrement des Insectes; mais qu'elle est occasionnée en partie par l'humidité qu'ils entretiennent dans les grains, & qui les fait fermenter. Cette chaleur favorise à son tour la propagation de l'Insecte.

Il y a au moins deux générations de ces Papillons chaque année: la premiere paroît en Mai & Juin, & va pondre sur les épis en pleine campagne: la seconde paroît à la fin de l'Été ou en Automne, & celle-ci pond sur les grains renfermés dans les greniers. Celle-ci passe l'Hiver sous la forme de Chenille, & donne la premiere génération de Papillons. Ici s'offre un fait bien digne de remarque; c'est que les Papillons qui éclosent en Juin dans les greniers, en sortent par un vol rapide, après le coucher du Soleil, pour se disperser dans les champs encore invêtus, & pondre sur les épis, au lieu que les Papillons qui éclosent dans les greniers après la moisson, y demeurent & ne

corce du Chardon est beaucoup plus dure que celle de nos grains : il seroit impossible au Papillon de s'y faire jour : il lui faudroit de fortes dents pour y parvenir , & il n'a point d'instrumens semblables ou analogues. La Chenille , qui semble le savoir , pourvoit habilement aux besoins du Papillon. Elle perce de part en part les parois de sa cellule ; elle y pratique un petit trou rond , vis-à-vis le bout de sa coque , par lequel le Papillon doit sortir. Mais , si ce trou demeueroit ouvert , la Chrysalide seroit trop ex-

cherchent point à en sortir. Il est encore prouvé , que les Chenilles logées dans les grains qui ont été semés en Automne , s'y conservent , s'y métamorphosent , & que les Papillons percent deux à trois pouces de terre pour venir au jour : mais diverses circonstances en font périr beaucoup , & les générations qui doivent leur origine à ces Papillons qui ont éclos sous terre , sont bien moins nombreuses que celles qui proviennent des Effaims qui sortent des greniers.

Ces Papillons , d'un jaune blanchâtre , appartiennent à la classe des Phalenes ou des Papillons de nuit. Le Mâle & la Femelle s'accouplent à plusieurs reprises ; ce qui n'est point ordinaire aux Papillons.

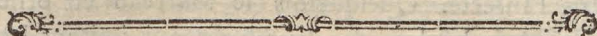
Notre célèbre Observateur qui n'avoit approfondi l'histoire de l'Insecte destructeur que pour découvrir des moyens sûrs de préserver nos grains de ses attaques , nous a appris qu'on peut y parvenir à l'aide des étuves. Il s'est assuré par une longue suite d'expériences , que l'Insecte périt à un degré de chaleur inférieur à celui qui peut nuire au germe du grain. Du bled exposé pendant vingt-quatre heures dans une étuve à une chaleur de nonante degrés , a très-bien levé , & il est bien constaté que l'Insecte ne sauroit soutenir une chaleur de 60 degrés.

posée : la Chenille s'avise d'un moyen fort simple pour en boucher l'ouverture. Tout l'extérieur de la tête du Chardon est couvert des graines de la Plante : elles sont implantées dans l'écorce, entre les piquans. Ce sont de petits corps oblongs & cannelés, posés les uns auprès des autres. La Chenille assujettit à l'extérieur du trou quelques-uns de ces petits corps : ils y font l'office des nasses de la coque dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent.

EN parcourant les procédés des Teignes aquatiques (2), nous avons remarqué qu'elles se transforment dans leur fourreau. Il faut que l'eau puisse se renouveler sans cesse dans ce fourreau : il faut aussi qu'aucun Insecte vorace ne puisse y avoir accès. Au lieu de mettre une porte pleine à chaque bout de son logement, la Teigne y met une porte grillée, & ce grillage satisfait à tout. Ne prêtons pas à cette Teigne notre manière de raisonner : fait-elle que des Insectes voraces en veulent à sa vie ? fait-elle qu'elle revêtira une forme sous laquelle elle ne pourra fuir ? Non, elle ne fait point tout cela, & elle n'a que faire de le savoir. Elle a été instruite à tendre des fils qui se croisent ; elle les

(2) Chap. XI de cette Partie.

tend ; en les tendant , elle satisfait à un besoin purement physique , & pourvoit machinalement à des inconvéniens qu'elle ne connoît point & ne peut connoître. Jugez sur le même principe des autres faits de ce genre. C'est toujours l'AUTEUR de l'Insecte qui est seul admirable.



C H A P I T R E X X X V I I .

La Teigne des feuilles : essai d'explication de ses procédés.

N O U S nous sommes promis de revenir aux Teignes champêtres (1) : en voici le lieu. Leurs procédés sont si singuliers , & en apparence si réfléchis ; l'Insecte fait les varier si à propos , qu'ils exigent que nous entrions dans quelque détail , & que nous tâchions de nous en former des idées philosophiques.

C'EST, comme nous l'avons vu (2) , avec des membranes de feuilles , que notre Teigne s'habille. La forme de son fourreau est recherchée. Elle tient de la cylindrique ; mais les bouts

(1) Chap. XI de cette Partie.

(2) Ibid.

sont différemment façonnés. L'antérieur, celui où se montre la tête de la Teigne, est arrondi, coudé & rebordé. Le postérieur est formé de trois pièces triangulaires, que leur ressort naturel tend à réunir par leurs extrémités, & qui peuvent s'écarter pour laisser sortir le derrière de l'Insecte. Quelquefois le fourreau est orné du côté du dos, de dentelures qui imitent les ailerons ou pinnes des Carpes.

POUR construire ce fourreau, la Teigne se glisse dans l'épaisseur d'une feuille verte; elle s'insinue entre les deux membranes qui la composent. Elle en détache la pulpe ou le parenchyme qu'elles renferment. Ce parenchyme est la nourriture appropriée à la Teigne. Ainsi, en même temps qu'elle satisfait au besoin de manger, elle prépare l'étoffe dont son habit doit être fait: les deux membranes sont cette étoffe. Chacune d'elles est pour la Teigne, ce qu'une pièce de drap est pour un Tailleur. Comme ce dernier, elle donne aux différentes pièces de l'habit les contours & les proportions qu'elles doivent avoir séparément, pour répondre à l'usage auquel elles sont destinées. L'habit que la Teigne veut se tailler, doit être formé de deux morceaux de feuille égaux & semblables, réunis sur le dos & sous le ventre. Elle coupe donc dans

chacune des membranes entre lesquelles elle est placée, une piece de telle figure & grandeur, qu'elle formera la moitié de l'habit. Notre Teigne exécute cela avec autant de justesse & de précision, que si elle avoit un *patron* qui la guidât.

L'HABIT taillé, il reste à le finir. La Teigne en assemble d'abord les pieces assez grossièrement; elle ne fait, pour ainsi dire, que les *faux-filer*: elle veut, avant que de les réunir plus exactement, s'assurer de leur justesse, les essayer, & leur faire prendre le bon pli sur son propre corps. C'est aussi en se retournant, en se mettant dans toutes les positions où elle aura par la suite besoin de se mettre, qu'elle les écarte l'une de l'autre autant qu'il est nécessaire, & que de planes, elle les rend convexes. Elle les coud ensuite à points plus serrés, & elle le fait si bien & avec tant de propreté, qu'on a peine à démêler les endroits où les deux bords ont été ajustés l'un contre l'autre.

JE supprime à regret bien de petits détails qui releveroient beaucoup l'art merveilleux de notre habile Ouvriere. Je n'ai pas même dit assez combien les contours de chaque piece sont variés. Ils le sont presque autant que ceux des pieces de nos habits. Je n'ai que peu insisté sur

la maniere dont la Teigne prépare l'étoffe, dont elle la polit, l'amincit, la décharge de tout le parenchyme, & la rend aussi souple que légère. Tous ces détails appartiennent à l'Histoire particulière des Teignes; je ne dois présenter ici que les grands traits de cette Histoire.

ENFIN, la Teigne ne se contente pas d'un simple fourreau de feuille: il ne seroit apparemment ni assez doux ni assez chaud. Elle le double de pure soie, & elle a soin de tenir la doublure plus épaisse dans les endroits où le frottement est le plus grand.

APRÈS avoir mis ainsi la dernière main à son habit, elle travaille à le dégager des parties de la feuille dans lesquelles il est demeuré comme encadré. Pour y parvenir, elle a moins besoin d'adresse que de force. Elle fait sortir sa tête hors du fourreau; elle la porte en avant; elle se cramponne sur la feuille avec ses premières jambes; elle fait effort pour avancer en ligne droite, en même temps qu'elle fait avec ses dernières jambes l'intérieur du fourreau, &c.

LA Teigne, qui vient de s'habiller sous nos yeux, a taillé son habit dans le milieu d'une feuille; mais souvent elle le taille près des bords.

Alors elle n'a à couper les membranes que d'un côté seulement, de celui qui est opposé aux dentelures; car près du bord de la feuille ces membranes sont réunies par la Nature bien mieux encore qu'elles ne sauroient l'être par main d'Insecte. Elles y ont de plus la courbure qu'exige la forme du fourreau. Le travail de la Teigne se réduit donc à vuidier les dentelures, à en détacher le parenchyme qui chargerait trop le fourreau, ou qui, en se desséchant, en altérerait la construction.

PENDANT qu'elle est occupée à ce travail, emportons avec des ciseaux les dentelures: que fera la Teigne? Achevera-t-elle de couper les pieces qui doivent former son habit? Nous venons de les couper du côté des dentelures; il lui reste à les couper du côté opposé: mais remarquez qu'elles ne tiennent plus à la feuille que par ce côté: si donc la Teigne va les tailler à cet endroit, elles n'auront plus de soutien, elles s'écarteront l'une de l'autre, & il lui sera impossible de les réunir & de leur donner le pli convenable. Encore une fois, que fera la Teigne dans cette circonstance difficile? Comment s'y prendra-t-elle pour réparer le désordre que nous venons d'occasioner dans son travail?

Comment se tirera-t-elle d'une situation aussi nouvelle qu'imprévue ?

LES Insectes vous ont accoutumé à compter beaucoup sur les ressources de leur génie, & vous vous attendez bien que notre Teigne saura se retourner & trouver quelque expédient que vous ne devinez point, & qui remédiera à tout. En effet, elle renonce sur-le-champ à son premier projet : elle abandonne sa manœuvre ordinaire ; elle change de méthode, précisément parce qu'il faut en changer. Au lieu de se mettre à couper les pièces de son habit, elle travaille à réunir avec des fils de soie les deux membranes que les ciseaux ont séparées. Ensuite, elle les double avant que de les couper. On voit ces membranes, d'abord fort transparentes, devenir de plus en plus opaques & changer de couleur. On reconnoît que cette opacité & ce changement de teinte sont dûs à la doublure de soie que la Teigne a coutume de donner à son fourreau. A mesure qu'elle double les membranes, elle les rend plus convexes : elle tend à leur faire représenter un tuyau cylindrique, & déjà elles le représentent assez bien. Il ne s'agit presque plus que de les tailler du côté où elles tiennent à la feuille. Mais comment la Teigne parviendra-t-elle à les tailler à cet endroit ? La doublure est

proprement un fourreau de soie : en se renfermant dans ce fourreau , la Teigne ne s'est-elle pas ôtée toute communication avec les membranes qui le recouvrent ? S'avifera-t-elle donc de fendre la doublure avec ses dents , pour se faire jour au travers ? Point du tout ; elle a eu la précaution de s'y ménager de loin des ouvertures de distance en distance : elle a laissé çà & là des vuides dans la toile : elle fait passer sa tête par ces ouvertures , & taille à son gré les membranes , les assemble , les unit étroitement , & finit par garnir tous les vuides de la doublure.

EN vérité , en voilà , ce semble , bien assez pour donner une grande idée de l'industrie de notre Teigne. Je n'ai pourtant pas achevé d'indiquer tout ce que son savoir-faire offre d'admirable. Vous vous rappelez que les bouts du fourreau sont façonnés fort différemment : l'antérieur est rond , rebordé & un peu coudé ; le postérieur est formé de trois pièces triangulaires , que leur ressort naturel tient rapprochées. Si nous eussions laissé la Teigne à elle-même , elle auroit coupé le bout antérieur de son fourreau dans la partie de la feuille la plus voisine du pédicule ; le bout postérieur auroit donc été taillé dans la partie opposée. Mais le

retranchement que nous avons fait des dentelures a occasioné un désordre qui ne permet plus à la Teigne de suivre son premier plan. Nous avons ôté à la feuille les contours & les proportions sur lesquels elle avoit droit de compter, & qui devoient déterminer le lieu & la forme des bouts du fourreau. Elle prend donc l'inverse de sa méthode ordinaire : elle va tailler le bout antérieur du côté de la pointe de la feuille, & le postérieur du côté qui avoisine le pédicule.

Si notre Teigne étoit une pure Machine, l'on ne comprendroit pas trop, comment elle varieroit au besoin ses opérations. N'en concluons pas néanmoins qu'il n'y a rien du tout ici de machinal, & n'attribuons pas à l'intelligence, ce qui n'est que le produit de certaines sensations & de la structure du corps. Au fond, la plus grande merveille, la merveille la plus embarrassante est ici le changement de manœuvre de la Teigne. Quand elle taille son habit près du bord d'une feuille, elle n'a à couper les membranes que d'un côté seulement. Ce côté est celui qui couvrira le ventre de l'Insecte. Le côté opposé est déjà tout façonné des mains de la Nature ; il a tout ce que la Teigne desire, relativement aux contours & à l'union des mem-

branes. Le dos du fourreau retiendra donc les dentelures de la feuille ; il en fera orné , & la Teigne n'a autre chose à faire que de les vuidier exactement. Si pendant qu'elle s'occupe de ce travail , on emporte les dentelures par un coup de ciseau , on sépare les deux membranes que la Nature avoit étroitement unies ; & l'air a un libre accès dans la mine. Mais aucune Teigne ne s'accommode du contact immédiat de l'air : toutes paroissent s'habiller pour s'en mettre à l'abri. Notre Teigne , trop à découvert , travaillera donc d'abord à se couvrir. Elle tendra des fils de l'une à l'autre membrane. Elle a d'ailleurs à évacuer la matiere foyeuse que la nourriture reproduit sans cesse : elle vient de dévorer le parenchyme renfermé dans les dentelures , & cet aliment s'est converti en foie. Le besoin de filer concourt avec la sensation incommode du contact de l'air. La Teigne ne se détermine pas sur des réflexions dont elle est absolument incapable : elle ne s'abstient pas de couper les membranes , parce qu'elle juge qu'elles lui échapperoient faute d'appui. Ce jugement supposeroit des connoissances , des comparaisons , des conclusions qui sont très-évidemment au-dessus de la portée de l'instinct. Qu'on prenne la peine d'approfondir un peu cela , & j'ose présumer qu'on se rangera à mon avis. Notre Teigne ne se met donc à

couper les membranes qu'après les avoir réunies du côté où elles avoient été séparées. Elle a doublé de foie ces membranes, elle a tapissé tout l'intérieur de la mine, & nous demandions comment cette doublure ne lui étoit point en obstacle lorsqu'il est question de couper les membranes? Nous avons remarqué qu'elle laissoit çà & là des vuides dans la doublure pour y faire passer sa tête, & nous avons admiré cette forte de prudence. Un illustre Observateur (3) l'a sans doute trop exaltée, ainsi que les autres procédés de cet Insecte industrieux: peu s'en faut qu'il ne lui ait accordé une portion de cette intelligence qui brille avec tant d'éclat dans ses savantes recherches. Ces vuides, qui paroissent si habilement ménagés dans la doublure, ne seroient-ils point l'effet tout simple de la disette de foie? La Teigne doit s'en être fort épuisée en réunissant les membranes & en les doublant: il ne seroit donc pas merveilleux que la doublure ne fût pas par-tout continue; elle ne l'est pas effectivement, & nous nous plaifons à en faire honneur à la prudence de la Teigne.

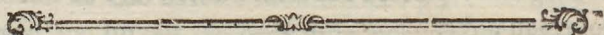
(3) †† Mr. de REAUMUR. Aucun Naturaliste n'avoit suivi avec autant de sagacité que lui le travail des Teignes, & cette partie de son grand Ouvrage est une des plus intéressantes branches de l'Histoire des Insectes.

Nous ignorons, si dans ce changement de manœuvres, le bout antérieur du fourreau prend toujours la place du postérieur, & réciproquement : mais le renversement en question ne prouveroit autre chose, sinon qu'en retranchant les dentelures, nous avons fait perdre à une des extrémités de la feuille les contours que requiert la façon du bout antérieur de l'habit. L'extrémité opposée de la mine présente apparemment des conditions plus favorables à cette partie du travail, & il est assez naturel qu'elles déterminent la Teigne à y placer l'ouverture antérieure de son fourreau, &c.

QUOIQUE la Teigne s'épargne du travail en faisant entrer les dentelures dans la façon de son habit, il arrive pourtant assez souvent qu'elle préfère de le tailler en pleine feuille. Si l'on y prend garde, l'on reconnoîtra qu'elle en use ainsi lorsque les bords ont commencé à se dessécher. Il est dans l'ordre de ses sensations que certaines circonstances influent sur ses manœuvres. Il n'est pas moins dans l'ordre de la mécanique de ses organes, que certaines opérations qui nous étonnent, en résultent comme de leur principe immédiat.

ON insiste un peu trop sur la coupe de l'habit :

on la représente comme plus recherchée qu'elle ne l'est en effet. Ce n'est pourtant , au fond , que celle d'un tuyau à - peu - près cylindrique , dont le corps alongé de l'Insecte pourroit déterminer mécaniquement la forme & les dimensions , sans qu'il fût besoin d'admettre ici la moindre ombre d'intelligence. Il est vrai , que les bouts de ce tuyau sont façonnés différemment ; mais les parties de la feuille dans lesquelles ces bouts sont taillés , doivent influencer plus ou moins sur la façon de chaque bout , &c.



C H A P I T R E X X X V I I I .

Réflexions sur l'industrie des Animaux.

JE n'ai fait qu'indiquer les sources où je voudrois puiser la solution de tous les petits problèmes que nous offre le travail de la Teigne des feuilles. Ce seroit dans des sources analogues que je puiserois la solution de tant d'autres problèmes que nous présentent les Animaux dont l'industrie nous frappe le plus. Je ne suppose- rois pas qu'ils se proposent , comme nous , un but dans leurs diverses opérations : les idées de but , de fin , de moyen sont beaucoup trop réfléchies pour entrer dans la tête d'un Animal ,
qui

qui ne sauroit avoir des notions proprement dites, & qui est réduit à de pures sensations. Il nous est si naturel de réfléchir, parce qu'il nous est si naturel de lier nos idées à des signes, & d'en former des notions de tout genre, que nous imaginons sans peine que l'Animal réfléchit aussi. Nous le faisons donc agir précisément par les mêmes motifs qui nous détermineroient en cas pareil. Avons-nous à rendre raison de quelque procédé remarquable où nous croyons découvrir des vues fines? nous supposons aussi-tôt de telles vues; nous y joignons de petits raisonnemens implicites, & tout s'explique le plus heureusement du monde; mais, c'est comme je l'ai dit ailleurs, en transformant, sans y songer, l'Animal en Homme, de pures sensations en vraies notions. Si l'Animal pouvoit, sans cesser d'être Animal, juger de nos propres opérations, il est à croire qu'il ne nous prêteroit point les motifs qui nous déterminent. Il nous feroit agir comme il agit lui-même; il nous transformeroit en purs Animaux (1).

(1) †† Nous amassons des provisions pour l'Hiver, & divers Animaux en amassent aussi. Nous en concluons aussi-tôt que ces Animaux prévoient, comme nous, qu'il viendra un temps où ces provisions leur deviendront nécessaires: mais un Animal qui n'a jamais vu d'Hiver, peut-il en pressentir au milieu de l'Été la futurition? Si donc il recueille avec beaucoup d'activité des grains de différentes Espèces, se n'est point du tout qu'il veuille

CE ne feroit donc pas du but que nous découvrons dans l'ouvrage d'un Animal indus-

se précautionner contre un avenir fâcheux qu'il ne connoît point & ne peut connoître ; mais c'est uniquement parce qu'il aime ces grains , & qu'il goûte un certain plaisir à les charier , à les amasser dans sa retraite , à les y empiler : & tout cela dérive essentiellement de sa constitution , qui est déterminée elle-même par la place qu'il devoit occuper dans le Système de l'Animalité. A l'approche de l'Hiver , l'Animal se trouve ainsi bien approvisionné , sans avoir songé ni pu songer un instant à faire des provisions.

On observe , que les Mulots amassent plus ou moins de provisions , suivant que le souterrain dans lequel ils se sont logés est plus ou moins spacieux. Ce n'est donc pas à leurs besoins qu'ils proportionnent les provisions ; mais c'est uniquement à la capacité du lieu. Ces provisions font sur leurs sens des impressions agréables ; ils en amassent autant que le lieu & la saison le leur permettent. (Chap. XXX , Note 2.)

Nous admirons le discernement du Moineau , qui se dispense de donner une calotte à son nid lorsqu'il l'établit sous un toit ou sous quelqu'autre abri : (Chap. XXVIII , Note 6.) mais , si l'on y faisoit bien attention , l'on reconnoitroit , sans doute , que si le Moineau se conduit ainsi dans ce cas , ce n'est point du tout qu'il juge que la calotte seroit alors superflue : un tel jugement supposeroit évidemment une réflexion dont il est absolument incapable , mais très-probablement l'Oiseau ne se dispense des frais de la calotte , que parce qu'il manque de place pour la construire : il est apparemment gêné par le toit ou par l'abri.

Nous admirons encore le soin que les Femelles de divers Animaux prennent de leurs Petits , la maniere dont elles les élevent , le courage avec lequel elles les défendent , &c. (Part. XI , Chap. VI , VII , & les Notes.) Notre sensibilité s'émeut à la vue de tous ces faits , & nous nous complaisons à opposer

rieux, que je voudrois partir pour rendre raison de cet ouvrage. Je ne dirois pas, l'Araignée tend une toile pour prendre des Mouches; mais je dirois, l'Araignée prend des Mouches, parce qu'elle tend une toile, & elle tend une toile, parce qu'elle a besoin de filer. Le but n'en est pas moins certain, moins évident; seulement ce n'est pas l'Animal qui se l'est proposé; c'est l'AUTEUR de l'Animal. Par cette maniere philosophique de raisonner, que perdrait la Théo-

I Hironnelle ou la Taupe aux Meres barbares de notre Espece: mais nous ne songeons pas que l'attachement des Femelles des Animaux pour leurs Petits à une tout autre origine que celle que nous lui prêtons trop gratuitement: tout a été disposé ici de maniere que les Petits font pour les Meres des sources toujours fécondes de sensations agréables ou d'utilités directes. (Voyez Part. XI, Chap. VIII.)

Enfin, nous sommes touchés à la vue d'un Animal qui leche à plusieurs reprises la main qui l'a gratté ou qui l'a caressé, & nous ne manquons point d'envifager son action comme une marque de sa reconnoissance, tandis qu'elle pourroit n'être qu'une suite toute naturelle du plaisir que l'Animal trouve à lécher, ou de l'habitude qu'il en a contracté.

Et combien d'autres actions des Animaux, que nous nous plaifons à embellir des couleurs de la réflexion ou de celles du sentiment, & qui ne tiennent ni à la réflexion ni au sentiment! Mais pour n'y être jamais trompé, il faut avoir plus de Pfy-chologie dans l'esprit, que n'en a le commun des Spectateurs. En un mot, toute explication qui supposera quelque moralité dans l'Animal, choquera la bonne Philosophie; car la moralité suppose essentiellement des notions ou des idées réfléchies, & il est bien prouvé que l'Animal ne sauroit former de telles idées.

logie Naturelle ? N'y gagneroit-elle pas, au contraire, plus d'exactitude, plus de précision ? Raisonnons donc sur les opérations des Animaux, comme sur leur structure. La même SAGESSE qui a construit & arrangé avec tant d'art leurs divers organes, qui les a fait concourir à un but déterminé, a fait de même concourir à un but les diverses opérations qui sont les résultats naturels de l'économie de l'Animal. Il est dirigé vers sa fin par une MAIN invisible : il exécute avec précision & du premier coup, des ouvrages que nous admirons ; il paroît agir comme s'il raisonnoit, se retourner à propos, changer de manœuvre au besoin, & dans tout cela il ne fait qu'obéir aux ressorts secrets qui le poussent ; il n'est qu'un instrument aveugle qui ne sauroit juger de sa propre action, mais qui est monté par cette INTELLIGENCE ADORABLE qui a tracé à chaque Insecte son petit cercle, comme elle a tracé à chaque Planete son orbite. Lors donc que je vois un Insecte travailler à la construction d'un nid, d'une coque ou d'un fourreau, je suis saisi de respect, parce qu'il me semble que je suis à un spectacle où le SUPRÊME ARTISTE est caché derrière la toile.

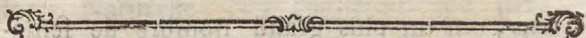
LES Animaux qui ont un plus grand nombre

de sens, ont un plus grand nombre de sensations & de sensations diverses. Et comme ils les distinguent, ils les comparent à leur manière. De là naissent des jugemens qui paroissent tenir de la réflexion, & qui ne sont pourtant que de simples résultats de la comparaison de certaines idées purement sensibles.

J'AI encore quelques traits frappans à raconter de l'industrie des Animaux. Je ne reviendrai pas à prémunir mon Lecteur contre les séductions de la surprise & de l'admiration : j'en ai dit assez pour qu'il ne puisse plus s'y méprendre (2). Je l'ai mis à portée de traduire en langage philosophique les expressions peu exactes qui m'ont échappé ou qui pourroient m'échapper dans la suite. Il est permis de s'écarter un peu de la rigueur philosophique, & d'accorder quelque chose à l'intérêt de la narration, lorsqu'on a eu soin de fixer le sens des mots, & de donner, pour ainsi dire, la clef du discours.

(2) Consultez les Chapitres XIX, XXVII, XXX de la Partie XI, & le Chap. XXXIV de cette Partie.

.23



C H A P I T R E X X X I X .

L'Abeille qui construit un nid avec une sorte de glu.

EN parcourant rapidement les divers procédés des Insectes relatifs à la manière dont ils logent leurs œufs, j'ai parlé d'un nid admirable qu'une Abeille solitaire construit avec des morceaux de feuille (1). J'ai dit qu'il est composé d'une suite de cellules, semblables à des dez à coudre, & emboîtées les unes dans les autres comme les dez le sont dans les boutiques. J'ai indiqué l'art prodigieux qui brille dans la construction de ce nid, dont chaque cellule est formée de plusieurs fragmens de feuilles, coupés, roulés & assemblés avec autant de précision que de propreté, & capables comme un vase bien clos, de contenir une liqueur sans la laisser jamais se répandre. Enfin, j'ai fait remarquer, que cet assemblage de cellules si régulièrement & si adroitement découpées, est recouvert d'une enveloppe générale, de même matière que les cellules, & qui imite la forme d'un étui.

(1) Part. XI, Chap. V.

CE nid, dont je viens de retracer l'idée, est caché sous terre. L'Abeille y creuse une cavité proportionnée à la grandeur de l'étui. C'est aussi sous terre qu'il faut aller chercher le nid d'une autre Abeille solitaire, dont l'industrie ne le cede guere à celle de la Coupeuse de feuilles, & qui travaille à-peu-près sur le même modele. Son nid est de même composé de plusieurs cellules en forme de dez, enchâssées habilement les unes dans les autres; mais qui ne sont point recouvertes d'une enveloppe commune. Chaque cellule est faite de deux ou trois membranes, appliquées les unes sur les autres, & dont la finesse est inexprimable.

EXAMINÉES au microscope, elles ne présentent rien qui puisse faire soupçonner qu'elles ont été prises sur des Plantes. On les diroit purement foyeuses, & de la plus belle foie blanche, Mais aucune Abeille ne file: quelle est donc la matiere de ces membranes si fines, si lustrées, si blanches?

EN observant attentivement la cavité où le nid est renfermé, on la trouve enduite d'une légère couche de matiere lustrée, précisément semblable à celle des cellules, & qu'on pourroit comparer à cette humeur visqueuse que les Li-

maçons répandent sur leur route. Notre Abeille a, sans doute, une ample provision de cette sorte de glu qu'elle met en œuvre avec tant d'art : mais comme elle travaille sous terre & dans une profonde obscurité, l'on n'est point encore parvenu à la surprendre à l'ouvrage. Malgré l'extrême finesse de leurs membranes, les cellules ne laissent pas d'avoir assez de consistance, & l'on peut les manier sans altérer leur forme. La pâtée qu'elles renferment, soutient leurs parois & les empêche de céder.

CETTE pâtée est une espece de cire médiocrement détrempée, & qui quelquefois ne l'est point du tout. Un œuf est déposé au fond de chaque cellule. Après être éclos, le Ver se trouve au milieu d'une abondante provision de nourriture. Il la consume avec une sorte d'intelligence, & paroît se conduire comme s'il vouloit conserver aux parois de sa loge un appui nécessaire : il ne creuse pas la pâtée en tout sens ; il la creuse perpendiculairement de bas en haut : il s'y pratique ainsi un petit tuyau qui en occupe l'axe ou le centre. A mesure qu'il croît, il agrandit ce tuyau ; il l'étend en longueur & en largeur. Il arrive enfin aux parois ; alors il a consumé toute la pâtée & n'a plus à croître.

CHAPITRE XL.

L'Abeille tapissiere.

DIVERSES Abeilles solitaires se bornent à percer la terre. Elles y creusent des cavités cylindriques dont elles polissent les parois. Elles y pondent un œuf, & y amassent une quantité suffisante de nourriture.

IL est une autre Espece de ces Mouches qui percent la terre, dont l'industrie est beaucoup plus remarquable. Elle ne se contente pas, comme les autres, d'une cavité toute nue. Quand on visite l'intérieur du logement immédiatement après qu'il a été construit, on est agréablement surpris de le voir tendu en entier d'une tapisserie du plus beau fatin cramoisi, appliquée sur les parois comme nos tapisseries le sont sur les murs de nos appartemens, & avec plus de propreté encore. Non-seulement l'Abeille tapisse ainsi tout l'intérieur de son logement; mais elle étend encore de semblables tapis autour de l'entrée, à deux ou trois lignes de distance. Nous avons observé quantité de Chenilles qui tapissent de soie l'intérieur de leur coque ou de leur four-

reau (1) : notre Abeille est le seul Insecte connu, qui, à proprement parler, tapisse son nid comme nous tapissons nos chambres. C'est donc à bon droit que cette Mouche industrieuse a reçu le nom de tapissière.

Vous êtes impatient de savoir où elle se pourvoit de la riche tapissière : voyez ces fleurs de Coquelicot nouvellement épanouies : remarquez qu'elles ont été échancrées çà & là. Comparez-les avec la tapissière dont vous cherchez à connoître le tissu ; vous ne pouvez vous y méprendre : cette tapissière n'est autre chose que des fragmens de fleurs de Coquelicot, & voilà l'origine secrète de ces échancrures que vous remarquez sur les Coquelicots qui avoisinent le nid. Votre curiosité n'est point satisfaite ; vous voulez que nous suivions un peu le travail de notre adroite tapissière.

Le trou qu'elle creuse perpendiculairement dans la terre, est d'environ trois pouces de profondeur. Il est exactement cylindrique jusqu'à sept à huit lignes du fond. Là, il commence à s'évafer, & s'évase de plus en plus. Lorsque l'Abeille a achevé de lui donner les

(1) Chap. IV & suivans de cette Partie.

proportions convenables , elle songe à le tapisser.

DANS cette vue, elle va couper avec beaucoup d'adresse sur les fleurs du Coquelicot, des morceaux de pétales (2) de figure ovale, qu'elle fait avec ses jambes & transporte dans son trou. Ces petites pieces de tapisserie y arrivent fort chiffonnées : mais la tapissiere fait les étendre, les déployer & les appliquer sur les parois avec un art étonnant.

ELLE applique au moins deux couches de pétales : elle tend donc deux tapisseries l'une sur l'autre. Si elle va s'en pourvoir sur les fleurs du Coquelicot plutôt que sur celles de quantité d'autres Plantes, c'est que les fleurs du Coquelicot réunissent à un plus haut degré toutes les qualités qu'exige l'usage auquel la Mouche les destine.

QUAND les pieces que l'Abeille a coupées & transportées se trouvent trop grandes pour la place qu'elles doivent occuper, elle en retranche tout le superflu, & transporte les retailles hors du logement.

(2) C'est le nom que les Botanistes donnent aux feuilles des fleurs.

APRÈS que la tapisserie a été tendue, l'Abeille remplit le nid de pâtée jusqu'à sept à huit lignes de hauteur. C'est tout ce qu'il en faut pour la nourriture du Ver. La tapisserie est destinée à prévenir le mélange des grains de terre avec la pâtée.

Vous vous attendez, sans doute, que la prudente Mouche ne manquera pas de fermer exactement l'ouverture du nid pour en interdire l'entrée à divers Insectes friands de pâtée : elle n'y manque point en effet ; & il vous est actuellement impossible de reconnoître sur la surface du terrain le lieu où est le nid dont vous venez de contempler la construction, tant l'Abeille a su adroitement le boucher. Cette petite pierre blanche étoit au bord du trou ou fort près ; elle n'a pas changé de place ; elle nous indique donc l'endroit au - dessous duquel est le nid que nous cherchons. Il semble donc que nous n'ayions qu'à enlever une légère couche de terre pour mettre à découvert l'entrée de ce trou qui a été si bien rebouché. Rien de plus facile & de moins douteux. Quelle est votre surprise ! vous avez déjà enlevé plus de deux pouces de terre, & vous ne trouvez pas le moindre vestige de trou ni de tapisserie. Que veut dire ceci ? Qu'est devenu ce nid si artistement construit, si proprement

tapissé, & qui avoit plus de trois pouces de profondeur ? Il n'y a que quelques heures que vous en admiriez l'ingénieuse ordonnance, & maintenant tout a disparu, au point que vous n'en découvrez pas la plus légère trace. Quel est donc ce mystere ? Le voici.

LORSQUE l'Abeille a pondu & qu'elle a fini d'amasser la pâtée, elle détend la tapisserie, elle la replie sur la pâtée, elle l'en enveloppe, à-peu-près comme nous replions sur lui-même un cornet de papier à moitié plein. L'œuf & la pâtée se trouvent ainsi renfermés dans un petit sac de fleurs. La Mouche n'a plus qu'à garnir de terre tout l'espace vuide qui est au-dessus du sac, & c'est ce qu'elle exécute avec une activité merveilleuse, & si exactement qu'on ne reconnoît plus la place du nid.



C H A P I T R E X L I.

La Guêpe - maçonne.

IL ne faut pas confondre cette Mouche avec l'Abeille maçonne dont j'ai parlé (1). Le travail de ces deux Mouches differe autant que leur forme. La Guêpe que je veux vous faire connoître, a reçu le furnom d'Ichneumon, de sa ressemblance avec les Mouches - ichneumons qui vont déposer leurs œufs dans le corps des Insectes vivans (2). Elle vit solitaire, & quoique ses procédés n'aient rien de commun avec ceux des Guêpes - républicaines (3), ils ne leur cedent guere en industrie. L'on ne fera pas fâché que j'entre ici dans quelque détail.

NOTRE Guêpe - ichneumon creuse dans un sable dur un trou d'environ deux pouces de profondeur. Son travail ne se borne point à excaver ce trou, à lui donner une forme cylindrique, à en polir les parois, à transporter au

(1) Part. XI, Chap. V.

(2) Ibid.

(3) Part. XI, Chap. XXIII.

dehors le sable qu'elle en tire : elle forme de ce sable un tuyau qui a pour base l'ouverture du trou , & qui s'éleve au - dessus à une hauteur à-peu-près égale à la profondeur de ce dernier. Ce tuyau paroît être un ouvrage important & qui doit durer. Il est fait avec art , en maniere de filagrammes ou de guillochis.

LA Guêpe travaille dans un sable fort dur , & que l'ongle auroit peine à entamer. Quoiqu'elle soit pourvue de très-bonnes dents , ce n'est point de ces dents qu'elle se sert pour percer le sable , & en détacher les grains comme de force : elle a un moyen très facile & très-simple d'en venir à bout. Elle fait le ramollir , le réduire en une pâte molle , & qui se laisse manier comme elle veut. Elle y répand une liqueur pénétrante dont elle a provision.

ELLE pètrit avec ses dents & ses premières jambes les molécules qu'elle a ramollies & détachées. Elle en compose une petite pelotte , un peu alongée. Elle pose cette première pelotte sur le bord du trou qu'elle a commencé à creuser , & elle jette ainsi les premiers fondemens du tuyau qu'elle se propose d'élever. Il sera tout composé de pareilles pelottes , arrangées circulairement les unes à côté des autres

& les unes sur les autres. En mettant en place de nouvelles pelottes, la Guêpe les étend un peu avec ses dents & ses jambes.

ELLE interrompt fréquemment son travail, sans doute, parce que la liqueur détrempante s'épuise assez promptement. Elle quitte son atelier, s'envole & revient quelques momens après se remettre à l'ouvrage. Elle a été se pourvoir de nouvelle liqueur.

L'OUVRAGE va très - vite, & beaucoup plus vite qu'on ne l'imagineroit. En peu d'heures, elle a creusé un trou de deux à trois pouces de profondeur, & bâti au - dessus un tuyau qui a autant d'élévation ou à - peu - près.

ELLE construit successivement plusieurs de ces nids, qui ont tous la même forme essentielle & la même fin.

APRÈS s'être élevé perpendiculairement au-dessus du trou, le tuyau se courbe un peu, & se courbe ensuite de plus en plus, en conservant toujours sa forme cylindrique.

LA Mouche ne proportionne pas constamment l'élévation du tuyau à la profondeur du

trou :

trou : souvent il est moins élevé que celui-ci n'est profond. Ce n'est pas manque de pelottes ; on la voit continuer d'en pètrir ; mais , au lieu de les mettre en place, elle les jette hors du tuyau.

Vous devinez aisément que le trou que la Guêpe-maçonne creuse perpendiculairement dans un massif de fable , est un nid destiné à recevoir un œuf. Mais vous ne devinez point l'usage du petit édifice en filagrammes , bâti au-dessus , & qui suppose bien plus de travail & d'industrie que la simple opération d'excaver.

LA suite des manœuvres de notre laborieuse Ouvriere vous apprendra que ce tuyau , si artificiellement façonné , n'est qu'une espee d'échafaudage qui ne doit pas subsister. Les pelottes qui le composent font pour la Mouche ce qu'un assemblage de matériaux ou de moëllons est pour un Maçon. Notre Maçonne les a arrangées ainsi afin de les avoir plus à sa portée. Elle s'en fert pour reboucher ou combler le trou , après qu'elle y a déposé un œuf. Elle démolit donc le petit édifice , & bientôt il n'en reste plus de vestiges.

CETTE espee de petite tour a encore un autre usage bien important ; elle prévient les

entreprises des Ichneumons. On fait que ces Mouches rodent sans cesse autour des nids des Insectes pour y déposer leurs œufs : la petite tour leur rend plus difficile l'accès du nid de la Maçonne ; elles n'osent s'engager dans un défilé si long & si obscur.

UN Ver doit éclore de l'œuf que la Guêpe-maçonne a pondû au fond de son trou. La niche est bien murée : le Ver ne pourroit ni recevoir ni aller chercher sa nourriture : la Mouche l'a approvisionné. Il repose au fond du trou : la Mouche a su réserver un espace de sept à huit lignes qu'elle n'a point muré, & qu'elle a rempli de provisions de bouche.

QUELQU'UN qui ignoreroit l'Histoire des Insectes n'imagineroit pas de quelle nature sont ces provisions, & le Naturaliste qui le fait, ne l'admire pas moins. Si l'on ouvre le nid avec précaution, on remarquera que la partie qui n'est point murée, a été remplie de petits Vers vivans, de couleur verte & sans jambes, arrangés adroitement les uns sur les autres, & contournés en maniere de cerceaux. Ces Vers remplissent toute la capacité de la petite caverne. L'on en compte ordinairement dix à douze dans chaque nid : c'est précisément la quantité de

provision nécessaire à l'accroissement du Petit de la Guêpe. Dès qu'il est éclos, il attaque le Ver le plus proche de lui; il lui perce le ventre, & le suce tout à son aise. Il vient ensuite à celui qui étoit posé immédiatement au-dessus, & quand il a achevé de consumer ainsi toute la provision, il n'a plus à croître, il est sur le point de se transformer. Le plus habile Pourvoyeur de vivres ne s'y prendroit pas mieux que le fait notre Mere-guêpe: elle a été instruite par CELUI qui pourvoit aux besoins de toutes ses Créatures.

LA Guêpe connoît les Vers qui ont été appropriés à la subsistance de sa Famille. Elle va à la chasse de ces Vers; elle les saisit délicatement, & les transporte dans son nid sans les blesser. Tous ceux qu'elle y renferme sont de la même Espece, & tous sont dans l'âge où ils n'ont plus à croître. Si elle les renfermoit plus jeunes, ils périroient de faim dans la caverne, se corromproient ensuite, & feroient périr à son tour le Petit. Elle ne choisit donc parmi les Vers d'une même Espece, que ceux qui sont parvenus à l'âge où ils peuvent soutenir un assez long jeûne. Tous ne sont pas néanmoins de la même grandeur. Quand la Guêpe approvisionne son Petit avec les plus grands Vers, elle lui en donne moins; elle lui en donne davantage s'ils sont

de plus petite taille. On diroit qu'elle entend à compenfer la grandeur par le nombre & réciproquement (4).

(4) † Nous venons de voir une Guêpe - ichneumon qui renferme dans son nid toute la provision d'alimens dont son Petit aura besoin pendant le cours de fa vie : mais il est une Guêpe de la même Famille, qui ne se conduit pas ainfi, & qui nourrit son Petit à plusieurs reprises. Après avoir renfermé dans son nid une Chenille vivante, elle le ferme foigneufement, & au bout de quelques jours, lorsque la Chenille a été confumée, elle rouvre le nid, y renferme une feconde Chenille vivante, le bouche encore, & continue de la forte à approvisionner fa chere Progéniture.

C'est à la classe affez nombreufe des Guêpes - ichneumons qu'appartiennent ces Mouches guerrieres qui vengent leurs femblables des insultes des Araignées. Elles fondent hardiment dans leur toile, les faiffent fur le dessus du corps, les percent de leur aiguillon, les étourdissent, les arrachent de leur filet, & les transportent dans leur nid, où elles les claquemurent pour fervir de pâture à leur Famille.

D'autres Guêpes - ichneumons ne craignent point de confier leur Géniture aux Araignées. Elles déposent leur œuf sur le corps de celles - ci, & le Ver qui en éclot vit aux dépens de l'Insecte redoutable, qu'il n'a pourtant point à redouter.



CHAPITRE XLII.

La Fourmilion.

IL n'est point d'Insecte plus célèbre, par son industrie, que l'est celui-ci. Son nom est lié dans l'esprit à l'idée de procédés très-ingénieux, dont on ne manque pas d'entretenir les Jeunes gens auxquels on souhaite d'inspirer quelque admiration pour les merveilles de la Nature. Je connois un Naturaliste, qui n'ayant pas encore dix-sept ans, commença par douter de ces procédés, & n'eut aucun repos qu'il ne les eût vérifiés : il les vérifia, les admira, en découvrit de nouveaux, & devint bientôt le Disciple & l'Ami du PLINE de la France (1). En crayonnant dans ses ouvrages les découvertes de cet Homme illustre,

(1) † Mr. de REAUMUR, mort en 1757, & avec lequel l'Auteur avoit été en commerce de Lettres pendant plus de dix-neuf ans. Il communiquoit dans le plus grand détail à cet excellent Naturaliste tout ce qu'il découvroit, & les réponses amicales qu'il en recevoit, l'excitoient de plus en plus à poursuivre ses recherches. Il a publié en 1779 la suite des Observations qu'il avoit faites sur les Insectes dans sa première jeunesse, & dont il avoit déjà publié une partie en 1745. La plupart de ses recherches étoient demeurées bien imparfaites ; mais des Naturalistes plus habiles & plus heureux ont fait depuis en ce genre, beaucoup plus qu'il n'auroit pu faire.

il a jetté quelques fleurs sur son tombeau, foibles expressions de ses regrets & d'un souvenir qui lui sera toujours cher.

TOUT le monde fait que le Fourmilion se creuse dans un sable sec ou dans une terre fort pulvérisée, une fosse en maniere de trémie ou d'entonnoir, au fond de laquelle il se tient en embuscade. Comme il ne marche qu'à reculons, il ne peut poursuivre sa proie : il lui tend donc un piège, & c'est sur-tout sur la Fourmi qu'il fonde ses espérances. Il eût été mieux nommé *Fourmi-renard*, si ce nom n'avoit paru trop long.

A l'ordinaire, il demeure caché sous le sable : soit qu'il repose au fond de son entonnoir ou qu'il change de place, il ne montre jamais que le bout de sa tête. Elle est quarrée, platte, & armée de deux petites cornes mobiles, en forme de crochets ou de pinces très-fines, dont la singuliere structure étonne l'Observateur, & lui montre à quel point la Nature est admirable jusques dans ses moindres Productions. L'anatomie du Fourmilion n'est point notre objet actuel : vous êtes moins curieux de savoir comment il est fait, que ce qu'il fait. Vous savez en général, que sa forme tient un peu de celle du Cloporte, & que son corps porté sur six jambes,

& terminé en pointe, est composé d'une suite d'anneaux purement membraneux. C'est tout ce qu'il vous importe de connoître de sa structure; un plus grand détail seroit superflu.

POUR creuser son entonnoir, le Fourmilion commence par tracer dans le sable un sillon circulaire, dont l'enceinte déterminera l'ouverture de l'entonnoir. Il y a toujours un certain rapport entre cette ouverture & la profondeur de l'entonnoir: celle-ci est ordinairement de neuf lignes, quand celle-là est de douze. En général, la grandeur des entonnoirs varie beaucoup: les plus grands ont environ deux à trois pouces d'ouverture; les plus petits, deux à trois lignes. Ce n'est pas une règle que les plus grands Fourmilions creusent les plus grandes fosses: souvent un Fourmilion de grandeur médiocre se trouve logé dans une très-grande fosse; & un très-grand Fourmilion dans une fosse de grandeur médiocre: cela tient à des circonstances particulières, qu'il seroit inutile d'indiquer.

APRÈS avoir déterminé l'ouverture de son entonnoir, ou tracé le premier sillon circulaire, le Fourmilion en trace un second concentrique au premier. Vous comprenez, que son travail doit aboutir à enlever tout le sable renfermé

dans l'enceinte du premier fillon. Imaginez donc un cône de sable, dont le diametre soit égal à celui de l'enceinte, & dont la hauteur égale la profondeur que doit avoir l'entonnoir ; c'est ce cône de sable qu'il s'agit d'enlever.

C'EST avec sa tête, comme avec une pelle, que l'Insecte en vient à bout. Vous avez vu qu'elle est quarrée & plate ; sa forme répond donc très-bien à cette fonction. Il se sert d'une de ses premières jambes pour la charger de sable, & quand elle en est fort chargée, il le lance brusquement hors de l'enceinte. Toute cette petite manœuvre s'exécute avec une promptitude & une adresse surprenantes : un Jardinier n'opere pas si vite ni si bien avec sa bêche & son pied, que le Fourmilion avec sa tête & sa jambe.

JE n'ai presque pas besoin de vous dire, que la suite des manœuvres de notre Insecte ne sera que la répétition de celle que je viens d'esquisser. Il tracera de nouveaux fillons, toujours concentriques aux premiers. Le diametre de l'enceinte diminuera aussi graduellement, & le Fourmilion descendra de plus en plus dans le sable.

MAIS, je ne dois pas négliger de vous faire remarquer, qu'il ne charge jamais sa tête que

du sable renfermé dans l'enceinte du fillon qu'il trace actuellement. Il lui feroit pourtant tout aussi facile de la charger du sable qui est à l'extérieur de l'enceinte, puisque la jambe qui répond à ce côté du fillon, est capable des mêmes fonctions que la jambe correspondante. Vous ne le voyez point s'y méprendre; il paroît savoir que pour parvenir à creuser sa trémie, il ne doit enlever que le sable compris dans l'aire ou l'enceinte du fillon. Il n'y a donc que la jambe qui est du côté de l'aire, qui soit en action; l'autre se repose: celle-ci travaillera à son tour, quand celle-là sera fatiguée. L'on voit alors le Fourmilion se retourner bout par bout ou traverser l'aire en ligne droite, & commencer un nouveau fillon en sens contraire. Par ce changement de situation, la jambe qui étoit d'abord placée à l'extérieur de l'aire, se trouve placée vers l'intérieur, & prête à manœuvrer.

IL arrive souvent qu'en creusant sa trémie, le Fourmilion rencontre de gros grains de sable ou de petits grumeaux de terre sèche: il n'a garde de les laisser dans la trémie; ils serviroient d'échelons aux petits Insectes qui tenteroient d'en fortir. Il en charge sa tête, & par un mouvement subit & bien calculé, il les projette hors du trou.

Si au lieu de ces corps assez légers , il rencontre de petites pierres trop pesantes pour être lancées avec sa tête , il fait s'en débarrasser par un moyen nouveau & fort singulier. Il sort de terre , & se montre tout entier à découvert. Il va ainsi à reculons , jusqu'à ce que le bout de son derrière ait atteint la pierre : il semble alors la tâter ; il essaie de la pousser & de la soulever : il redouble ses efforts , parvient à la charger sur son dos , maintient habilement l'équilibre par des mouvemens prompts & alternatifs de ses anneaux , gagne avec sa charge le pied de la rampe , la gravit , porte la pierre à quelque distance du trou , revient dans le trou , & acheve de le creuser.

CEPENDANT , malgré tout son savoir-faire en tours d'équilibre , la pierre lui échappe quelquefois au moment qu'il est sur le point d'arriver au haut de la rampe. Il ne se rebute pas , il descend , va chercher la pierre , la charge de nouveau sur son dos , regagne la rampe , remonte , se décharge , & retourne à son travail.

SA patience est presque inépuisable : on l'a vu répéter six à sept fois de suite les mêmes manœuvres , parce que la charge lui avoit échappé autant de fois. Il offroit aux yeux du Specta-

teur étonné & presque attendri, une image bien naturelle de l'infortuné SISIPHE.

ENFIN, le Fourmilion jouit du fruit de ses travaux : il a tendu son piège, & le voilà à l'affût. Caché & immobile au fond de la fosse, il attend en Chasseur rusé & patient la proie qu'il ne fauroit poursuivre. Si quelque Fourmi vient à roder autour du précipice, il est rare qu'elle n'y tombe point. Les bords en sont escarpés, & s'éboulent facilement. Ils entraînent avec eux l'imprudente Fourmi ; le Fourmilion la saisit prestement avec ses cornes, la secoue pour l'étourdir, la tire sous le sable, & la suce à son aise. Il rejette ensuite le cadavre qui n'est plus qu'une peau sèche & vuide, répare le désordre survenu à la fosse, & se remet en embuscade.

IL n'a pas toujours le bonheur de saisir sa proie au moment qu'elle tombe dans le piège. Souvent elle échappe à ses pinces meurtrières, & fait effort pour gagner le haut de l'entonnoir. Alors, le Fourmilion fait jouer sa tête ; il lance sur la proie des jets de sable redoublés, qui la précipitent de nouveau au fond de la fosse.

J'AI parlé (2) d'une Araignée qui est si atta-

(2) Part. XI, Chap. V.

chée à ses œufs, qu'elle les porte par-tout avec elle. Elle les renferme dans un petit sac de soie qu'elle lie à son derrière. On le prendroit pour le ventre de l'Araignée. Elle est très-farouche, très-agile, court avec rapidité, & ne se défait jamais de ses œufs. Une Araignée de cette Espece ayant été jettée dans la fosse d'un Fourmilion, celui-ci saisit d'abord le sac aux œufs, & se mit en devoir de l'entraîner sous le sable. L'Araignée s'y laissoit entraîner avec lui; mais la soie, qui le tenoit collé à son derrière, rompit, & elle s'en vit séparée. Elle se retourna sur-le-champ, saisit le sac avec ses pinces, & fit les plus grands efforts pour l'arracher au Fourmilion. Ce fut en vain; il entraîna le sac toujours plus avant sous le sable, & l'Araignée, plutôt que de lâcher prise, se laissa enterrer toute vivante. On la déterra bientôt; elle étoit pleine de vie; le Fourmilion ne l'avoit point attaquée: cependant, quoiqu'on la touchât à plusieurs reprises avec un brin de bois, elle ne fuyoit point: cette Araignée si agile, si sauvage, si farouche, sembloit ne vouloir point abandonner le lieu où elle avoit perdu ce qu'elle avoit de plus cher.

PARVENU à son parfait accroissement, le Fourmilion quitte le métier de Chasseur qui lui est devenu inutile; il ne tend plus de piège; &

après s'être promené quelque temps près de la surface de la terre, il s'y enfonce & s'y construit une petite coque de forme sphérique, qu'il revêt intérieurement d'une tapisserie de fatin du plus beau gris de perle, où il se transforme dans une de ces Mouches qu'on a nommées *Demoiselles*.

ON a découvert une nouvelle Espece de Fourmilion, qui est rare dans nos Contrées, & un peu plus grande que l'Espece commune (3). Elle est sur-tout remarquable par ses allures; elle marche en avant avec assez d'agilité, & c'est apparemment la raison pour laquelle il ne paroît pas lui avoir été donné de se faire un entonnoir. Elle se contente de se cacher à la surface de la terre, & de saisir les Insectes au passage. Probablement elle fait avancer sur eux quand il le faut.

CES procédés ingénieux qui ont rendu célèbre le Fourmilion, ne lui sont point particuliers. On connoît aujourd'hui un Insecte très-

(3) † Cette nouvelle Espece de Fourmilion que l'Auteur découvrit autrefois aux environs de Geneve, differe de l'Espece commune par d'autres caracteres, que la grandeur. Il a détaillé ailleurs ces caracteres. Cette nouvelle Espece lui a paru rare, & il n'en a jamais eu qu'un très-petit nombre d'Individus.

différent, qui habite comme lui une terre pulvérisée & mobile, qui s'y creuse une fosse en entonnoir, & qui lance des jets de sable sur la proie qui tente d'en fortir. Cet Insecte est un Ver blanchâtre, mol & sans jambes, qui a reçu le nom de *Ver-lion*, par analogie à celui dont il imite les procédés. Son entonnoir est plus profond proportionnellement à l'ouverture, que ne l'est celui du Fourmilion. Pour creuser cette fosse profonde le Ver - lion s'y prend d'une manière fort simple. Il ne commence point, comme le Fourmilion, par tracer un fillon circulaire qui en détermine l'ouverture : il n'est pas si Géometre : il se contente de jeter le sable obliquement de tous côtés. A mesure qu'il excave ainsi, il s'enfonce davantage, & il continue d'excaver & de projeter de la sorte, jusqu'à ce qu'il ait donné à sa fosse la profondeur qu'il lui veut (4).

(4) †† Mr. de REAUMUR est le premier qui nous ait donné en 1753 une bonne histoire du Ver-lion. Il étoit pourtant connu dès le commencement du siècle; mais ce qu'on en savoit n'étoit ni assez exact ni assez circonstancié. Le Ver-lion ressemble fort à ces Vers de la viande que tout le monde connoît : il en a même les caractères les plus essentiels. Sa partie antérieure est très-effilée, & la postérieure est grosse & arrondie. Sa tête, de forme variable, est armée de deux crochets écailleux, & son derrière porte deux stigmates auxquels vont aboutir deux maîtresses trachées qu'on apperçoit au travers de la peau. Mais, le Ver-lion ne se métamorphose pas en boule allongée comme les

Vers de la viande. (Voyez Part. IX, Chap. VI.) Il se défait de sa peau de Ver, comme tant d'autres Insectes, & se montre sous la forme de Nymphé, qui devient bientôt une Mouche à deux ailes, assez semblable à celle de certains Vers mangeurs de Pucerons, qui sont du même genre que le Ver-lion.

Lorsque notre Chasseur a achevé de creuser son entonnoir, il se met en embuscade fort près du fond. Sa partie antérieure est alors tendue horizontalement en ligne droite de l'une à l'autre paroi : on la prendroit à la vue simple pour un brin de bois, tant elle paroît roide & immobile : la partie postérieure, au contraire, cachée sous la fable, est recourbée en crochet du côté du dos, & nous allons voir que cette position est bien nécessaire à l'Insecte pour assurer sa chasse. J'ajoute, que lorsqu'il est étendu en ligne droite, il a environ huit à neuf lignes de longueur.

Son piège est tendu à tous les petits Insectes rodeurs, & malheur à celui que son imprudence entraîne dans le précipice. Le Ver-lion le saisit à l'instant, s'entortille autour de lui comme un Serpent, le serre de plus en plus, le transperce avec ses crochets, & le suce tout à son aise.

Mais il arrive souvent que la proie, trop vigoureuse, fait les plus grands efforts pour s'échapper, & c'est alors qu'il importe beaucoup au Ver-lion que sa partie postérieure, recourbée en crochet, soit bien cramponnée dans la fable. Si pourtant la proie réussit à lui échapper, & qu'elle se mette à grimper le long des parois de l'entonnoir, le rusé Chasseur lance au-dessus d'elle, avec une merveilleuse prestesse, des jets de fable réitérés, qui l'étonnissent & la forcent à retomber au fond du précipice, où le petit Lion s'en ressaïsit.



CHAPITRE XLIII.

Le Crapaud.

JE ne fais pas difficulté de produire ici cet Animal hideux. Sa constance dans ses amours, sa patience infatigable, sa dextérité merveilleuse lui mériteront bientôt les éloges de mes Lecteurs. Il appartient à la classe des Ovipares (1).

(1) †† Ce n'est qu'assez improprement qu'on peut dire que le Crapaud est *ovipare* : c'est que les petits corps qu'il met au jour en si grand nombre, ne sont pas proprement des *œufs* : ils sont, à parler exactement, les Têtards eux-mêmes, déjà tout formés, & dont les tégumens propres sont très-reconnoissables même avant la fécondation. Consultez sur ceci la Note 2 du Chap. X de la Part. VII. Si l'on joint cette découverte à celle qui démontre la préexistence du Poulet dans l'œuf, (Part. VII, Chap. X, & les Notes) & à celles qui démontrent plus rigoureusement encore que la plantule préexiste aussi dans la graine, (Part. X, Chap. XXXIV, Note 5) on ne pourra se refuser à admettre cette grande vérité; que la préformation & l'évolution des Corps organisés sont une des loix les plus générales de la Nature.

A leur sortie du ventre de la Mere, les très-petits Têtards sont environnés d'une épaisse couche de glaire, que le sperme du Mâle ne laisse pas de traverser dans l'instant de la fécondation. Nous avons vu ailleurs quelle est l'étonnante énergie de cette liqueur fécondante, & combien est petite la dose de sperme qui suffit à opérer la fécondation. (Consultez la Note 9 du Chap. XXIII de la Part. X.) Mr. SPALLANZANI s'est assuré

Ses œufs très-nombreux , & revêtus d'une membrane qui a de la consistance , sont liés les uns aux autres par une espece de cordon. Figurez - vous un long chapelet , dont les grains sont à - peu - près égaux. Il faut que la Femelle se décharge d'un pareil chapelet , roulé dans son ventre. C'est pour elle un grand travail que de mettre dehors le premier œuf ; mais , quand une fois elle y est parvenue , tout le reste lui coûte peu , parce que le Mâle lui prête son secours. L'Accoucheur le plus expérimenté ne s'acquitte pas mieux de ses fonctions , que ce Mâle officieux & empresse s'acquitte des siennes. Cramponné depuis un temps plus ou moins long sur le dos de sa Femelle , il la tient étroitement embrassée avec ses pattes de devant , tandis qu'avec une de ses pattes de derriere il saisit le premier œuf & le bout du cordon. Il fait passer ce cordon entre ses doigts , alonge la patte & extrait le second œuf. Saisissant alors de l'autre

que la glaire qui enveloppe les Tétards à leur naissance est leur premiere nourriture ; & il pense , que c'est la raison pourquoi les Tétards qu'on essaie de féconder artificiellement dans l'ovaire ou dans la partie supérieure des trompes , ne parviennent pas à se développer : ils y manquent de cette premiere nourriture qui leur est absolument nécessaire. Les Tétards qu'il avoit dépouillés entièrement de leur glaire , n'ont jamais pu être fécondés , tandis que ceux qui n'en avoient été dépouillés qu'en partie étoient presque tous rendus féconds.

patte une portion plus élevée du cordon, il amène le troisième œuf, qui est suivi de près par le quatrième. C'est en réitérant cette adroite manœuvre, qu'il réussit à extraire enfin tout le chapelet (2).

(2) †† C'étoit d'après Mr. DEMOURS, de l'Académie des Sciences de Paris, que je crayonnois ici l'intéressante histoire du Crapaud accoucheur. Les détails aussi circonstanciés que curieux dans lesquels ce savant Académicien étoit entré à ce sujet, ne me permettoient pas de douter de l'exactitude de son observation. Il est pourtant bien singulier que RÆSEL, qui avoit tant observé les Crapauds & les Grenouilles, & qui nous en a donné une si magnifique histoire, n'eût jamais surpris le Crapaud mâle dans sa fonction d'accoucheur: il ne l'est pas moins assurément que Mr. SPALLANZANI n'y soit point parvenu non plus. Mais ces deux témoignages négatifs ne sauroient infirmer le témoignage si affirmatif & si détaillé de Mr. DEMOURS. Mr. RÆSEL dit seulement: que le Crapaud aquatique retient les œufs entre ses pattes de derrière jusqu'à ce qu'il les ait arrosés de sa liqueur, & que le Crapaud terrestre semble vouloir les extraire de force du ventre de la Femelle; qu'il ne le fait pourtant pas; mais qu'il les ramasse en monceau, comme s'il vouloit ainsi les arroser plus facilement & plus promptement.

Les amours des Grenouilles ne diffèrent pas essentiellement de celles des Crapauds: mais les choses se passent bien différemment chez les Salamandres aquatiques, & leurs amours sont bien plus chastes. Le Mâle ne tient point sa Femelle embrassée, il se borne à lui faire de petites agaceries qui la préparent à la fécondation: ensuite il darde dans l'eau son sperme, qui y forme un petit nuage blanchâtre, qui va envelopper l'anus ouvert & renflé de la Femelle; & c'est de la sorte qu'elle est rendue féconde. La Fable n'avoit pas feint de plus chastes amours. Le sperme des Salamandres, qui est très-épais, demandoit à être détrempe dans l'eau. Cela est même si vrai, qu'on ne réussit

point à féconder artificiellement leurs œufs, si l'on n'a pas soigné auparavant de détrempier la liqueur féminale, & d'imiter ainsi le procédé de la Nature, qui la répand dans l'eau avant que de l'employer.

Puisque je viens de parler du Crapaud, je ne puis m'empêcher de dire quelque chose d'un Animal de ce genre, qui nous offre des particularités extrêmement singulieres, & qu'on n'a encore rencontrées dans aucun autre Animal, soit de même genre, soit de genres différens. On devine qu'il s'agit du *Pipa* ou Crapaud de Surinam, qui surpasse en grandeur nos Crapauds d'Europe. Il en differe encore par beaucoup d'autres caracteres que je ne détaillerai pas dans cette Note, mais dont j'ai détaillé une partie dans un autre Écrit.

Le dos de la Fémelle est une grande curiosité anatomique : on l'avoit révoquée en doute, parce qu'on se défioit trop du merveilleux ; mais elle est aujourd'hui si bien constatée, qu'on ne peut plus refuser de l'admettre ; & il n'est pas même besoin de l'œil de l'Observateur pour se convaincre de la réalité : les yeux les moins exercés à voir peuvent facilement la découvrir. Cette curiosité, unique en son genre, consiste dans un amas de cellules, d'environ cinq lignes de profondeur, sur un peu plus de deux lignes d'ouverture, dont tout le dos de l'Animal est garni, & qui, placées les unes à côté des autres, paroissent distribuées irrégulièrement. L'intérieur en est très-lisse, & le fond exactement fermé. On ne leur découvre aucune communication directe ou indirecte avec les parties intérieures que recouvre la peau épaisse & chagrinée du dos. Cette peau a une sorte de duplicature qui renferme les cellules. Toutes s'ouvrent sur le dos ; mais il est un temps où chacune d'elles est fermée par un petit opercule, d'une peau mince & transparente, qui s'ajuste très-proprement & très-exactement aux bords de l'ouverture circulaire ou elliptique de la cellule.

Je supprime bien des détails, & me hâte d'en venir au principal usage de ces cellules si singulieres & si artistement façonnées. Il vient un temps où chacune de ces cellules loge un Crapaud parfait, vraie miniature, qui offre dans un raccourci &

dans un fini admirables toutes les parties extérieures qui caractérisent l'Espece. Ces jolies miniatures ; je prie qu'on me passe une épithete que l'idée de l'Animal hideux dont je parle repousse si fortement, & qui pourtant convient au mieux à ses Petits ; ces miniatures, dis-je, sont si adroitement empaquetées & arrangées dans leurs cellules, comme dans autant d'étuis, qu'elles n'y occupent que le plus petit espace possible : elles les remplissent néanmoins en entier, en s'ajustant exactement à leurs parois. On peut les en retirer & les y replacer à volonté : elles n'adherent aux parois par aucun vaisseau ni par aucun ligament : elles sont simplement emboîtées dans la cellule comme une Nymphé dans sa coque, ou une Abeille dans son alvéole.

Mais, comment nos petits Pipas se trouvent-ils logés dans les cellules dont le dos de la Femelle est si bien pourvu ? comment y sont-ils parvenus ? Car je viens de remarquer, qu'on ne découvre point de communication entre les cellules & l'intérieur du corps : c'est pourtant dans cet intérieur que les Embryons prennent leurs premiers accroissemens, puisque c'est-là que se trouvent les ovaires, les trompes & la matrice. Un ingénieux Observateur (†), témoin oculaire des amours des Pipas, paroît avoir percé ce mystère. Il nous assure, qu'il a vu le Mâle accourir après la ponte de la Femelle, prendre les œufs avec ses pattes de derriere, & les placer sur le dos de sa Compagne ou dans les cellules destinées à les recevoir. Ces cellules feroient donc, en quelque sorte, des matrices externes qui procureroient le développement ultérieur des Embryons. Ils y demeureroient renfermés jusqu'au temps où, parvenus à un certain accroissement, ils ouvreroient la porte de leur logette pour venir au jour une seconde fois & se mettre en liberté. Mais, l'histoire déjà si curieuse du Pipa exigeroit des éclaircissémens que nous n'obtiendrons que des recherches très-approfondies des meilleurs Observateurs.

(†) Mr. FERMIN.

CHAPITRE XLIV.

Les ruses du Lievre & celles du Cerf.

SI le Lievre ne possède pas, comme le Lapin, l'art de se creuser un terrier (1), il ne manque pas néanmoins de sagacité pour se conserver & échapper à ses Ennemis. Il fait se choisir un gîte, & se caché entre des mottes de terre, qui imitent la couleur de son poil. En Hiver, il se loge au midi, & en Été au nord. Lancé par les Chiens, il fuit quelque temps un sentier, revient sur ses pas, s'élançe de côté, se jette dans un buisson & s'y tapit. Les Chiens suivent le sentier, passent devant le Lievre, & le manquent. L'Animal rusé, qui les voit passer & s'éloigner, sort de sa retraite, rentre dans le sentier, confond ses traces, & met la Meute en défaut. Sans cesse il varie ses ruses, & se conduit toujours relativement aux circonstances. Tantôt à l'ouïe des Chiens, il part du gîte, s'éloigne d'un quart de lieue, se jette dans un étang, & se cache entre des joncs. Tantôt il se mêle à un troupeau de Brebis qu'il n'abandonne point; tantôt il se cache sous terre; tantôt il s'élançe sur une vieille mu-

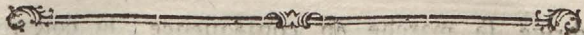
(1) Chap. XXX de cette Partie.

raille, se tapit entre des lierres, & laisse passer les Chiens; d'autres fois il file le long d'un des côtés d'une haie, tandis que les Chiens filent de l'autre. Quelquefois il passe & repasse à plusieurs reprises une riviere à la nage: d'autres fois enfin il oblige un autre Lievre à quitter le gîte, pour se mettre à sa place, &c.

LE Cerf, qui par l'élégance & la légéreté de sa taille, par ce bois vivant dont sa tête est parée plutôt qu'armée, par sa grandeur, par sa force, par son air noble, est un des grands ornemens des Forêts, ruse plus savamment encore que le Lievre, & exerce bien plus la sagacité du Chasseur.

POURSUIVI par les Chiens, il passe & repasse plusieurs fois sur sa voie; il leur donne le change en se faisant accompagner d'autres Bêtes, perce & s'éloigne aussi-tôt, se jette à l'écart, se dérobe & se couche sur le ventre. La terre le trahissant toujours, il se met à l'eau. La Biche qui nourrit, se présente aux Chiens pour leur dérober son Faon; elle se laisse courir & revient à lui.





CHAPITRE XLV.

Le Renard.

LE Renard, fameux par ses ruses, & qui joue un si grand rôle dans ces Fables ingénieuses où la Morale vit & respire; le Renard, dis-je, se conduit avec autant de prudence que d'esprit. Non moins circonspect qu'adroit, non moins vigilant que rusé, il pese ses moindres démarches, étudie les circonstances, épie sans cesse, n'agit qu'à propos, & a toujours quelque moyen en réserve pour subvenir aux occurrences. Son génie fécond en ressources multiplie presque à l'infini ses tours, ses ruses & ses stratagèmes.

QUOIQUE très-vite à la course, il ne se fie point à sa légèreté naturelle: il juge qu'elle ne suffiroit pas toujours à sa conservation, il se ménage de bonne-heure un asyle souterrain, où il se réfugie au besoin, où il se loge & élève sa Famille.

IL établit son domicile au bord des bois & dans le voisinage des métairies. Il prête de loin une oreille attentive au chant des Volailles,

dirige sa marche en conséquence, la couvre habilement, arrive par divers détours, se tapit, se traîne sur le ventre, se met en embuscade, & manque rarement son coup.

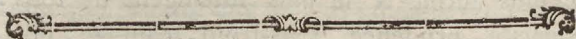
S'IL est assez heureux pour pénétrer dans l'enclos, il met à profit tous les momens, & égorge toutes les Volailles. Il fait retraite sur-le-champ, emporte une Proie, la recele, revient en chercher une autre, la cache comme la première, & ne renonce à butiner que lorsqu'il s'apperçoit qu'il a été découvert.

IL entend à merveille à chasser les jeunes Levreaux, à surprendre les Lievres au gîte, à découvrir les nids des Perdrix, des Cailles, &c. & à saisir la Mere sur ses œufs.

HARDI autant que fin, il ose attaquer les Abeilles: il en veut à leur miel, dont il est friand. Il est bientôt assailli par ces Mouches guerrières, & en peu de momens il en est couvert. Il se retire à quelques pas de distance, se roule sur la terre, les écrase, retourne à la charge, & force enfin le petit Peuple laborieux à lui abandonner le fruit de ses longs travaux.

JE n'ajoute plus qu'un trait: si le Renard

reconnoît qu'on ait inquiété ses Petits en son absence, il les transporte tous les uns après les autres dans une autre retraite.



CHAPITRE XLVI.

L'Éléphant.

† **A** voir cette masse de chair si énorme (1); si lourde, si informe, cette Montagne ambulante qui fait trembler la terre sous ses pas, & que l'œil du Spectateur ne parcourt point sans étonnement, imagineroit-on qu'elle recele une Ame supérieure, douée de talens & de qualités rares, & qui ne peut guere être surpassée que par l'Ame transcendante du premier des Êtres terrestres. A voir ce prodigieux Colosse, dont les membres massifs sont si étrange-

(1) Les plus grands Éléphants ont quatorze à quinze pieds de hauteur, sur autant ou à-peu-près de longueur. On calcule qu'un Éléphant de cette taille pèse autant que cinquante Hommes. C'est sur les côtes orientales de l'Afrique & dans les parties méridionales de l'Asie que se trouvent les plus grands Éléphants. On présume que ceux qui demeurent en liberté peuvent vivre plus de deux cents ans; mais ceux qu'on réduit en servitude vivent beaucoup moins. Un grand Éléphant consume par jour jusqu'à cent cinquante livres d'herbe.

ment configurés (2), soupçonneroit - on qu'il n'est peut-être sur notre Planete aucun Animal plus adroit ni plus intelligent, si l'on en excepte le plus adroit & le plus intelligent de tous ? Sagacité, prudence, sens-froid, courage, docilité, modération, l'Eléphant tient de la Nature toutes ces éminentes qualités, & l'éducation qui les perfectionne, les ennoblit, les dirige, semble en faire un Être presque raisonnable.

A ces qualités, pour ainsi dire morales, qui s'emparent fortement de notre admiration, l'Eléphant joint des qualités physiques que nous ne sommes pas si surpris de rencontrer dans le plus colossal des Animaux terrestres. Sa force musculaire nous étonne néanmoins : avec sa trompe il déracine les Arbres, & d'un coup de son corps il renverse les murs. Seul, il met en mouvement les plus grandes machines, transporte des fardeaux que plusieurs Chevaux remueroient à peine, & porte sans succomber une

(2) Le corps de l'Eléphant est trop épais pour être souple. Son col trop court ne fléchit que fort peu. Sa tête est petite & difforme : son nez & ses oreilles sont démesurément longs ; ses jambes droites & massives, comme de gros piliers, sont terminées par un pied si court, si petit, qu'il se distingue à peine : sa peau enfin est dure, épaisse & calleuse. Voilà bien des difformités, & qui choquent d'autant plus qu'elles sont plus exagérées dans l'Animal.

our armée en guerre & chargée de nombre de Combattans (3). Que dirai-je enfin? De ses fortes défenses il peut percer le plus terrible des Animaux, & celui que les plus puissans redoutent le plus. L'Éléphant n'en redoute aucun, parce qu'il résiste autant par l'énormité de sa masse & l'épaisseur de son cuir, que par les armes meurtrieres dont il est pourvu (4).

MAIS, ce sont les qualités aimables de l'Éléphant qu'on se plaît à contempler. Cet Être qui, au premier coup-d'œil, ne paroît qu'un entassement monstrueux de matiere, est pourtant un Être très-sentimental: je demande grace pour cette expression qui vient de m'échapper, & qui n'est pas dans la rigueur philosophique. Très-mémoratif des bienfaits reçus, il ne méconnoît jamais son Bienfaiteur, lui témoigne sa reconnaissance par les signes les plus expressifs, & lui demeure toujours attaché. Mais il conserve

(3) Une charge de quatre à cinq milliers n'est pas trop forte pour un grand Éléphant. Il est même un Voyageur qui assure avoir vu un de ces Animaux porter l'espace de cinq cents pas deux pieces d'artillerie, suspendues à ses défenses, & qui pesoient chacune trois milliers.

(4) On connoît les défenses de l'Éléphant: elles grossissent quelquefois au point d'acquérir chacune un poids d'environ cent vingt livres.

aussi un long souvenir des offenses, & ne perd point l'occasion de s'en venger. Exigeroit-on d'un Animal une générosité qu'on rencontre si rarement dans notre Espèce? Domestique aussi docile que fidele, & aussi intelligent que docile, il semble prévenir les desirs de son Maître, deviner sa pensée, & lui obéir par inspiration. Attentif aux divers tons du commandement, il les démêle tous, ne se méprend point sur leur signification, exécute avec jugement, agit avec mesure, ne précipite rien, & fait tout à propos. Il ne se refuse à aucun genre de service, pas même aux plus longs & aux plus pénibles, poursuit sa tâche avec constance & sans se rebuter, l'acheve comme il l'a commencée, & se croit toujours assez récompensé de son travail quand on lui témoigne par quelques caresses qu'on est satisfait de l'emploi de ses forces. Plus il est sensible aux bons traitemens, & plus il s'irrite des châtimens qu'il n'a point mérités. Doux par tempérament, il n'emploie sa force ou ses armes que pour se défendre lui-même, secourir son Maître, ou protéger ses semblables. Souple, complaisant & caressant, il rend avec sa trompe caresses pour caresses, fléchit les genoux devant celui qui veut le monter, se soumet à sa direction, aide lui-même à se charger, se laisse vêtir & parer, & paroît même prendre plaisir à cette

parure. Enfin, ses mœurs sociales qui l'éloignent de la solitude & d'une vie errante, le portent à rechercher la compagnie de ses semblables & à leur être utile; & les sociétés que forment entr'eux ces Animaux demi-raisonnables, sont soumises à des loix qu'on aime à connoître, quoiqu'on ait toujours à se défier un peu du Code que les Naturalistes anciens & modernes en ont publié. Le plus vieux des Eléphants, comme le plus expérimenté, est à la tête de la troupe & la conduit: le plus âgé après lui ferme la marche: les jeunes & les foibles sont au centre du bataillon; & les Meres qui allaitent encore, portent leurs Petits qu'elles embrassent de leur trompe. Tel est l'ordre que les prudens Eléphants observent dans les marches périlleuses, & qu'on croiroit suggéré par la raison elle-même. Mais, quand ils n'ont rien à redouter, ils relâchent beaucoup de leurs précautions, se promènent dans les forêts, dans les champs, dans les prairies, y pâturent à leur aise, mais sans s'écarter assez les uns des autres pour se priver de leurs secours mutuels ou de leurs avertissements (5).

(5) L'Éléphant n'est ni carnivore ni piscivore, il n'est que frugivore; il vit de racines, d'herbes, de fruits & de grains. Lorsqu'il rencontre quelque pâturage abondant, il appelle les autres Eléphants & les invite à en venir prendre leur part.

JE n'ai pas achevé d'esquiffer le tableau de l'Eléphant : le plus éloquent de ses Historiens m'en fournit encore quelques traits qui s'affoibliront en passant par ma plume. Ses yeux, petits à la vérité, mais vifs, brillans & spirituels, peignent avec fidélité toutes les nuances du sentiment ; & quand il les tourne lentement vers son Maître chéri, ils ne réfléchissent que douceur, amitié & tendresse. Fixés sur son Maître, ses regards, pleins d'expression, annoncent qu'il l'a écouté & saisi, & que prêt à exécuter ses ordres, il n'attend plus que le dernier signe qui les lui manifestera. Ses yeux, en un mot, sont des miroirs qui rendent avec énergie toutes les affections que son Ame sensible éprouve tour-à-tour, & qui révelent au Spectateur étonné la supériorité de cet Être.

DOUÉ d'une oreille musicale, l'Eléphant se délecte à l'harmonie, mêle à propos sa voix aux sons des tambours & des trompettes, apprend à battre la mesure & à se mouvoir en cadence.

IL ne se plaît pas moins aux parfums qu'aux accords de la musique : il aime sur-tout le parfum des fleurs ; & cet Animal colossal entend à les choisir, à les cueillir une à une, à en faire des bouquets, & ne se bornant pas à en savourer

l'odeur, il les porte encore à sa bouche, comme pour les goûter.

SA trompe, instrument admirable, réunit au sens de l'odorat celui du toucher, & tous deux sont exquis. Mobile en tout sens & d'une merveilleuse flexibilité, cette trompe se termine par un rebord qui peut s'allonger en maniere de doigt, & avec lequel l'Eléphant peut exécuter tout ce que nous exécutons avec les nôtres. C'est à l'aide de cette sorte de main qu'il cueille les fleurs, ramasse les plus petites pieces de monnoie, dénoue les cordes, ouvre & ferme les portes en tournant les clefs ou poussant les verroux, & qu'il trace des caracteres réguliers avec un instrument aussi fin qu'une plume.

EN formant la trompe de l'Eléphant, & en y rassemblant avec un art infini des organes très-divers, la Nature a concentré dans cet instrument unique des puissances qu'elle a distribuées ailleurs en différentes régions du corps animal. Cette trompe merveilleuse n'est pas seulement un double & même un triple sens, elle est encore un bras puissant & une main très-adroite (6).

(6) Cette trompe, au moyen de laquelle l'Eléphant exécute tant & de si grandes choses, devoit être très-richement pourvue de nerfs : aussi l'Anatomie prouve-t-elle que les nerfs qui s'y

Ainsi, en même temps que l'Eléphant flaire, goûte, touche par cet organe unique, il mesure les distances des corps, juge de leur résistance, démêle leurs qualités tangibles, & toutes ces choses se combinant à la fois dans le cerveau, il en naît des associations d'autant plus fortes, que ces choses dérivent d'un même organe, & qu'elles sont, en quelque sorte, contemporaines. De-là cette supériorité d'instinct, cette sorte d'intelligence; je dirai mieux, cette imitation de la raison, qui ennoblit tant l'Eléphant & le rapproche si fort du premier & du plus parfait des Êtres de notre Globe, dont il est pourtant si éloigné par son étrange conformation & l'énormité de sa masse (7).

distribuent, équivalent à tous ceux du reste du corps. Mais elle nous apprend en même temps que le cerveau de cet Animal si intelligent, est néanmoins plus petit proportionnellement à la masse du corps que celui de la plupart des autres Animaux.

Comme l'Eléphant a le désavantage de ne pouvoir rien saisir à terre avec sa bouche, parce que son col trop court ne peut se ployer assez, il faut qu'il prenne sa nourriture & sa boisson avec le nez, c'est-à-dire, avec sa trompe. Il ne suffit pas même qu'il porte sa nourriture à l'entrée de la bouche, il faut qu'il l'enfonce assez avant dans le gosier. Il est obligé d'en user à-peu-près de même à l'égard de l'eau dont il s'abreuve: il en remplit sa trompe & la seringue avec force dans l'œsophage. Il se divertit aussi à la seringuer sur ceux qui lui déplaisent ou qui lui ont fait quelqu'insulte.

(7) Il n'est point d'Animal sur lequel l'imagination des Voyageurs & des Naturalistes se soit plus échauffée que sur l'Eléphant:

L'Éléphant : non-seulement on lui a attribué un instinct bien supérieur à celui du Castor, du Chien ou du Singe ; mais on a plus fait encore ; on l'a peint comme un Être moral & très-moral. De bons Esprits, & même des Philosophes, n'ont pu résister toujours à la sorte de séduction qui naît des grandes qualités de ce noble Animal, & ils ont inféré dans son histoire des faits étonnans qu'ils n'ont pas paru envisager d'un œil assez philosophique. Je n'en citerai qu'un seul exemple, que je tire de Mr. de BUFFON. Il le rapporte d'après Mr. de MONTMIRAIL, de l'Académie des Sciences de Paris, qui le tenoit lui-même de Mr. de BUSSY, qui a demeuré dix ans dans l'Inde, qui y possédoit plusieurs Éléphans, & qui avoit eu bien des occasions de les observer. Mr. de BUFFON ajoute, que le témoignage de Mr. de BUSSY mérite la confiance du Lecteur.

„ Le Conducteur de l'Éléphant, (c'est Mr. de MONTMIRAIL qui parle d'après Mr. de BUSSY) veut-il lui faire faire quelque corvée pénible, il lui explique de quoi il est question, & lui détaille les raisons qui doivent l'engager à lui obéir ; si l'Éléphant marque de la répugnance à ce qu'il exige de lui, le Cornac (c'est ainsi qu'on appelle son Conducteur) promet de lui donner de l'arac ou quelque chose qu'il aime ; alors l'Animal se prête à tout ; mais il est dangereux de lui manquer de parole ; plus d'un Cornac en a été la victime. Il s'est passé à ce sujet dans le Dekan, un trait qui mérite d'être rapporté, & qui, tout incroyable qu'il paroît, est cependant exactement vrai. Un Éléphant venoit de se venger de son Cornac en le tuant : sa Femme, témoin de ce spectacle, prit ses deux Enfans & les jeta aux pieds de l'Animal encore tout furieux, en lui disant : *puisque tu as tué mon Mari, ôte-moi aussi la vie, ainsi qu'à mes Enfans.* L'Éléphant s'arrêta tout court, s'adoncit, & comme s'il eût été touché de regret, prit avec sa trompe le plus grand de ces deux Enfans, le mit sur son cou, l'adopta pour son Cornac, & n'en voulut point souffrir d'autres ”.

Un Lecteur qui se plaît au merveilleux, aime fort à rencontrer de tels faits dans l'Histoire des Animaux ; & s'il est fort

sensible, il faudra très-mauvais gré au Philosophe un peu sévère qui les dépouillera de leur moralité apparente, & les réduira à leur juste valeur. Cet Éléphant furieux qui venoit d'exercer une si cruelle vengeance sur son Conducteur, pouvoit-il juger du désespoir de sa Femme, saisir la valeur des termes par lesquels elle exprimoit si énergiquement la douleur qui déchiroit son Ame? Les doux noms de Pere, de Mere, d'Enfans sont-ils bien faits pour l'oreille d'un Animal qui n'a & ne peut avoir l'usage de la parole, & qui est borné aux pures sensations? Mais, dira-t-on, l'Éléphant s'arrêta tout court, s'adoucit, adopta sur-le-champ pour son Conducteur le plus grand des deux Enfans, le plaça avec sa trompe sur son cou, & ne voulut point souffrir d'autre Conducteur? Voilà comment les Ames sensibles interprètent à leur maniere les actions des Brutes qui affectent un air de sentiment ou de réflexion: mais rien de mieux prouvé que l'attachement des Éléphans pour les Enfans; & cet attachement purement physique, tient à certaines qualités sensibles, qui affectent agréablement les sens de l'Animal, & dont nous ne saurions juger. La préférence que l'Éléphant dont il s'agit donna au plus grand des deux Enfans de la Femme désolée, tenoit, sans doute, aussi à quelqu'impression secrète du même genre. (Consultez le Chap. XXXIII & les Notes: consultez encore le Chap. XXXVIII & la Note.) Quand nous prêtons si libéralement aux Animaux nos idées morales, nous ne songeons point qu'ils ne sont pas pourvus, comme nous, de l'instrument nécessaire à leur formation. Je ne révoque point en doute le trait que Mr. de MONTMIRAIL raconte si agréablement, & dont il dit que, *tout incroyable qu'il paroît, il est cependant exactement vrai*; je ne fais que le traduire en une autre langue.

Le Lecteur Philosophe me pardonnera si je m'arrête encore quelques momens sur un autre passage de la belle Histoire de l'Éléphant de Mr. de BUFFON, que je n'ai pu lire sans surprise.

» L'Éléphant, dit-il, comme le Castor, aime la société de ses
 » semblables, il s'en fait entendre: on les voit souvent se ras-
 » sembler, se disperser, agir de concert, & s'ils n'édifient rien,
 » s'ils ne travaillent point en commun, ce n'est peut-être que

„ faute d'assez d'espace & de tranquillité : car les Hommes se
 „ sont très-anciennement multipliés dans toutes les terres qu'ha-
 „ bité l'Éléphant : il vit donc dans l'inquiétude , & n'est nulle
 „ part paisible possesseur d'un espace assez grand , assez libre
 „ pour s'y établir à demeure. Nous avons vu qu'il faut toutes
 „ ces conditions & tous ces avantages , pour que les talens du
 „ Castor se manifestent , & que par-tout où les Hommes sont
 „ habitués , il perd son industrie & cesse d'édifier ” .

Si les Castors inquiétés par les Hommes cessent d'édifier , ils
 peuvent néanmoins toujours le faire , parce qu'ils en ont tou-
 jours la capacité physique , & que leur cerveau a été organisé
 dans un rapport déterminé aux beaux ouvrages qu'ils devoient
 exécuter dans certaines circonstances données. (Consultez le
 Chap. XXX de la Part. XI , & la Note correspondante.) Des
 circonstances différentes suspendent l'exercice des admirables
 facultés de ces Animaux industrieux ; mais ils ne les détruisent
 pas. Ce n'est donc pas parce que les Hommes se sont très-ancien-
 nement multipliés dans toutes les terres qu'habitent les Éléphants ,
 que ces grands Animaux si intelligens n'édifient rien ; c'est uni-
 quement parce que leur cerveau n'a point été organisé dans le
 rapport au genre de travail qui a rendu les Castors si célèbres.
 Les Éléphants n'édifient rien , parce qu'ils n'ont pas les idées de la
 chose ; & ils ne sauroient avoir ces idées , précisément parce qu'ils
 ne sont pas doués des facultés qui brillent dans les Castors. Chaque
 Animal a reçu de la Nature ses dons ou ses talens particuliers ,
 que l'éducation peut perfectionner dans les Individus de cer-
 taines Classes ; mais ce perfectionnement s'arrête toujours à
 l'Individu & ne passe jamais à l'Espece. Notre illustre Auteur
 fait lui-même une semblable remarque dans un autre endroit
 de ses Écrits. L'Espece chez les Animaux n'est donc point per-
 fectible. Chaque Espece est essentiellement circonscrite dans les
 limites de son organisme actuel , qu'il lui est impossible de fran-
 chir. Aussi voyons-nous que les Animaux les plus industrieux
 ne perfectionnent rien , que les Insectes & les Oiseaux Archi-
 tectes bâtissent de nos jours comme ils bâtissoient du temps d'A-
 RISTOTE. Ainsi , quand il n'y auroit jamais eu d'Hommes dans

C H A P I T R E X L V I I .

L'Orang-outang.

† S₁ l'Eléphant paroît se rapprocher de l'Homme par l'intelligence, l'Orang-outang paroît s'en rapprocher bien davantage par la conformation tant intérieure qu'extérieure, & par les inclinations, les habitudes & les talens qui en dérivent (1). L'Orang-outang est si semblable à l'Homme, que l'Anatomiste qui les compare, croit comparer deux Individus de la même Espece, ou au moins du même Genre; & frappé des ressemblances si marquées & si nombreuses qu'il découvre entre ces deux Êtres, il n'hésite pas à placer l'Orang-outang immédiatement après le grossier Hottentot (2).

CE Singe, le premier & le plus grand de tous les Singes, paroît, en effet, posséder tous les terres qu'habitent depuis si long-temps les Eléphants, je en pense pas qu'ils se fussent jamais réunis pour édifier en commun la moindre cabane.

(1) Consultez la Note 1 du Chap. XXX de la Part. III, & la Note du Chap. III de la Part. IV.

L'Orang-outang habite sur-tout les Contrées méridionales de l'Inde, & ne propage que dans ces Climats brûlans.

(2) Voyez la Note 4 du Chapitre X de la Partie IV.

les attributs de l'Humanité (3), si vous en exceptez ce grand attribut , le plus bel apanage de l'Homme , qu'il ne partage avec aucun autre Animal , & auquel il doit sa prééminence ; je veux dire , la parole ou la pensée. L'Orang-outang ne parle point ; il ne pense donc point ; car pour penser , il faut parler. Il a pourtant , comme l'Homme , tous les organes extérieurs de la parole ; mais il est privé de l'organe intérieur , ou de cette partie du cerveau qui correspond dans l'Homme à l'organe de la voix , & qui lui donne la capacité de lier ses idées aux sons articulés qui les représentent , de les associer & de les combiner de mille & mille manières (4).

MAIS , si l'Orang-outang n'est point un Homme , il en est au moins le Prototype le plus parfait qui soit sur la Terre (5). Aussi haut & un

(3) Cela va au point , que la Femelle de l'Orang-outang est sujette , comme la Femme , à l'écoulement périodique. On observe la même chose dans les Femelles des Singes , qui se rapprochent le plus de l'Orang-outang.

(4) Voyez le Chap. XXXIII & la Note 7.

(5) Après avoir énuméré les caractères assez légers qui différencient l'Orang-outang de l'Homme , & les caractères nombreux & frappans qui l'en rapprochent , Mr. de BUFFON ajoute : „ Toutes les parties tant extérieures qu'intérieures de

peu plus gros que l'Homme, il marche, comme lui, sur deux pieds, en se servant d'un bâton dont il s'est lui-même pourvu, & dont il fait

„ l'Orang-outang, sont si parfaitement semblables à celles de
 „ l'Homme, qu'on ne peut les comparer sans admiration, &
 „ sans être étonné que d'une conformation si pareille & d'une
 „ organisation qui est absolument la même, il n'en résulte pas
 „ les mêmes effets. Par exemple, la langue & tous les organes
 „ de la voix sont les mêmes que dans l'Homme, & cependant
 „ l'Orang-outang ne parle pas; le cerveau est absolument de la
 „ même forme & de la même proportion, & il ne pense pas:
 „ y a-t-il une preuve plus évidente que la matière seule, quoi-
 „ que parfaitement organisée, ne peut produire ni la pensée
 „ ni la parole qui en est le signe, à moins qu'elle ne soit ani-
 „ mée par un principe supérieur? . . . Enfin, l'Orang-outang
 „ ressemble plus à l'Homme qu'à aucun autre Animal, plus
 „ même qu'aux Babouins & aux Guenons. . . Ainsi les Indiens
 „ sont excusables de l'avoir associé à l'Espèce humaine par le
 „ nom d'*Orang-outang*, Homme sauvage, puisqu'il ressemble à
 „ l'Homme par le corps plus qu'il ne ressemble aux autres
 „ Singes ou à aucun autre Animal”.

Je ferai sur ce passage de notre illustre Naturaliste une remarque qui s'offre d'abord à l'esprit d'un Psychologue. Il paroît attribuer uniquement au Principe immatériel la supériorité de l'Homme sur l'Orang-outang, parce qu'il admet d'après la dissection, que le cerveau de celui-ci est parfaitement semblable au cerveau de celui-là. Mais, combien est-il de raisons de douter de cette parfaite similitude des deux cerveaux! Ici, les plus légères variétés dans le nombre, l'arrangement & la structure des parties peuvent différencier beaucoup les opérations du Principe immatériel. Le cerveau est l'instrument de l'Ame; elle agit sur lui & par lui, & nous ne connoissons guère de cet instrument admirable que le dehors: les pièces infiniment petites & profondément cachées auxquelles l'Ame est immédiatement

faire usage pour se défendre ou pour attaquer. On le voit, avec étonnement, prendre sa place à table, & s'asseoir parmi les Convives, déployer sa serviette, se servir, comme nous, de fourchette, de cuiller & de couteau pour prendre & couper les morceaux qu'on met sur son assiette, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer, lorsqu'on l'y invite, s'essuyer de sa serviette les levres, apporter sur la table une tasse avec sa soucoupe, y mettre du sucre, la remplir de thé, laisser refroidir la liqueur avant que de la boire; enfin, présenter la main aux Convives pour les reconduire, & se promener gravement avec eux.

unie, ne sont point de celles que le microscope & le scalpel peuvent mettre à la portée de nos sens; & toutes les comparaisons que l'Anatomie institue en ce genre, ne portent jamais que sur les grosses pièces de l'instrument. Je me crois donc bien fondé à penser, que le cerveau de l'Homme est intérieurement d'une beaucoup plus grande composition que celui de l'Orang-outang, qu'il se trouve dans le premier des pièces qui ne se trouvent point dans le dernier, & que les pièces communes aux deux cerveaux diffèrent encore par leur arrangement, par leurs proportions & leur structure. J'en juge par les produits relatifs des deux cerveaux qui diffèrent si prodigieusement & à tant d'égards. Mais, parce que l'Orang-outang est de tous les Animaux celui qui ressemble le plus à l'Homme, & que toutes les parties tant extérieures qu'intérieures du corps animal doivent être en rapport, j'admettrai en même temps, que le cerveau de l'Orang-outang est de tous les cerveaux celui qui se rapproche le plus du cerveau de l'Homme.

ON n'est pas moins surpris de voir l'Orang-outang se coucher, comme nous, dans un lit qu'il a fait lui-même, poser sa tête sur le chevet, la ceindre d'un mouchoir, ajuster sur lui les couvertures, & se faire soigner comme nous dans la maladie (6).

TRÈS - SUSCEPTIBLE d'éducation, l'Orang-outang devient un bon Domestique, qui obéit promptement aux signes & à la voix; au lieu que les autres Singes n'obéissent guere qu'au bâton. Dressé au service de la maison, il s'acquitte avec autant d'adresse que d'exactitude des différentes fonctions qui lui ont été assignées; rince les verres, sert à boire, tourne la broche, pile dans un mortier ce qu'on lui donne à piler, va chercher l'eau à la fontaine, en remplit une cruche, la place sur sa tête, l'apporte au logis, &c.

LES Orang-outangs vivent en société dans

(6) Un Orang-outang avoit été saigné deux fois au bras droit dans une maladie: toutes les fois qu'il se trouva depuis incommodé, il montrait son bras, comme s'il eût voulu qu'on le soulageât par une nouvelle saignée. Ceci revient à ce que j'ai raconté ailleurs d'un Maki qui, dans une circonstance analogue, présentoit son derrière pour recevoir un lavement. (Chapitre XXXIII, Note 9.) Deux sensations s'étoient fortement associées dans le cerveau du Maki & dans celui de l'Orang-outang, & l'une rappelloit l'autre.

les bois, & font assez forts & assez courageux pour en chasser les Eléphants à coups de bâton. Ils osent même se mettre en défense contre des Hommes armés. Plus industrieux que les Eléphants, ils savent se construire des cabanes de branches entrelacées, & assorties à leurs besoins. Passionnés pour les Femmes, ils les poursuivent avec ardeur, en jouissent s'ils peuvent les atteindre, les nourrissent & en prennent grand soin.

LES Femelles, tendrement attachées à leur Nourrison, le portent dans leurs bras, lui donnent la mamelle, pourvoient à tous ses besoins & le défendent avec courage.

J'HÉSITE à placer ici un dernier trait de l'instinct de l'Orang-outang, qui me semble plus fait pour figurer dans la Fable que dans l'Histoire; nous le tenons pourtant d'un Voyageur célèbre, & l'Historien de la Nature (7) n'a pas dédaigné d'en enrichir son Livre. Lorsque l'Orang-outang ne trouve plus de fruits sur les montagnes ou dans les bois, il va sur les bords de la Mer chercher une grosse Espece d'Huître, du poids de plusieurs livres, & qui est souvent béante sur le rivage: mais le Singe circonspect

(7) L'auteur de l'*Histoire naturelle, générale & particulière*.

qui craint que l'Huître en refermant prestement sa coquille ne lui faisisse la main, jette adroitement dans la coquille une pierre qui l'empêche de se refermer, & qui lui permet de manger l'Huître tout à son aise (8).

(8) Le Babouin, le plus lubrique de tous les Singes & peut-être de tous les Animaux, est encore le plus rusé fripon. Cette espece de Singe forme souvent de nombreuses sociétés qui pillent les jardins. Une partie de la troupe franchit l'enclos, une autre partie demeure en sentinelle sur la cloison, tandis que le reste forme au-dehors une longue chaîne jusqu'au lieu du rendez-vous général. Les Babouins qui ont pénétré dans le jardin jettent les fruits à mesure qu'ils les cueillent, aux Babouins qui sont sur la cloison, ceux-ci les jettent à leur tour aux premiers Babouins de la chaîne, qui les font passer ainsi de main en main jusqu'à l'extrémité de la file. Ils ont le coup-d'œil si sûr & ils sont si adroits, qu'ils laissent rarement tomber les fruits qu'ils se jettent les uns aux autres dans un profond silence. Mais si au milieu de l'expédition les sentinelles découvrent quelqu'un, elles poussent un cri, & toute la troupe des voleurs se disperse à l'instant & s'enfuit avec une vitesse surprenante.

Parmi les Singes à queue, du genre des *Guenons*, il y en a qui sont aussi de grands pillards, & qui, très-habiles à voler les fruits & les légumes, les emportent dans leurs mains ou sous leurs bras : mais ils ne manquent pas de s'en débarrasser quand ils sont poursuivis. Il en est encore qui, lorsqu'ils manquent de fruits ou de légumes, vont à la pêche des Crabs, qu'ils pêchent, pour ainsi dire, à la ligne d'une manière assez adroite : ils mettent leur longue queue entre les pinces de ces grandes Écrevisses, & dès que celles-ci la ferment fortement, les Singes les enlèvent prestement & vont les manger l'écart. D'autres Singes, du genre des *Sapajous* ou des Singes à queue prenante, se servent pareillement de leur queue avec beaucoup d'avantage pour pêcher le Poisson : ils le saisissent avec leur queue, comme



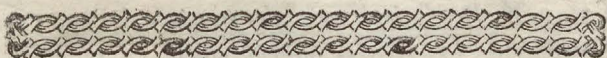
C O N C L U S I O N.

JE borne ici ma course : j'ai présenté assez de faits & de faits intéressans , pour que mes Lecteurs puissent juger des plaisirs attachés à la contemplation de la Nature. Mais cette contemplation seroit bien stérile , si elle ne nous conduisoit point à l'AUTEUR de la Nature. C'est cet ÊTRE ADORABLE qu'il faut chercher sans cesse dans cette Chaîne immense de Productions diverses , où sa PUISSANCE & sa SAGESSE se peignent avec tant de vérité & d'éclat. IL ne se révèle pas à nous immédiatement ; le Plan qu'IL a choisi ne le comportoit pas ; mais IL a chargé les Cieux & la Terre de nous annoncer ce qu'IL est. IL a proportionné nos Facultés à ce langage divin , & IL a suscité des Génies sublimes qui en approfondissent les beautés & en deviennent les Interpretes. Relégués pour un temps dans une petite Planete assez obscure , nous n'avons que la portion de lumiere qui convenoit à notre état présent : recueillons précieusement tous les

avec une main. Ils ont encore l'adresse de casser avec une pierre l'écaille des Huitres pour les manger. Ces Singes savent se suspendre les uns au bout des autres pour traverser un ruisseau ou pour s'élancer d'un arbre à un autre.

traits de cette lumiere ; n'en laissons perdre aucun : marchons à sa clarté. Un jour nous puiferons dans la SOURCE ÉTERNELLE de toute lumiere, & au lieu de contempler l'OUVRIER dans l'Ouvrage, nous contemplerons l'Ouvrage dans l'OUVRIER. *Présentement nous voyons les choses confusément, & comme par un verre obscur ; mais alors nous verrons face à face.*

Fin du neuvieme Volume.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce neuvieme Volume.

ONZIEME PARTIE.

DE L'INDUSTRIE DES ANIMAUX.

I NTRODUCTION.	Page 1
CHAPITRE PREMIER. <i>Généralités sur l'instinct des Animaux.</i>	2
CHAP. II. <i>Sagesse dans la conservation des Especes.</i>	7
CHAP. III. <i>La propagation de l'Espece.</i>	10
CHAP. IV. <i>Réflexions sur la multiplication par le concours des sexes.</i>	14
CHAP. V. <i>Le lieu & l'arrangement des œufs & le soin des Petits.</i>	17
CHAP. VI. <i>Continuation du même sujet. Les Oi- seaux.</i>	34
CHAP. VII. <i>Continuation du même sujet. Les Qua- drupedes.</i>	40
CHAP. VIII. <i>Réflexion sur l'amour des Animaux pour leurs Petits.</i>	42
CHAP. IX. <i>Du naturel des Animaux.</i>	51

CHAP. X. <i>Des sociétés animales en général.</i>	Page 55
CHAP. XI. <i>Les sociétés improprement dites.</i>	56
CHAP. XII. <i>Réflexions.</i>	58
CHAP. XIII. <i>Les Oiseaux de passage.</i>	62
CHAP. XIV. <i>Les Harengs.</i>	69
CHAP. XV. <i>Les Rats de passage.</i>	72
CHAP. XVI. <i>Les sociétés proprement dites.</i>	74
CHAP. XVII. <i>Les Chenilles communes.</i>	75
CHAP. XVIII. <i>Les Chenilles processionnaires.</i>	77
CHAP. XIX. <i>Procédé remarquable des Chenilles qui vivent en société.</i>	80
CHAP. XX. <i>Question.</i>	84
CHAP. XXI. <i>Les sociétés qui ont pour fin principale l'éducation des Petits.</i>	87
CHAP. XXII. <i>Les Fourmis.</i>	89
CHAP. XXIII. <i>Les Guêpes souterraines.</i>	99
CHAP. XXIV. <i>Les Frêlons & quelques autres Especes de Guêpes.</i>	105
CHAP. XXV. <i>Les Guêpes cartonnières.</i>	107
CHAP. XXVI. <i>Les Abeilles.</i>	111
CHAP. XXVII. <i>Continuation du même sujet. Idées sur la police des Abeilles.</i>	119
CHAP. XXVIII. <i>Les Bourdons.</i>	146
CHAP. XXIX. <i>Les Castors.</i>	150
CHAP. XXX. <i>Réflexions sur les Castors.</i>	156
CHAP. XXXI. <i>Les Rats musqués.</i>	165



DOUZIEME PARTIE.

SUITE DE L'INDUSTRIE DES ANIMAUX.

- C**HAPITRE PREMIER. *Précis des procédés industriels de divers Insectes, relatifs à leurs métamorphoses.* 169
- CHAP. II. *Les Chenilles qui se pendent par le derrière.* 171
- CHAP. III. *Les Chenilles qui se lient avec une ceinture.* 173
- CHAP. IV. *Les Chenilles qui se construisent des coques.* 174
- CHAP. V. *Les fausses Chenilles qui se construisent des coques doubles.* 184
- CHAP. VI. *Les Insectes qui vivent dans les fruits.* 185
- CHAP. VII. *Les Insectes qui plient & roulent les feuilles.* 187
- CHAP. VIII. *Les Insectes mineurs de feuilles des Plantes.* 192
- CHAP. IX. *Les Fausses-teignes.* 198
- CHAP. X. *Des Teignes en général. Les Teignes domestiques.* 201
- CHAP. XI. *Les Teignes champêtres & les Teignes aquatiques.* 205
- CHAP. XII. *Les Insectes qui se recouvrent des matières qu'ils rejettent.* 211

CHAP. XIII. <i>Les Insectes qui habitent une sorte d'écume.</i>	Page 215
CHAP. XIV. <i>L'Araignée qui se fait un logement de bulles d'air.</i>	218
CHAP. XV. <i>L'Araignée mineuse.</i>	222
CHAP. XVI. <i>Réflexions sur ces divers procédés des Insectes.</i>	227
CHAP. XVII. <i>Procédés des Coquillages. La Moule de riviere.</i>	231
CHAP. XVIII. <i>Autres Coquillages. La Telline.</i>	233
CHAP. XIX. <i>Le Contelier.</i>	235
CHAP. XX. <i>Les Dails ou Pholas.</i>	237
CHAP. XXI. <i>Divers Insectes ou Animaux de Mer. Les Orties.</i>	241
CHAP. XXII. <i>Les Étoiles.</i>	252
CHAP. XXIII. <i>Les Hérissons.</i>	258
CHAP. XXIV. <i>Le Bernard l'hermite.</i>	262
CHAP. XXV. <i>Les Coquillages qui filent. Les Moules & les Pinnes marines.</i>	264
CHAP. XXVI. <i>Les Coquillages & autres Animaux de Mer qui s'attachent par une sorte de glu ou de suc pierreux.</i>	272
CHAP. XXVII. <i>Procédés des Poissons.</i>	279
CHAP. XXVIII. <i>Procédés des Oiseaux.</i>	294
CHAP. XXIX. <i>Continuation du même sujet.</i>	309
CHAP. XXX. <i>Procédés des Quadrupedes. Le Lapin.</i>	319
CHAP. XXXI. <i>La Marmotte.</i>	328
CHAP. XXXII. <i>Du langage des Bêtes.</i>	333
CHAP. XXXIII. <i>Continuation du même sujet.</i>	342
CHAP. XXXIV. <i>La Chenille qui se construit une coque en nasse de Poisson. Irrégularités dans</i>	

DES CHAPITRES. 449

le travail des Insectes. Réflexions à ce sujet.

Page 359

- CHAP. XXXV. *La Chenille rouleuse qui se construit une coque en grain d'Avoine.* 366
- CHAP. XXXVI. *Procédés analogues de quelques autres Insectes.* 368
- CHAP. XXXVII. *La Teigne des feuilles. Essai d'explication de ses procédés.* 373
- CHAP. XXXVIII. *Réflexions sur l'industrie des Animaux.* 384
- CHAP. XXXIX. *L'Abeille qui construit un nid avec une sorte de glu.* 390
- CHAP. XL. *L'Abeille tapissière.* 393
- CHAP. XLI. *La Guêpe maçonne.* 398
- CHAP. XLII. *Le Fourmilion.* 405
- CHAP. XLIII. *Le Crapaud.* 416
- CHAP. XLIV. *Les ruses du Lievre & celles du Cerf.* 421
- CHAP. XLV. *Le Renard.* 423
- CHAP. XLVI. *L'Eléphant.* 425
- CHAP. XLVII. *L'Orang-outang.* 436
- Conclusion.* 443





INDICATION

Des nouveaux Chapitres & des Notes principales ajoutées par l'Auteur à cette nouvelle Edition.

ONZIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

NOTE 1. *P*REUVE de l'immatérialité de l'Ame, tirée de la simplicité ou de l'unité du sentiment du Moi. Page 3

NOTE 2. Sur le langage artificiel ou la parole considérée comme un caractère propre à distinguer l'Homme de la Brute. Ce que sont les idées moyennes dans le raisonnement. 6

CHAPITRE II.

NOTE 1. Sur la population du Globe. Balance entre la multiplication & la destruction dans les différentes Especes. 7

CHAPITRE III.

NOTE 2. Histoire de deux Perruches de Guinée. Exemple singulier de tendresse conjugale. Autre exemple. Le Kamichi. 11

CHAPITRE IV.

NOTE 4. Temps assignés à la copulation de différens Animaux. Page 17

CHAPITRE V.

NOTE 1. Pontes de la Sauterelle, du Lézard, de la Tortue, du Crocodile ♂ de quelques Amphibies. ibid.

NOTE 3. Industrie remarquable d'un petit Insecte qui roule en cornet les feuilles des Plantes pour y déposer ses œufs. 25

NOTE 4. Remarques sur le discernement attribué à la Reine-abeille relativement à la ponte. 26

NOTE 6. Sur les tumeurs des Bêtes à corne ♂ sur le Ver qui croît dans ces tumeurs. 28

NOTE 8. Des galles que la piquure de différens Insectes fait naître sur les Plantes. 29

NOTE 9. Sur la Mouche à scie ♂ sur la Cigale. 30

NOTE 10. Procédés singuliers des Escarbots pilulaires qui renferment leurs œufs dans de petites boules d'excrémens. Autres procédés non moins singuliers des Escarbots enterreurs ou qui ensevelissent les cadavres de différens Animaux pour y déposer leurs œufs. 31

CHAPITRE VI.

NOTE 1. Amours ♂ ménage des Oiseaux. Divers Oiseaux qui ne construisent pas des nids, ♂ qui pondent dans des nids étrangers ou dans des mesures, dans des creux d'arbres, &c. Procédés singuliers du Coucou. Oiseaux de basse-cour. 34

NOTE 2. Exemple de l'art avec lequel les Oiseaux savent asséoir leur nid. Le Lorient. 37

NOTE 4. *Courage avec lequel les Oiseaux défendent leurs Petits & les soins qu'ils en prennent. La Poule. Le Lorient. La Cigogne. P. 38*

NOTE 5. *Soins des Oiseaux pour dresser leurs Petits au vol. La Cigogne. L'Aigle. L'Hirondelle. 39*

CHAPITRE VII.

NOTE 1. *Amours des Quadrupedes, bien différens de ceux des Oiseaux. Exemple d'union conjugale chez les Quadrupedes : le Chevreuil. Divers soins des Quadrupedes pour leurs Petits : intrépidité à les défendre. La Louve. La Lionne. Souterreins & nid de la Taupe : éducation de ses Petits. L'Ecureuil. L'Oppossum. La Marmose. 41*

CHAPITRE VIII.

NOTE 1. *Sur l'incubation de la Poule. 48*

NOTE 2. *Résultats de diverses expériences de M. de MONTBEILLARD sur l'incubation des œufs étrangers. 49*

CHAPITRE IX.

NOTE 1. *Sur le Paresseux. 52*

NOTE 2. *Exemples d'Animaux féroces dont les uns s'appriivoisent jusqu'à un certain point, & dont les autres ne fléchissent jamais sous la main de l'Homme. Le Loup ; l'Ours ; le Tigre ; l'Ocelot ; la Panthere. 53*

CHAPITRE XII.

NOTE 1. *Exemple d'Animaux de classes différentes qui contractent entr'eux des liaisons par l'habitude & la cohabitation : les Canards & les Dindons. 59*

CHAPITRE XIII.

NOTE 1. Causes générales externes qui déterminent les Oiseaux à émigrer. Cause non moins générale, mais interne, qui influe sur ces émigrations. Page 62

NOTE 2. Variétés qu'on observe dans les migrations des différentes Especes d'Oiseaux. Migrations des Hironnelles. Erreurs sur ce sujet. Vol singulier des Etourneaux. Passage des Grues & leur discipline. Migrations irrégulieres de quelques Especes sédentaires. 64

CHAPITRE XIV.

NOTE 1. Etonnante fécondité des Harengs. Causes qui déterminent leurs migrations. 70

CHAPITRE XV.

NOTE 2. Sur les Rats de passage ou les Lémings. 73

CHAPITRE XVIII.

NOTE 1. Sur la qualité venimeuse des Chenilles processionnaires du Chêne, & en général des Chenilles velues. 78

NOTE 2. Sur les Chenilles processionnaires du Pin & leurs évolutions. ibid.

CHAPITRE XIX.

NOTE 1. Sur les Chenilles qui vivent en société dans des especes de hamacs de pure soie. 80

NOTE 2. Sur les Chenilles qui vivent en société sous des tentes de soie. 81

CHAPITRE XX.

NOTE 1. Sur la question, si l'état social dans lequel vivent différentes Especes de Chenilles dépend uniquement des circonstances qui ont présidé à leur naissance. 85

CHAPITRE XXI.

NOTE 1. *Sur une Punaise qui conduit & défend ses Petits comme une Poule ses Poussins.* P. 88

CHAPITRE XXII.

NOTE 1. *Sur les trois sortes d'Individus qu'on rencontre chez les Fourmis ; sur leurs œufs, sur leurs Vers & sur les coques qu'ils se filent.* 89

NOTE 2. *Différentes observations sur l'industrie & sur la police des Fourmis.* 93

CHAPITRE XXIII.

NOTE 1. *Sur l'architecture des Guêpes souterraines.* 99

NOTE 2. *Sur la police des Guêpes souterraines & sur les soins qu'elles prennent de leurs Petits.* 100

NOTE 3. *Sur la construction du guépier, sur la matière dont il est fait, & l'art avec lequel les Guêpes la recueillent, la préparent & l'emploient.* 103

CHAPITRE XXIV.

(Chapitre entièrement neuf.) *Les Frêlons & quelques autres Especes de Guêpes.* 105

CHAPITRE XXV.

(Chapitre entièrement neuf.) *Les Guêpes cartonnières.* 107

NOTE 2. *Papiers faits de bois ou d'écorces par M. SCHÆFFER, à l'imitation de ceux des Guêpes.* 110

CHAPITRE XXVI.

NOTE 1. *Sur la forme des cellules des Abeilles & leur arrangement respectif.* 112

NOTE 2. Sur les trois ordres d'Individus qui composent la société des Abeilles, & sur les trois ordres de cellules que les Ouvrières leur approprient. Observations de M. RIEM à ce sujet. Page 113

NOTE 3. Remarques importantes sur les essaims d'Abeilles qu'on partage à leur sortie de la mere-ruche, & qu'on place séparément dans une ruche vuide. Différence entre le procédé de ces essaims & les procédés de ceux qu'on partage après qu'ils ont déjà travaillé. 116

NOTE 5. Sur le prétendu massacre des Mâles par les Abeilles-ouvrières. 118

NOTE 6. Sur le nombre des cellules royales qui peuvent se rencontrer dans la même ruche. ib.

CHAPITRE XXVII.

NOTE 1. Que les Abeilles approprient la nourriture à l'âge & à la qualité des Vers. 120

NOTE 3. Improbabilité de l'opinion de quelques Cultivateurs Allemands qui prétendent que chez les Abeilles les Neutres engendrent, & même qu'ils n'engendrent que des Faux-bour-dons. Petites Reines qu'on croit se trouver dans les ruches. 121

NOTE 5. Découverte de M. SCHIRACH sur l'origine de la Reine-abeille. Objection. Réponse. Réflexions sur cette découverte. 127

NOTE 7. Que ce sont les Abeilles ouvrières qui tuent les Reines surnuméraires. Observations à ce sujet. 132

NOTE 8. Découverte de Mr. DEBRAW sur la fécondation des œufs des Abeilles par le sperm

que les Mâles répandent dans les cellules.
*Observations de l'Auteur sur ce sujet. Quo
 le mystere de cette fécondation n'est pas encore
 entièrement éclairci.* Page 134.

NOTE 9. De la maniere dont les Abeilles recuei-
 lent le miel & la cire, & de l'art avec lequel
 elles mettent cette cire en œuvre. Fausse opi-
 nion d'un Naturaliste célèbre sur la figure
 hexagone des cellules. 137

NOTE 11. Beau problème sur les cellules des
 Abeilles, & sa solution par KOENIG. Passage
 de Mr. de MAIRAN sur ce sujet. 144

CHAPITRE XXVIII.

(Chapitre entièrement neuf.) Les Bourdons. 146

CHAPITRE XXX.

NOTE 2. Petit éclaircissement sur les conjectures
 proposées par l'Auteur pour essayer de rendre
 raison de l'industrie des Castors. 162

CHAPITRE XXXI.

(Chapitre entièrement neuf.) Les Rats mus-
 qués. 165

NOTE 2. Particularités anatomiques sur le Rat
 musqué. 168



DOUZIEME PARTIE.

CHAPITRE IV.

NOTE I. *Sur une petite Chenille découverte par de GEER , qui construit sa coque par dehors & sans y être d'abord renfermée. Page 175*

NOTE 7. *Industrie des Chenilles qui se construisent des coques de grains de sable qu'elles lient avec de la soie. 181*

CHAPITRE VI.

NOTE I. *Sur les Insectes qui habitent dans l'intérieur des fruits , & la vie solitaire qu'ils y menent. 185*

NOTE 2. *Sur la petite Chenille qui vit dans la tête du Chardon à bonnetier. 186*

CHAPITRE VII.

NOTE 5. *Observation de Mr. de GEER , sur la mécanique au moyen de laquelle diverses Especes de Chenilles parviennent à rouler les feuilles des Plantes. 190*

CHAPITRE VIII.

NOTE 2. *Sur les petits Insectes qui minent les feuilles des Plantes. Procédé remarquable auquel recourent les Mineurs en grand pour se mettre plus à l'aise dans la mine. 193*

NOTE 3. *Sur les Mineurs de la Jusquiame. ibid.*

CHAPITRE IX.

NOTE I. *Sur les Fausses - teignes & leurs Papillons. 199*

CHAPITRE X.

NOTE 3. *Procédés pour détruire les Teignes domestiques.* Page 204

CHAPITRE XI.

NOTE 1. *Divers procédés des Teignes aquatiques.* 208

NOTE 2. *Procédés relatifs à la dernière métamorphose des Teignes aquatiques.* 209

CHAPITRE XII.

(Chapitre entièrement neuf.) *Les Insectes qui se recouvrent des matières qu'ils rejettent.* 211

CHAPITRE XIII.

(Chapitre entièrement neuf.) *Les Insectes qui habitent dans une sorte d'écume.* 215

CHAPITRE XIV.

(Chapitre entièrement neuf.) *L'Araignée qui se fait un logement de bulles d'air.* 218

NOTE 1. *Manière dont s'opère la fécondation chez les Araignées.* 220

CHAPITRE XV.

(Chapitre entièrement neuf.) *L'Araignée mineuse.* 222

NOTE 4. *Remarques sur l'Araignée mineuse.* 226

CHAPITRE XVIII.

NOTE 1. *Sur divers Coquillages de Mer qui rejettent l'eau par des tuyaux, & sur les Cames en particulier.* 233

CHAPITRE XX.

NOTE 2. *Que les Dails peuvent percer les pierres les plus dures : manière dont un Naturaliste croit qu'ils les percent. Phosphore de ce Coquillage. Les Dattes, genre de Coquillage*

DES NOUVEAUX CHAPITRES , &c. 459

dont les procédés imitent ceux des Dails.

Page 240

CHAPITRE XXI.

NOTE 1. *Remarques sur les nomenclatures des Zoophytes , à l'occasion des Orties de Mer.* 242

NOTE 5. *Conjecture sur le Zoophyte nommé Gelée de Mer.* 251

CHAPITRE XXII.

NOTE 1. *Variétés des Étoiles de Mer.* 252

NOTE 2. *Erreurs que les Nomenclateurs peuvent avoir commises sur les Étoiles de Mer. Réflexion à ce sujet.* 256

CHAPITRE XXIII.

NOTE 2. *Variétés des Hérissons de Mer.* 258

NOTE 3. *Surprenante composition d'un Hérisson de Mer.* 260

CHAPITRE XXIV.

NOTE 2. *Sur le Bernard-l'hermite. Observation anatomique de SWAMMERDAM sur ce Crustacée. Remarque à ce sujet.* 263

CHAPITRE XXV.

NOTE 2. *Opinion de quelques Naturalistes qui prétendent que les Moules de Mer sont privées de la faculté loco-motive. Remarques à ce sujet.* 269

CHAPITRE XXVI.

NOTE 5. *Sur les Vers de Mer qui se logent dans des tuyaux crustacés. Erreur sur la construction de ce tuyau. Divers genres de ces Vers : leurs rapports avec les Polypes des Coraux , des Corallines , &c. Orgues de Mer.* 276

NOTE 6. *Variétés dans l'adhésion des Huitres : que*

les mêmes variétés se rencontrent dans les Huitres fossiles. Réflexion à ce sujet. Perles & leur origine. 277

CHAPITRE XXVII.

NOTE 1. *Sur les mouvemens des Poissons & leur maniere de nager.* 279

NOTE 2. *Particularités sur la structure de la Seche. Remarque sur l'émission de son encre.* 280

NOTE 3. *Animaux de Mer qui percent les coquilles pour se nourrir de la substance qu'elles renferment.* 283

NOTE 4. *Procédés de quelques Cétacées. L'Espadon. Le Narhwal. L'Empereur.* ibid.

NOTE 5. *Procédé du Poisson nommé Manta.* 286

NOTE 7. *Fécondation naturelle & artificielle des Poissons à écailles. Variétés dans la maniere dont les Poissons fraient. La Morue : ses marches : sa fécondité prodigieuse. Le Saumon & la Truite : leurs procédés : leurs migrations : leur maniere de frayer. L'Anguille. Vrais Hermaphrodites chez les Poissons. Poisson de l'Isle - de - Bourbon.* 287

NOTE 10. *Longue durée de la vie des Poissons. Exemples : la Carpe , la Baleine. Réflexion sur l'histoire des Poissons. Accroissement de la Carpe : sa fécondité merveilleuse.* 292

NOTE 11. *Poissons & Coquillages qui vivent dans une eau thermale très - chaude.* 293

CHAPITRE XXVIII.

NOTE 3. *Divers traits de l'histoire des Oiseaux. L'Aigle ; ses rapports avec le Lion ; ses chasses & son aire. Le Faucon. La Pie-grieche. Gé-*

DES NOUVEAUX CHAPITRES , &c. 463

néralités sur les Oiseaux aquatiques & sur les Oiseaux de rivage. Procédés de plusieurs. Le Cormoran. Le Martin-pêcheur. Les Oiseaux nocturnes & leurs chasses. Page 295

NOTE 4. *Le Pic ; son genre de vie & ses procédés. 301*

NOTE 5. *Admirable construction du nid du Char-donneret & du Pinçon. Remarque sur le nid du Roitelet , du Pouillot & du Troglodyte. Particularités sur le nid d'une Mésange du Cap de Bonne - Espérance : procédé remarquable de l'Oiseau. 304*

NOTE 6. *Industrie de la Pie dans la construction de son nid , & sa tendresse pour ses petits. Particularité remarquable du nid du Moineau. Nids du Todier & du Moteux. 307*

CHAPITRE XXIX.

(Chapitre entièrement neuf.) *Continuation du même sujet. Procédés industriels de quelques Oiseaux qui suspendent leur nid à quelques branches d' Arbres , tels que le Remiz , la Penduline , le Gros-bec d' Abyssinie. Particularités sur l'Oiseau-mouche & le Colibri. 309*

NOTE 1. *Indication de quelques Especes d' Oiseaux qui suspendent leur nid à des branches : le Troupiale , le Cassique , le Carouge , le Guit-guit. ibid.*

NOTE 4. *Quelques Perroquets qui suspendent aussi leurs nids. 314*

CHAPITRE XXX.

NOTE 2. *Procédés du Hamster ou Rat de bled : son terrier : ses mœurs : sa profonde léthargie*

pendant l'Hiver. Procédés du Mulet & ses
souterrains. Le Bléreau & le Renard : leurs
terriers. La Loutre : son domicile. L'Ours
& sa retraite. Page 319

NOTE 3. Remarque touchant les expériences par
lesquelles M. de BUFFON croit s'être assuré
que le Lapin & le Lievre ne propagent pas
ensemble. 324

NOTE 4. Observation particulière sur les Lie-
vres des Pyrénées. 325

CHAPITRE XXXI.

NOTE 2. Sur un procédé des Lions marins. 330

NOTE 3. Opinion de M. de BUFFON sur la cause
de l'engourdissement de certains Animaux
pendant l'Hiver. Curieuses expériences de
M. SPALLANZANI, qui détruisent cette opi-
nion : sentiment de ce Naturaliste sur ce
sujet. 331

CHAPITRE XXXII.

NOTE 1. Ébauche de quelques idées sur l'origine
du langage & de l'écriture. 334

NOTE 3. Sur la Fauvette. 340

CHAPITRE XXXIII.

NOTE 4. Position singulière de l'oreille dans quel-
ques petits Quadrupèdes. 347

NOTE 7. Serin merveilleux. Talent du Perroquet
à imiter la parole & divers cris. Chien qui
articuloit des mots. Réflexions à ce sujet. 351

NOTE 9. Exemples de quelques Animaux dont cer-
taines actions semblent réfléchies. Premier
exemple ; l'Oiseau nommé Secrétaire ou Mes-
sager. Second exemple ; un Perroquet vert.

DES NOUVEAUX CHAPITRES, &c. 463

Troisième exemple; un Maki de l'Espèce des Mongous. Page 353

NOTE 10. Remarques sur la place que M. de BUFFON assigne aux Oiseaux dans l'échelle des Etres, vivans. 356

CHAPITRE XXXIV.

NOTE 3. Sur les variétés & les irrégularités du travail des Abeilles. 363

NOTE 4. Coque à calotte d'une Chenille observée par M. de GEER. 365

CHAPITRE XXXVI.

NOTE 1. Divers traits de l'histoire de la petite Chenille qui vit dans l'intérieur des grains, & de son Papillon. 368

CHAPITRE XXXVIII.

NOTE 1. Réflexions philosophiques sur divers procédés des Animaux, qu'on se plaît trop à embellir. 385

CHAPITRE XLI.

NOTE 4. Guêpes - ichneumons qui se saisissent des Araignées. Autres Guêpes de la même Famille, qui pondent sur le corps des Araignées. 404

CHAPITRE XLII.

NOTE 4. Particularités sur le Ver-lion. 414

CHAPITRE XLIII.

NOTE 1. Sur la ponte du Crapaud: vraie nature des petits corps qu'il met au jour. Principal usage de la glaire dont ils sont enveloppés. 416

NOTE 2. Remarques sur le Crapaud accoucheur. Amours des Salamandres aquatiques. Le Pipa ou Crapaud de Surinam. 418

464 INDICATION, &c.
CHAPITRE XLVI.

(Chapitre entièrement neuf.) *L'Éléphant.* P. 427

NOTE 1. *Généralités sur l'Éléphant.* ibid.

NOTE 2. *Difformités de l'Éléphant.* 426

NOTE 3. *Force de l'Éléphant.* 427

NOTE 6. *Trompe de l'Éléphant, & l'usage qu'il en fait.* 431

NOTE 7. *Trait singulier d'un Éléphant, rapporté par M. de BUFFON. Réflexions sur ce trait & sur un autre passage du même Auteur.* 432

CHAPITRE XLVII.

(Chapitre entièrement neuf.) *L'Orang-outang.* 436

NOTE 3. *Conformité particulière de la Femelle Orang-outang avec la Femme.* 437

NOTE 5. *Remarques sur un passage de l'histoire de l'Orang-outang de M. de BUFFON.* ibid.

NOTE 8. *Ordre que les Babouins observent dans leurs pillages. Autres Singes pillards. Singes pêcheurs & mangeurs d'Huitres, &c.* 442

Fin de la Table.



